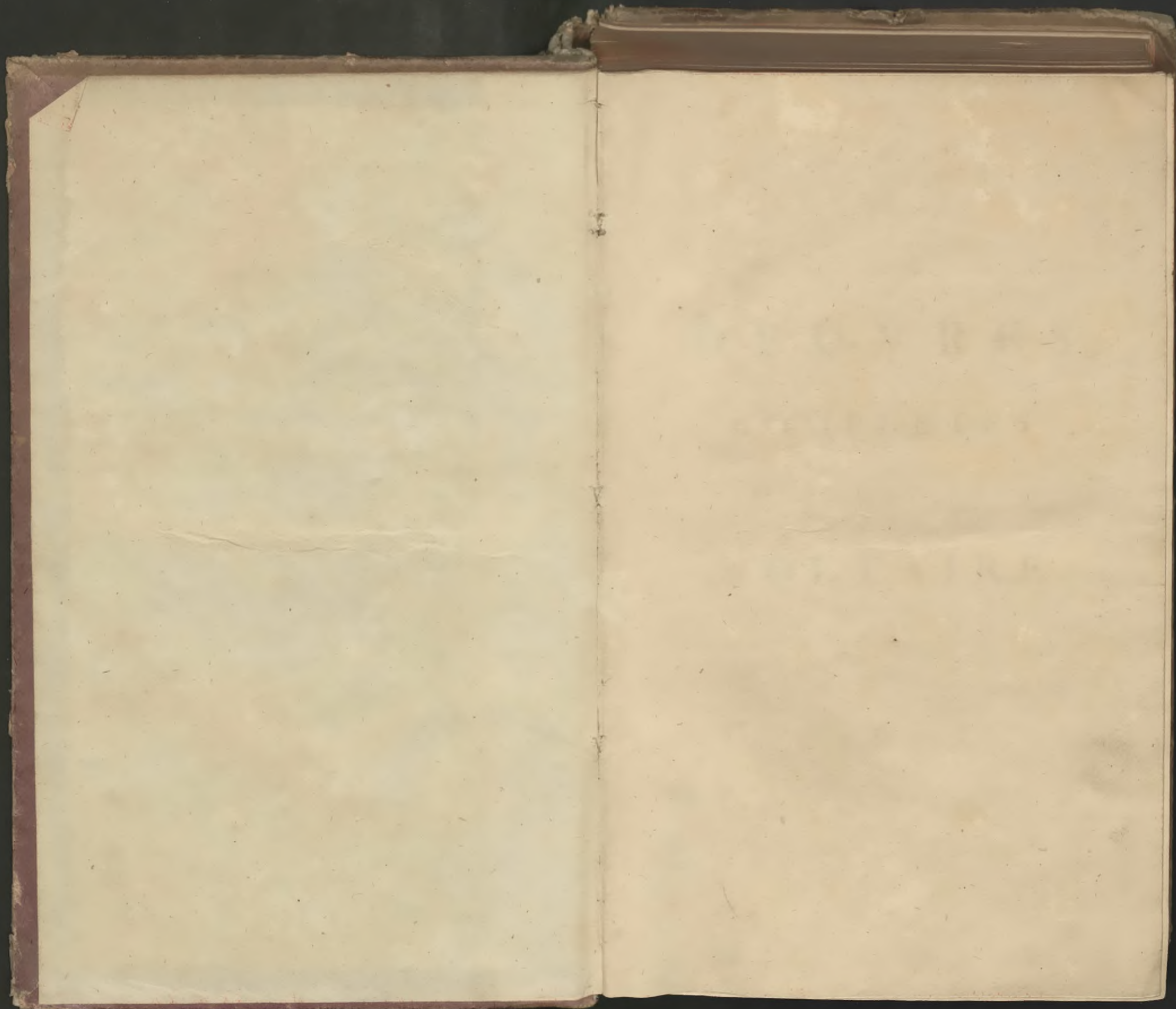


DEUT
- N
VOLT
TUM.



O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

200
O E U V R E S

C O M P L E T E S

D E

V O L T A I R E .

T O M E S E C O N D .

A G O T H A

Chez CHARLES-GUILLAUME ETTINGER, Libraire.

1 7 8 4 .



Wyższa Szkoła Pedagogiczna
w Bydgoszczy
Biblioteka Główna

S 1497

THEATRE.

Théâtre. Tome II.

a

T A B L E

DES PIÈCES

CONTENUES DANS CE VOLUME.

ZAIRE, <i>tragédie.</i>	Page 1
AVERTISSEMENT.	2
ÉPITRE DEDICATOIRE A M. FALKENER, <i>négociant anglais, depuis ambassadeur à Constantinople.</i>	3
ÉPITRE A MADemoiselle GAUSSIN, <i>jeune actrice, qui a représenté le rôle de Zaïre avec beaucoup de succès.</i>	13
SECONDE LETTRE au même M. Falkener, <i>alors ambassadeur à Constantinople, tirée d'une seconde édition de Zaïre.</i>	15
LETTRE A M. DE LA ROQUE, <i>sur la tragédie de Zaïre 1732.</i>	25
VARIANTES DE ZAÏRE.	111
NOTES.	112
ADELAÏDE DU GUESCLIN, <i>tragédie.</i>	113
AVERTISSEMENT DES EDITEURS.	115
VARIANTES D'ADELAÏDE.	190
NOTES.	192
VARIANTES D'ADELAÏDE DU GUESCLIN, <i>d'après le manuscrit de 1734.</i>	193

iv	T A B L E.	
	AMELIE, ou LE DUC DE FOIX, <i>tragédie.</i>	225
	LA MORT DE CESAR, <i>tragédie.</i>	291
	PREFACE DE L'ÉDITION DE 1738.	293
	LETTRE de M. Algarotti, à M. l'abbé Franchini, envoyé de Florence, sur la tragédie de Jules-César par M. de Voltaire.	296
	LETTERA del signor conte Algarotti al signore abbate Franchini, inviato del gran duca di Toscana à Parigi.	303
	NOTES ET VARIANTES sur la mort de César.	357
	ALZIRE, ou LES AMÉRICAINS, <i>tragédie.</i>	359
	ÉPIÎRE A MADAME LA MARQUISE DU CHATELET.	361
	DISCOURS PRELIMINAIRE.	368
	VARIANTES D'ALZIRE.	440
	NOTES.	ibid.

Fin de la Table du Tome second.

Z A I R E.

Z A I R E,

T R A G E D I E.

Représentée, pour la première fois,
le 13 août 1732.

Théâtre. Tom. II.

A

AVERTISSEMENT.

C E U X qui aiment l'histoire littéraire feront bien aises de savoir comment cette pièce fut faite. Plusieurs Dames avaient reproché à l'auteur qu'il n'y avait pas assez d'amour dans ses tragédies; il leur répondit qu'il ne croyait pas que ce fût la véritable place de l'amour; mais que puisqu'il leur fallait absolument des héros amoureux, il en ferait tout comme un autre. La pièce fut achevée en vingt-deux jours: elle eut un grand succès. On l'appelle à Paris, *tragédie chrétienne*, et on l'a jouée fort souvent à la place de Polieucte.

ÉPITRE DEDICATOIRE

A M. FALKENER.

*Négociant anglais, depuis Ambassadeur
à Constantinople.*

V O U S êtes Anglais, mon cher ami, et je suis né en France; mais ceux qui aiment les arts sont tous concitoyens. Les honnêtes gens qui pensent ont à-peu-près les mêmes principes, et ne composent qu'une république: ainsi, il n'est pas plus étrange de voir aujourd'hui une tragédie française dédiée à un Anglais, ou à un Italien, que si un citoyen d'Ephèse, ou d'Athènes avait autrefois adressé son ouvrage à un Grec d'une autre ville. Je vous offre donc cette tragédie comme à mon compatriote dans la littérature, et comme à mon ami intime.

Je jouis en même temps du plaisir de pouvoir dire à ma nation, de quel œil les négocians sont regardés chez vous; quelle estime on fait avoir en Angleterre pour une profession qui fait la grandeur de l'État; et avec quelle supériorité quelques-uns d'entre vous représentent leur patrie dans leur parlement, et sont au rang des législateurs.

Je fais bien que cette profession est méprisée de nos petits-maîtres; mais vous savez aussi que nos petits-maîtres et les vôtres sont l'espèce la plus ridicule qui rampe avec orgueil sur la surface de la terre.

Une raison encore qui m'engage à m'entretenir de belles-lettres avec un Anglais plutôt qu'avec un

autre, c'est votre heureuse liberté de penser; elle en communique à mon esprit; mes idées se trouvent plus hardies avec vous.

Quiconque avec moi s'entretient,
Semble disposer de mon ame :
S'il sent vivement, il m'enflamme;
Et s'il est fort, il me foutient.
Un courtisan pétri de feinte,
Fait dans moi tristement passer
Sa défiance et sa contrainte;
Mais un esprit libre, et sans crainte,
M'enhardit, et me fait penser.
Mon feu s'échauffe à sa lumière,
Ainsi qu'un jeune peintre, instruit
Sous le Moine et sous Largillière,
De ces maîtres qui l'ont conduit
Se rend la touche familière;
Il prend malgré lui leur manière,
Et compose avec leur esprit.
C'est pourquoi Virgile se fit
Un devoir d'admirer Homère;
Il le suivit dans sa carrière,
Et son émule il se rendit,
Sans se rendre son plagiaire.

Ne craignez pas qu'en vous envoyant ma pièce, je vous en fasse une longue apologie: je pourrais vous dire pourquoi je n'ai pas donné à *Zaire* une vocation plus déterminée au christianisme, avant qu'elle reconnût son père, et pourquoi elle cache son secret à son amant, etc; mais les esprits sages

qui aiment à rendre justice, verront bien mes raisons sans que je les indique: pour les critiques déterminés, qui sont disposés à ne me pas croire, ce serait peine perdue que de les leur dire.

Je me vanterai avec vous d'avoir fait seulement une pièce assez simple, qualité dont on doit faire cas de toutes façons.

Cette heureuse simplicité
Fut un des plus dignes partages
De la savante antiquité.
Anglais, que cette nouveauté
S'introduisit dans vos usages.
Sur votre théâtre infecté
D'horreurs, de gibets, de carnages,
Mettez donc plus de vérité,
Avec de plus nobles images.
Addisson l'a déjà tenté;
C'était le poète des sages,
Mais il était trop concerté;
Et dans son Caton si vanté,
Ses deux filles, en vérité,
Sont d'insipides personnages.
Imitez du grand Addisson
Seulement ce qu'il a de bon;
Polissez la rude action
De vos Melpomènes sauvages,
Travaillez pour les connaisseurs
De tous les temps, de tous les âges;
Et répandez dans vos ouvrages
La simplicité de vos mœurs.

Que Messieurs les poètes anglais ne s'imaginent pas que je veuille leur donner *Zaïre* pour modèle : je leur prêche la simplicité naturelle , et la douceur des vers ; mais je ne me fais point du tout le Saint de mon sermon. Si *Zaïre* a eu quelque succès , je le dois beaucoup moins à la bonté de mon ouvrage , qu'à la prudence que j'ai eue de parler d'amour le plus tendrement qu'il m'a été possible. J'ai flatté en cela le goût de mon auditoire : on est assez sûr de réussir , quand on parle aux passions des gens plus qu'à leur raison. On veut de l'amour , quelque bon Chrétien que l'on soit ; et je suis très-persuadé que bien en prit au grand *Corneille* de ne s'être pas borné , dans son *Polieucte* , à faire casser les statues de *Jupiter* par les néophytes ; car telle est la corruption du genre humain , que peut-être

De *Polieucte* la belle ame
Aurait faiblement attendri ,
Et les vers chrétiens qu'il déclame
Seraient tombé dans le décri ,
N'eût été l'amour de sa femme
Pour ce païen son favori ,
Qui méritait bien mieux sa flamme
Que son bon dévot de mari.

Même aventure à-peu-près est arrivée à *Zaïre*. Tous ceux qui vont aux spectacles m'ont assuré que , si elle n'avait été que convertie , elle aurait peu intéressé ; mais elle est amoureuse de la meilleure foi du monde , et voilà ce qui a fait sa fortune.

Cependant il s'en faut bien que j'aye échappé à la censure.

Plus d'un éplucheur intraitable
M'a vétillé , m'a critiqué :
Plus d'un railleur impitoyable
Prétendait que j'avais croqué ,
Et peu clairement expliqué
Un roman très-peu vraisemblable ,
Dans ma cervelle fabriqué ;
Que le sujet en est tronqué ,
Que la fin n'est pas raisonnable ;
Même on m'avait pronostiqué
Ce sifflet tant épouvantable ,
Avec quoi le public choqué
Régale un auteur misérable.
Cher ami , je me suis moqué
De leur censure insupportable.
J'ai mon drame en public risqué ,
Et le parterre favorable
Au lieu de siffler m'a claqué.
Des larmes même ont offusqué
Plus d'un œil , que j'ai remarqué
Pleurer de l'air le plus aimable.
Mais je ne suis point requinqué
Par un succès si desirable :
Car j'ai comme un autre marqué
Tous les *deficit* de ma fable.
Je fais qu'il est indubitable ,
Que pour former œuvre parfait ,
Il faudrait se donner au diable ;
Et c'est ce que je n'ai pas fait.

Je n'ose me flatter que les Anglais fassent à Zaïre le même honneur qu'ils ont fait à Brutus, (a) dont on a joué la traduction sur le théâtre de Londres. Vous avez ici la réputation de n'être ni assez dévots pour vous foucier beaucoup du vieux *Lusignan*, ni assez tendres pour être touchés de *Zaïre*. Vous passez pour aimer mieux une intrigue de conjurés qu'une intrigue d'amans. On croit qu'à votre théâtre on bat des mains au mot de *Patrie*, et chez nous à celui d'*Amour*; cependant la vérité est que vous mettez de l'amour tout comme nous dans vos tragédies. Si vous n'avez pas la réputation d'être tendres, ce n'est pas que vos héros de théâtre ne soient amoureux, mais c'est qu'ils expriment rarement leur passion d'une manière naturelle. Nos amans parlent en amans, et les vôtres ne parlent encore qu'en poètes.

Si vous permettez que les Français soient vos maîtres en galanterie, il y a bien des choses en récompense que nous pourrions prendre de vous. C'est au théâtre anglais que je dois la hardiesse que j'ai eue de mettre sur la scène les noms de nos rois et des anciennes familles du royaume. Il me paraît que cette nouveauté pourrait être la source d'un genre de tragédie qui nous est inconnu jusqu'ici, et dont nous avons besoin. Il se trouvera sans doute des génies heureux qui perfectionneront cette idée, dont *Zaïre* n'est qu'une faible ébauche. Tant que l'on continuera en France de protéger les lettres, nous aurons assez d'écrivains. La nature

(a) M. de Voltaire s'est trompé; on a traduit et joué *Zaïre* en Angleterre avec beaucoup de succès.

forme presque toujours des hommes en tout genre de talent; il ne s'agit que de les encourager et de les employer. Mais si ceux qui se distinguent un peu n'étaient soutenus par quelque récompense honorable, et par l'attrait plus flatteur de la considération; tous les beaux arts pourraient bien dépérir au milieu des abris élevés pour eux, et ces arbres plantés par *Louis XIV* dégèneraient, faute de culture: le public aurait toujours du goût, mais les grands maîtres manqueraient. Un sculpteur dans son académie verrait des hommes médiocres à côté de lui, et n'élèverait pas sa pensée jusqu'à *Girardon* et au *Puget*; un peintre se contenterait de se croire supérieur à son confrère, et ne songerait pas à égaler le *Poussin*. Puissent les successeurs de *Louis XIV* suivre toujours l'exemple de ce grand roi, qui donnait d'un coup d'œil une noble émulation à tous les artistes! Il encourageait à la fois un *Racine* et un *van-Robais*. . . Il portait notre commerce et notre gloire par-delà les Indes; il étendait ses grâces sur des étrangers étonnés d'être connus et récompensés par notre cour. Par-tout où était le mérite, il avait un protecteur dans *Louis XIV*.

Car de son astre bienfaisant
Les influences libérales,
Du Caire au bord de l'Occident,
Et sous les glaces Boréales,
Cherchaient le mérite indigent.
Avec plaisir ses mains royales
Répandaient la gloire et l'argent:

Le tout sans brigue et sans cabales.
 Guillelmini, Viviani,
 Et le céleste Cassini,
 Auprès des lis venaient se rendre,
 Et quelque forte pension
 Vous aurait pris le grand Newton,
 Si Newton avait pu se prendre.
 Ce font-là les heureux succès
 Qui faisaient la gloire immortelle
 De Louis et du nom Français.
 Ce Louis était le modèle
 De l'Europe et de vos Anglais.
 On craignait que par ses progrès
 Il n'envahit à tout jamais
 La monarchie universelle ;
 Mais il l'obtint par ses bienfaits.

Vous n'avez pas chez vous des fondations
 pareilles aux monumens de la munificence de
 nos rois, mais votre nation y supplée. Vous n'avez
 pas besoin des regards du maître pour honorer
 et récompenser les grands talens en tout genre.
 Le chevalier *Steele* et le chevalier *Wanbruck* étaient
 en même temps auteurs comiques et membres du
 parlement. La primatie du docteur *Tillotson*, l'am-
 bassade de *M. Prior*, la charge de *M. Newton*,
 le ministère de *M. Addison*, ne font que les suites
 ordinaires de la considération qu'ont chez vous
 les grands hommes. Vous les comblez de biens
 pendant leur vie, vous leur élevez des mausolées
 et des statues après leur mort ; il n'y a point
 jusqu'aux actrices célèbres qui n'aient chez vous

leur place dans les temples à côté des grands
 poètes.

Votre *Oflds* (*b*) et sa devancière
 Bracegirdle la minaudière,
 Pour avoir eu dans leurs beaux jours
 Réussir au grand art de plaire,
 Ayant achevé leur carrière,
 S'en furent avec le concours
 De votre République entière,
 Sous un grand poêle de velours,
 Dans votre église pour toujours,
 Loger de superbe manière.
 Leur ombre en paraît encor fière,
 Et s'en vante avec les Amours :
 Tandis que le divin Molière,
 Bien plus digne d'un tel honneur
 A peine obtint le froid bonheur
 De dormir dans un cimetière ;
 Et que l'aimable le Couvreur,
 A qui j'ai fermé la paupière,
 N'a pas eu même la faveur
 De deux cierges et d'une bière,
 Et que Monsieur de Laubinière
 Porta la nuit par charité
 Ce corps autrefois si vanté,
 Dans un vieux sacre empaqueté,
 Vers le bord de notre rivière.
 Voyez - vous pas à ce récit
 L'Amour irrité qui gémit,

(*b*) Fameuse actrice mariée à un seigneur d'Angleterre.

Qui s'envole en brifant fes armes,
 Et Melpomène toute en larmes,
 Qui m'abandonne, et fe bannit
 Des lieux ingrats qu'elle embellit
 Si long-temps de fes nobles charmes?

Tout femble ramener les Français à la barbarie dont *Louis XIV* et le cardinal de *Richelieu* les ont tirés. Malheur aux politiques qui ne connaissent pas le prix des beaux arts! La terre est couverte de nations auffi puiffantes que nous. D'où vient cependant que nous les regardons prefque toutes avec peu d'estime? c'est par la raison qu'on méprife dans la fociété un homme riche, dont l'efprit est fans goût et fans culture. Surtout ne croyez pas que cet empire de l'efprit, et cet honneur d'être le modèle des autres peuples foit une gloire frivole. ce font les marques infaillibles de la grandeur d'un peuple. C'est toujours fous les plus grands princes que les arts ont fleuri, et leur décadence est quelquefois l'époque de celle d'un Etat. L'histoire est pleine de ces exemples; mais ce fujet me mènerait trop loin. Il faut que je finiffe cette lettre déjà trop longue, en vous envoyant un petit ouvrage qui trouve naturellement fa place à la tête de cette tragédie. C'est une épître en vers à celle qui a joué le rôle de *Zaïre*: je lui devais au moins un compliment pour la façon dont elle s'en est acquittée:

Car le prophète de la Mecque,
 Dans fon férail n'a jamais eu

Si gentille arabefque ou grecque;
 Son œil noir, tendre et bien fendu,
 Sa voix, et fa grâce intrinfèque,
 Ont mon ouvrage défendu
 Contre l'auditeur qui rebèque;
 Mais quand le lecteur morfondu
 L'aura dans fa bibliothèque,
 Tout mon honneur fera perdu.

Adieu, mon ami; cultivez toujours les lettres et la philosophie, fans oublier d'envoyer des vaiffeaux dans les échelles du levant. Je vous embraffe de tout mon cœur.

V.

É P I T R E

A

MADEMOISELLE GAUSSIN,

*Jeune Actrice, qui a représenté le rôle de Zaïre
 avec beaucoup de succès.*

JEUNE GAUSSIN, reçois mon tendre hommage,
 Reçois mes vers au théâtre applaudis,
 Protège-les: ZAIRE est ton ouvrage,
 Il est à toi, puisque tu l'embellis.

14 ÉPITRE A MADemoiselle GAUSSIN.

Ce sont tes yeux, ces yeux si pleins de charmes,
Ta voix touchante, et tes sons enchanteurs,
Qui du critique ont fait tomber les armes.
Ta seule vue adoucit les censeurs ;
L'illusion, cette reine des cœurs,
Marche à ta suite, inspire les alarmes,
Le sentiment, les regrets, les douleurs,
Et le plaisir de répandre des larmes.

Le dieu des vers qu'on allait dédaigner,
Est par ta voix aujourd'hui sûr de plaire ;
Le dieu d'amour, à qui tu fus plus chère,
Est par tes yeux bien plus sûr de régner.
Entre ces dieux désormais tu vas vivre :
Hélas ! long-temps je les servis tous deux ;
Il en est un que je n'ose plus suivre.
Heureux cent fois le mortel amoureux,
Qui tous les jours peut te voir et t'entendre,
Que tu reçois avec un fouris tendre,
Qui voit son sort écrit dans tes beaux yeux,
Qui, pénétré de leurs feux qu'il adore,
A tes genoux oubliant l'univers,
Parle d'amour, et t'en reparle encore :
Et malheureux qui n'en parle qu'en vers.

S E C O N D E L E T T R E

Au même M. FALKENER, alors Ambassadeur
à Constantinople.

Tirée d'une seconde édition de Zaïre.

MON cher ami, (car votre nouvelle dignité d'ambassadeur rend seulement notre amitié plus respectable, et ne m'empêche pas de me servir ici d'un titre plus sacré que le titre de ministre : le nom d'ami est bien au-dessus de celui d'excellence.)

Je dédie à l'ambassadeur d'un grand roi et d'une nation libre, le même ouvrage que j'ai dédié au simple citoyen, au négociant anglais. (a)

Ceux qui savent combien le commerce est honoré dans votre patrie, n'ignorent pas aussi qu'un négociant y est quelquefois un législateur, un bon officier, un ministre public.

Quelques personnes, corrompues par l'indigne usage de ne rendre hommage qu'à la grandeur, ont essayé de jeter un ridicule sur la nouveauté d'une dédicace faite à un homme qui n'avait alors que du mérite. On a osé, sur un théâtre consacré au mauvais goût et à la médisance, insulter à l'auteur de cette dédicace ; et à celui qui l'avait reçue, on a osé lui reprocher d'être (b) un négociant.

(a) Ce que M. de Voltaire avait prévu dans sa dédicace de Zaïre est arrivé : M. Falkener a été un des meilleurs ministres, et est devenu un des hommes des plus considérables de l'Angleterre. C'est ainsi que les auteurs devraient dédier leurs ouvrages, au lieu d'écrire des lettres d'esclave à des gens dignes de l'être.

(b) On joua une mauvaise farce à la comédie italienne de Paris, dans laquelle on insultait grossièrement plusieurs personnes de mérite, et entr'autres M. Falkener. Le sieur Héraut, lieutenant de police, permit

Il ne faut point imputer à notre nation une grossièreté si honteuse, dont les peuples les moins civilisés rougiraient. Les magistrats qui veillent parmi nous sur les mœurs, et qui sont continuellement occupés à réprimer le scandale, furent surpris alors; mais le mépris et l'horreur du public pour l'auteur connu de cette indignité, font une nouvelle preuve de la politesse des Français.

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple sont souvent démenties par les vices d'un particulier. Il y a eu quelques hommes voluptueux à Lacédémone. Il y a eu des esprits légers et bas en Angleterre. Il y a eu dans Athènes des hommes sans goût, impolis et grossiers; et on en trouve dans Paris.

Oublions-les, comme ils sont oubliés du public; et recevez ce second hommage: je le dois d'autant plus à un Anglais, que cette tragédie vient d'être embellie à Londres. Elle y a été traduite et jouée avec tant de succès, on a parlé de moi sur votre théâtre avec tant de politesse et de bonté; que j'en dois ici un remerciement public à votre nation.

Je ne peux mieux faire, je crois, pour l'honneur des lettres, que d'apprendre ici à mes compatriotes les singularités de la traduction et de la représentation de *Zaire* sur le théâtre de Londres.

Monsieur *Hill*, homme de lettres, qui paraît connaître le théâtre mieux qu'aucun auteur anglais,

cette indignité, et le public la siffla. C'est ce même *Héaut* à qui M. de *Voltaire* disait un jour: Monsieur, que fait-on à ceux qui font de fausses lettres de cachet? — On les pend. — C'est toujours bien fait, en attendant qu'on traite de même ceux qui en signent de vraies.

me fit l'honneur de traduire ma pièce, dans le dessein d'introduire sur votre scène quelques nouveautés, et pour la manière d'écrire les tragédies, et pour celle de les réciter. Je parlerai d'abord de la représentation.

L'art de déclamer était chez vous un peu hors de la nature; la plupart de vos acteurs tragiques s'exprimaient souvent plus en poètes saisis d'enthousiasme, qu'en hommes que la passion inspire. Beaucoup de comédiens avaient encore outre ce défaut; ils déclamaient des vers ampoulés, avec une fureur et une impétuosité, qui est au beau naturel, ce que les convulsions sont à l'égard d'une démarche noble et aisée.

Cet air d'emportement semblait étranger à votre nation; car elle est naturellement sage, et cette sagesse est quelquefois prise pour de la froideur par les étrangers. Vos prédicateurs ne se permettent jamais un ton de déclamateur. On rirait chez vous d'un avocat qui s'échaufferait dans son plaidoyer. Les seuls comédiens étaient outrés. Nos acteurs et surtout nos actrices de Paris, avaient ce défaut, il y a quelques années: ce fut *Mlle le Couvreur* qui les en corrigea. Voyez ce qu'en dit un auteur italien de beaucoup d'esprit et de sens.

„ La leggiadra Couvreur sola non trotta
 „ Per quella strada dove i fuoi compagni
 „ Van di galoppo tutti quanti in frotta,
 „ Se avvien ch'ella pianga, o che si lagni
 „ Senza quegli urli spaventosi loro,
 „ Ti muove si che in pianger l'accompagni.

Ce même changement que M^{lle} le *Couvreur* avait fait sur notre scène, M^{lle} *Cibber* vient de l'introduire sur le théâtre anglais, dans le rôle de *Zaïre*. Chose étrange, que dans tous les arts ce ne soit qu'après bien du temps qu'on vienne enfin au naturel et au simple !

Une nouveauté qui va paraître plus singulière aux Français, c'est qu'un gentilhomme de votre pays, qui a de la fortune et de la considération, n'a pas dédaigné de jouer sur votre théâtre le rôle d'*Orosmane*. C'était un spectacle assez intéressant de voir les deux principaux personnages remplis, l'un par un homme de condition, et l'autre par une jeune actrice de dix-huit ans, qui n'avait pas encore récité un vers en sa vie.

Cet exemple d'un citoyen qui a fait usage de son talent pour la déclamation, n'est pas le premier parmi vous. Tout ce qu'il y a de surprenant en cela, c'est que nous nous en étonnions.

Nous devrions faire réflexion que toutes les choses de ce monde dépendent de l'usage et de l'opinion. La cour de France a dansé sur le théâtre avec les acteurs de l'opéra, et on n'a rien trouvé en cela d'étrange, sinon que la mode de ces divertissemens ait fini. Pourquoi fera-t-il plus étonnant de réciter que de danser en public ? Y a-t-il d'autre différence entre ces deux arts, sinon que l'un est autant au-dessus de l'autre, que les talens où l'esprit a quelque part sont au-dessus de ceux du corps ? Je le répète encore, et je le dirai toujours : aucun des beaux arts n'est méprisable ;

et il n'est véritablement honteux que d'attacher de la honte aux talens.

Venons à présent à la traduction de *Zaïre*, et au changement qui vient de se faire chez vous dans l'art dramatique.

Vous aviez une coutume à laquelle M. *Addisson*, le plus sage de vos écrivains, s'est asservi lui-même : tant l'usage tient lieu de raison et de loi ! Cette coutume peu raisonnable était de finir chaque acte par des vers d'un goût différent du reste de la pièce, et ces vers devaient nécessairement renfermer une comparaison. *Phèdre*, en sortant du théâtre, se comparait poétiquement à une biche, *Caton* à un rocher, *Cléopâtre* à des enfans qui pleurent jusqu'à ce qu'ils soient endormis.

Le traducteur de *Zaïre* est le premier qui ait osé maintenir les droits de la nature contre un goût si éloigné d'elle. Il a proscriit cet usage ; il a senti que la passion doit parler un langage vrai, et que le poète doit se cacher toujours pour ne laisser paraître que le héros.

C'est sur ce principe qu'il a traduit, avec naïveté et sans aucune enflure, tous les vers simples de la pièce, que l'on gâterait si on voulait les rendre beaux.

On ne peut desirer ce qu'on ne connaît pas.

* * *

J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
Chrétienne dans Paris, Musulmane en ces lieux.

* * *

Mais *Orosmane* m'aime, et j'ai tout oublié.

B 2

* * *

Non, la reconnaissance est un faible retour,
Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.

* * *

Je me croirais haï d'être aimé faiblement.

* * *

Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.

* * *

L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin.

* * *

L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Tous les vers qui sont dans ce goût simple et vrai, sont rendus mot à mot dans l'anglais. Il eût été aisé de les orner, mais le traducteur a jugé autrement que quelques-uns de mes compatriotes : il a aimé et il a rendu toute la naïveté de ces vers. En effet, le style doit être conforme au sujet. *Alzire*, *Brutus* et *Zaïre* demandaient, par exemple, trois sortes de versifications différentes.

Si *Bérénice* se plaignait de *Titus*, et *Ariadne* de *Thésée*, dans le style de *Cinna*; *Bérénice* et *Ariadne* ne toucheraient point.

Jamais on ne parlera bien d'amour, si l'on cherche d'autres ornemens que la simplicité et la vérité.

Il n'est pas question ici d'examiner s'il est bien de mettre tant d'amour dans les pièces de théâtre. Je veux que ce soit une faute, elle est et sera universelle; et je ne fais quel nom donner aux fautes qui font le charme du genre humain.

Ce qui est certain, c'est que, dans ce défaut, les Français ont réussi plus que toutes les autres nations anciennes et modernes mises ensemble. L'amour paraît sur nos théâtres avec des bienséances, une délicatesse, une vérité qu'on ne trouve point ailleurs. C'est que de toutes les nations, la française est celle qui a le plus connu la société.

Le commerce continuel, si vif et si poli des deux sexes, a introduit en France une politesse assez ignorée ailleurs.

La société dépend des femmes. Tous les peuples qui ont le malheur de les enfermer sont infociables. Et des mœurs encore austères parmi vous, des querelles politiques, des guerres de religion, qui vous avaient rendu farouches, vous ôtèrent, jusqu'au temps de *Charles II*, la douceur de la société, au milieu même de la liberté. Les poètes ne devaient donc savoir, ni dans aucun pays, ni même chez les Anglais, la manière dont les honnêtes gens traitent l'amour.

La bonne comédie fut ignorée jusqu'à *Molière*, comme l'art d'exprimer sur le théâtre des sentimens vrais et délicats fut ignoré jusqu'à *Racine*, parce que la société ne fut, pour ainsi dire, dans sa perfection que de leur temps. Un poète, du fond de son cabinet, ne peut peindre des mœurs qu'il n'a point vues; il aura plutôt fait cent odes et cent épîtres, qu'une scène où il faut faire parler la nature.

Votre *Dryden*, qui d'ailleurs était un très-grand génie, mettait dans la bouche de ses héros amoureux, ou des hyperboles de rhétorique, ou des

indécences, deux choses également opposées à la tendresse.

Si M. Racine fait dire à *Titus* :

„ Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois,
„ Et crois toujours la voir pour la première fois.

voire *Dryden* fait dire à *Antoine* :

„ Ciel ! comme j'aimai ! Témoins les jours et
„ les nuits qui fuivaient en dansant sous vos pieds,
„ Ma seule affaire était de vous parler de ma
„ passion ; un jour venait et ne voyait rien qu'amour ;
„ un autre venait, et c'était de l'amour encore.
„ Les soleils étaient las de nous regarder, et moi
„ je n'étais point las d'aimer. „

Il est bien difficile d'imaginer qu'*Antoine* ait en effet tenu de pareils discours à *Cléopâtre*.

Dans la même pièce, *Cléopâtre* parle ainsi à *Antoine* :

„ Venez à moi, venez dans mes bras, mon
„ cher soldat ; j'ai été trop long-temps privée de
„ vos caresses. Mais quand je vous embrasserai,
„ quand vous ferez tout à moi, je vous punirai
„ de vos cruautés, en laissant sur vos lèvres
„ l'impression de mes ardens baisers. „

Il est très-vraisemblable que *Cléopâtre* parlait souvent dans ce goût, mais ce n'est point cette indécence qu'il faut représenter devant une audience respectable.

Quelques-uns de vos compatriotes ont beau dire c'est la pure nature : on doit leur répondre que c'est précisément cette nature qu'il faut voiler avec soin.

Ce n'est pas même connaître le cœur humain, de penser qu'on doit plaire davantage en présentant ces images licencieuses ; au contraire, c'est fermer l'entrée de l'ame aux vrais plaisirs. Si tout est d'abord à découvert, on est rassasié ; il ne reste plus rien à chercher, rien à désirer, et on arrive tout d'un coup à la langueur en croyant courir à la volupté. Voilà pourquoi la bonne compagnie a des plaisirs que les gens grossiers ne connaissent pas.

Les spectateurs, en ce cas, sont comme les amans qu'une jouissance trop prompte dégoûte : ce n'est qu'à travers cent nuages qu'on doit entrevoir ces idées qui feraient rougir, présentées de trop près. C'est ce voile qui fait le charme des honnêtes gens ; il n'y a point pour eux de plaisir sans bienséance.

Les Français ont connu cette règle plutôt que les autres peuples, non parce qu'ils sont *sans génie et sans hardiesse*, comme le dit ridiculement l'inégal et impétueux *Dryden*, mais parce que, depuis la régence d'*Anne d'Autriche*, ils ont été le peuple le plus sociable et le plus poli de la terre ; et cette politesse n'est point une chose arbitraire, comme ce qu'on appelle civilité ; c'est une loi de la nature qu'ils ont heureusement cultivée plus que les autres peuples.

Le traducteur de *Zaïre* a respecté presque par-tout ces bienséances théâtrales, qui vous doivent être communes comme à nous ; mais il y a quelques endroits où il s'est livré encore à d'anciens usages.

Par exemple, lorsque dans la pièce anglaise *Orosmane* vient annoncer à *Zaïre* qu'il croit ne la plus aimer, *Zaïre* lui répond en se roulant par terre. Le

foudan n'est point ému de la voir dans cette posture de ridicule et de désespoir, et le moment d'après il est tout étonné que *Zaïre* pleure.

Il lui dit cet hémistiche :

Zaïre, vous pleurez!

Il aurait dû lui dire auparavant :

Zaïre, vous vous roulez par terre!

Aussi ces trois mots, *Zaïre, vous pleurez*, qui font un grand effet sur notre théâtre, n'en ont fait aucun sur le vôtre, parce qu'ils étaient déplacés. Ces expressions familières et naïves tirent toute leur force de la seule manière dont elles sont amenées. *Seigneur, vous changez de visage*, n'est rien par soi-même; mais le moment où ces paroles si simples sont prononcées dans *Mithridate*, fait frémir.

Ne dire que ce qu'il faut, et de la manière dont il le faut, est, ce me semble, un mérite dont les Français, si vous m'en exceptez, ont plus approché que les écrivains des autres pays. C'est, je crois, sur cet art que notre nation doit en être crue. Vous nous apprenez des choses plus grandes et plus utiles: il serait honteux à nous de ne le pas avouer. Les Français qui ont écrit contre les découvertes du chevalier *Newton* sur la lumière, en rougissent; ceux qui combattent la gravitation en rougiront bientôt.

Vous devez vous soumettre aux règles de notre théâtre, comme nous devons embrasser votre philosophie. Nous avons fait d'aussi bonnes expériences sur le cœur humain, que vous sur la physique. L'art de plaire semble l'art des Français, et l'art de penser paraît le vôtre. Heureux, Monsieur, qui comme vous les réunit! etc.

L E T T R E

A MONSIEUR DE LA ROQUE,

sur la tragédie de Zaïre, 1732.

QUOIQUE pour l'ordinaire vous vouliez bien prendre la peine, Monsieur, de faire les extraits des pièces nouvelles; cependant vous me privez de cet avantage, et vous voulez que ce soit moi qui parle de *Zaïre*. Il me semble que je vois M. le Normand ou M. Cochin, réduire un de leurs cliens à plaider sa cause. L'entreprise est dangereuse, mais je vais mériter au moins la confiance que vous avez en moi, par la sincérité avec laquelle je m'expliquerai.

Zaïre est la première pièce de théâtre, dans laquelle j'aye osé m'abandonner à toute la sensibilité de mon cœur; c'est la seule tragédie tendre que j'aye faite. Je croyais, dans l'âge même des passions les plus vives, que l'amour n'était point fait pour le théâtre tragique. Je ne regardais cette faiblesse que comme un défaut charmant qui avilissait l'art de *Sophocle*. Les connaisseurs qui se plaisent plus à la douceur élégante de *Racine* qu'à la force de *Corneille*, me paraissent ressembler aux curieux qui préfèrent les nudités du *Corrège* au chaste et noble pinceau de *Raphaël*.

Le public qui fréquente les spectacles, est aujourd'hui plus que jamais dans le goût du *Corrège*. Il faut de la tendresse et du sentiment; c'est même ce que les acteurs jouent le mieux. Vous trouverez vingt comédiens qui plairont dans les rôles d'*Andronic* et

d'*Hippolyte*, et à peine un seul qui réussisse dans ceux de *Cinna* et d'*Horace*. Il a donc fallu me plier aux mœurs du temps, et commencer tard à parler d'amour.

J'ai cherché du moins à couvrir cette passion de toute la bienfaisance possible; et pour l'ennoblir, j'ai voulu la mettre à côté de ce que les hommes ont de plus respectable. L'idée me vint de faire contraster dans un même tableau, d'un côté, l'honneur, la naissance, la patrie, la religion; et de l'autre, l'amour le plus tendre et le plus malheureux; les mœurs des Mahométans et celles des Chrétiens; la cour d'un sultan et celle d'un roi de France; et de faire paraître, pour la première fois, des Français sur la scène tragique. Je n'ai pris dans l'histoire que l'époque de la guerre de *S^t Louis*; tout le reste est entièrement d'invention. L'idée de cette pièce étant si neuve et si fertile, s'arrangea d'elle-même; et au lieu que le plan d'*Eryphile* m'avait beaucoup coûté, celui de *Zaïre* fut fait en un seul jour; et l'imagination échauffée par l'intérêt qui régnait dans ce plan, acheva la pièce en vingt-deux jours.

Il entre peut-être un peu de vanité dans cet aveu, (car où est l'artiste sans amour propre?) mais je devais cette excuse au public, des fautes et des négligences qu'on a trouvées dans ma tragédie. Il aurait été mieux sans doute d'attendre à la faire représenter que j'en eusse châtié le style; mais des raisons, dont il est inutile de fatiguer le public, n'ont pas permis qu'on différât. Voici, Monsieur, le sujet de cette pièce.

La Palestine avait été enlevée aux princes Chrétiens par le conquérant *Saladin*. *Noradin*, Tartare

d'origine s'en était ensuite rendu maître. *Orosmane*, fils de *Noradin*, jeune homme plein de grandeur, de vertus et de passions, commençait à régner avec gloire dans Jérusalem. Il avait porté sur le trône de la Syrie la franchise et l'esprit de liberté de ses ancêtres. Il méprisait les règles austères du sérail, et n'affectait point de se rendre invisible aux étrangers et à ses sujets, pour devenir plus respectable. Il traitait avec douceur les esclaves chrétiens, dont son sérail et ses Etats étaient remplis. Parmi ses esclaves il s'était trouvé un enfant, pris autrefois au sac de Césarée, sous le règne de *Noradin*. Cet enfant ayant été racheté par des chrétiens à l'âge de neuf ans, avait été amené en France au Roi *S^t Louis*, qui avait daigné prendre soin de son éducation et de sa fortune. Il avait pris en France le nom de *Nérestan*; et étant retourné en Syrie, il avait été fait prisonnier encore une fois, et avait été enfermé parmi les esclaves d'*Orosmane*. Il retrouva dans la captivité une jeune personne, avec qui il avait été prisonnier dans son enfance, lorsque les chrétiens avaient perdu Césarée. Cette jeune personne, à qui on avait donné le nom de *Zaïre*, ignorait sa naissance, aussi-bien que *Nérestan* et que tous ces enfans de tribut qui sont enlevés de bonne heure des mains de leurs parens, et qui ne connaissent de famille et de patrie que le sérail. *Zaïre* savait seulement qu'elle était née chrétienne; *Nérestan* et quelques autres esclaves un peu plus âgés qu'elle, l'en assuraient. Elle avait toujours conservé un ornement qui renfermait une croix, seule preuve qu'elle eût de sa religion. Une autre esclave nommée *Fatime*, née chrétienne, et mise au sérail à l'âge de dix ans,

tâchait d'instruire *Zaïre* du peu qu'elle savait de la religion de ses pères. Le jeune *Nérestan*, qui avait la liberté de voir *Zaïre* et *Fatime*, animé du zèle qu'avaient alors les chevaliers français, touché d'ailleurs pour *Zaïre* de la plus tendre amitié, la disposait au christianisme. Il se proposa de racheter *Zaïre*, *Fatime* et dix chevaliers chrétiens, du bien qu'il avait acquis en France, et de les amener à la cour de *S^t Louis*. Il eut la hardiesse de demander au foudan *Orosmane* la permission de retourner en France sur sa seule parole, et le foudan eut la générosité de le permettre. *Nérestan* partit, et fut deux ans hors de Jérusalem.

Cependant la beauté de *Zaïre* croissait avec son âge, et la naïveté touchante de son caractère la rendait encore plus aimable que sa beauté. *Orosmane* la vit et lui parla. Un cœur comme le sien ne pouvait l'aimer qu'éperdument. Il résolut de bannir la mollesse qui avait efféminé tant de rois de l'Asie, et d'avoir dans *Zaïre* une amie, une maîtresse, une femme, qui lui tiendrait lieu de tous les plaisirs, et qui partagerait son cœur avec les devoirs d'un prince et d'un guerrier. Les faibles idées du christianisme, tracées à peine dans le cœur de *Zaïre*, s'évanouirent bientôt à la vue du foudan; elle l'aima autant qu'elle en était aimée, sans que l'ambition se mêlât en rien à la pureté de sa tendresse.

Nérestan ne revenait point de France. *Zaïre* ne voyait qu'*Orosmane* et son amour; elle était prête d'épouser le foudan, lorsque le jeune Français arriva. *Orosmane* le fait entrer en présence même de *Zaïre*. *Nérestan* apportait avec la rançon de *Zaïre* et de

Fatime, celle de dix chevaliers qu'il devait choisir. J'ai satisfait à mes sermens, dit-il au foudan: c'est à toi de tenir ta promesse, de me remettre *Zaïre*, *Fatime* et les dix Chevaliers; mais apprends que j'ai épuisé ma fortune à payer leur rançon: *Une pauvreté noble est tout ce qui me reste*; je viens me remettre dans tes fers. Le foudan satisfait du grand courage de ce chrétien, et né pour être plus généreux encore, lui rendit toutes les rançons qu'il apportait, lui donna cent chevaliers au lieu de dix, et le combla de présents; mais il lui fit entendre que *Zaïre* n'était pas faite pour être rachetée, et qu'elle était d'un prix au-dessus de toute rançon. Il refusa aussi de lui rendre, parmi les chevaliers qu'il délivrait, un prince de *Lusignan*, fait esclave depuis long-temps dans Césarée.

Ce *Lusignan*, le dernier de la branche des rois de Jérusalem, était un vieillard respecté dans l'Orient; l'amour de tous les chrétiens, et dont le nom seul pouvait être dangereux aux Sarrasins. C'était lui principalement que *Nérestan* avait voulu racheter; il parut devant *Orosmane* accablé du refus qu'on lui faisait de *Lusignan* et de *Zaïre*; le foudan remarqua ce trouble; il sentit dès ce moment un commencement de jalousie que la générosité de son caractère lui fit étouffer; cependant il ordonna que les cent chevaliers fussent prêts à partir le lendemain avec *Nérestan*.

Zaïre, sur le point d'être sultane, voulut donner au moins à *Nérestan* une preuve de sa reconnaissance; elle se jette aux pieds d'*Orosmane* pour obtenir la liberté du vieux *Lusignan*. *Orosmane* ne pouvait rien

refuser à *Zaïre*; on alla tirer *Lusignan* des fers. Les chrétiens délivrés étaient avec *Nérestan* dans les appartemens extérieurs du sérail; ils pleuraient la destinée de *Lusignan*: surtout le chevalier de *Chatillon*, ami tendre de ce malheureux prince, ne pouvait se résoudre à accepter une liberté qu'on refusait à son ami et à son maître, lorsque *Zaïre* arrive et leur amène celui qu'ils n'espéraient plus.

Lusignan, ébloui de la lumière qu'il revoyait après vingt années de prison, pouvant se soutenir à peine, ne sachant où il est et où on le conduit, voyant enfin qu'il était avec des Français, et reconnaissant *Chatillon*, s'abandonne à cette joie mêlée d'amertume, que les malheureux éprouvent dans leur consolation. Il demande à qui il doit sa délivrance. *Zaïre* prend la parole en lui présentant *Nérestan*: c'est à ce jeune Français, dit-elle, que vous, et tous les chrétiens, devez votre liberté. Alors le vieillard apprend que *Nérestan* a été élevé dans le sérail avec *Zaïre*; et se tournant vers eux: Hélas! dit-il, puisque vous avez pitié de mes malheurs, achevez votre ouvrage; instruisez-moi du sort de mes enfans. Deux me furent enlevés au berceau, lorsque je fus pris dans Césarée; deux autres furent massacrés devant moi avec leur mère. O mes fils! ô martyrs! veillez du haut du ciel sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore. Hélas! j'ai vu que mon dernier fils et ma fille furent conduits dans ce sérail. Vous qui m'écoutez, *Nérestan*, *Zaïre*, *Chatillon*, n'avez-vous nulle connaissance de ces tristes restes du sang de *Godefroi* et de *Lusignan*?

Au milieu de ces questions, qui déjà remuaient le cœur de *Nérestan* et de *Zaïre*, *Lusignan* aperçut

au bras de *Zaïre* un ornement qui renfermait une croix: il se ressouvint que l'on avait mis cette parure à sa fille lorsqu'on la portait au baptême; *Chatillon* l'en avait ornée lui-même, et *Zaïre* avait été arrachée de ses bras avant que d'être baptisée. La ressemblance des traits, l'âge, toutes les circonstances, une cicatrice de la blessure que son jeune fils avait reçue, tout confirme à *Lusignan* qu'il est père encore; et la nature parlant à la fois au cœur de tous les trois, et s'expliquant par des larmes: Embrassez-moi, mes chers enfans, s'écria *Lusignan*, et revoyez votre père. *Zaïre* et *Nérestan* ne pouvaient s'arracher de ses bras. Mais, hélas! dit ce vieillard infortuné, goûterai-je une joie pure? Grand Dieu, qui me rends ma fille, me la rends-tu chrétienne? *Zaïre* rougit et frémit à ces paroles. *Lusignan* vit sa honte et son malheur, et *Zaïre* avoua qu'elle était musulmane. La douleur, la religion et la nature donnèrent en ce moment des forces à *Lusignan*; il embrassa sa fille, et lui montrant d'une main le tombeau de JESUS-CHRIST, et le ciel de l'autre, animé de son désespoir, de son zèle, aidé de tant de chrétiens, de son fils et du Dieu qui l'inspire, il touche sa fille, il l'ébranle; elle se jette à ses pieds et lui promet d'être chrétienne.

Au moment arrive un officier du sérail qui sépare *Zaïre* de son père et de son frère, et qui arrête tous les chevaliers français. Cette rigueur inopinée était le fruit d'un conseil qu'on venait de tenir en présence d'*Orosmane*. La flotte de *S' Louis* était partie de Chypre, et on craignait pour les côtes de Syrie; mais un second courrier ayant apporté la nouvelle du départ de *S' Louis* pour l'Égypte, *Orosmane* fut rassuré;

il était lui-même ennemi du foudan d'Égypte. Ainsi n'ayant rien à craindre, ni du roi, ni des Français qui étaient à Jérusalem, il commanda qu'on les renvoyât à leur roi, et ne songea plus qu'à réparer, par la pompe et la magnificence de son mariage, la rigueur dont il avait usé envers *Zaïre*.

Pendant que le mariage se préparait, *Zaïre* désolée demanda au foudan la permission de revoir *Nérestan* encore une fois. *Orosmane*, trop heureux de trouver une occasion de plaire à *Zaïre*, eut l'indulgence de permettre cette entrevue. *Nérestan* revit donc *Zaïre*; mais ce fut pour lui apprendre que son père était prêt d'expirer, qu'il mourait entre la joie d'avoir retrouvé ses enfans, et l'amertume d'ignorer si *Zaïre* ferait chrétienne, et qu'il lui ordonnait en mourant d'être baptisée ce jour-là même de la main du Pontife de Jérusalem. *Zaïre* attendrie et vaincue, promit tout, et jura à son frère qu'elle ne trahirait point le sang dont elle était née, qu'elle ferait chrétienne, qu'elle n'épouserait point *Orosmane*, qu'elle ne prendrait aucun parti avant que d'avoir été baptisée.

A peine avait-elle prononcé ce ferment, qu'*Orosmane* plus amoureux et plus aimé que jamais, vient la prendre pour la conduire à la mosquée. Jamais on n'eut le cœur plus déchiré que *Zaïre*; elle était partagée entre son Dieu, sa famille et son nom, qui la retenaient, et le plus aimable de tous les hommes qui l'adorait. Elle ne se connut plus; elle céda à la douleur, et s'échappa des mains de son amant, le quittant avec désespoir et le laissant dans l'accablement de la surprise, de la douleur et de la colère.

Les impressions de jalousie se réveillèrent dans le cœur

cœur d'*Orosmane*. L'orgueil les empêcha de paraître, et l'amour les adoucit. Il prit la fuite de *Zaïre* pour un caprice, pour un artifice innocent, pour la crainte naturelle à une jeune fille, pour toute autre chose enfin que pour une trahison. Il vit encore *Zaïre*, lui pardonna et l'aima plus que jamais. L'amour de *Zaïre* augmentait par la tendresse indulgente de son amant. Elle se jette en larmes à ses genoux, le supplie de différer le mariage jusqu'au lendemain. Elle comptait que son frère serait alors parti, qu'elle aurait reçu le baptême, que Dieu lui donnerait la force de résister: elle se flattait même quelquefois que la religion chrétienne lui permettrait d'aimer un homme si tendre, si généreux, si vertueux, à qui il ne manquait que d'être chrétien. Frappée de toutes ces idées, elle parlait à *Orosmane* avec une tendresse si naïve et une douleur si vraie, qu'*Orosmane* céda encore, et lui accorda le sacrifice de vivre sans elle ce jour-là. Il était sûr d'être aimé; il était heureux dans cette idée, et fermait les yeux sur le reste.

Cependant, dans les premiers mouvemens de jalousie, il avait ordonné que le sérail fût fermé à tous les chrétiens. *Nérestan*, trouvant le sérail fermé, et n'en soupçonnant pas la cause, écrivit une lettre pressante à *Zaïre*: il lui mandait d'ouvrir une porte secrète qui conduisait vers la Mosquée, et lui recommandait d'être fidelle.

La lettre tomba entre les mains d'un garde qui la porta à *Orosmane*. Le foudan en crut à peine ses yeux. Il se vit trahi; il ne douta pas de son malheur et du crime de *Zaïre*. Avoir comblé un étranger, un captif de bienfaits; avoir donné son cœur, sa

couronne à une fille esclave, lui avoir tout sacrifié; ne vivre que pour elle, et en être trahi pour ce captif même; être trompé par les apparences du plus tendre amour; éprouver en un moment ce que l'amour a de plus violent, ce que l'ingratitude a de plus noir, ce que la perfidie a de plus traître; c'était sans doute un état horrible; mais *Orosmane* aimait, et il souhaitait de trouver *Zaïre* innocente. Il lui fait rendre ce billet par un esclave inconnu. Il se flatte que *Zaïre* pouvait ne point écouter *Nérestan*; *Nérestan* seul lui paraissait coupable. Il ordonne qu'on l'arrête et qu'on l'enchaîne, et il va, à l'heure et à la place du rendez-vous, attendre l'effet de la lettre.

La lettre est rendue à *Zaïre*, elle la lit en tremblant; et après avoir long-temps hésité, elle dit enfin à l'esclave qu'elle attendra *Nérestan*, et donne ordre qu'on l'introduise. L'esclave rend compte de tout à *Orosmane*.

Le malheureux foudan tombe dans l'excès d'une douleur mêlée de fureur et de larmes. Il tire son poignard, et il pleure. *Zaïre* vient au rendez-vous dans l'obscurité de la nuit. *Orosmane* entend sa voix, et son poignard lui échappe. Elle approche, elle appelle *Nérestan*, et à ce nom *Orosmane* la poignarde.

Dans l'instant on lui amène *Nérestan* enchaîné, avec *Fatime* complice de *Zaïre*. *Orosmane*, hors de lui, s'adresse à *Nérestan*, en le nommant son rival: c'est toi qui m'arrache *Zaïre*, dit-il, regarde-la avant que de mourir; que ton supplice commence avec le sien; regarde-la, te dis-je. *Nérestan* approche

de ce corps expirant. Ah! que vois-je! ah! ma sœur! barbare, qu'as-tu fait?..... A ce mot de sœur, *Orosmane* est comme un homme qui revient d'un songe funeste; il connaît son erreur; il voit ce qu'il a perdu; il s'est trop abymé dans l'horreur de son état pour se plaindre. *Nérestan* et *Fatime* lui parlent; mais, de tout ce qu'ils disent, il n'entend autre chose sinon qu'il était aimé. Il prononce le nom de *Zaïre*, il court à elle; on l'arrête, il retombe dans l'engourdissement de son désespoir. Qu'ordonnes-tu de moi, lui dit *Nérestan*? Le foudan, après un long silence, fait ôter les fers à *Nérestan*, le comble de largesses, lui et tous les chrétiens, et se tue auprès de *Zaïre*.

Voilà, Monsieur, le plan exact de la conduite de cette tragédie que j'expose avec toutes ses fautes. Je suis bien loin de m'enorgueillir du succès passager de quelques représentations. Qui ne connaît l'illusion du théâtre? qui ne fait qu'une situation intéressante, mais triviale, une nouveauté brillante et hasardée, la seule voix d'une actrice, suffisent pour tromper quelque temps le public? Quelle distance immense entre un ouvrage souffert au théâtre et un bon ouvrage! j'en sens malheureusement toute la différence. Je vois combien il est difficile de réussir au gré des connaisseurs. Je ne suis pas plus indulgent qu'eux pour moi-même, et si j'ose travailler, c'est que mon goût extrême pour cet art l'emporte encore sur la connaissance que j'ai de mon peu de talent.

P E R S O N N A G E S.

OROSMANE, foudan de Jérusalem.

LUSIGNAN, prince du sang des rois de Jérusalem.

Z A I R E, }
F A T I M E, } esclaves du foudan.

NERESTAN, }
CHATILLON, } chevaliers français.

CORASMIN, }
MELEDOR, } officiers du foudan.

Un Esclave.

Suite.

La scène est au sérail de Jérusalem.

Z A I R E,

T R A G E D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

Z A I R E, F A T I M E.

F A T I M E.

J E ne m'attendais pas, jeune et belle Zaïre,
Aux nouveaux sentimens que ce lieu vous inspire.
Quel espoir si flatteur, ou quels heureux destins
De vos jours ténébreux ont fait des jours sereins ?
La paix de votre cœur augmente avec vos charmes.
Cet éclat de vos yeux n'est plus terni de larmes ;
Vous ne les tournez plus vers ces heureux climats
Où ce brave Français devait guider nos pas !
Vous ne me parlez plus de ces belles contrées
Où d'un peuple poli les femmes adorées
Reçoivent cet encens que l'on doit à vos yeux,
Compagnes d'un époux et reines en tous lieux,
Libres sans déshonneur et sages sans contrainte,
Et ne devant jamais leurs vertus à la crainte !
Ne soupirez - vous plus pour cette liberté ?
Le sérail d'un foudan, sa triste austérité,
Ce nom d'esclave enfin, n'ont-ils rien qui vous gêne ?
Préférez - vous Solyme aux rives de la Seine ?

Z A I R E.

On ne peut desirer ce qu'on ne connaît pas.
 Sur les bords du Jourdain le ciel fixa nos pas.
 Au férail des foudans dès l'enfance enfermée,
 Chaque jour ma raison s'y voit accoutumée.
 Le reste de la terre anéanti pour moi,
 M'abandonne au foudan qui nous tient sous sa loi ;
 Je ne connais que lui, sa gloire, sa puissance :
 Vivre sous Orosmane est ma seule espérance ;
 Le reste est un vain songe.

F A T I M E.

Avez-vous oublié
 Ce généreux Français, dont la tendre amitié
 Nous promit si souvent de rompre notre chaîne ?
 Combien nous admirions son audace hautaine !
 Quelle gloire il acquit dans ces tristes combats
 Perdus par les chrétiens sous les murs de Damas !
 Orosmane vainqueur admirant son courage,
 Le laissa sur sa foi partir de ce rivage.
 Nous l'attendons encor ; sa générosité
 Devoit payer le prix de notre liberté.
 N'en aurions-nous conçu qu'une vaine espérance ?

Z A I R E.

Peut-être sa promesse a passé sa puissance.
 Depuis plus de deux ans il n'est point revenu.
 Un étranger, Fatime, un captif inconnu,
 Promet beaucoup, tient peu ; permet à son courage
 Des sermens indiscrets pour fortir d'esclavage.
 Il devait délivrer dix chevaliers chrétiens,
 Venir rompre leurs fers ou reprendre les siens ;

J'admirai trop en lui cet inutile zèle ;
 Il n'y faut plus penser.

F A T I M E.

Mais s'il était fidèle,
 S'il revenait enfin dégager ses sermens,
 Ne voudriez-vous pas ? . . .

Z A I R E.

Fatime, il n'est plus temps.
 Tout est changé . . .

F A T I M E.

Comment ? que prétendez-vous dire ?

Z A I R E.

Va, c'est trop te céler le destin de Zaïre ;
 Le secret du foudan doit encor se cacher ;
 Mais mon cœur dans le tien se plaît à s'épancher.
 Depuis près de trois mois, qu'avec d'autres captives
 On te fit du Jourdain abandonner les rives,
 Le ciel, pour terminer les malheurs de nos jours,
 D'une main plus puissante a choisi le secours.
 Ce superbe Orosmane . . .

F A T I M E.

Eh bien !

Z A I R E.

Ce foudan même,
 Ce vainqueur des chrétiens... chère Fatime... il m'aime...
 Tu rougis... je t'entends... garde-toi de penser
 Qu'à briguer ses soupirs je puisse m'abaisser ;
 Que d'un maître absolu la superbe tendresse
 M'offre l'honneur honteux du rang de sa maîtresse ;
 Et que j'essuie enfin, l'outrage et le danger
 Du malheureux éclat d'un amour passager.

Cette fierté qu'en nous soutient la modestie,
 Dans mon cœur à ce point ne s'est pas démentie.
 Plutôt que jusque-là j'abaisse mon orgueil,
 Je verrais sans pâlir les fers et le cercueil.
 Je m'en vais t'étonner; son superbe courage
 A mes faibles appas présente un pur hommage:
 Parmi tous ces objets à lui plaire empressés,
 J'ai fixé ses regards à moi seule adressés;
 Et l'hymen, confondant leurs intrigues fatales,
 Me foumettra bientôt son cœur et mes rivales.

F A T I M E.

Vos appas, vos vertus, sont dignes de ce prix;
 Mon cœur en est flatté, plus qu'il n'en est surpris.
 Que vos félicités, s'il se peut, soient parfaites!
 Je me vois avec joie au rang de vos sujettes.

Z A I R E.

Sois toujours mon égale, et goûte mon bonheur;
 Avec toi partagé, je sens mieux sa douceur.

F A T I M E.

Hélas! puisse le ciel souffrir cet hyménée!
 Puisse cette grandeur qui vous est destinée,
 Qu'on nomme si souvent du faux nom de bonheur,
 Ne point laisser de trouble au fond de votre cœur!
 N'est-il point en secret de frein qui vous retienne?
 Ne vous souvient-il plus que vous fûtes chrétienne?

Z A I R E.

Ah! que dis-tu? pourquoi rappeler mes ennuis?
 Chère Fatime, hélas! fais-je ce que je suis?
 Le ciel m'a-t-il jamais permis de me connaître?
 Ne m'a-t-il pas caché le sang qui m'a fait naître?

F A T I M E.

Nérestan, qui naquit non loin de ce séjour,
 Vous dit que d'un chrétien vous reçûtes le jour.
 Que dis-je? cette croix qui sur vous fut trouvée,
 Parure de l'enfance, avec soin conservée,
 Ce signe des chrétiens, que l'art dérobe aux yeux
 Sous le brillant éclat d'un travail précieux,
 Cette croix, dont cent fois mes soins vous ont parée,
 Peut-être entre vos mains est-elle demeurée,
 Comme un gage secret de la fidélité
 Que vous deviez au Dieu que vous aviez quitté.

Z A I R E.

Je n'ai point d'autre preuve; et mon cœur qui s'ignore,
 Peut-il admettre un Dieu que mon amant abhorre? (a)
 La coutume, la loi plia mes premiers ans
 A la religion des heureux Musulmans.
 Je le vois trop: les soins qu'on prend de notre enfance,
 Forment nos sentimens, nos mœurs, notre croyance.
 J'eusse été près du Gange esclave des faux dieux,
 Chrétienne dans Paris, musulmane en ces lieux.
 L'instruction fait tout; et la main de nos pères
 Grave en nos faibles cœurs ces premiers caractères,
 Que l'exemple et le temps nous viennent retracer,
 Et que peut-être en nous Dieu seul peut effacer.
 Prisonnière en ces lieux, tu n'y fus renfermée
 Que lorsque ta raison, par l'âge confirmée,
 Pour éclairer ta foi te prêtait son flambeau:
 Pour moi, des Sarrasins esclave en mon berceau,
 La foi de nos chrétiens me fut trop tard connue.
 Contre elle cependant, loin d'être prévenue,
 Cette croix, je l'avoue, a souvent malgré moi
 Saisi mon cœur surpris de respect et d'effroi:

J'osais l'invoquer même avant qu'en ma pensée,
 D'Orosmane en secret l'image fût tracée.
 J'honore, je chéris ces charitables lois,
 Dont ici Nérestan me parla tant de fois;
 Ces lois qui, de la terre écartant les misères,
 Des humains attendris font un peuple de frères;
 Obligés de s'aimer, sans doute ils sont heureux.

F A T I M E.

Pourquoi donc aujourd'hui vous déclarer contr'eux?
 A la loi musulmane à jamais asservie,
 Vous allez des chrétiens devenir l'ennemie;
 Vous allez épouser leur superbe vainqueur.

Z A I R E.

Qui lui refuserait le présent de son cœur?
 De toute ma faiblesse il faut que je convienne;
 Peut-être sans l'amour j'aurais été chrétienne;
 Peut-être qu'à ta loi j'aurais sacrifié:
 Mais Orosmane m'aime, et j'ai tout oublié.
 Je ne vois qu'Orosmane, et mon ame enivrée
 Se remplit du bonheur de s'en voir adorée.
 Mets-toi devant les yeux sa grâce, ses exploits;
 Songe à ce bras puissant, vainqueur de tant de rois;
 A cet aimable front que la gloire environne:
 Je ne te parle point du sceptre qu'il me donne.
 Non, la reconnaissance est un faible retour,
 Un tribut offensant, trop peu fait pour l'amour.
 Mon cœur aime Orosmane, et non son diadème; (1)
 Chère Fatime, en lui je n'aime que lui-même.
 Peut-être j'en crois trop un penchant si flatteur;
 Mais si le ciel sur lui déployant sa rigueur,
 Aux fers que j'ai portés eût condamné sa vie,
 Si le ciel sous mes lois eût rangé la Syrie,

Ou mon amour me trompe, ou Zaïre aujourd'hui
 Pour l'élever à soi descendrait jusqu'à lui.

F A T I M E.

On marche vers ces lieux; sans doute c'est lui-même.

Z A I R E.

Mon cœur qui le prévient, m'annonce ce que j'aime.
 Depuis deux jours, Fatime, absent de ce palais,
 Enfin son tendre amour le rend à mes souhaits.

S C E N E I I.

O R O S M A N E, Z A I R E, F A T I M E.

O R O S M A N E.

VERTUEUSE Zaïre, avant que l'hyménée
 Joigne à jamais nos cœurs et notre destinée;
 J'ai cru, sur mes projets, sur vous, sur mon amour,
 Devoir en musulman vous parler sans détour.
 Les soudans qu'à genoux cet univers contemple,
 Leurs usages, leurs droits, ne font point mon exemple;
 Je fais que notre loi, favorable aux plaisirs,
 Ouvre un champ sans limite à nos vastes desirs;
 Que je puis à mon gré, prodiguant mes tendresses,
 Recevoir à mes pieds l'encens de mes maîtresses;
 Et tranquille au sérail, dictant mes volontés,
 Gouverner mon pays du sein des voluptés.
 Mais la mollesse est douce, et sa suite est cruelle;
 Je vois autour de moi cent rois vaincus par elle;

Je vois de Mahomet ces lâches successeurs,
 Ces califes tremblans dans leurs tristes grandeurs,
 Couchés sur les débris de l'autel et du trône,
 Sous un nom sans pouvoir languir dans Babylone :
 Eux qui seraient encore, ainsi que leurs aïeux,
 Maîtres du monde entier, s'ils l'avaient été d'eux.
 Bouillon leur arracha Solyme et la Syrie ;
 Mais bientôt, pour punir une secte ennemie,
 Dieu suscita le bras du puissant Saladin ;
 Mon père, après sa mort, asservit le Jourdain ;
 Et moi, faible héritier de sa grandeur nouvelle,
 Maître encore incertain d'un Etat qui chancelle,
 Je vois ces fiers Chrétiens, de rapine altérés,
 Des bords de l'Occident vers nos bords attirés ;
 Et lorsque la trompette, et la voix de la guerre,
 Du Nil au Pont-Euxin font retentir la terre,
 Je n'irai point, en proie à de lâches amours,
 Aux langueurs d'un sérail abandonner mes jours.
 J'atteste ici la gloire, et Zaïre, et ma flamme,
 De ne choisir que vous pour maîtresse et pour femme ;
 De vivre votre ami, votre amant, votre époux ;
 De partager mon cœur entre la guerre et vous.
 Ne croyez pas non plus que mon honneur confie
 La vertu d'une épouse à ces monstres d'Asie,
 Du sérail des foudans gardes injurieux,
 Et des plaisirs d'un maître esclaves odieux.
 Je fais vous estimer autant que je vous aime,
 Et sur votre vertu me fier à vous-même.
 Après un tel aveu, vous connaissez mon cœur ;
 Vous sentez qu'en vous seule il a mis son bonheur.
 Vous comprenez assez quelle amertume affreuse
 Corromprait de mes jours la durée odieuse,

Si vous ne receviez les dons que je vous fais,
 Qu'avec ces sentimens que l'on doit aux bienfaits.
 Je vous aime, Zaïre, et j'attends de votre ame
 Un amour qui réponde à ma brûlante flamme.
 Je l'aurai, mon cœur ne veut rien qu'ardemment ;
 Je me croirais haï d'être aimé faiblement.
 De tous mes sentimens tel est le caractère.
 Je veux avec excès vous aimer et vous plaire.
 Si d'une égale amour votre cœur est épris,
 Je viens vous épouser, mais c'est à ce seul prix ;
 Et du nœud de l'hymen l'étreinte dangereuse
 Me rend infortuné, s'il ne vous rend heureuse.

Z A I R E.

Vous, Seigneur, malheureux ! Ah ! si votre grand cœur
 A sur mes sentimens pu fonder son bonheur,
 S'il dépend en effet de mes flammes secrètes,
 Quel mortel fut jamais plus heureux que vous l'êtes !
 Ces noms chers et sacrés, et d'amant, et d'époux,
 Ces noms nous font communs : et j'ai par-dessus vous
 Ce plaisir si flatteur à ma tendresse extrême,
 De tenir tout, Seigneur, du bienfaicteur que j'aime ;
 De voir que ses bontés font seules mes destins ;
 D'être l'ouvrage heureux de ses augustes mains ;
 De révéler, d'aimer un héros que j'admire.
 Oui, si parmi les cœurs soumis à votre Empire,
 Vos yeux ont discerné les hommages du mien,
 Si votre auguste choix...

S C E N E I I I.

OROSMANE , ZAIRE , FATIME , CORASMIN.

C O R A S M I N .

C E T esclave chrétien ,
Qui sur sa foi , Seigneur , a passé dans la France ,
Revient au moment même et demande audience.

F A T I M E .

O ciel !

O R O S M A N E .

Il peut entrer. Pourquoi ne vient-il pas ?

C O R A S M I N .

Dans la première enceinte il arrête ses pas.
Seigneur , je n'ai pas cru qu'aux regards de son maître
Dans ces augustes lieux un chrétien pût paraître.

O R O S M A N E .

Qu'il paraisse. En tous lieux , sans manquer de respect ,
Chacun peut désormais jouir de mon aspect.
Je vois avec mépris ces maximes terribles ,
Qui font de tant de rois des tyrans invisibles.

S C E N E I V .

OROSMANE , ZAIRE , FATIME , CORASMIN ,
NERESTAN.

N E R E S T A N .

R E S P E C T A B L E ennemi qu'estiment les Chrétiens ,
Je reviens dégager mes sermens et les tiens ;
J'ai satisfait à tout , c'est à toi d'y souscrire ;

Je te fais apporter la rançon de Zaïre ,
Et celle de Fatime , et de dix chevaliers ,
Dans les murs de Solyme illustres prisonniers .
Leur liberté par moi trop long - temps retardée ,
Quand je reparaitrais leur dut être accordée :
Sultan , tiens ta parole , ils ne font plus à toi ,
Et dès ce moment même ils font libres par moi .
Mais , grâces à mes soins , quand leur chaîne est brisée ,
A t'en payer le prix ma fortune épuisée ,
Je ne le cèle pas , m'ôte l'espoir heureux
De faire ici pour moi ce que je fais pour eux .
Une pauvreté noble est tout ce qui me reste .
J'arrache des chrétiens à leur prison funeste ;
Je remplis mes sermens , mon honneur , mon devoir ;
Il me suffit : je viens me mettre en ton pouvoir ;
Je me rends prisonnier , et demeure en otage .

O R O S M A N E .

Chrétien , je suis content de ton noble courage ;
Mais ton orgueil ici se ferait-il flatté
D'effacer Orofmane en générosité ?
Reprends ta liberté , remporte tes richesses ,
A l'or de ces rançons joins mes justes largesses :
Au lieu de dix chrétiens que je dus t'accorder ,
Je t'en veux donner cent ; tu les peux demander .
Qu'ils aillent sur tes pas apprendre à ta patrie ,
Qu'il est quelques vertus au fond de la Syrie ;
Qu'ils jugent en partant qui méritait le mieux ,
Des Français , ou de moi , l'Empire de ces lieux . (b)
Mais parmi ces chrétiens que ma bonté délivre ,
Lusignan ne fut point réservé pour te suivre :
De ceux qu'on peut te rendre il est seul excepté ;
Son nom ferait suspect à mon autorité :

Il est du sang français qui régnait à Solyme ;
 On fait son droit au trône , et ce droit est un crime :
 Du destin qui fait tout , tel est l'arrêt cruel :
 Si j'eusse été vaincu , je ferais criminel.
 Lusignan dans les fers finira sa carrière ,
 Et jamais du soleil ne verra la lumière.
 Je le plains , mais pardonne à la nécessité
 Ce reste de vengeance et de sévérité.
 Pour Zaïre , crois - moi , sans que ton cœur s'offense ,
 Elle n'est pas d'un prix qui soit en ta puissance ;
 Tes chevaliers français , et tous leurs souverains ,
 S'uniraient vainement pour l'ôter de mes mains ;
 Tu peux partir.

N E R E S T A N.

Qu'entends - je ? Elle naquit chrétienne.
 J'ai pour la délivrer ta parole et la sienne ;
 Et quant à Lusignan , ce vieillard malheureux ,
 Pourrait-il ?

O R O S M A N E.

Je t'ai dit , Chrétien , que je le veux.
 J'honore ta vertu ; mais cette humeur altière ,
 Se faisant estimer , commence à me déplaire :
 Sors , et que le soleil levé sur mes Etats ,
 Demain près du Jourdain ne te retrouve pas.

(Nérestan sort.)

F A T I M E.

O Dieu , secourez - nous !

O R O S M A N E.

Et vous , allez , Zaïre ,
 Prenez dans le sérail un souverain empire ;
 Commandez en Sultane , et je vais ordonner
 La pompe d'un hymen qui vous doit couronner.

S C E N E V.

S C E N E V.

O R O S M A N E , C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

C O R A S M I N , que veut donc cet esclave infidelle ?
 Il soupirait . . . ses yeux se sont tournés vers elle ,
 Les as - tu remarqués ?

C O R A S M I N.

Que dites - vous , Seigneur ?
 De ce soupçon jaloux écoutez - vous l'erreur ?

O R O S M A N E.

Moi , jaloux ! qu'à ce point ma fierté s'avilisse !
 Que j'éprouve l'horreur de ce honteux supplice !
 Moi , que je puisse aimer comme l'on fait haïr ! (2)
 Quiconque est soupçonneux invite à le trahir.
 Je vois à l'amour seul ma maîtresse asservie ;
 Cher Corasmin , je l'aime avec idolâtrie :
 Mon amour est plus fort , plus grand que mes bienfaits.
 Je ne suis point jaloux . . . si je l'étais jamais . . .
 Si mon cœur . . . Ah ! chassons cette importune idée :
 D'un plaisir pur et doux mon ame est possédée.
 Va , fais tout préparer pour ces momens heureux ,
 Qui vont joindre ma vie à l'objet de mes vœux.
 Je vais donner une heure aux soins de mon Empire ,
 Et le reste du jour fera tout à Zaïre.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

N E R E S T A N , C H A T I L L O N.

C H A T I L L O N.

O Brave Nérestan, Chevalier généreux,
 Vous qui brisez les fers de tant de malheureux,
 Vous, sauveur des chrétiens, qu'un Dieu sauveur envoie,
 Paraissez, montrez - vous, goûtez la douce joie
 De voir nos compagnons pleurant à vos genoux,
 Baïser l'heureuse main qui nous délivre tous.
 Aux portes du sérail en foule ils vous demandent,
 Ne privez point leurs yeux du héros qu'ils attendent,
 Et qu'unis à jamais sous notre bienfaïcteur...

N E R E S T A N.

Illustre Chatillon, modérez cet honneur,
 J'ai rempli d'un Français le devoir ordinaire;
 J'ai fait ce qu'à ma place on vous aurait vu faire.

C H A T I L L O N.

Sans doute; et tout chrétien, tout digne chevalier,
 Pour sa religion se doit sacrifier;
 Et la félicité des cœurs tels que les nôtres,
 Consiste à tout quitter pour le bonheur des autres.
 Heureux, à qui le ciel a donné le pouvoir
 De remplir comme vous un si noble devoir!

Pour nous, tristes jouets du fort qui nous opprime,
 Nous, malheureux Français, esclaves dans Solyme,
 Oubliés dans les fers, où long-temps, sans secours,
 Le père d'Orosmane abandonna nos jours:
 Jamais nos yeux sans vous ne reverraient la France.

N E R E S T A N.

Dieu s'est servi de moi, Seigneur: sa providence
 De ce jeune Orosmane a fléchi la rigueur.
 Mais quel triste mélange altère ce bonheur!
 Que de ce fier soudan la clémence odieuse
 Répand sur ses bienfaits une amertume affreuse!
 Dieu me voit et m'entend; il fait si dans mon cœur
 J'avais d'autres projets que ceux de sa grandeur.
 Je faisais tout pour lui: j'espérais de lui rendre
 Une jeune beauté, qu'à l'âge le plus tendre
 Le cruel Noradin fit esclave avec moi,
 Lorsque les ennemis de notre auguste foi,
 Baignant de notre sang la Syrie enivrée,
 Surprirent Lusignan vaincu dans Césarée.
 Du sérail des sultans sauvé par des chrétiens,
 Remis depuis trois ans dans mes premiers liens,
 Renvoyé dans Paris sur ma seule parole,
 Seigneur, je me flattais, espérance frivole!
 De ramener Zaïre à cette heureuse cour,
 Où Louis des vertus a fixé le séjour.
 Déjà même la reine, à mon zèle propice,
 Lui tendait de son trône une main protectrice.
 Enfin, lorsqu'elle touche au moment souhaité,
 Qui la tirait du sein de la captivité,
 On la retient... Que dis-je?... Ah! Zaïre elle-même,
 Oubliant les chrétiens pour ce soudan qui l'aime...

N'y pensons plus... Seigneur, un refus plus cruel
Vient m'accabler encor d'un déplaisir mortel ;
Des chrétiens malheureux l'espérance est trahie.

C H A T I L L O N.

Je vous offre pour eux ma liberté, ma vie ;
Disposez - en, Seigneur, elle vous appartient.

N E R E S T A N.

Seigneur, ce Lusignan, qu'à Solyme on retient,
Ce dernier d'une race en héros si féconde,
Ce guerrier dont la gloire avait rempli le monde,
Ce héros malheureux, de Bouillon descendu,
Aux soupirs des chrétiens ne fera point rendu.

C H A T I L L O N.

Seigneur, s'il est ainsi, votre faveur est vaine :
Quel indigne soldat voudrait briser sa chaîne,
Alors que dans les fers son chef est retenu ?
Lusignan, comme à moi, ne vous est pas connu.
Seigneur, remerciez le ciel, dont la clémence
A pour votre bonheur placé votre naissance
Long - temps après ces jours à jamais détestés,
Après ces jours de sang et de calamités,
Où je vis, sous le joug de nos barbares maîtres
Tomber ces murs sacrés conquis par nos ancêtres.
Ciel ! si vous aviez vu ce temple abandonné,
Du Dieu que nous servions le tombeau profané,
Nos pères, nos enfans, nos filles et nos femmes,
Aux pieds de nos autels expirant dans les flammes ;
Et notre dernier roi, courbé du faix des ans,
Massacré sans pitié sur ses fils expirans !
Lusignan, le dernier de cette auguste race,
Dans ces momens affreux ranimant notre audace ;

Au milieu des débris des temples renversés,
Des vainqueurs, des vaincus, et des morts entassés,
Terrible, et d'une main reprenant cette épée,
Dans le sang infidèle à tout moment trempée,
Et de l'autre à nos yeux montrant avec fierté
De notre sainte foi le signe redouté,
Criant à haute voix, Français, soyez fidèles...
Sans doute en ce moment, le couvrant de ses ailes,
La vertu du Très - Haut, qui nous sauve aujourd'hui,
Applanissait sa route, et marchait devant lui ;
Et des tristes chrétiens la foule délivrée
Vint porter avec nous ses pas dans Césarée.
Là, par nos chevaliers, d'une commune voix,
Lusignan fut choisi pour nous donner des lois.
O mon cher Nérestan ! Dieu qui nous humilie,
N'a pas voulu sans doute, en cette courte vie,
Nous accorder le prix qu'il doit à la vertu ;
Vainement pour son nom nous avons combattu.
Ressouvenir affreux, dont l'horreur me dévore !
Jérusalem en cendre, hélas fumait encore,
Lorsque dans notre asyle attaqués et trahis,
Et livrés par un Grec à nos fiers ennemis,
La flamme, dont brûla Sion désespérée,
S'étendit en fureur aux murs de Césarée :
Ce fut - là le dernier de trente ans de revers ;
Là je vis Lusignan chargé d'indignes fers :
Insensible à sa chute, et grand dans ses misères,
Il n'était attendri que des maux de ses frères.
Seigneur, depuis ce temps, ce père des chrétiens,
Refferré loin de nous, blanchi dans ses liens,
Gémit dans un cachot, privé de la lumière,
Oublié de l'Asie et de l'Europe entière.

Tel est son fort affreux : qui pourrait aujourd'hui ,
Quand il souffre pour nous , se voir heureux sans lui !

N E R E S T A N.

Ce bonheur , il est vrai , ferait d'un cœur barbare.
Que je hais le destin qui de lui nous sépare !
Que vers lui vos discours m'ont sans peine entraîné !
Je connais ses malheurs , avec eux je suis né ;
Sans un trouble nouveau je n'ai pu les entendre ;
Votre prison , la fièvre , et Césarée en cendre ,
Sont les premiers objets , sont les premiers revers ,
Qui frappèrent mes yeux à peine encore ouverts.
Je sortais du berceau ; ces images sanglantes ,
Dans vos tristes récits me sont encor présentes.
Au milieu des chrétiens dans un temple immolés ,
Quelques enfans , Seigneur , avec moi rassemblés ,
Arrachés par des mains de carnage fumantes
Aux bras ensanglantés de nos mères tremblantes ,
Nous fumes transportés dans ce palais des rois ,
Dans ce même férial , Seigneur , où je vous vois.
Noradin m'éleva près de cette Zaïre ,
Qui depuis... pardonnez si mon cœur en soupire ,
Qui depuis égarée en ce funeste lieu ,
Pour un maître barbare abandonna son Dieu.

C H A T I L L O N.

Telle est des Musulmans la funeste prudence.
De leurs chrétiens captifs ils séduisent l'enfance ;
Et je bénis le ciel , propice à nos desseins ,
Qui dans vos premiers ans vous sauva de leurs mains.
Mais , Seigneur , après tout , cette Zaïre même ,
Qui renonce aux chrétiens pour le foudan qui l'aime ,

De son crédit au moins nous pourrait secourir :
Qu'importe de quel bras Dieu daigne se servir ?
M'en croirez - vous ? Le juste , aussi - bien que le sage ,
Du crime et du malheur fait tirer avantage.
Vous pourriez de Zaïre employer la faveur
A fléchir Orofmane , à toucher son grand cœur ,
A nous rendre un héros , que lui-même a dû plaindre ,
Que sans doute il admire , et qui n'est plus à craindre.

N E R E S T A N.

Mais ce même héros , pour briser ses liens ,
Voudra - t - il qu'on s'abaisse à ces honteux moyens ?
Et quand il le voudrait , est - il en ma puissance
D'obtenir de Zaïre un moment d'audience ?
Croyez - vous qu'Orofmane y daigne consentir ?
Le férial à ma voix pourra - t - il se rouvrir ?
Quand je pourrais enfin paraître devant elle ,
Que faut - il espérer d'une femme infidelle ,
A qui mon seul aspect doit tenir lieu d'affront ,
Et qui lira sa honte écrite sur mon front ?
Seigneur , il est bien dur , pour un cœur magnanime ,
D'attendre des secours de ceux qu'on mésestime :
Leurs refus sont affreux , leurs bienfaits sont rougir.

C H A T I L L O N.

Songez à Lufignan , songez à le servir.

N E R E S T A N.

Hé bien... Mais quels chemins jusqu'à cette infidelle
Pourront... On vient à nous. Que vois - je ? ô Ciel ! c'est elle.

S C E N E I I.

Z A I R E , C H A T I L L O N , N E R E S T A N .

Z A I R E à Nérestan.

C'EST vous, digne Français, à qui je viens parler.
 Le foudan le permet, cessez de vous troubler;
 Et rassurant mon cœur, qui tremble à votre approche,
 Chassez de vos regards la plainte et le reproche.
 Seigneur, nous nous craignons, nous rougissons tous deux;
 Je souhaite et je crains de rencontrer vos yeux.
 L'un à l'autre attachés depuis notre naissance,
 Une affreuse prison renferma notre enfance;
 Le fort nous accabla du poids des mêmes fers,
 Que la tendre amitié nous rendait plus légers.
 Il me fallut depuis gémir de votre absence;
 Le ciel porta vos pas aux rives de la France:
 Prisonnier dans Solyme, enfin je vous revis;
 Un entretien plus libre alors m'était permis.
 Esclave dans la foule, où j'étais confondue,
 Aux regards du foudan je vivais inconnue:
 Vous daignâtes bientôt, soit grandeur, soit pitié,
 Soit plutôt digne effet d'une pure amitié,
 Revoyant des Français le glorieux Empire,
 Y chercher la rançon de la triste Zaïre;
 Vous l'apportez: le ciel a trompé vos bienfaits;
 Loin de vous, dans Solyme, il m'arrête à jamais.
 Mais quoique ma fortune ait d'éclat et de charmes,
 Je ne puis vous quitter sans répandre des larmes.

Toujours de vos bontés je vais m'entretenir,
 Chérir de vos vertus le tendre souvenir,
 Comme vous, des humains soulager la misère,
 Protéger les chrétiens, leur tenir lieu de mère:
 Vous me les rendez chers, et ces infortunés...

N E R E S T A N .

Vous, les protéger! vous, qui les abandonnez!
 Vous, qui des Lusignans foulant aux pieds la cendre...

Z A I R E .

Je la viens honorer, Seigneur, je viens vous rendre
 Le dernier de ce sang, votre amour, votre espoir:
 Oui, Lusignan est libre, et vous l'allez revoir.

C H A T I L L O N .

O ciel! nous reverrions notre appui, notre père!

N E R E S T A N .

Les chrétiens vous devraient une tête si chère!

Z A I R E .

J'avais sans espérance osé la demander:
 Le généreux foudan veut bien nous l'accorder:
 On l'amène en ces lieux.

N E R E S T A N .

Que mon ame est émue!

Z A I R E .

Mes larmes, malgré moi, me dérobent sa vue;
 Ainsi que ce vieillard, j'ai languï dans les fers:
 Qui ne fait compâtir aux maux qu'on a soufferts! (3)

N E R E S T A N .

Grand Dieu! que de vertu dans une ame infidelle!

S C E N E I I I.

Z A I R E , L U S I G N A N , C H A T I L L O N , N E R E S T A N ,
plusieurs esclaves Chrétiens.

L U S I G N A N .

Du séjour du trépas quelle voix me rappelle ?
Suis-je avec des chrétiens ? ... Guidez mes pas tremblans.
Mes maux m'ont affaiblis plus encor que mes ans.

(*en s'assessant*)

Suis-je libre en effet ?

Z A I R E .

Oui, Seigneur, oui, vous l'êtes.

C H A T I L L O N .

Vous vivez, vous calmez nos douleurs inquiètes.
Tous nos tristes chrétiens. . . .

L U S I G N A N .

O jour ! ô douce voix !

Chatillon, c'est donc vous ? c'est vous que je revois !
Martyr, ainsi que moi, de la foi de nos pères,
Le Dieu que nous servons finit-il nos misères ?
En quels lieux sommes-nous ? Aidez mes faibles yeux.

C H A T I L L O N .

C'est ici le palais qu'ont bâti vos aïeux ;
Du fils de Noradin c'est le séjour profane.

Z A I R E .

Le maître de ces lieux, le puissant Orosmane,
Sait connaître, Seigneur, et chérir la vertu.
Ce généreux Français, qui vous est inconnu.

(*en montrant Nérestan.*)

Par la gloire amené des rives de la France,
Venait de dix chrétiens payer la délivrance :
Le foudan, comme lui, gouverné par l'honneur,
Croit, en vous délivrant, égaler son grand cœur.

L U S I G N A N .

Des chevaliers français tel est le caractère ;
Leur noblesse en tout temps me fut utile et chère.
Trop digne Chevalier, quoi ! vous passez les mers,
Pour foulager nos maux, et pour briser nos fers ?
Ah ! parlez, à qui dois-je un service si rare ?

N E R E S T A N .

Mon nom est Nérestan ; le fort, long-temps barbare,
Qui dans les fers ici me mit presqu'en naissant,
Me fit quitter bientôt l'Empire du Croissant.
A la cour de Louis, guidé par mon courage,
De la guerre sous lui j'ai fait l'apprentissage ;
Ma fortune et mon rang font un don de ce roi,
Si grand par sa valeur, et plus grand par sa foi.
Je le suivis, Seigneur, au bord de la Charente,
Lorsque du fier Anglais la valeur menaçante,
Cédant à nos efforts trop long-temps captivés,
Satisfit en tombant aux lis qu'ils ont bravés. (4)
Venez, Prince, et montrez au plus grand des Monarques,
De vos fers glorieux les vénérables marques :
Paris va révérer le martyr de la croix,
Et la cour de Louis est l'asyle des rois.

L U S I G N A N .

Hélas ! de cette cour j'ai vu jadis la gloire.
Quand Philippe à Bovine enchainait la victoire,
Je combattais, Seigneur, avec Montmorenci,
Melun, Destaing, de Nesle, et ce fameux Couci.

Mais à revoir Paris je ne dois plus prétendre :
 Vous voyez qu'au tombeau je suis prêt à descendre :
 Je vais au Roi des rois demander aujourd'hui
 Le prix de tous les maux que j'ai soufferts pour lui.
 Vous, généreux témoins de mon heure dernière,
 Tandis qu'il en est temps, écoutez ma prière :
 Néréstan, Chatillon, et vous... de qui les pleurs
 Dans ces momens si chers honorent mes malheurs,
 Madame, ayez pitié du plus malheureux père,
 Qui jamais ait du ciel éprouvé la colère,
 Qui répand devant vous des larmes que le temps
 Ne peut encor tarir dans mes yeux expirans.
 Une fille, trois fils, ma superbe espérance,
 Me furent arrachés dès leur plus tendre enfance :
 O mon cher Chatillon, tu dois t'en souvenir.

C H A T I L L O N.

De vos malheurs encor vous me voyez frémir.

L U S I G N A N.

Prisonnier avec moi dans Césarée en flamme,
 Tes yeux virent périr mes deux fils et ma femme.

C H A T I L L O N.

Mon bras chargé de fers ne les put secourir.

L U S I G N A N.

Hélas ! et j'étais père, et je ne pus mourir !
 Veillez du haut des cieus, chers enfans que j'implore,
 Sur mes autres enfans, s'ils sont vivans encore.
 Mon dernier fils, ma fille, aux chaînes réservés,
 Par de barbares mains pour servir conservés,
 Loin d'un père accablé, furent portés ensemble
 Dans ce même féraïl où le ciel nous rassemble.

C H A T I L L O N.

Il est vrai, dans l'horreur de ce péril nouveau,
 Je tenais votre fille à peine en son berceau :
 Ne pouvant la sauver, Seigneur, j'allais moi-même
 Répandre sur son front l'eau sainte du baptême ;
 Lorsque les Sarrasins, de carnage fumans,
 Revinrent l'arracher à mes bras tout sanglans.
 Votre plus jeune fils, à qui les destinées
 Avaient à peine encore accordé quatre années,
 Trop capable déjà de sentir son malheur,
 Fut dans Jérusalem conduit avec sa sœur.

N E R E S T A N.

De quel ressouvenir mon ame est déchirée !
 A cet âge fatal j'étais dans Césarée :
 Et tout couvert de sang, et chargé de liens,
 Je suivis en ces lieux la foule des chrétiens.

L U S I G N A N.

Vous... Seigneur!... ce féraïl éleva votre enfance?...
 (*en les regardant.*)

Hélas ! de mes enfans auriez-vous connaissance ?
 Ils feraient de votre âge, et peut-être mes yeux...
 Quel ornement, Madame, étranger en ces lieux ?
 Depuis quand l'avez-vous ?

Z A I R E.

Depuis que je respire.
 Seigneur... eh quoi ! d'où vient que votre ame soupire ?

L U S I G N A N.

Ah ! daignez confier à mes tremblantes mains...

Z A I R E.

De quel trouble nouveau tous mes sens font atteints !
Seigneur, que faites-vous ?

L U S I G N A N.

O Ciel ! ô Providence !

Mes yeux, ne trompez point ma timide espérance ;
Serait-il bien possible ? oui, c'est elle... je vois
Ce présent qu'une épouse avait reçu de moi,
Et qui de mes enfans ornaît toujours la tête,
Lorsque de leur naissance on célébrait la fête :
Je revois... je succombe à mon faiblissement.

Z A I R E.

Qu'entends-je ? et quel soupçon m'agite dans ce moment ?
Ah, Seigneur !...

L U S I G N A N.

Dans l'espoir dont j'entrevois les charmes,
Ne m'abandonnez pas, Dieu qui voyez mes larmes !
Dieu mort sur cette croix, et qui revis pour nous,
Parle, achève, ô mon Dieu ! ce font-là de tes coups.
Quoi ! Madame, en vos mains elle était demeurée ?
Quoi ! tous les deux captifs, et pris dans Césarée ?

Z A I R E.

Oui, Seigneur.

N E R E S T A N.

Se peut-il ?

L U S I G N A N.

Leur parole, leurs traits,
De leur mère en effet font les vivans portraits.
Oui, grand Dieu ! tu le veux, tu permets que je voie.
Dieu, ranime mes sens trop faibles pour ma joie !

Madame... Nérestan... Soutiens-moi, Chatillon...
Nérestan, si je dois vous nommer de ce nom,
Avez-vous dans le sein la cicatrice heureuse
Du fer dont à mes yeux une main furieuse...

N E R E S T A N.

Oui, Seigneur, il est vrai.

L U S I G N A N.

Dieu juste ! heureux momens !

N E R E S T A N *se jetant à genoux.*

Ah, Seigneur ! ah, Zaïre !

L U S I G N A N.

Approchez, mes enfans.

N E R E S T A N.

Moi, votre fils !

Z A I R E.

Seigneur !

L U S I G N A N.

Heureux jour qui m'éclaire !

Ma fille ! mon cher fils ! embrassez votre père.

C H A T I L L O N.

Que d'un bonheur si grand mon cœur se sent toucher !

L U S I G N A N.

De vos bras, mes enfans, je ne puis m'arracher.
Je vous revois enfin, chère et triste famille,
Mon fils, digne héritier... vous... hélas ! vous ? ma fille !
Dissipez mes soupçons, ôtez-moi cette horreur,
Ce trouble qui m'accable au comble du bonheur.
Toi qui seul as conduit sa fortune et la mienne,
Mon Dieu qui me la rends, me la rends-tu chrétienne ?

Tu pleures, malheureuse, et tu baisses les yeux !
Tu te tais ! je t'entends ! ô crime ! ô justes Cieux !

Z A I R E.

Je ne puis vous tromper : sous les lois d'Orosmane...
Punissez votre fille... elle était musulmane.

L U S I G N A N.

Que la foudre en éclats ne tombe que sur moi !
Ah, mon fils ! à ces mots j'eusse expiré sans toi.
Mon Dieu ! j'ai combattu soixante ans pour ta gloire ;
J'ai vu tomber ton temple, et périr ta mémoire ;
Dans un cachot affreux abandonné vingt ans,
Mes larmes t'imploreraient pour mes tristes enfans :
Et lorsque ma famille est par toi réunie,
Quand je trouve une fille, elle est ton ennemie !
Je suis bien malheureux... c'est ton père, c'est moi,
C'est ma seule prison qui t'a ravi ta foi.
Ma fille, tendre objet de mes dernières peines,
Songe au moins, songe au sang qui coule dans tes veines :
C'est le sang de vingt rois, tous chrétiens comme moi ;
C'est le sang des héros, défenseurs de ma loi ;
C'est le sang des martyrs... O fille encor trop chère !
Connais-tu ton destin ? fais-tu quelle est ta mère ?
Sais-tu bien qu'à l'instant que son flanc mit au jour
Ce triste et dernier fruit d'un malheureux amour,
Je la vis massacrer par la main forcenée,
Par la main des brigands à qui tu t'es donnée ?
Tes frères, ces martyrs égorgés à mes yeux,
T'ouvrent leurs bras sanglans, tendus du haut des cieux.
Ton Dieu que tu trahis, ton Dieu que tu blasphèmes,
Pour toi, pour l'univers, est mort en ces lieux mêmes ;

En

En ces lieux où mon bras le servit tant de fois,
En ces lieux où son sang te parle par ma voix.
Vois ces murs, vois ce temple envahi par tes maîtres !
Tout annonce le Dieu qu'ont vengé tes ancêtres.
Tourne les yeux, sa tombe est près de ce palais ;
C'est ici la montagne où, lavant nos forfaits,
Il voulut expirer sous les coups de l'impie ;
C'est là que de sa tombe il rappela sa vie.
Tu ne saurais marcher dans cet auguste lieu,
Tu n'y peux faire un pas, sans y trouver ton Dieu ;
Et tu n'y peux rester, sans renier ton père,
Ton honneur qui te parle, et ton Dieu qui t'éclaire.
Je te vois dans mes bras, et pleurer, et frémir ;
Sur ton front pâissant Dieu met le repentir :
Je vois la vérité dans ton cœur descendue ;
Je retrouve ma fille après l'avoir perdue ;
Et je reprends ma gloire et ma félicité,
En dérobant mon sang à l'infidélité.

N E R È S T A N.

Je revois donc ma sœur ! ... Et son ami...

Z A I R E.

Ah, mon père !

Cher auteur de mes jours, parlez, que dois-je faire ?

L U S I G N A N.

M'ôter, par un seul mot, ma honte et mes ennuis,
Dire, je suis chrétienne.

Z A I R E.

Oui... Seigneur... je le suis.

L U S I G N A N.

Dieu ! reçois son aveu du sein de ton Empire !

Théâtre. Tom. II.

E

S C E N E I V.

ZAIRE, LUSIGNAN, CHATILLON,
NERESTAN, CORASMIN.

C O R A S M I N.

MADAME, le foudan m'ordonne de vous dire
Qu'à l'instant de ces lieux il faut vous retirer,
Et de ces vils chrétiens surtout vous séparer.
Vous, Français, suivez-moi: de vous je dois répondre.

C H A T I L L O N.

Où sommes-nous, grand Dieu! Quel coup vient nous
confondre?

L U S I G N A N.

Notre courage, Amis, doit ici s'animer.

Z A I R E.

Hélas, Seigneur!

L U S I G N A N.

O vous que je n'ose nommer,
Jurez-moi de garder un secret si funeste!

Z A I R E.

Je vous le jure.

L U S I G N A N.

Allez, le ciel fera le reste.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

O R O S M A N E , C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

Vous étiez, Corasmin, trompé par vos alarmes;
Non, Louis contre moi ne tourne point ses armes;
Les Français sont lassés de chercher désormais
Des climats, que pour eux le destin n'a point faits;
Ils n'abandonnent point leur fertile patrie,
Pour languir aux déserts de l'aride Arabie,
Et venir arroser de leur sang odieux
Ces palmes, que pour nous Dieu fait croître en ces lieux.
Ils couvrent de vaisseaux la mer de la Syrie.
Louis, des bords de Chypre, épouvante l'Asie;
Mais j'apprends que ce roi s'éloigne de nos ports;
De la féconde Egypte il menace les bords;
J'en reçois à l'instant la première nouvelle.
Contre les Mamelus son courage l'appelle;
Il cherche Méledin, mon secret ennemi;
Sur leurs divisions mon trône est affermi.
Je ne crains plus enfin l'Egypte ni la France.
Nos communs ennemis cimentent ma puissance;
Et, prodiges d'un sang qu'ils devraient ménager,
Prennent en s'immolant le soin de me venger.
Relâche ces chrétiens, Ami, je les délivre;
Je veux plaire à leur maître, et leur permets de vivre:

Je veux que sur la mer on les mène à leur roi,
Que Louis me connaisse, et respecte ma foi.
Mène-lui Lusignan; dis-lui que je lui donne
Celui que la naissance allie à sa couronne;
Celui que par deux fois mon père avait vaincu,
Et qu'il tint enchaîné tandis qu'il a vécu.

C O R A S M I N.

Son nom cher aux chrétiens....

O R O S M A N E.

Son nom n'est point à craindre.

C O R A S M I N.

Mais, Seigneur, si Louis....

O R O S M A N E.

Il n'est plus temps de feindre,

Zaïre l'a voulu; c'est assez: et mon cœur,
En donnant Lusignan, le donne à mon vainqueur.
Louis est peu pour moi; je fais tout pour Zaïre;
Nul autre sur mon cœur n'aurait pris cet empire.
Je viens de l'affliger, c'est à moi d'adoucir
Le déplaisir mortel qu'elle a dû ressentir,
Quand, sur les faux avis des desseins de la France,
J'ai fait à ces chrétiens un peu de violence.
Que dis-je? Ces momens, perdus dans mon conseil,
Ont de ce grand hymen suspendu l'appareil:
D'une heure encore, Ami, mon bonheur se diffère:
Mais j'emploierai du moins ce temps à lui complaire.
Zaïre ici demande un secret entretien
Avec ce Nérestan, ce généreux chrétien....

C O R A S M I N.

Et vous avez, Seigneur, encor cette indulgence?

O R O S M A N E.

Ils ont été tous deux esclaves dans l'enfance;

Ils ont porté mes fers, ils ne se verront plus;
Zaïre enfin de moi n'aura point un refus.
Je ne m'en défends point; je foule aux pieds pour elle
Des rigueurs du sérail la contrainte cruelle.
J'ai méprisé ces lois, dont l'aigre austérité
Fait d'une vertu triste une nécessité.
Je ne suis point formé du sang asiatique;
Né parmi les rochers, au sein de la Taurique,
Des Scythes mes aïeux je garde la fierté,
Leurs mœurs, leurs passions, leur générosité:
Je consens qu'en partant Nérestan la revoie;
Je veux que tous les cœurs soient heureux de ma joie.
Après ce peu d'instans, volés à mon amour,
Tous ses momens, Ami, sont à moi sans retour.
Va, ce chrétien attend, et tu peux l'introduire.
Presse son entretien, obéis à Zaïre.

S C E N E I I.

C O R A S M I N, N E R E S T A N.

C O R A S M I N.

E N ces lieux, un moment, tu peux encor rester.
Zaïre à tes regards viendra se présenter.

S C E N E I I I.

N E R E S T A N *seul.*

E N quel état, ô Ciel! en quels lieux je la laisse!
O ma Religion! ô mon Père! ô tendresse!
Mais je la vois.

S C E N E I V.

Z A I R E, N E R E S T A N.

N E R E S T A N.

MA sœur, je puis donc vous parler,
Ah ! dans quel temps le ciel nous voulut rassembler !
Vous ne reverrez plus un trop malheureux père.

Z A I R E.

Dieu ! Lusignan ?

N E R E S T A N.

Il touche à son heure dernière.
Sa joie, en nous voyant, par de trop grands efforts,
De ses sens affaiblis a rompu les ressorts ;
Et cette émotion, dont son ame est remplie,
A bientôt épuisé les sources de sa vie.
Mais, pour comble d'horreurs, à ces derniers momens,
Il doute de sa fille, et de ses sentimens ;
Il meurt dans l'amertume, et son ame incertaine
Demande en soupirant si vous êtes chrétienne.

Z A I R E.

Quoi, je suis votre sœur, et vous pouvez penser
Qu'à mon sang, à ma loi j'aie ici renoncer ?

N E R E S T A N.

Ah, ma sœur ! cette loi n'est pas la vôtre encore ;
Le jour qui vous éclaire est pour vous à l'aurore ;
Vous n'avez point reçu ce gage précieux,
Qui nous lave du crime, et nous ouvre les cieux.

Jurez par nos malheurs, et par votre famille,
Par ces martyrs sacrés, de qui vous êtes fille,
Que vous voulez ici recevoir aujourd'hui
Le sceau du Dieu vivant qui nous attache à lui.

Z A I R E.

Oui, je jure en vos mains, par ce Dieu que j'adore,
Par sa loi que je cherche, et que mon cœur ignore,
De vivre désormais sous cette sainte loi. . . .
Mais, mon cher frère. . . . Hélas ! que veut-elle de moi ?
Que faut-il ?

N E R E S T A N.

Détester l'empire de vos maîtres,
Servir, aimer ce Dieu qu'ont aimé nos ancêtres,
Qui, né près de ces murs, est mort ici pour nous,
Qui nous a rassemblés, qui m'a conduit vers vous.
Est-ce à moi d'en parler ? Moins instruit que fidèle,
Je ne suis qu'un soldat, et je n'ai que du zèle,
Un pontife sacré viendra jusqu'en ces lieux
Vous apporter la vie, et dessiler vos yeux. (c)
Songez à vos fermens, et que l'eau du baptême
Ne vous apporte point la mort et l'anathème.
Obtenez qu'avec lui je puisse revenir.
Mais à quel titre, ô Ciel ! faut-il donc l'obtenir ?
A qui le demander dans ce sérail profane ?
Vous, le sang de vingt rois, esclave d'Orosmane !
Parente de Louis, fille de Lusignan !
Vous chrétienne, et ma sœur, esclave d'un soudan !
Vous m'entendez . . . je n'ose en dire davantage :
Dieu, nous réserviez-vous à ce dernier outrage ?

Z A I R E.

Ah, cruel, poursuivez, vous ne connaissez pas
Mon secret, mes tourmens, mes vœux, mes attentats.

Mon frère, ayez pitié d'une sœur égarée,
 Qui brûle, qui gémit, qui meurt désespérée.
 Je suis chrétienne, hélas!... j'attends avec ardeur
 Cette eau sainte, cette eau, qui peut guérir mon cœur.
 Non, je ne ferai point indigne de mon frère,
 De mes aïeux, de moi, de mon malheureux père.
 Mais parlez à Zaïre, et ne lui cachez rien,
 Dites... quelle est la loi de l'Empire chrétien?...
 Quel est le châtement pour une infortunée,
 Qui, loin de ses parens, aux fers abandonnée,
 Trouvant chez un barbare un généreux appui,
 Aurait touché son ame, et s'unirait à lui?

N E R E S T A N.

O Ciel! que dites-vous? Ah! la mort la plus prompte
 Devrait....

Z A I R E.

C'en est assez, frappe, et préviens ta honte.

N E R E S T A N.

Qui? vous? ma sœur!

Z A I R E.

C'est moi que je viens d'accuser.

Orofmane m'adore... et j'allais l'épouser.

N E R E S T A N.

L'épouser! est-il vrai, ma sœur? Est-ce vous-même?
 Vous, la fille des rois?

Z A I R E.

Frappe, dis-je; je l'aime.

N E R E S T A N.

Opprobre malheureux du sang dont vous portez,
 Vous demandez la mort, et vous la méritez:
 Et si je n'écoutais que ta honte et ma gloire,
 L'honneur de ma maison, mon père, sa mémoire,

Si la loi de ton Dieu, que tu ne connais pas,
 Si ma Religion ne retenait mon bras;
 J'irais dans ce palais, j'irais, au moment même,
 Immoler de ce fer un barbare qui t'aime,
 De son indigne flanc, le plonger dans le tien,
 Et ne l'en retirer que pour percer le mien.
 Ciel! tandis que Louis, l'exemple de la terre,
 Au Nil épouvanté ne va porter la guerre
 Que pour venir bientôt, frappant des coups plus furs,
 Délivrer ton Dieu même, et lui rendre ces murs:
 Zaïre, cependant, ma sœur, son alliée,
 Au tyran d'un férial par l'hymen est liée?
 Et je vais donc apprendre à Lusignan trahi,
 Qu'un Tartare est le Dieu que sa fille a choisi?
 Dans ce moment affreux, hélas! ton père expire,
 En demandant à Dieu le salut de Zaïre.

Z A I R E.

Arrête, mon cher frère,.... arrête, connais-moi;
 Peut-être que Zaïre est digne encor de toi.
 Mon frère, épargne-moi cet horrible langage;
 Ton courroux, ton reproche est un plus grand outrage,
 Plus sensible pour moi, plus dur que ce trépas
 Que je te demandais, et que je n'obtiens pas.
 L'état où tu me vois accable ton courage;
 Tu souffres, je le vois; je souffre davantage.
 Je voudrais que du ciel le barbare secours,
 De mon sang, dans mon cœur, eût arrêté le cours;
 Le jour qu'empoisonné d'une flamme profane,
 Ce pur sang des chrétiens brûla pour Orofmane,
 Le jour que de ta sœur Orofmane charmé...
 Pardonnez moi, Chrétiens; qui ne l'aurait aimé!

Il fe fait tout pour moi ; fon cœur m'avait choifie ;
 Je voyais fa fierté pour moi feule adoucie.
 C'est lui qui des chrétiens a ranimé l'efpoir :
 C'est à lui que je dois le bonheur de te voir :
 Pardonne ; ton courroux , mon père , ma tendrefle ,
 Mes fermens , mon devoir , mes remords , ma faiblesse ,
 Me fervent de fupplice , et ta fœur en ce jour
 Meurt de fon repentir , plus que de fon amour.

N E R E S T A N.

Je te blâme , et te plains ; crois - moi , la Providence
 Ne te laiffera point périr fans innocence :
 Je te pardonne , hélas ! ces combats odieux ;
 Dieu ne t'a point prêté fon bras victorieux.
 Ce bras qui rend la force aux plus faibles courages ,
 Soutiendra ce rofeau plié par les orages.
 Il ne fouffrira pas qu'à fon culte engagé ,
 Entre un barbare et lui ton cœur foit partagé.
 Le baptême éteindra ces feux dont il foupire ,
 Et tu vivras fidelle , ou périras martyre.
 Achève donc ici ton ferment commencé ;
 Achève , et dans l'horreur dont ton cœur eft pressé ,
 Promets au roi Louis , à l'Europe , à ton père ,
 Au dieu qui déjà parle à ce cœur fi fincère ,
 De ne point accomplir cet hymen odieux
 Avant que le pontife ait éclairé tes yeux ;
 Avant qu'en ma préfence il te faffe chrétienne ;
 Et que Dieu par fes mains t'adopte et te foutienne.
 Le promets - tu , Zaïre ? . . .

Z A I R E.

Où , je te le promets :
 Rends - moi chrétienne et libre ; à tout je me foumets.

Va , d'un père expirant , va fermer la paupière ;
 Va , je voudrais te fuivre , et mourir la première.

N E R E S T A N.

Je pars , adieu , ma fœur , adieu : puisque mes vœux
 Ne peuvent t'arracher à ce palais honteux ;
 Je reviendrai bientôt par un heureux baptême ,
 T'arracher aux enfers , et te rendre à toi - même.

S C E N E V.

Z A I R E *feule.*

ME voilà feule , ô Dieu ! que vais - je devenir ?
 Dieu , commande à mon cœur de ne te point trahir.
 Hélas ! fuis - je en effet françaife , ou mufulmane ?
 Fille de Lufignan , ou femme d'Orofmane ?
 Suis - je amante , ou chrétienne ? O fermens que j'ai faits !
 Mon père , mon pays , vous ferez fatisfaits !
 Fatime ne vient point. Quoi ! dans ce trouble extrême ,
 L'univers m'abandonne ! on me laiffe à moi - même !
 Mon cœur peut - il porter , feul et privé d'appui ,
 Le fardeau des devoirs qu'on m'impose aujourd'hui ?
 A ta loi , Dieu puiffant ! oui , mon ame eft rendue ;
 Mais fais que mon amant s'éloigne de ma vue.
 Cher amant ! ce matin l'aurais - je pu prévoir ,
 Que je duffe aujourd'hui redouter de te voir ?
 Moi , qui , de tant de feux juftement poffédée ,
 N'avais d'autre bonheur , d'autre foïn , d'autre idée ,
 Que de t'entretenir , d'écouter ton amour ,
 Te voir , te fouhaiter , attendre ton retour !
 Hélas ! et je t'adore , et t'aimer eft un crime !

S C E N E V I.

Z A I R E, O R O S M A N E.

O R O S M A N E.

P A R A I S S E Z, tout est prêt, et l'ardeur qui m'anime
 Ne souffre plus, Madame, aucun retardement;
 Les flambeaux de l'hymen brillent pour votre amant;
 Les parfums de l'encens remplissent la mosquée;
 Du dieu de Mahomet la puissance invoquée
 Confirme mes fermens, et préside à mes feux.
 Mon peuple prosterné pour vous offre ses vœux,
 Tout tombe à vos genoux; vos superbes rivales,
 Qui disputaient mon cœur et marchaient vos égales,
 Heureuses de vous suivre et de vous obéir,
 Devant vos volontés vont apprendre à fléchir.
 Le trône, les festins, et la cérémonie,
 Tout est prêt: commencez le bonheur de ma vie.

Z A I R E.

Où suis-je, malheureuse, ô tendresse! ô douleur!

O R O S M A N E.

Venez.

Z A I R E.

Où me cacher?

O R O S M A N E.

Que dites-vous?

Z A I R E.

Seigneur!

O R O S M A N E.

Donnez-moi votre main; daignez, belle Zaïre,...

Z A I R E.

Dieu de mon père! hélas! que pourrai-je lui dire?

O R O S M A N E.

Que j'aime à triompher de ce tendre embarras!
 Qu'il redouble ma flamme, et mon bonheur!...

Z A I R E.

Hélas!

O R O S M A N E.

Ce trouble à mes desirs vous rend encor plus chère,
 D'une vertu modeste il est le caractère.
 Digne et charmant objet de ma constante foi,
 Venez, ne tardez plus.

Z A I R E.

Fatime, soutiens-moi....

Seigneur.

O R O S M A N E.

O Ciel! eh quoi!

Z A I R E.

Seigneur, cet hyménée

Était un bien suprême à mon ame étonnée.
 Je n'ai point recherché le trône et la grandeur.
 Qu'un sentiment plus juste occupait tout mon cœur!
 Hélas! j'aurais voulu qu'à vos vertus unie,
 Et méprisant pour vous les trônes de l'Asie,
 Seule et dans un désert, auprès de mon époux,
 J'eusse pu sous mes pieds les fouler avec vous.
 Mais... Seigneur... ces chrétiens...

O R O S M A N E.

Ces chrétiens... Quoi! Madame?

Qu'auraient donc de commun cette secte et ma flamme?

Z A I R E.

Lusignan, ce vieillard accablé de douleurs,
 Termine en ces momens sa vie et ses malheurs.

O R O S M A N E.

Hé bien ! quel intérêt si pressant et si tendre ,
 A ce vieillard chrétien votre cœur peut-il prendre ?
 Vous n'êtes point chrétienne ; élevée en ces lieux ,
 Vous suivez dès long-temps la foi de mes aïeux .
 Un vieillard qui succombe au poids de ses années ,
 Peut-il troubler ici vos belles destinées ?
 Cette aimable pitié , qu'il s'attire de vous ,
 Doit se perdre avec moi dans des momens si doux .

Z A I R E.

Seigneur , si vous m'aimez , si je vous étais chère . . .

O R O S M A N E.

Si vous l'êtes , ah Dieu !

Z A I R E.

Souffrez que l'on diffère . . .

Permettez que ces nœuds , par vos mains assemblés . . .

O R O S M A N E.

Que dites-vous ? ô Ciel ! est-ce vous qui parlez ?
 Zaïre !

Z A I R E.

Je ne puis soutenir sa colère .

O R O S M A N E.

Zaïre !

Z A I R E.

Il m'est affreux , Seigneur , de vous déplaire ;
 Excusez ma douleur . . . Non , j'oublie à la fois ,
 Et tout ce que je suis , et tout ce que je dois .
 Je ne puis soutenir cet aspect qui me tue .
 Je ne puis . . . Ah ! souffrez que loin de votre vue ,
 Seigneur , j'aille cacher mes larmes , mes ennuis ,
 Mes vœux , mon désespoir , et l'horreur où je suis .

(elle fort .)

S C E N E V I I .

O R O S M A N E , C O R A S M I N .

O R O S M A N E.

J E demeure immobile , et ma langue glacée
 Se refuse aux transports de mon ame offensée ;
 Est-ce à moi que l'on parle ? ai-je bien entendu ?
 Est-ce moi qu'elle fuit ? ô Ciel ! et qu'ai-je vu ?
 Corasmin , quel est donc ce changement extrême ?
 Je la laisse échapper ! je m'ignore moi-même .

C O R A S M I N .

Vous seul causez son trouble , et vous vous en plaignez .
 Vous accusez , Seigneur , un cœur où vous régniez .

O R O S M A N E.

Mais pourquoi donc ces pleurs , ces regrets , cette fuite ,
 Cette douleur si sombre en ses regards écrite ?
 Si c'était ce Français ! . . . quel soupçon , quelle horreur !
 Quelle lumière affreuse a passé dans mon cœur !
 Hélas , je repoussais ma juste défiance :
 Un barbare , un esclave , aurait cette insolence ?
 Cher ami , je verrais un cœur comme le mien ,
 Réduit à redouter un esclave chrétien ?
 Mais , parle , tu pouvais observer son visage ,
 Tu pouvais de ses yeux entendre le langage :
 Ne me déguise rien , mes feux sont-ils trahis ?
 Apprends-moi mon malheur . . . tu trembles . . . tu frémis . . .
 C'en est assez .

C O R A S M I N.

Je crains d'irriter vos alarmes.

Il est vrai que ses yeux ont versé quelques larmes ;
Mais, Seigneur, après tout, je n'ai rien observé
Qui doive...

O R O S M A N E.

A cet affront, je serais réservé ?

Non, si Zaïre, Ami, m'avait fait cette offense,
Elle eût avec plus d'art trompé ma confiance.
Le déplaisir secret de son cœur agité,
Si ce cœur est perfide, aurait-il éclaté ?
Ecoute, garde-toi de soupçonner Zaïre.
Mais, dis-tu, ce Français gémit, pleure, soupire :
Que m'importe après tout le sujet de ses pleurs ?
Qui fait si l'amour même entre dans ses douleurs ?
Et qu'ai-je à redouter d'un esclave infidèle,
Qui demain pour jamais se va séparer d'elle ?

C O R A S M I N.

N'avez-vous pas, Seigneur, permis, malgré nos lois,
Qu'il jouit de sa vue une seconde fois ?
Qu'il revint en ces lieux ?

O R O S M A N E.

Qu'il revint, lui, ce traître ?

Qu'aux yeux de ma maîtresse il osât reparaitre ?
Oui, je le lui rendrais, mais mourant, mais puni,
Mais versant à ses yeux le sang qui m'a trahi :
Déchiré devant elle, et ma main dégouttante
Confondrait dans son sang le sang de son amante....
Excuse les transports de ce cœur offensé ;
Il est né violent, il aime, il est blessé.
Je connais mes fureurs, et je crains ma faiblesse,
A des troubles honteux je sens que je m'abaisse.

Non,

Non, c'est trop sur Zaïre arrêter un soupçon ;
Non, son cœur n'est point fait pour une trahison :
Mais ne crois pas non plus que le mien s'avilisse
A souffrir des rigueurs, à gémir d'un caprice,
A me plaindre, à reprendre, à redonner ma foi ;
Les éclaircissements sont indignes de moi.
Il vaut mieux sur mes sens reprendre un juste empire ;
Il vaut mieux oublier jusqu'au nom de Zaïre.
Allons, que le sérail soit fermé pour jamais ;
Que la terreur habite aux portes du palais ;
Que tout ressentie ici le frein de l'esclavage.
Des rois de l'Orient suivons l'antique usage.
On peut, pour son esclave oubliant sa fierté,
Laisser tomber sur elle un regard de bonté ;
Mais il est trop honteux de craindre une maîtresse ; (d)
Aux mœurs de l'Occident laissons cette bassesse.
Ce sexe dangereux, qui veut tout asservir,
S'il règne dans l'Europe, ici doit obéir.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

Z A I R E, F A T I M E.

F A T I M E.

Q U E je vous plains , Madame , et que je vous admire !
C'est le Dieu des chrétiens , c'est Dieu qui vous inspire ;
Il donnera la force à vos bras languissans ,
De briser des liens si chers et si puissans.

Z A I R E.

Eh ! pourrai-je achever ce fatal sacrifice ?

F A T I M E.

Vous demandez sa grâce , il vous doit sa justice :
De votre cœur docile il doit prendre le soin.

Z A I R E.

Jamais de son appui je n'eus tant de besoin.

F A T I M E.

Si vous ne voyez plus votre auguste famille ,
Le Dieu que vous servez vous adopte pour fille ;
Vous êtes dans ses bras , il parle à votre cœur ;
Et quand ce saint pontife , organe du Seigneur ,
Ne pourrait aborder dans ce palais profane....

Z A I R E.

Ah ! j'ai porté la mort dans le sein d'Orosmane.
J'ai pu désespérer le cœur de mon amant !
Quel outrage , Fatime , et quel affreux moment !

Mon Dieu , vous l'ordonnez , j'eusse été trop heureuse.

F A T I M E.

Quoi ! regretter encor cette chaîne honteuse !
Hafarder la victoire , ayant tant combattu !

Z A I R E.

Victoire infortunée ! inhumaine vertu !
Non , tu ne connais pas ce que je sacrifie.
Cet amour si puissant , ce charme de ma vie ,
Dont j'espérais , hélas ! tant de félicité ,
Dans toute son ardeur n'avait point éclaté.
Fatime , j'offre à Dieu mes blessures cruelles ;
Je mouille devant lui de larmes criminelles
Ces lieux , où tu m'as dit qu'il choisit son séjour ;
Je lui crie en pleurant : Ote-moi mon amour ,
Arrache-moi mes vœux , remplis-moi de toi-même ;
Mais , Fatime , à l'instant les traits de ce que j'aime ,
Ces traits chers et charmans , que toujours je revois ,
Se montrent dans mon ame entre le ciel et moi.
Hé bien , race des rois , dont le ciel me fit naître ,
Père , mère , chrétiens , vous mon Dieu , vous mon maître ,
Vous qui de mon amant me privez aujourd'hui ,
Terminez donc mes jours , qui ne font plus pour lui !
Que j'expire innocente , et qu'une main si chère ,
De ces yeux qu'il aimait ferme au moins la paupière !
Ah ! que fait Orosmane ? Il ne s'informe pas
Si j'attends loin de lui la vie ou le trépas ; (5)
Il me fuit , il me laisse , et je n'y peux survivre.

F A T I M E.

Quoi vous ! fille des rois , que vous prétendez suivre ,
Vous , dans les bras d'un Dieu , votre éternel appui....

Z A I R E.

Eh ! pourquoi mon amant n'est-il pas né pour lui ?

Orosmane est-il fait pour être sa victime ?
 Dieu pourrait-il haïr un cœur si magnanime ?
 Généreux, bienfaisant, juste, plein de vertus,
 S'il était né chrétien, que ferait-il de plus ?
 Et plût à Dieu du moins que ce saint interprète,
 Ce ministre sacré que mon ame souhaite,
 Du trouble où tu me vois vint bientôt me tirer !
 Je ne fais ; mais enfin, j'ose encore espérer
 Que ce Dieu, dont cent fois on m'a peint la clémence,
 Ne réprouverait point une telle alliance :
 Peut-être, de Zaire en secret adoré,
 Il pardonne aux combats de ce cœur déchiré ;
 Peut-être, en me laissant au trône de Syrie,
 Il soutiendrait par moi les chrétiens de l'Asie.
 Fatime, tu le fais, ce puissant Saladin,
 Qui ravit à mon sang l'Empire du Jourdain,
 Qui fit comme Orosmane admirer sa clémence,
 Au sein d'une chrétienne il avait pris naissance.

F A T I M E.

Ah ! ne voyez-vous pas que pour vous consoler...

Z A I R E.

Laisse-moi ; je vois tout ; je meurs sans m'aveugler :
 Je vois que mon pays, mon sang, tout me condamne :
 Que je suis Lusignan, que j'adore Orosmane ;
 Que mes vœux, que mes jours à ses jours sont liés.
 Je voudrais quelquefois me jeter à ses pieds,
 De tout ce que je suis faire un aveu sincère.

F A T I M E.

Songez que cet aveu peut perdre votre frère,
 Exposé les chrétiens, qui n'ont que vous d'appui,
 Et va trahir le Dieu qui vous rappelle à lui.

Z A I R E.

Ah ! si tu connaissais le grand cœur d'Orosmane !

F A T I M E.

Il est le protecteur de la loi musulmane,
 Et plus il vous adore, et moins il peut souffrir
 Qu'on vous ose annoncer un Dieu qu'il doit haïr.
 Le pontife à vos yeux en secret va se rendre,
 Et vous avez promis...

Z A I R E.

Hé bien, il faut l'attendre.

J'ai promis, j'ai juré de garder ce secret :
 Hélas ! qu'à mon amant je le tais à regret !
 Et pour comble d'horreur je ne suis plus aimée.

S C E N E I I.

O R O S M A N E, Z A I R E.

O R O S M A N E.

MADAME, il fut un temps où mon ame charmée,
 Écoutant sans rougir des sentimens trop chers,
 Se fit une vertu de languir dans vos fers.
 Je croyais être aimé, Madame, et votre maître,
 Soupirant à vos pieds, devait s'attendre à l'être :
 Vous ne m'entendrez point, amant faible et jaloux,
 En reproches honteux éclater contre vous ;
 Cruellement blessé, mais trop fier pour me plaindre,
 Trop généreux, trop grand, pour m'abaïsser à feindre,
 Je viens vous déclarer que le plus froid mépris
 De vos caprices vains fera le digne prix.

F 3

Ne vous préparez point à tromper ma tendresse,
 A chercher des raisons, dont la flatteuse adresse,
 A mes yeux éblouis colorant vos refus,
 Vous ramène un amant qui ne vous connaît plus ;
 Et qui, craignant surtout qu'à rougir on l'expose,
 D'un refus outrageant veut ignorer la cause.
 Madame, c'en est fait, une autre va monter
 Au rang que mon amour vous daignait présenter ;
 Une autre aura des yeux, et va du moins connaître
 De quel prix mon amour et ma main devaient être.
 Il pourra m'en coûter, mais mon cœur s'y résout.
 Apprenez qu'Orosmane est capable de tout,
 Que j'aime mieux vous perdre, et loin de votre vue
 Mourir désespéré de vous avoir perdue,
 Que de vous posséder, s'il faut qu'à votre foi
 Il en coûte un soupir qui ne soit pas pour moi.
 Allez, mes yeux jamais ne reverront vos charmes.

Z A I R E.

Tu m'as donc tout ravi, Dieu, témoin de mes larmes !
 Tu veux commander seul à mes sens éperdus...
 Hé bien, puisqu'il est vrai que vous ne m'aimez plus,
 Seigneur...

O R O S M A N E.

Il est trop vrai que l'honneur me l'ordonne,
 Que je vous adorai, que je vous abandonne,
 Que je renonce à vous, que vous le desirez,
 Que sous une autre loi... Zaire, vous pleurez ?

Z A I R E.

Ah ! Seigneur ! ah ! du moins, gardez de jamais croire,
 Que du rang d'un foudan je regrette la gloire ;
 Je fais qu'il faut vous perdre, et mon fort l'a voulu :
 Mais, Seigneur, mais mon cœur ne vous est pas connu.

Me punisse à jamais ce ciel qui me condamne,
 Si je regrette rien que le cœur d'Orosmane !

O R O S M A N E.

Zaire, vous m'aimez !

Z A I R E.

Dieu ! si je l'aime, hélas !

O R O S M A N E.

Quel caprice étonnant, que je ne conçois pas !
 Vous m'aimez ? Eh, pourquoi vous forcez-vous, cruelle,
 À déchirer le cœur d'un amant si fidelle ?
 Je me connaissais mal ; oui, dans mon désespoir
 J'avais cru sur moi-même avoir plus de pouvoir.
 Va, mon cœur est bien loin d'un pouvoir si funeste.
 Zaire, que jamais la vengeance céleste
 Ne donne à ton amant enchaîné sous ta loi,
 La force d'oublier l'amour qu'il a pour toi !
 Qui, moi ? que sur mon trône une autre fût placée !
 Non, je n'en eus jamais la fatale pensée.
 Pardonne à mon courroux, à mes sens interdits,
 Ces dédains affectés, et si bien démentis ;
 C'est le seul déplaisir que jamais, dans ta vie,
 Le ciel aura voulu que ta tendresse essuie.
 Je t'aimerai toujours... mais d'où vient que ton cœur,
 En partageant mes feux, différerait mon bonheur ?
 Parle. Était-ce un caprice ? est-ce crainte d'un maître,
 D'un foudan, qui pour toi veut renoncer à l'être ?
 Serait-ce un artifice ? épargne-toi ce soin ;
 L'art n'est pas fait pour toi, tu n'en as pas besoin :
 Qu'il ne fouille jamais le saint nœud qui nous lie !
 L'art le plus innocent tient de la perfidie.

Je n'en connus jamais , et mes sens déchirés ,
Pleins d'un amour si vrai . . .

Z A I R E.

Vous me désespérez.

Vous m'êtes cher , sans doute , et ma tendresse extrême
Est le comble des maux pour ce cœur qui vous aime.

O R O S M A N E.

O ciel ! expliquez - vous. Quoi ? toujours me troubler ?
Se peut - il ? . . .

Z A I R E.

Dieu puissant , que ne puis - je parler !

O R O S M A N E.

Quel étrange secret me cachez - vous , Zaïre ?
Est - il quelque chrétien qui contre moi conspire ?
Me trahit - on ? parlez.

Z A I R E.

Eh ! peut - on vous trahir ?

Seigneur , entr'eux et vous , vous me verriez courir :
On ne vous trahit point , pour vous rien n'est à craindre ;
Mon malheur est pour moi , je suis la seule à plaindre.

O R O S M A N E.

Vous , à plaindre ? grand Dieu !

Z A I R E.

Souffrez qu'à vos genoux

Je demande en tremblant une grâce de vous.

O R O S M A N E.

Une grâce ! ordonnez , et demandez ma vie.

Z A I R E.

Plût au ciel qu'à vos jours la mienne fût unie !
Orosmane . . . Seigneur . . . permettez qu'aujourd'hui ,
Seule , loin de vous - même , et toute à mon ennui ,

D'un œil plus recueilli contemplant ma fortune ,
Je cache à votre oreille une plainte importune . . .
Demain , tous mes secrets vous seront révélés.

O R O S M A N E.

De quelle inquiétude , ô Ciel ! vous m'accablez :
Pouvez - vous ?

Z A I R E.

Si pour moi l'amour vous parle encore
Ne me refusez pas la grâce que j'implore.

O R O S M A N E.

Hé bien , il faut vouloir tout ce que vous voulez ;
J'y consens ; il en coûte à mes sens défolés.
Allez , souvenez - vous que je vous sacrifie
Les momens les plus beaux , les plus chers de ma vie.

Z A I R E.

En me parlant ainsi , vous me percez le cœur.

O R O S M A N E.

Hé bien , vous me quittez , Zaïre ?

Z A I R E.

Hélas , Seigneur !

S C E N E I I I.

O R O S M A N E , C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

AH ! c'est trop tôt chercher ce solitaire asyle ,
C'est trop tôt abuser de ma bonté facile ;
Et plus j'y pense , Ami , moins je puis concevoir
Le sujet si caché de tant de désespoir.

Quoi donc ! par ma tendresse élevée à l'Empire,
 Dans le sein du bonheur que son ame desire,
 Près d'un amant qu'elle aime, et qui brûle à ses pieds,
 Ses yeux remplis d'amour, de larmes font noyés !
 Je suis bien indigné de voir tant de caprices :
 Mais moi-même, après tout, eus-je moins d'injustices ?
 Ai-je été moins coupable à ses yeux offensés ?
 Est-ce à moi de me plaindre ? on m'aime, c'est assez.
 Il me faut expier, par un peu d'indulgence,
 De mes transports jaloux l'injurieuse offense.
 Je me rends : je le vois, son cœur est sans détours ;
 La nature naïve anime ses discours.
 Elle est dans l'âge heureux où règne l'innocence ;
 A sa sincérité je dois ma confiance.
 Elle m'aime sans doute ; oui, j'ai lu devant toi,
 Dans ses yeux attendris, l'amour qu'elle a pour moi ;
 Et son ame, éprouvant cette ardeur qui me touche,
 Vingt fois pour me le dire a volé sur sa bouche.
 Qui peut avoir un cœur assez traître, assez bas,
 Pour montrer tant d'amour, et ne le sentir pas ?

S C E N E I V.

OROSMANE, CORASMIN, MELEDOR.

M E L E D O R.

CETTE lettre, Seigneur, à Zaïre adressée,
 Par vos gardes faïste, et dans mes mains laissée....

O R O S M A N E.

Donne... qui la portait ?... Donne.

M E L E D O R.

Un de ces chrétiens,
 Dont vos bontés, Seigneur, ont brisé les liens :
 Au férail, en secret, il allait s'introduire ;
 On l'a mis dans les fers.

O R O S M A N E.

Hélas ! que vais-je lire ?
 Laisse-nous... je frémis.

S C E N E V.

O R O S M A N E, C O R A S M I N.

C O R A S M I N.

CETTE lettre, Seigneur,
 Pourra vous éclaircir, et calmer votre cœur.

O R O S M A N E.

Ah ! lisons : ma main tremble, et mon ame étonnée
 Prévoit que ce billet contient ma destinée.
 Lisons... „ Chère Zaïre, il est temps de nous voir :
 „ Il est vers la mosquée une secrète issue,
 „ Où vous pouvez sans bruit, et sans être apperçue,
 „ Tromper vos surveillans, et remplir notre espoir :
 „ Il faut tout hasarder ; vous connaissez mon zèle :
 „ Je vous attends ; je meurs, si vous n'êtes fidèle. „
 Hé bien, cher Corasmin, que dis-tu ?

C O R A S M I N.

Moi, Seigneur ?

Je suis épouvanté de ce comble d'horreur.

O R O S M A N E.

Tu vois comme on me traite.

C O R A S M I N.

O trahison horrible !

Seigneur, à cet affront vous êtes insensible ?
 Vous, dont le cœur tantôt, sur un simple soupçon,
 D'une douleur si vive a reçu le poison ?
 Ah ! sans doute, l'horreur d'une action si noire
 Vous guérit d'un amour qui blessait votre gloire.

O R O S M A N E.

Cours chez elle à l'instant, va, vole, Corasmin :
 Montre-lui cet écrit... Qu'elle tremble... et soudain,
 De cent coups de poignard que l'infidelle meure.
 Mais avant de frapper... ah ! cher ami, demeure,
 Demeure, il n'est pas temps. Je veux que ce chrétien
 Devant elle amené... non... je ne veux plus rien...
 Je me meurs... je succombe à l'excès de ma rage.

C O R A S M I N.

On ne reçut jamais un si sanglant outrage.

O R O S M A N E.

Le voilà donc connu, ce secret plein d'horreur !
 Ce secret qui péfait à son infame cœur !
 Sous le voile emprunté d'une crainte ingénue,
 Elle veut quelque temps se soustraire à ma vue.
 Je me fais cet effort, je la laisse fortir,
 Elle part en pleurant... et c'est pour me trahir.
 Quoi, Zaïre !

C O R A S M I N.

Tout sert à redoubler son crime.

Seigneur, n'en foyez pas l'innocente victime,
 Et de vos sentimens rappelant la grandeur...

O R O S M A N E.

C'est-là ce Nérestan, ce héros plein d'honneur,
 Ce chrétien si vanté, qui remplissait Solyme
 De ce faste imposant de sa vertu sublime !
 Je l'admirais moi-même, et mon cœur combattu
 S'indignait qu'un chrétien n'égalât en vertu.
 Ah ! qu'il va me payer sa fourbe abominable !
 Mais Zaïre, Zaïre est cent fois plus coupable.
 Une esclave chrétienne, et que j'ai pu laisser
 Dans les plus vils emplois languir sans l'abaisser !
 Une esclave ! elle fait ce que j'ai fait pour elle !
 Ah malheureux !

C O R A S M I N.

Seigneur, si vous souffrez mon zèle,
 Si, parmi les horreurs qui doivent vous troubler,
 Vous vouliez...

O R O S M A N E.

Oui, je veux la voir et lui parler.
 Allez, volez, esclave, et m'amenez Zaïre.

C O R A S M I N.

Hélas ! en cet état que pourrez-vous lui dire ?

O R O S M A N E.

Je ne fais, cher ami, mais je prétends la voir.

C O R A S M I N.

Ah ! Seigneur, vous allez, dans votre désespoir,
 Vous plaindre, menacer, faire couler ses larmes.
 Vos bontés contre vous lui donneront des armes ;
 Et votre cœur séduit, malgré tous vos soupçons,
 Pour la justifier cherchera des raisons.
 M'en croirez-vous ? cachez cette lettre à sa vue,
 Prenez pour la lui rendre une main inconnue :

Par-là , malgré la fraude et les déguifemens ,
 Vos yeux démèleront fes secrets fentimens ,
 Et des plis de fon cœur verront tout l'artifice.

O R O S M A N E.

Penfes-tu qu'en effet Zaïre me trahiffe ? ...
 Allons , quoi qu'il en foit , je vais tenter mon fort ,
 Et pouffer la vertu jufqu'au dernier effort ,
 Je veux voir à quel point une femme hardie
 Saura de fon côté pouffer la perfidie.

C O R A S M I N.

Seigneur , je crains pour vous ce funefte entretien ;
 Un cœur tel que le vôtre . . .

O R O S M A N E.

Ah ! n'en redoute rien.

A fon exemple , hélas ! ce cœur ne faurait feindre.
 Mais j'ai la fermeté de favoir me contraindre :
 Oui , puifqu'elle m'abaisse à connaître un rival . . .
 Tiens , reçois ce billet à tous trois fi fatal :
 Va , choifis pour le rendre un efclave fidelle ,
 Mets en de sûres mains cette lettre cruelle ;
 Va , cours . . . Je ferai plus , j'éviterai fes yeux ;
 Qu'elle n'approche pas . . . C'est elle , juftes Cieux !

S C E N E V I.

O R O S M A N E , Z A I R E , C O R A S M I N.

Z A I R E.

SEIGNEUR , vous m'étonnez ; quelle raifon foudaine ,
 Quel ordre fi preffant près de vous me ramène ?

O R O S M A N E.

Hé bien , Madame , il faut que vous m'éclairciffiez :
 Cet ordre eft important plus que vous ne croyez ;
 Je me fuis confulté . . . Malheureux l'un par l'autre ,
 Il faut régler d'un mot , et mon fort , et le vôtre.
 Peut-être qu'en effet ce que j'ai fait pour vous ,
 Mon orgueil oublié , mon fceptre à vos genoux ,
 Mes bienfaits , mon respect , mes foins , ma confiance ,
 Ont arraché de vous quelque reconnaissance.
 Votre cœur , par un maître attaqué chaque jour ,
 Vaincu par mes bienfaits , crut l'être par l'amour.
 Dans votre ame , avec vous , il eft temps que je life ;
 Il faut que fes replis s'ouvrent à ma franchise ;
 Jugez-vous : répondez avec la vérité
 Que vous devez au moins à ma fincérité.
 Si de quelqu'autre amour l'invincible puiffance
 L'emporte fur mes foins , ou même les balance ,
 Il faut me l'avouer , et dans ce même instant ,
 Ta grâce eft dans mon cœur , prononce , elle t'attend.
 Sacrifie à ma foi l'infolent qui t'adore :
 Songe que je te vois , que je te parle encore ,
 Que ma foudre à ta voix pourra fe détourner ,
 Que c'est le feul moment où je peux pardonner.

Z A I R E.

Vous , Seigneur ! vous osez me tenir ce langage ?
 Vous , cruel ! . . . Apprenez que ce cœur qu'on outrage ,
 Et que par tant d'horreurs le ciel veut éprouver ,
 S'il ne vous aimait pas , eft né pour vous braver.
 Je ne crains rien ici que ma funefte flamme ;
 N'imputez qu'à ce feu qui brûle encor mon ame ,
 N'imputez qu'à l'amour , que je dois oublier ,
 La honte où je descends de me juftifier.

J'ignore si le ciel, qui m'a toujours trahé,
A destiné pour vous ma malheureuse vie.
Quoi qu'il puisse arriver, je jure par l'honneur,
Qui, non moins que l'amour, est gravé dans mon cœur;
Je jure que Zaire, à foi-même rendue,
Des rois les plus puissans détesterait la vue;
Que tout autre, après vous, me ferait odieux.
Voulez-vous plus favoir, et me connaître mieux?
Voulez-vous que ce cœur, à l'amertume en proie,
Ce cœur désespéré devant vous se déploie?
Sachez donc qu'en secret il pensait malgré lui,
Tout ce que devant vous il déclare aujourd'hui;
Qu'il soupirait pour vous, avant que vos tendresses
Vinsent justifier mes naissantes faiblesses;
Qu'il prévint vos bienfaits, qu'il brûlait à vos pieds,
Qu'il vous aimait enfin, lorsque vous m'ignoriez;
Qu'il n'eut jamais que vous, n'aura que vous pour maître.
J'en atteste le ciel, que j'offense peut-être;
Et si j'ai mérité son éternel courroux,
Si son cœur fut coupable, ingrat, c'était pour vous.

O R O S M A N E.

Quoi? des plus tendres feux sa bouche encor m'affure!
Quel excès de noirceur! Zaire! ... ah la parjure!
Quand de sa trahison j'ai la preuve en ma main!

Z A I R E.

Que dites-vous? Quel trouble agite votre sein?

O R O S M A N E.

Je ne suis point troublé. Vous m'aimez?

Z A I R E.

Votre bouche
Peut-elle me parler avec ce ton farouche,

D'un

D'un feu si tendrement déclaré chaque jour?
Vous me glacez de crainte, en me parlant d'amour.

O R O S M A N E.

Vous m'aimez?

Z A I R E.

Vous pouvez douter de ma tendresse!
Mais, encore une fois, quelle fureur vous presse?
Quels regards effrayans vous me lancez! hélas!
Vous doutez de mon cœur?

O R O S M A N E.

Non, je n'en doute pas.

Allez, rentrez, Madame.

S C E N E V I I.

O R O S M A N E , C O R A S M I N.

O R O S M A N E.

A M I, sa perfidie

Au comble de l'horreur ne s'est pas démentie;
Tranquille dans le crime, et fausse avec douceur,
Elle a jusques au bout soutenu sa noirceur.
As-tu trouvé l'esclave? as-tu servi ma rage?
Connaitrai-je à la fois son crime et mon outrage?

C O R A S M I N.

Oui, je viens d'obéir; mais vous ne pouvez pas
Soupirer désormais pour ses traîtres appas:
Vous la verrez sans doute avec indifférence,
Sans que le repentir succède à la vengeance;
Sans que l'amour sur vous en repousse les traits.

O R O S M A N E.

Corasmin, je l'adore encor plus que jamais.

Théâtre. Tom. II.

G

C O R A S M I N.

Vous ? ô Ciel ! vous ?

O R O S M A N E.

Je vois un rayon d'espérance.

Cet odieux chrétien , l'élève de la France ,
 Est jeune , impatient , léger , présomptueux ,
 Il peut croire aisément ses téméraires vœux :
 Son amour indiscret , et plein de confiance ,
 Aura de ses soupirs hafardé l'insolence :
 Un regard de Zaïre aura pu l'aveugler :
 Sans doute il est aisé de s'en laisser troubler.
 Il croit qu'il est aimé , c'est lui seul qui m'offense ;
 Peut-être ils ne font point tous deux d'intelligence.
 Zaïre n'a point vu ce billet criminel ,
 Et j'en croyais trop tôt mon déplaisir mortel.
 Corasmin , écoutez ... dès que la nuit plus sombre
 Aux crimes des mortels viendra prêter son ombre ,
 Sitôt que ce chrétien chargé de mes bienfaits ,
 Nérestan , paraîtra sous les murs du palais ,
 Ayez soin qu'à l'instant la garde le faiffisse ;
 Qu'on prépare pour lui le plus honteux supplice ,
 Et que chargé de fers il me soit présenté.
 Laissez , surtout , laissez Zaïre en liberté.
 Tu vois mon cœur , tu vois à quel excès je l'aime !
 Ma fureur est plus grande , et j'en tremble moi-même.
 J'ai honte des douleurs où je me suis plongé ,
 Mais malheur aux ingrats qui m'auront outragé !

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

OROSMANE , CORASMIN , UN ESCLAVE.

O R O S M A N E.

O N l'a fait avertir , l'ingrate va paraître.
 Songe que dans tes mains est le fort de ton maître ;
 Donne - lui le billet de ce traître chrétien ;
 Rends - moi compte de tout , examine - la bien :
 Porte - moi sa réponse. On approche... c'est elle.
 (*à Corasmin*)
 Viens , d'un malheureux prince , ami tendre et fidelle ,
 Viens m'aider à cacher ma rage et mes ennuis.

S C E N E I I.

Z A I R E , F A T I M E , L' E S C L A V E.

Z A I R E.

E H ! qui peut me parler dans l'état où je suis ?
 A tant d'horreurs , hélas ! qui pourra me soustraire ?
 Le sérail est fermé ! Dieu ! si c'était mon frère !
 Si la main de ce Dieu , pour soutenir ma foi ,
 Par des chemins cachés le conduisait vers moi !
 Quel esclave inconnu se présente à ma vue ?

L' E S C L A V E.

Cette lettre , en secret dans mes mains parvenue ,
 Pourra vous assurer de ma fidélité.

Z A I R E.

Donne. (*elle lit.*)

F A T I M E à part , pendant que Zaïre lit.
 Dieu tout puissant ! éclate en ta bonté ;

Fais descendre ta grâce en ce séjour profane ;
Arrache ma princesse au barbare Orofinane !

Z A I R E à *Fatime*.

Je voudrais te parler.

F A T I M E à *l'esclave*.

Allez , retirez - vous ;

On vous rappellera , soyez prêt , laissez - nous.

S C E N E I I I.

Z A I R E , F A T I M E.

Z A I R E.

L I S ce billet : hélas ! dis - moi ce qu'il faut faire ;
Je voudrais obéir aux ordres de mon frère.

F A T I M E.

Dites plutôt , Madame , aux ordres éternels
D'un dieu qui vous demande aux pieds de ses autels.
Ce n'est point Nérestan , c'est Dieu qui vous appelle.

Z A I R E.

Je le fais , à sa voix je ne suis point rebelle ,
J'en ai fait le ferment : mais puis - je m'engager ,
Moi , les chrétiens , mon frère , en un si grand danger ?

F A T I M E.

Ce n'est point leur danger dont vous êtes troublée ,
Votre amour parle seul à votre ame ébranlée.
Je connais votre cœur ; il penserait comme eux ,
Il hafarderait tout , s'il n'était amoureux.
Ah ! connaissez du moins l'erreur qui vous engage.
Vous tremblez d'offenser l'amant qui vous outrage.

Quoi ! ne voyez - vous pas toutes ses cruautés ,
Et l'ame d'un Tartare à travers ses bontés ?
Ce tigre , encor farouche au sein de sa tendresse ,
Même en vous adorant , menaçait sa maîtresse . . .
Et votre cœur encor ne s'en peut détacher ?
Vous soupirez pour lui ?

Z A I R E.

Qu'ai - je à lui reprocher ?

C'est moi qui l'offensais , moi qu'en cette journée
Il a vu souhaïter ce fatal hyménée ;
Le trône était tout prêt , le temple était paré ,
Mon amant m'adorait , et j'ai tout différé.
Moi , qui devais ici trembler sous sa puissance ,
J'ai de ses sentimens bravé la violence ;
J'ai soumis son amour , il fait ce que je veux ,
Il m'a sacrifié ses transports amoureux.

F A T I M E.

Ce malheureux amour , dont votre ame est blessée ,
Peut - il en ce moment remplir votre pensée ?

Z A I R E.

Ah ! Fatime , tout sert à me désespérer :
Je fais que du sérail rien ne peut me tirer :
Je voudrais des chrétiens voir l'heureuse contrée ;
Quitter ce lieu , funeste à mon ame égarée ,
Et je sens qu'à l'instant , prompte à me démentir ,
Je fais des vœux secrets pour n'en jamais sortir.
Quel état ! quel tourment ! non , mon ame inquiète
Ne fait ce qu'elle doit , ni ce qu'elle souhaïte ;
Une terreur affreuse est tout ce que je sens.
Dieu ! détourne de moi ces noirs pressentimens ;
Prends soin de nos chrétiens , et veille sur mon frère !
Prends soin , du haut des cieus , d'une tête si chère !

Où, je le vais trouver, je lui vais obéir :
 Mais dès que de Solyme il aura pu partir,
 Par son absence alors à parler enhardie,
 J'apprends à mon amant le secret de ma vie :
 Je lui dirai le culte où mon cœur est lié,
 Il lira dans ce cœur, il en aura pitié.
 Mais duffé - je au supplice être ici condamnée,
 Je ne trahirai point le sang dont je suis née.
 Va, tu peux amener mon frère dans ces lieux,
 Rappelle cet esclave.

S C E N E I V.

Z A I R E *seule.*

O Dieu de mes aïeux !
 Dieu de tous mes parens, de mon malheureux père,
 Que ta main me conduise, et que ton œil m'éclaire !

S C E N E V.

Z A I R E, L' E S C L A V E.

Z A I R E.

ALLEZ dire au chrétien, qui marche sur vos pas,
 Que mon cœur aujourd'hui ne le trahira pas,
 Que Fatime en ces lieux va bientôt l'introduire.
 (*à part.*)
 Allons, rassure - toi, malheureuse Zaïre !

S C E N E V I.

O R O S M A N E, C O R A S M I N, L' E S C L A V E.

O R O S M A N E.

QUE ces momens, grand Dieu, sont lents pour ma fureur !
 (*à l'esclave.*)

Hé bien ! que t'a - t - on dit ? réponds, parle.

L' E S C L A V E.

Seigneur,

On n'a jamais senti de si vives alarmes.
 Elle a pâli, tremblé, ses yeux versaient des larmes ;
 Elle m'a fait fortir, elle m'a rappelé,
 Et d'une voix tremblante, et d'un cœur tout troublé,
 Près de ces lieux, Seigneur, elle a promis d'attendre
 Celui qui cette nuit à ses yeux doit se rendre.

O R O S M A N E.

(*à l'esclave.*) (*à Corasmin.*)

Allez, il me suffit.... Ote-toi de mes yeux,
 Laisse - moi : tout mortel me devient odieux.
 Laisse - moi seul, te dis - je, à ma fureur extrême :
 Je hais le monde entier, je m'abhore moi - même.

S C E N E V I I.

O R O S M A N E *seul.*

Où suis - je ? ô Ciel, où suis - je ? où portai - je mes vœux ?
 Zaïre, Nérestan... couple ingrat, couple affreux !
 Traîtres, arrachez - moi ce jour que je respire,
 Ce jour souillé par vous !... misérable Zaïre,
 Tu ne jouiras pas... Corasmin, revenez.

S C E N E V I I I.

O R O S M A N E , C O R A S M I N .

O R O S M A N E .

Ah! trop cruel ami, quoi, vous m'abandonnez!
Venez; a-t-il paru, ce rival, ce coupable?

C O R A S M I N .

Rien ne paraît encore.

O R O S M A N E .

O nuit! nuit effroyable!
Peux-tu prêter ton voile à de pareils forfaits?
Zaïre!... l'infidelle... après tant de bienfaits!
J'aurais d'un œil ferein, d'un front inaltérable,
Contemplé de mon rang la chute épouvantable:
J'aurais su, dans l'horreur de la captivité,
Conserver mon courage et ma tranquillité;
Mais me voir à ce point trompé par ce que j'aime!

C O R A S M I N .

Eh! que prétendez-vous dans cette horreur extrême?
Quel est votre dessein?

O R O S M A N E .

N'entends-tu pas des cris?

C O R A S M I N .

Seigneur...;

O R O S M A N E .

Un bruit affreux a frappé mes esprits.
On vient.

C O R A S M I N .

Non, jusqu'ici nul mortel ne s'avance;
Le féraïl est plongé dans un profond silence;

Tout dort; tout est tranquille; et l'ombre de la nuit...

O R O S M A N E .

Hélas! le crime veille, et son horreur me fuit.
A ce coupable excès porter sa hardiesse!
Tu ne connaissais pas mon cœur et ma tendresse!
Combien je t'adorais! quels feux! Ah, Corasmin!
Un seul de ses regards aurait fait mon destin:
Je ne puis être heureux, ni souffrir que par elle.
Prends pitié de ma rage. Oui, cours... Ah la cruelle!

C O R A S M I N .

Est-ce vous qui pleurez? vous, Orosmane? ô Cieux!

O R O S M A N E .

Voilà les premiers pleurs qui coulent de mes yeux.
Tu vois mon sort, tu vois la honte où je me livre:
Mais ces pleurs sont cruels, et la mort va les suivre:
Plains Zaïre, plains-moi; l'heure approche, ces pleurs
Du sang qui va couler sont les avant-coureurs.

C O R A S M I N .

Ah! je tremble pour vous.

O R O S M A N E .

Frémis de mes souffrances,
Frémis de mon amour, frémis de mes vengeances.
Approche, viens, j'entends... je ne me trompe pas.

C O R A S M I N .

Sous les murs du palais quelqu'un porte ses pas.

O R O S M A N E .

Va saisir Nérestan, va, dis-je, qu'on l'enchaîne;
Que tout chargé de fers à mes yeux on l'entraîne.

S C E N E I X.

OROSMANE, ZAIRE et FATIME, *marchant
 pendant la nuit dans l'enfoncement du théâtre.*

Z A I R E.

V I E N S, Fatime.

O R O S M A N E.

Qu'entends-je ! est-ce là cette voix

Dont les sons enchanteurs m'ont séduit tant de fois ?
 Cette voix qui trahit un feu si légitime ?
 Cette voix infidelle, et l'organe du crime ?
 Perfide ! ... vengeons-nous... quoi ! c'est elle ? ô destin !

(*il tire son poignard.*)

Zaïre ! ah Dieu ! ce fer échappe de ma main.

Z A I R E à Fatime.

C'est ici le chemin, viens, soutiens mon courage.

F A T I M E.

Il va venir.

O R O S M A N E.

Ce mot me rend toute ma rage.

Z A I R E.

Je marche en frissonnant, mon cœur est éperdu....
 Est-ce vous, Nérestan, que j'ai tant attendu ?

O R O S M A N E, *courant à Zaïre.*

C'est moi que tu trahis : tombe à mes pieds, parjure !

Z A I R E, *tombant dans la coulisse.*

Je me meurs, ô mon Dieu !

O R O S M A N E.

J'ai vengé mon injure.

Otons-nous de ces lieux. Je ne puis... Qu'ai-je fait?...
 Rien que de juste... allons, j'ai puni son forfait.
 Ah ! voici son amant que mon destin m'envoie,
 Pour remplir ma vengeance et ma cruelle joie.

S C E N E X et dernière.

OROSMANE, ZAIRE, NERESTAN,
 CORASMIN, FATIME, Esclaves.

O R O S M A N E.

A P P R O C H E, malheureux, qui viens de m'arracher,
 De m'ôter pour jamais ce qui me fut si cher ;
 Méprisable ennemi, qui fais encor paraître
 L'audace d'un héros avec l'ame d'un traître ;
 Tu m'imposais ici pour me déshonorer.
 Va, le prix en est prêt, tu peux t'y préparer.
 Tes maux vont égaler les maux où tu m'exposes,
 Et ton ingratitude, et l'horreur que tu causes.
 Avez-vous ordonné son supplice ?

C O R A S M I N.

Oui, Seigneur.

O R O S M A N E.

Il commence déjà dans le fond de ton cœur.
 Tes yeux cherchent par-tout, et demandent encore
 La perfide qui t'aime, et qui me déshonore.
 Regarde, elle est ici.

N E R E S T A N.

Que dit-tu ? Quelle erreur !....

O R O S M A N E.

Regarde-la, te dis-je.

N E R E S T A N.

Ah ! que vois-je ? Ah, ma sœur !

Zaïre !... elle n'est plus ! Ah, monstre ! Ah, jour horrible !

O R O S M A N E.

Sa sœur ! Qu'ai-je entendu ? Dieu, ferait-il possible ?

N E R E S T A N.

Barbare, il est trop vrai : viens épuiser mon flanc
Du reste infortuné de cet auguste fang.
Lusignan, ce vieillard, fut son malheureux père,
Il venait dans mes bras d'achever sa misère,
Et d'un père expiré j'apportais en ces lieux
La volonté dernière, et les derniers adieux ;
Je venais, dans un cœur trop faible et trop sensible,
Rappeler des chrétiens le culte incorruptible.
Hélas ! elle offensait notre Dieu, notre loi ;
Et ce Dieu la punit d'avoir brûlé pour toi.

O R O S M A N E.

Zaïre !... Elle m'aimait ? Est-il bien vrai, Fatime ?
Sa sœur ?... J'étais aimé ?

F A T I M E.

Cruel ! voilà son crime.

Tigre altéré de fang, tu viens de massacrer
Celle qui, malgré foi constante à t'adorer,
Se flattait, espérait que le Dieu de ses pères
Recevrait le tribut de ses larmes sincères ;
Qu'il verrait en pitié cet amour malheureux,
Que peut-être il voudrait vous réunir tous deux.
Hélas ! à cet excès son cœur l'avait trompée ;
De cet espoir trop tendre elle était occupée ;
Tu balançais son Dieu dans son cœur alarmé.

O R O S M A N E.

Tu m'en as dit assez. O Ciel ! j'étais aimé !
Va, je n'ai pas besoin d'en savoir davantage....

N E R E S T A N.

Cruel ! qu'attends-tu donc pour assouvir ta rage ?
Il ne reste que moi de ce fang glorieux
Dont ton père et ton bras ont inondé ces lieux,
Rejoins un malheureux à sa triste famille,
Au héros dont tu viens d'affaïner la fille.
Tes tourmens sont-ils prêts ? je puis braver tes coups ;
Tu m'as fait éprouver le plus cruel de tous.
Mais la soif de mon fang, qui toujours te dévore,
Permet-elle à l'honneur de te parler encore ?
En m'arrachant le jour, souviens-toi des chrétiens,
Dont tu m'avais juré de briser les liens ;
Dans sa férocité, ton cœur impitoyable,
De ce trait généreux ferait-il bien capable ?
Parle ; à ce prix encor je bénis mon trépas.

O R O S M A N E, *allant vers le corps de Zaïre.*
Zaïre !

C O R A S M I N.

Hélas ! Seigneur, où portez-vous vos pas ?
Rentrez, trop de douleur de votre ame s'empare,
Souffrez que Nérestan...

N E R E S T A N.

Qu'ordonnes-tu, barbare ?

O R O S M A N E, *après une longue pause.*

Qu'on détache ses fers. Ecoutez, Corasmin,
Que tous ses compagnons soient délivrés soudain.
Aux malheureux chrétiens prodiguez mes largesses ;
Comblés de mes bienfaits, chargés de mes richesses
Jusqu'au port de Joppé vous conduirez leurs pas.

C O R A S M I N.

Mais, Seigneur...

O R O S M A N E.

Obéis, et ne réplique pas,

110 ZAIRE. ACTE CINQUIEME.

Vole, et ne trahis point la volonté suprême
D'un soudan qui commande, et d'un ami qui t'aime;
Va, ne perds point de temps, fors, obeis...

(à Nérestan.)

Et toi,

Guerrier infortuné, mais moins encor que moi,
Quitte ces lieux sanglans, remporte en ta patrie
Cet objet, que ma rage a privé de la vie.
Ton roi, tous tes chrétiens, apprenant tes malheurs,
N'en parleront jamais sans répandre des pleurs.
Mais si la vérité par toi se fait connaître,
En détestant mon crime on me plaindra peut-être.
Porte aux tiens ce poignard, que mon bras égaré
A plongé dans un sein qui dut m'être sacré;
Dis-leur que j'ai donné la mort la plus affreuse
A la plus digne femme, à la plus vertueuse
Dont le ciel ait formé les innocens appas:
Dis-leur qu'à ses genoux j'avais mis mes Etats;
Dis-leur que dans son sang cette main s'est plongée;
Dis que je l'adorais, et que je l'ai vengée. (il se tue.)

(aux siens.)

Respectez ce héros, et conduisez ses pas.

N E R E S T A N.

Guide - moi, Dieu puissant, je ne me connais pas.
Faut-il qu'à t'admirer ta fureur me contraigne,
Et que, dans mon malheur, ce soit moi qui te plaigne?

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D E Z A I R E.

(a) EDITION de 1740:

Peut-il fuivre une loi que mon amant abhorre?
La coutume en ces lieux plia mes premiers ans.

(b) *Ibid.*

Des Lusignan ou moi l'empire de ces lieux.

(c) *Ibid.*

Qui naquit, qui souffrit, qui mourut en ces lieux,
Qui nous a rassemblés, qui m'amène à vos yeux.

(d) Edition de 1738:

Mais il est trop honteux d'avoir une faiblesse.

(e) *Ibid.*

Quel caprice odieux, que je ne conçois pas.

NOTES

SUR ZAIRE.

(1) CES vers rappellent ceux de Bérénice :

Titus , ah ! plutôt au ciel que , sans blesser ta gloire ,
Un rival plus puissant voulût tenter ma foi ,
Et pût mettre à mes pieds plus d'Empires que toi !
Que de sceptres sans nombre il pût payer ma flamme !
Que ton amour n'eût rien à donner que ton ame !
C'est alors , cher Titus , qu'aimé , victorieux ,
Tu verrais de quel prix ton cœur est à mes yeux.

(2) *Molière* , dans la comédie des Fâcheux , dit , en parlant des jaloux :

De ces gens dont l'amour est fait comme la haine.

On retrouve dans la scène des deux Amans du Dépit amoureux , plusieurs sentimens de la seconde scène du quatrième Acte entre *Orosmane* et *Zaire* :

Madame , il fut un temps où mon ame charmée . . .

Plusieurs des mouvemens passionnés du rôle de *Vendôme* se retrouvent aussi dans celui de *Don Garcia* , personnage d'une comédie héroïque de *Molière* , presque oubliée. Il n'est pas vraisemblable que *M. de Voltaire* ait songé à imiter ces morceaux de *Molière* ; et nous n'avons fait ce rapprochement que pour faire remarquer comment les deux poëtes français qui ont le mieux connu les hommes , les deux seuls qui aient été philosophes , se sont rencontrés , lorsqu'ils ont eu à traiter des situations analogues entr'elles.

(3) Ce vers est une imitation de celui de *Virgile* :

Nec ignara mali miseris succurere disco.

(4) On trouve dans un poëme de l'Abbé *du Jarry* :

Tandis que les sapins , les chênes élevés ,
Satisfont en tombant aux vents qu'ils ont bravés.

(5) *Hermione* dit en parlant de *Pyrrhus* :

. Il ne s'informe pas
Si l'on souhaite ailleurs sa vie ou son trépas.

ADELAIDE

ADELAIDE DU GUESCLIN,

TRAGÉDIE.

Représentée en 1734 , et reprise en 1765.

Théâtre. Tom. II.

H

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

CETTE pièce fut jouée en 1734 sans aucun succès. M. de Voltaire la fit reparaître au théâtre en 1752, sous le nom du *Duc de Foix*, avec des changemens. Elle réussit alors; et c'est sous ce titre qu'elle a été d'abord insérée dans l'édition des Oeuvres de l'auteur, avec la préface suivante.

„ Le fond de cette Tragédie n'est point une
„ fiction. Un duc de Bretagne, en 1387, com-
„ manda au seigneur de *Bavalan* d'assassiner le
„ connétable de *Cliffon*: *Bavalan* le lendemain
„ dit au duc qu'il avait obéi: le duc alors,
„ voyant toute l'horreur de son crime, et en
„ redoutant les suites funestes, s'abandonna au
„ plus violent désespoir: *Bavalan* le laissa quel-
„ que temps sentir sa faute, et se livrer au
„ repentir; enfin il lui apprit qu'il l'avoit aimé
„ assez pour désobéir à ses ordres, etc.

„ On a transporté cet événement dans d'autres
„ temps et dans d'autres pays, pour des raisons
„ particulières. „

En 1765, on a donné cette pièce sous son véritable titre; elle eut le plus grand succès; et c'est une des pièces de M. de Voltaire qui

font le plus d'effet au théâtre. Lorsqu'elle parut, en 1734, il venait de publier *le Temple du Goût* : on ne voulut point souffrir qu'il donnât à la fois des leçons et des exemples. En 1765, on ne fut que juste. Nous joignons ici le fragment d'une lettre que M. de Voltaire écrivit alors à un de ses amis à Paris.

„ Quand vous m'apprîtes, Monsieur, qu'on jouait à Paris une Adélaïde du Guesclin avec quelque succès, j'étais très-loin d'imaginer que ce fût la mienne; et il importe fort peu au public que ce soit la mienne ou celle d'un autre. Vous savez ce que j'entends par le public. Ce n'est pas l'univers, comme nous autres barbouilleurs de papier l'avons dit quelquefois. Le public, en fait de livres, est composé de quarante ou cinquante personnes, si le livre est sérieux; de quatre ou cinq cents, lorsqu'il est plaisant; et d'environ onze ou douze cents, s'il s'agit d'une pièce de théâtre. Il y a toujours dans Paris plus de cinq cents mille âmes qui n'entendent jamais parler de tout cela.

„ Il y avait plus de trente ans que j'avais hasardé devant ce public une Adélaïde du Guesclin, escortée d'un duc de Vendôme et d'un duc de Nemours, qui n'existèrent jamais dans l'histoire. Le fond de la pièce était tiré des annales de Bretagne, et je l'avais ajustée comme j'avais pu au théâtre, sous des noms supposés. Elle fut sifflée

„ dès le premier acte, les sifflets redoublèrent au second, quand on vit arriver le duc de Nemours blessé, et le bras en écharpe; ce fut bien pis lorsqu'on entendit au cinquième le signal que le duc de Vendôme avait ordonné; et lorsqu'à la fin, le duc de Vendôme difait : *Es-tu content, Coucy?* plusieurs bons plaisans crièrent : *couffi-couffi.*

„ Vous jugez bien que je ne m'obstinai pas contre cette belle réception. Je donnai, quelques années après, la même tragédie sous le nom du Duc de Foix, mais je l'affaiblis beaucoup, par respect pour le ridicule. Cette pièce, devenue plus mauvaise, réussit assez, et j'oubliai entièrement celle qui valait mieux.

„ Il restait une copie de cette Adélaïde entre les mains des acteurs de Paris; ils ont ressuscité, sans m'en rien dire, cette défunte tragédie; ils l'ont représentée telle qu'ils l'avaient donnée en 1734, sans y changer un seul mot, et elle a été accueillie avec beaucoup d'applaudissemens : les endroits qui avaient été le plus sifflés, ont été ceux qui ont excité le plus de battemens de mains.

„ Vous me demanderez auquel des deux jugemens je me tiens. Je vous répondrai ce que dit un avocat vénitien aux sérénissimes sénateurs devant lesquels il plaidait : *Il mese passato*, difait-il, *le vostre Eccellenze hanno giudicato così, e questo mese, nella medesima causa, hanno giudicato tutto 'l contrario, e sempre ben.* Vos Excellences, le mois passé, jugèrent de cette façon, et ce mois-ci, dans la

„ même cause , elles ont jugé tout le contraire , et
 „ toujours à merveille.

„ M. *Oghières*, riche banquier à Paris , ayant été
 „ chargé de faire composer une marche pour un des
 „ régimens de *Charles XII*, s'adressa au musicien
 „ *Mouret*. La marche fut exécutée chez le banquier ,
 „ en présence de ses amis , tous grands connoisseurs.
 „ La musique fut trouvée détestable ; *Mouret* rem-
 „ porta sa marche , et l'inféra dans un opéra qu'il
 „ fit jouer. Le banquier et ses amis allèrent à son
 „ opéra : la marche fut très-applaudie. Eh ! voilà
 „ ce que nous voulions , dirent-ils à *Mouret* ; que
 „ ne nous donniez-vous une pièce dans ce goût-là ?
 „ Messieurs , c'est la même.

„ On ne tarit point sur ces exemples. Qui ne
 „ fait que la même chose est arrivée aux idées
 „ innées , à l'évétique et à l'inoculation ? Tour à
 „ tour sifflées et bien reçues , les opinions ont ainsi
 „ flotté dans les affaires sérieuses , comme dans les
 „ beaux arts et dans les sciences.

Quod petit spernit , repetit quod nuper omisit.

„ La vérité et le bon goût n'ont remis leur sceau
 „ que dans la main du temps. Cette réflexion doit
 „ retenir les auteurs des Journaux dans les bornes
 „ d'une grande circonspection. Ceux qui rendent
 „ compte des ouvrages , doivent rarement s'empres-
 „ ser de les juger. Ils ne savent pas si le public , à la
 „ longue , jugera comme eux ; et puisqu'il n'a un
 „ sentiment décidé et irrévocable qu'au bout de

„ plusieurs années , que penser de ceux qui jugent
 „ de tout , sur une lecture précipitée ? (1)

(1) On a trouvé dans les papiers de M. de *Voltaire* une tragédie
 d'*Alamire* ; et une autre intitulée *le Duc d'Alençon ou les Frères ennemis*.
 Toutes deux sont encore le même sujet qu'*Adélaïde*. La scène de la première
 est en Espagne , et ressemble beaucoup plus au Duc de Foix qu'à *Adélaïde*. La
 seconde n'est qu'en trois actes ; les rôles de femmes ont été supprimés.
 L'auteur l'avait faite pour les princes , frères du roi de Prusse , qui s'amu-
 saient à jouer des tragédies françaises.

Nous n'avons pas cru devoir faire entrer ces pièces dans la collection des
 Oeuvres de M. de *Voltaire* ; mais nous donnons le Duc de Foix , à la fin
 d'*Adélaïde*.

P E R S O N N A G E S .

Le Duc de VENDOME.

Le Duc de NEMOURS.

Le Sire de COUCY.

ADELAIDE DU GUESCLIN.

TAISE D'ANGLURE.

DANGESTE, confident du Duc de *Nemours*.

Un Officier.

Un Garde , etc.

La scène est à Lille.

A D E L A I D E
D U G U E S C L I N ,

T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

Le Sire de COUCY, ADELAIDE.

COUCY.

DIGNE fang de Guesclin, vous qu'on voit aujourd'hui
Le charme des Français, dont il était l'appui,
Souffrez, qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
Je dérobe un moment au tumulte des armes :
Ecoutez-moi. Voyez d'un œil mieux éclairci,
Les desseins, la conduite, et le cœur de Coucy ;
Et que votre vertu cesse de méconnaître
L'ame d'un vrai foldat, digne de vous, peut-être.

ADELAIDE.

Je fais quel est Coucy ; sa noble intégrité
Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

COUCY.

Sachez que si ma foi dans Lille me ramène,

Si, du duc de Vendome embrassant le parti,
 Mon zèle en sa faveur ne s'est pas démenti,
 Je n'approuvai jamais la fatale alliance
 Qui l'unit aux Anglais et l'enlève à la France,
 Mais, dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
 Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur.
 Non que pour ce héros mon ame prévenue,
 Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue;
 Je ne m'aveugle pas; je vois avec douleur
 De ses emportemens l'indiscrete chaleur:
 Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
 L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse;
 Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
 Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin.
 Il est né violent, non moins que magnanime;
 Tendre, mais emporté, mais capable d'un crime.
 Du sang qui le forma je connais les ardeurs,
 Toutes les passions font en lui des fureurs:
 Mais il a des vertus qui rachètent ses vices.
 Et qui saurait, Madame, où placer ses services,
 S'il ne nous fallait suivre et ne chérir jamais
 Que des cœurs sans faiblesse, et des princes parfaits?
 Tout mon sang est à lui; mais enfin cette épée
 Dans celui des Français à regret s'est trempée;
 Ce fils de Charles fix...

A D E L A I D E.

Osez le nommer roi,

Il l'est, il le mérite.

C O U C Y.

Il ne l'est pas pour moi.

Je voudrais, il est vrai, lui porter mon hommage;
 Tous mes vœux font pour lui; mais l'amitié m'engage.

Mon bras est à Vendome, et ne peut aujourd'hui
 Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui.
 Le malheur de nos temps, nos discordes sinistres,
 Charles qui s'abandonne à d'indignes ministres,
 Dans ce cruel parti tout l'a précipité;
 Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
 J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
 Révolté sa fierté par des vérités dures:
 Vous seule, à votre roi le pourriez rappeler,
 Madame, et c'est de quoi je cherche à vous parler.
 J'aspirai jusqu'à vous, avant qu'aux murs de Lille
 Vendome trop heureux vous donnât cet asyle;
 Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
 Accepter sans mépris mon hommage et ma main;
 Que je pouvais unir, sans une aveugle audace,
 Les lauriers des Guesclins aux lauriers de ma race:
 La gloire le voulait, et peut-être, l'amour
 Plus puissant, et plus doux, l'ordonnait à son tour;
 Mais à de plus beaux nœuds je vous vois destinée.
 La guerre dans Cambrai vous avait amenée
 Parmi les flots d'un peuple à foi-même livré,
 Sans raison, sans justice, et de sang enivré.
 Un ramas de mutins, troupe indigne de vivre,
 Vous méconnut assez pour oser vous poursuivre.
 Vendome vint, parut, et son heureux secours
 Punit leur insolence, et sauva vos beaux jours.
 Quel Français, quel mortel eût pu moins entreprendre?
 Et qui n'aurait brigué l'honneur de vous défendre?
 La guerre en d'autres lieux égarait ma valeur,
 Vendome vous sauva, Vendome eut ce bonheur:
 La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire;
 Il a par trop de droits mérité de vous plaire,

Il est Prince, il est jeune, il est votre vengeur ;
 Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur.
 La justice et l'amour vous pressent de vous rendre :
 Je n'ai rien fait pour vous ; je n'ai rien à prétendre :
 Je me tais... mais fachez que, pour vous mériter,
 A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer ;
 Je céderais à peine aux enfans des rois même ;
 Mais Vendome est mon chef, il vous adore, il m'aime ;
 Coucy, ni vertueux, ni superbe à demi,
 Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
 Je fais plus ; de mes sens maîtrisant la faiblesse,
 J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
 Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
 Au héros qui vous fert et par qui vous vivez.
 Je verrai, d'un œil sec et d'un cœur sans envie,
 Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.
 Je réunis pour vous mon service et mes vœux ;
 Ce bras qui fut à lui combatta pour tous deux :
 Voilà mes sentimens. Si je me sacrifie,
 L'amitié me l'ordonne, et surtout la patrie.
 Songez que si l'hymen vous range sous sa loi,
 Si ce prince est à vous, il est à votre roi.

A D E L A I D E.

Qu'avec étonnement, Seigneur, je vous contemple !
 Que vous donniez au monde un rare et grand exemple !
 Quoi, ce cœur, (je le crois sans feinte et sans détour)
 Connaît l'amitié seule et peut braver l'amour !
 Il faut vous admirer, quand on fait vous connaître :
 Vous servez votre ami, vous servirez mon maître.
 Un cœur si généreux doit penser comme moi :
 Tous ceux de votre sang font l'appui de leur roi.
 Hé bien, de vos vertus je demande une grâce.

C O U C Y.

Vos ordres sont sacrés : que faut-il que je fasse ?

A D E L A I D E.

Vos conseils généreux me pressent d'accepter
 Ce rang, dont un grand prince a daigné me flatter.
 Je n'oublierai jamais combien son choix m'honore ;
 J'en vois toute la gloire ; et quand je songe encore
 Qu'avant qu'il fût épris de cet ardent amour,
 Il daigna me sauver, et l'honneur, et le jour,
 Tout ennemi qu'il est de son roi légitime,
 Tout vengeur des Anglais, tout protecteur du crime,
 Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits,
 Je crains de l'affliger, Seigneur, et je me tais.
 Mais, malgré son service et ma reconnaissance,
 Il faut par des refus répondre à sa constance :
 Sa passion m'afflige, il est dur à mon cœur,
 Pour prix de tant de soins, de causer son malheur.
 A ce prince, à moi-même, épargnez cet outrage :
 Seigneur, vous pouvez tout sur ce jeune courage.
 Souvent on vous a vu, par vos conseils prudents,
 Modérer de son cœur les transports turbulens.
 Daignez débarrasser ma vie et ma fortune,
 De ces nœuds trop brillans, dont l'éclat m'importune.
 De plus fières beautés, de plus dignes appas
 Brigueront sa tendresse, où je ne prétends pas.
 D'ailleurs, quel appareil, quel temps pour l'hyménée !
 Des armes de mon roi Lille est environnée ;
 J'entends de tous côtés les clameurs des soldats,
 Et les sons de la guerre, et les cris du trépas.
 La terreur me consume ; et votre prince ignore
 Si Nemours... si son frère, hélas ! respire encore !

Ce frère qu'il aimait... ce vertueux Nemours...
 On disait que la Parque avait tranché ses jours,
 Que la France en aurait une douleur mortelle !
 Seigneur, au sang des rois il fut toujours fidèle.
 S'il est vrai que sa mort... excusez mes ennuis,
 Mon amour pour mes rois et le trouble où je suis.

C O U C Y.

Vous pouvez l'expliquer au prince qui vous aime,
 Et de tous vos secrets l'entretenir vous-même,
 Il va venir, Madame, et peut-être vos vœux...

A D E L A I D E.

Ah ! Coucy, prévenez le malheur de tous deux.
 Si vous aimez ce prince, et si, dans mes alarmes,
 Avec quelque pitié vous regardez mes larmes,
 Sauvez-le, sauvez-moi de ce triste embarras,
 Daignez tourner ailleurs ses desseins et ses pas.
 Pleurante et défolée, empêchez qu'il me voie.

C O U C Y.

Je plains cette douleur, où votre ame est en proie.
 Et loin de la gêner d'un regard curieux,
 Je baïsse devant elle un œil respectueux ;
 Mais quel que soit l'ennui dont votre cœur soupire,
 Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire :
 Je ne puis rien de plus : le prince est soupçonneux ;
 Je lui ferais suspect, en expliquant vos vœux
 Je fais à quel excès irait sa jalousie,
 Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
 Je vous perdrais, peut-être, et mon soin dangereux,
 Madame, avec un mot, ferait trois malheureux.
 Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
 Pesez sans passion l'honneur qu'il veut vous faire.

Moi, libre entre vous deux, souffrez que, dès ce jour,
 Oubliant à jamais le langage d'amour,
 Tout entier à la guerre, et maître de mon ame,
 J'abandonne à leur fort et vos vœux et sa flamme.
 Je crains de l'affliger ; je crains de vous trahir ;
 Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
 Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
 Madame ; et puisqu'enfin la France vous est chère,
 Rendez-lui ce héros qui ferait son appui :
 Je vous laisse y penser, et je cours près de lui.
 Adieu, Madame.

S C E N E II.

A D E L A I D E, T A I S E.

A D E L A I D E.

Où suis-je ? hélas ! tout m'abandonne.
 Nemours.... De tous côtés le malheur m'environne.
 Ciel ! qui m'arrachera de ce cruel séjour ?

T A I S E.

Quoi ? du duc de Vendôme, et le choix, et l'amour,
 Quoi ? ce rang qui ferait le bonheur ou l'envie
 De toutes les beautés dont la France est remplie,
 Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
 Ferait couler les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

A D E L A I D E.

Ici du haut des cieux, du Guesclin me contemple ;
 De la fidélité ce héros fut l'exemple,

Je trahirais le sang qu'il versa pour nos lois,
Si j'acceptais la main du vainqueur de nos rois.

T A Ï S E.

Quoi ? dans ces tristes temps de ligue et de haines,
Qui confondent des droits les bornes incertaines,
Où le meilleur parti semble encor si douteux,
Où les enfans des rois sont divisés entr'eux ;
Vous, qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour unir tous les cœurs et pour en être aimée,
Vous refusez l'honneur qu'on offre à vos appas,
Pour l'intérêt d'un roi qui ne l'exige pas ?

A D E L A I D E , *en pleurant.*

Mon devoir me rangeait du parti de ses armes.

T A Ï S E.

Ah ! le devoir tout seul fait-il verser des larmes ?
Si Vendome vous aime, et si, par son secours.....

A D E L A I D E.

Laisse là ses bienfaits, et parle de Nemours.
N'en as-tu rien appris ? fait-on s'il vit encore ?

T A Ï S E.

Voilà donc en effet le soin qui vous dévore,
Madame ?

A D E L A I D E.

Il est trop vrai : je l'avoue, et mon cœur
Ne peut plus soutenir le poids de sa douleur.
Elle échappe, elle éclate, elle se justifie ;
Et si Nemours n'est plus, sa mort finit ma vie.

T A Ï S E.

Et vous pouviez cacher ce secret à ma foi ?

A D E L A I D E.

A D E L A I D E.

Le secret de Nemours dépendait-il de moi ?
Nos feux toujours brûlans dans l'ombre du silence,
Trompaient de tous les yeux la triste vigilance.
Séparés l'un de l'autre, et sans cesse présens,
Nos cœurs de nos soupirs étaient seuls confidens ;
Et Vendome, surtout, ignorant ce mystère,
Ne fait pas si mes yeux ont jamais vu son frère.
Dans les murs de Paris... mais, ô soins superflus !
Je te parle de lui, quand peut-être il n'est plus.
O murs où j'ai vécu de Vendome ignorée !
O temps où, de Nemours en secret adorée,
Nous touchions l'un et l'autre au fortuné moment
Qui m'allait aux autels unir à mon amant !
La guerre a tout détruit. Fidèle au roi son maître,
Mon amant me quitta, pour m'oublier peut-être ;
Il partit, et mon cœur qui le suivait toujours,
A vingt peuples armés redemanda Nemours.
Je portai dans Cambrai ma douleur inutile ;
Je voulus rendre au roi cette superbe ville ;
Nemours à ce dessein devait servir d'appui,
L'amour me conduisait, je faisais tout pour lui.
C'est lui qui, d'une fille animant le courage,
D'un peuple factieux me fit braver la rage.
Il exposa mes jours, pour lui seul réservés,
Jours tristes ! jours affreux, qu'un autre a conservés !
Ah ! qui m'éclaircira d'un destin que j'ignore ?
Français, qu'avez-vous fait du héros que j'adore ?
Ses lettres, autrefois, chers gages de sa foi,
Trouvaient mille chemins pour venir jusqu'à moi.
Son silence me tue ; hélas ! il fait, peut-être,
Cet amour qu'à mes yeux son frère a fait paraître.

Théâtre. Tom. II.

I

Tout ce que j'entrevois conspire à m'alarmer ;
Et mon amant est mort, ou cesse de m'aimer !
Et pour comble de maux, je dois tout à son frère !

T A Ï S E.

Cachez bien à ses yeux ce dangereux mystère :
Pour vous, pour votre amant, redoutez son courroux.
Quelqu'un vient.

A D E L A Ï D E.

C'est lui-même, ô Ciel !

T A Ï S E.

Contraignez-vous.

S C E N E I I I.

Le Duc de VENDOME, ADELAÏDE, TAÏSE.

V E N D O M E.

J'OUBLIE à vos genoux, charmante Adélaïde, (a)
Le trouble et les horreurs où mon destin me guide.
Vous seule adoucissez les maux que nous souffrons ;
Vous nous rendez plus pur l'air que nous respirons.
La discorde sanglante afflige ici la terre ;
Vos jours sont entourés des pièges de la guerre.
J'ignore à quel destin le ciel veut me livrer, (r)
Mais si d'un peu de gloire il daigne m'honorer,
Cette gloire, sans vous obscure et languissante,
Des flambeaux de l'hymen deviendra plus brillante.
Souffrez que mes lauriers, attachés par vos mains,
Ecartent le tonnerre et bravent les destins ;
Ou si le ciel jaloux a conjuré ma perte,
Souffrez que de nos noms, ma tombe au moins couverte,

Apprene à l'avenir que Vendome amoureux
Expira votre époux et périt trop heureux.

A D E L A Ï D E.

Tant d'honneurs, tant d'amour, servent à me confondre,
Prince... Que lui dirai-je ? et comment lui répondre ?
Ainsi, Seigneur... Coucy ne vous a point parlé ?

V E N D O M E.

Non, Madame... d'où vient que votre cœur troublé
Répond en frémissant à ma tendresse extrême ?
Vous parlez de Coucy, quand Vendome vous aime.

A D E L A Ï D E.

Prince, s'il était vrai que ce brave Nemours
De ses ans pleins de gloire eût terminé le cours,
Vous qui le chérissiez d'une amitié si tendre,
Vous qui devez au moins des larmes à sa cendre,
Au milieu des combats, et près de son tombeau,
Pourriez-vous de l'hymen allumer le flambeau ?

V E N D O M E.

Ah ! je jure par vous, vous qui m'êtes si chère,
Par les doux noms d'amans, par le saint nom de frère,
Que Nemours après vous, fut toujours à mes yeux
Le plus cher des mortels, et le plus précieux.
Lorsqu'à mes ennemis sa valeur fut livrée,
Ma tendresse en souffrit, sans en être altérée.
Sa mort m'accablerait des plus horribles coups ;
Et pour m'en consoler, mon cœur n'aurait que vous.
Mais on croit trop ici l'aveugle renommée,
Son infidelle voix vous a mal informée :
Si mon frère était mort, doutez-vous que son roi,
Pour m'apprendre sa perte, eût dépêché vers moi ?
Ceux que le ciel forma d'une race si pure,
Au milieu de la guerre écoutant la nature,

Et protecteurs des lois que l'honneur doit dicter,
Même en se combattant, savent se respecter.
A sa perte, en un mot, donnons moins de créance :
Un bruit plus vraisemblable, et m'afflige, et m'offense :
On dit que vers ces lieux il a porté ses pas.

ADELAÏDE.

Seigneur, il est vivant ?

VENDOME.

Je lui pardonne, hélas !

Qu'au parti de son roi son intérêt le range ;
Qu'il le défende ailleurs, et qu'ailleurs il le venge ;
Qu'il triomphe pour lui, je le veux, j'y consens :
Mais se mêler ici parmi les assiégeans,
Me chercher, m'attaquer, moi, son ami, son frère....

ADELAÏDE.

Le roi le veut, sans doute.

VENDOME.

Ah ! destin trop contraire !

Se pourrait-il qu'un frère, élevé dans mon sein,
Pour mieux servir son roi, levât sur moi sa main ?
Lui qui devrait plutôt, témoin de cette fête,
Partager, augmenter mon bonheur qui s'apprête.

ADELAÏDE.

Lui ?

VENDOME.

C'est trop d'amertume en des momens si doux.
Malheureux par un frère, et fortuné par vous,
Tout entier à vous seule, et bravant tant d'alarmes,
Je ne veux voir que vous, mon hymen et vos charmes.
Qu'attendez-vous ? donnez à mon cœur éperdu
Ce cœur que j'idolâtre, et qui m'est si bien dû.

ADELAÏDE.

Seigneur, de vos bienfaits mon ame est pénétrée ;
La mémoire à jamais m'en est chère et sacrée ;
Mais c'est trop prodiguer vos augustes bontés,
C'est mêler trop de gloire à mes calamités ;
Et cet honneur....

VENDOME.

Comment ! ô Ciel ! qui vous arrête ?

ADELAÏDE.

Je dois....

SCENE IV.

VENDOME, ADELAÏDE, TAISE, COUCY.

COUCY.

PRINCE, il est temps, marchez à notre tête.
Déjà les ennemis sont aux pieds des remparts,
Echauffez nos guerriers du feu de vos regards,
Venez vaincre.

VENDOME.

Ah ! courons : dans l'ardeur qui me presse,
Quoi ! vous n'osez d'un mot rassurer ma tendresse ?
Vous détournez les yeux ! vous tremblez ! et je vois
Que vous cachez des pleurs qui ne sont pas pour moi ?

COUCY.

Le temps presse.

VENDOME.

Il est temps que Vendome périsse ;
Il n'est point de Français que l'amour avilisse.

Amans aimés, heureux, ils cherchent les combats,
Ils courent à la gloire, et je vole au trépas.
Allons, brave Coucy, la mort la plus cruelle,
La mort que je desire est moins barbare qu'elle.

ADELAÏDE.

Ah! Seigneur, modérez cet injuste courroux;
Autant que je le dois je m'intéresse à vous.
J'ai payé vos bienfaits, mes jours, ma délivrance,
Par tous les sentimens qui font en ma puissance,
Sensible à vos dangers, je plains votre valeur.

VENDOME.

Ah! que vous savez bien le chemin de mon cœur!
Que vous savez mêler la douceur à l'injure!
Un seul mot m'accablait, un seul mot me rassure.
Content, rempli de vous, j'abandonne ces lieux,
Et crois voir ma victoire écrite dans vos yeux.

S C E N E V.

ADELAÏDE, TAÏSE.

TAÏSE.

Vous voyez sans pitié sa tendresse alarmée.

ADELAÏDE.

Est-il bien vrai? Nemours ferait-il dans l'armée?
O discorde fatale! amour plus dangereux!
Que vous coûterez cher à ce cœur malheureux!

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

Nous périssions sans vous, Coucy, je le confesse.
Vos conseils ont guidé ma fougueuse jeunesse;
C'est vous dont l'esprit ferme et les yeux pénétrants
M'ont porté des secours en cent lieux différens.
Què n'ai-je, comme vous, ce tranquille courage,
Si froid dans le danger, si calme dans l'orage!
Coucy m'est nécessaire aux conseils, aux combats;
Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

COUCY.

Ce courage brillant, qu'en vous on voit paraître,
Sera maître de tout, quand vous en ferez maître:
Vous l'avez su régler, et vous avez vaincu.
Ayez dans tous les temps cette utile vertu:
Qui fait se posséder, peut commander au monde.
Pour moi, de qui le bras faiblement vous seconde,
Je connais mon devoir, et je vous ai suivi.
Dans l'ardeur du combat, je vous ai peu servi;
Nos guerriers sur vos pas marchaient à la victoire,
Et fuivre les Bourbons, c'est voler à la gloire.
Vous seul, Seigneur, vous seul avez fait prisonnier
Ce chef des assaillans, ce superbe guerrier.

Vous l'avez pris vous-même, et maître de sa vie,
 Vos secours l'ont sauvé de sa propre furie.

V E N D O M E.

D'où vient donc, cher Coucy, que cet audacieux,
 Sous son casque fermé, se cachait à mes yeux ?
 D'où vient qu'en le prenant, qu'en saisissant ses armes,
 J'ai senti, malgré moi, de nouvelles alarmes ?
 Un je ne fais quel trouble en moi s'est élevé ;
 Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
 Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
 Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse,
 Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
 Par la molle douceur de ses impressions ;
 Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
 Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie ;
 Qu'elle condamne encor mes funestes succès,
 Et ce bras qui n'est teint que du sang des Français. (2)

C O U C Y.

Je prévois que bientôt cette guerre fatale,
 Ces troubles intestins de la maison royale,
 Ces tristes factions, céderont au danger
 D'abandonner la France au fils de l'étranger.
 Je vois que de l'Anglais la race est peu chérie ;
 Que leur joug est pesant ; qu'on aime la patrie ;
 Que le sang des Capets est toujours adoré.
 Tôt ou tard, il faudra que de ce tronc sacré
 Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
 Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
 Nous, Seigneur, n'avons-nous rien à nous reprocher ?
 Le fort au prince anglais voulut vous attacher ;
 De votre sang, du sien, la querelle est commune ;
 Vous suivez son parti, je suis votre fortune.

Comme vous aux Anglais le destin m'a lié,
 Vous, par le droit du sang, moi, par notre amitié ;
 Permettez-moi ce mot... Eh! quoi! votre ame émue....

V E N D O M E.

Ah! voilà ce guerrier qu'on amène à ma vue.

S C E N E I I.

VENDOME, le Duc de NEMOURS, COUCY,
 Soldats, Suite.

V E N D O M E.

IL soupire, il paraît accablé de regrets.

C O U C Y.

Son sang sur son visage a confondu ses traits ;
 Il est blessé sans doute.

N E M O U R S, *dans le fond du théâtre.*
 Entreprise funeste!

Qui de ma triste vie arrachera le reste ?
 Où me conduisez-vous ?

V E N D O M E.

Devant votre vainqueur,
 Qui fait d'un ennemi respecter la valeur.
 Venez, ne craignez rien.

N E M O U R S, *se tournant vers son écuyer.*
 Je ne crains que de vivre ;

Sa présence m'accable, et je ne puis poursuivre.
 Il ne me connaît plus, et mes sens attendris....

V E N D O M E.

Quelle voix, quels accens ont frappé mes esprits ?

NEMOURS, *le regardant.*
M'as-tu pu méconnaître?

VENDOME, *l'embrassant.*
Ah Nemours! ah mon frère!

NEMOURS.
Ce nom jadis si cher, ce nom me désespère.
Je ne le suis que trop, ce frère infortuné,
Ton ennemi vaincu, ton captif enchaîné.

VENDOME.
Tu n'es plus que mon frère. Ah! moment plein de charmes!
Ah! laisse-moi laver ton sang avec mes larmes.

(à sa Suite.)
Avez-vous par vos soins...

NEMOURS.
Oui, leurs cruels secours
Ont arrêté mon sang, ont veillé sur mes jours,
De la mort que je cherche ont écarté l'approche.

VENDOME.
Ne te détourne point, ne crains point mon reproche.
Mon cœur te fut connu; peux-tu t'en défier?
Le bonheur de te voir me fait tout oublier.
J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage,
Hélas! que je te plains!

NEMOURS.
Je te plains davantage,
De haïr ton pays, de trahir sans remords,
Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu fors. (3)

VENDOME.
Arrête: Épargne-moi l'infame nom de traître;
A cet indigne mot je m'oublirais peut-être.
Frémis d'empoisonner la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.

Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte!

NEMOURS.
Quel jour!

VENDOME.
Je le bénis.

NEMOURS.
Il est affreux.

VENDOME.
N'importe;
Tu vis, je te revois; et je suis trop heureux.
O Ciel! de tous côtés vous remplissez mes vœux!

NEMOURS.
Je te crois. On disait que d'un amour extrême,
Violent, effréné, (car c'est ainsi qu'on aime)
Ton cœur, depuis trois mois, s'occupait tout entier.

VENDOME.
J'aime; oui, la renommée a pu le publier;
Oui, j'aime avec fureur: une telle alliance,
Semblait pour mon bonheur attendre ta présence;
Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.
(à un officier de sa suite.)

Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
Jetés par le destin dans des partis contraires,
Pour marcher désormais sous le même étendard,
De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.
(à Nemours.)

Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie;
Pour me justifier il suffit qu'on la voie.

NEMOURS.
O Ciel.... elle vous aime!...

VENDOME.

Elle le doit, du moins;
Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins;
Il n'en est plus; je veux que rien ne nous sépare.

NEMOURS.

Quels effroyables coups le cruel me prépare!
Ecoute; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
Me connais-tu? fais-tu ce que j'ose attenter?
Dans ces funestes lieux fais-tu ce qui m'amène?

VENDOME.

Oublions ces fujets de discorde et de haine.

SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAÏDE, COUCY.

VENDOME.

MADAME, vous voyez que du sein du malheur,
Le ciel qui nous protège a tiré mon bonheur.
J'ai vaincu, je vous aime, et je retrouve un frère;
Sa présence à mon cœur vous rend encor plus chère.

ADELAÏDE.

Le voici! malheureuse! ah! cache au moins tes pleurs!

NEMOURS, *entre les bras de son écuyer.*
Adélaïde.... ô Ciel!... c'en est fait, je me meurs.

VENDOME.

Que vois-je! Sa blessure à l'instant s'est rouverte!
Son sang coule.

NEMOURS.

Est-ce à toi de prévenir ma perte?

VENDOME.

Ah! mon frère!

NEMOURS.

Ote-toi, je chéris mon trépas.

ADELAÏDE.

Ciel!... Nemours!

NEMOURS à Vendome.

Laisse-moi.

VENDOME.

Je ne te quitte pas.

SCENE IV.

ADELAÏDE, TAÏSE.

ADELAÏDE.

On l'emporte: il expire: il faut que je le suive.

TAÏSE.

Ah! que cette douleur se taïse et se captive.
Plus vous l'aimez, Madame, et plus il faut songer
Qu'un rival violent....

ADELAÏDE.

Je songe à son danger.

Voilà ce que l'amour, et mon malheur lui coûte.
Taïse, c'est pour moi qu'il combattait sans doute,
C'est moi que dans ces murs il osait secourir;
Il servait son monarque, il m'allait conquérir.
Quel prix de tant de soins! quel fruit de sa constance!
Hélas! mon tendre amour accusait son absence:

Je demandais Nemours, et le ciel me le rend :
 J'ai revu ce que j'aime, et j'ai revu mourant :
 Ces lieux sont teints du sang qu'il versait à ma vue.
 Ah ! Taïse, est-ce ainsi que je lui suis rendue ?
 Va le trouver ; va, cours auprès de mon amant.

T A Ï S E.

Eh ! ne craignez-vous pas que tant d'empressement
 N'ouvre les yeux jaloux d'un prince qui vous aime ;
 Tremblez de découvrir...

A D E L A I D E.

J'y volerai moi-même.

D'une autre main, Taïse, il reçoit des secours !
 Un autre a le bonheur d'avoir soin de ses jours !
 Il faut que je le voie, et que de son amante
 La faible main s'unisse à sa main défaillante.
 Hélas ! des mêmes coups nos deux cœurs pénétrés...

T A Ï S E.

Au nom de cet amour, arrêtez, demeurez ;
 Reprenez vos esprits.

A D E L A I D E.

Rien ne m'en peut distraire.

S C E N E V.

V E N D O M E , A D E L A I D E , T A I S E .

A D E L A I D E.

A H ! Prince, en quel état laissez-vous votre frère ?

V E N D O M E.

Madame, par mes mains son sang est arrêté.
 Il a repris sa force et sa tranquillité.

Je suis le seul à plaindre, et le seul en alarmes ;
 Je mouille en frémissant mes lauriers de mes larmes ;
 Et je hais ma victoire et mes prospérités,
 Si j'en n'ai par mes foins vaincu vos cruautés ;
 Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
 Ose encor démentir la foi de vos promesses.

A D E L A I D E.

Je ne vous promis rien : vous n'avez point ma foi ;
 Et la reconnaissance est tout ce que je dois.

V E N D O M E.

Quoi ! lorsque de ma main je vous offrais l'hommage ! ...

A D E L A I D E.

D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage,
 Et sans chercher ce rang qui ne m'était pas dû,
 Par de justes respects je vous ai répondu.
 Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
 Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;
 Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
 Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
 Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence.
 Je vais vous offenser ; je me fais violence ;
 Mais, réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
 Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
 De votre sang au mien je vois la différence ;
 Mais celui dont je fors a coulé pour la France.
 Ce digne connétable en mon cœur a transmis
 La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
 Et sa nièce jamais n'acceptera pour maître
 L'allié des Anglais, quelque grand qu'il puisse être.
 Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,
 Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

V E N D O M E.

Je fuis, je l'avouïrai, surpris de ce langage;
 Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage;
 Et n'avais pas prévu que le fort en courroux,
 Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
 Vous avez fait, Madame, une secrète étude
 Du mépris, de l'insulte et de l'ingratitude;
 Et votre cœur, enfin, lent à se déployer,
 Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
 Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
 Tant d'amour pour vos rois, ou tant de politique.
 Mais, vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
 Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
 Vous, qui me devez tout; vous qui, sans ma défense,
 Auriez de ces Français assouvi la vengeance,
 De ces mêmes Français, à qui vous vous vantez
 De conserver la foi d'un cœur que vous m'ôtez!
 Est-ce donc là le prix de vous avoir servie? (b)

A D E L A I D E.

Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;
 Mais, Seigneur, mais, hélas! n'en puis-je disposer?
 Me la conserviez-vous pour la tyranniser?

V E N D O M E.

Je deviendrai tyran; mais moins que vous, cruelle,
 Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle;
 Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons,
 Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
 Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
 Redoutez mon amour, tremblez de ma colère;
 C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
 De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher;

Et

Et si, dans les horreurs du fort qui nous accable,
 De quelque joie encor ma fureur est capable,
 Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

A D E L A I D E.

Non, Seigneur, la raison fera vous éclairer.
 Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée,
 Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
 Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
 Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
 Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
 Plus que vos cruautés, vivront dans ma mémoire.
 Je vous plains, vous pardonne et veux vous respecter,
 Je vous ferai rougir de me persécuter;
 Et je conserverai, malgré votre menace,
 Une ame sans courroux, sans crainte, et sans audace.

V E N D O M E.

Arrêtez; pardonnez aux transports égarés,
 Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
 Je vois trop qu'avec vous Coucy d'intelligence,
 D'une cour qui me hait embrasse la défense;
 Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi;
 Et de mon fort enfin disposer malgré moi.
 Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'alarmes,
 Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
 Pour gouverner mon cœur, l'asservir, le changer,
 Aviez-vous donc besoin d'un secours étranger?
 Aimez, il suffira d'un mot de votre bouche.

A D E L A I D E.

Je ne vous cache point que du soin qui me touche,
 A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis;
 Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.

Théâtre. Tom. II.

K

Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient ;
 Vous les faites couler, que vos mains les effluent.
 Devenez assez grand pour m'apprendre à dompter
 Des feux que mon devoir me force à rejeter.
 Laissez - moi toute entière à la reconnaissance.

V E N D O M E.

Le seul Coucy, sans doute, a votre confiance ;
 Mon outrage est connu ; je fais vos sentimens.

A D E L A I D E.

Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le temps,
 Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
 Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
 D'un guerrier généreux j'ai recherché l'appui ;
 Imitiez sa grande ame, et pensez comme lui.

S C È N E V I.

V E N D O M E *seul.*

H E bien, c'en est donc fait ; l'ingrate, la parjure,
 A mes yeux sans rougir étale mon injure :
 De tant de trahison l'abyme est découvert ;
 Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
 Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
 Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
 Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
 Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu !
 Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même ;
 Et maintenant, pour prix de mon erreur extrême,
 Détrompé des faux biens, trop faits pour me charmer,
 Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
 Le voilà cet ingrat qui, fier de son parjure,
 Vient encor de ses mains déchirer ma blessure.

S C È N E V I I.

V E N D O M E, C O U C Y.

C O U C Y.

P R I N C E, me voilà prêt : disposez de mon bras....
 Mais d'où naît à mes yeux cet étrange embarras ?
 Quand vous avez vaincu, quand vous sauvez un frère,
 Heureux de tous côtés, qui peut donc vous déplaire ?

V E N D O M E.

Je suis désespéré, je suis haï, jaloux.

C O U C Y.

Hé bien, de vos soupçons quel est l'objet, qui ?

V E N D O M E.

Vous.

Vous, dis - je ; et du refus qui vient de me confondre,
 C'est vous, ingrat ami, qui devez me répondre.
 Je fais qu'Adélaïde ici vous a parlé ;
 En vous nommant à moi, la perfide a tremblé ;
 Vous affectez sur elle un odieux silence,
 Interprète muet de votre intelligence :
 Elle cherche à me fuir, et vous à me quitter.
 Je crains tout, je crois tout.

C O U C Y.

Voulez - vous m'écouter ?

V E N D O M E.

Je le veux.

C O U C Y.

Pensez - vous que j'aime encor la gloire ?
 M'estimez - vous encore, et pourrez - vous me croire ?

V E N D O M E.

Oui, jusqu'à ce moment, je vous crus vertueux ;
Je vous crus mon ami.

C O U C Y.

Ces titres glorieux
Furent toujours pour moi l'honneur le plus insigne,
Et vous allez juger si mon ame en est digne.
Sachez qu'Adélaïde avait touché mon cœur,
Avant que de sa vie heureux libérateur,
Vous eussiez par vos soins, par cet amour sincère,
Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire.
Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
Ce grand art de séduire inventé dans les cours,
Ce langage flatteur, et souvent si perfide,
Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide ;
Je lui parlai d'hymen, et ce nœud respecté,
Resserré par l'estime et par l'égalité,
Pouvait lui préparer des destins plus propices
Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
Hier avec la nuit je vins dans vos remparts ;
Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
De cet ardent amour la nouvelle semée,
Par vos emportemens me fut trop confirmée.
Je vis de vos chagrins les funestes accès ;
J'en approuvai la cause, et j'en blâmai l'excès.
Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes ;
D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes.
Libre et juste auprès d'elle, à vous seul attaché,
J'ai fait valoir les feux dont vous êtes touché ;
J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
L'éclat de votre rang, celui de votre gloire ;

Sans cacher vos défauts vantant votre vertu,
Et pour vous contre moi j'ai fait ce que j'ai dû.
Je m'immole à vous seul, et je me rends justice ;
Et, si ce n'est assez d'un si grand sacrifice,
S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

V E N D O M E.

Ah ! généreux ami, qu'il faut que je révère,
Oui, le destin dans toi me donne un second frère ;
Je n'en étais pas digne, il le faut avouer :
Mon cœur.....

C O U C Y.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer ;
Et si vous me devez quelque reconnaissance,
Faites votre bonheur, il est ma récompense.
Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
Votre frère nourrit contre votre allié. (c)
Sur ce grand intérêt souffrez que je m'explique.
Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
Les débris dispersés de l'Empire des Lis.
Je vous le dis encore au sein de votre gloire ;
Et vos lauriers brillans, cueillis par la victoire,
Pourront sur votre front se flétrir désormais,
S'ils n'y sont soutenus de l'olive de paix.
Tous les chefs de l'Etat, lassés de ces ravages,
Cherchent un port tranquille après tant de naufrages ;
Gardez d'être réduit au hasard dangereux,
De vous voir, ou trahir, ou prévenir par eux.
Passez-les en prudence, aussi-bien qu'en courage.
De cet heureux moment prenez tout l'avantage ;

Gouvernez la fortune , et fachez l'asservir ;
 C'est perdre ses faveurs que tarder d'en jouir :
 Ses retours sont fréquens , vous devez les connaître.
 Il est beau de donner la paix à votre maître.
 Son égal aujourd'hui , demain dans l'abandon ,
 Vous vous verrez réduit à demander pardon.
 La gloire vous conduit , que la raison vous guide.

V E N D O M E .

Brave et prudent Coucy , crois-tu qu'Adélaïde
 Dans son cœur amolli partagerait mes feux ,
 Si le même parti nous unissait tous deux ?
 Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire ?

C O U C Y .

Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire :
 Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins ?
 Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins ?
 Lorsque Philippe - Auguste , aux plaines de Bovines ,
 De l'Etat déchiré répara les ruines ;
 Quand seul il arrêta , dans nos champs inondés ,
 De l'Empire Germain les torrens débordés ;
 Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse ?
 Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse ?
 Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir ?
 Le salut de l'Etat dépend-il d'un soupir ?
 Aimez , mais en héros qui maîtrise son ame ,
 Qui gouverne à la fois ses Etats et sa flamme.
 Mon bras contre un rival est prêt à vous servir ;
 Je voudrais faire plus , je voudrais vous guérir.
 On connaît peu l'amour , on craint trop son amorce ;
 C'est sur nos lâchetés qu'il a fondé sa force ;
 C'est nous qui sous son nom troublons notre repos ;
 Il est tyran du faible , esclave du héros.

Puisque je l'ai vaincu , puisque je le dédaigne ,
 Dans l'ame d'un Bourbon souffrirez-vous qu'il règne ?
 Vos autres ennemis par vous sont abattus ,
 Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

V E N D O M E .

Le fort en est jeté , je ferai tout pour elle ;
 Il faut bien à la fin désarmer la cruelle ;
 Ses lois seront mes lois , son roi fera le mien ;
 Je n'aurai de parti , de maître que le sien.
 Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie ,
 Avec mes ennemis je me réconcilie ,
 Je lirai dans ses yeux mon fort et mon devoir :
 Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
 Enfin , plus de prétexte à ses refus injustes ;
 Raison , gloire , intérêt , et tous ces droits augustes
 Des princes de mon sang et de mes souverains ,
 Sont des liens sacrés , resserrés par ses mains.
 Du roi , puisqu'il le faut , soutenons la couronne ,
 La vertu le conseille , et la beauté l'ordonne.
 Je veux entre tes mains , en ce fortuné jour ,
 Sceller tous les sermens que je fais à l'amour :
 Quant à mes intérêts , que toi seul en décide.

C O U C Y .

Souffrez donc , près du roi , que mon zèle me guide ;
 Peut-être il eût fallu que ce grand changement
 Ne fût dû qu'au héros , et non pas à l'amant ;
 Mais si d'un si grand cœur une femme dispose ,
 L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause ;
 Et mon cœur , tout rempli de cet heureux retour ,
 Bénit votre faiblesse , et rend grâce à l'amour.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCÈNE PREMIÈRE.

NEMOURS, DANGESTE.

NEMOURS.

COMBAT infortuné, destin qui me poursuis!
O mort, mon seul recours, douce mort qui me fuis!
Ciel! n'as-tu conservé la trame de ma vie,
Que pour tant de malheurs, et tant d'ignominie?
Adélaïde, au moins, pourrai-je la revoir?

DANGESTE.

Vous la verrez, Seigneur.

NEMOURS.

Ah! mortel désespoir!

Elle ose me parler, et moi je le souhaite.

DANGESTE.

Seigneur, en quel état votre douleur vous jette!
Vos jours sont en péril, et ce sang agité....

NEMOURS.

Mes déplorables jours sont trop en sûreté.
Ma blessure est légère, elle m'est insensible:
Que celle de mon cœur est profonde et terrible!

DANGESTE.

Remerciez les cieux de ce qu'ils ont permis
Que vous ayez trouvé de si chers ennemis.
Il est dur de tomber dans des mains étrangères;
Vous êtes prisonnier du plus tendre des frères.

NEMOURS.

Mon frère! ah! malheureux!

DANGESTE.

Il vous était lié

Par les nœuds les plus saints d'une pure amitié.
Que n'éprouvez-vous point de sa main secourable!

NEMOURS.

Sa fureur m'eût flatté; son amitié m'accable.

DANGESTE.

Quoi! pour être engagé dans d'autres intérêts,
Le haïssez-vous tant?

NEMOURS.

Je l'aime, et je me hais,

Et, dans les passions de mon âme éperdue,
La voix de la nature est encore entendue.

DANGESTE.

Si contre un frère aimé vous avez combattu,
J'en ai vu quelque temps frémir votre vertu:
Mais le roi l'ordonnait, et tout vous justifie.
L'entreprise était juste, aussi-bien que hardie.
Je vous ai vu remplir, dans cet affreux combat,
Tous les devoirs d'un chef, et tous ceux d'un soldat,
Et vous avez rendu, par des faits incroyables,
Votre défaite illustre, et vos fers honorables.
On a perdu bien peu quand on garde l'honneur.

NEMOURS.

Non, ma défaite, Ami, ne fait point mon malheur.
Du Guesclin, des Français l'amour et le modèle,
Aux Anglais si terrible, à son roi si fidèle,
Vit ses honneurs flétris par de plus grands revers:
Deux fois sa main puissante a languï dans les fers:

Il n'en fut que plus grand, plus fier et plus à craindre ;
Et son vainqueur tremblant fut bientôt feul à plaindre.
Du Guesclin, nom sacré, nom toujours précieux !
Quoi, ta coupable nièce évite encor mes yeux !
Ah ! sans doute, elle a dû redouter mes reproches ;
Ainsi donc, cher Dangeste, elle fuit tes approches ?
Tu n'as pu lui parler ?

DANGESTE.

Seigneur, je vous ai dit

Que bientôt...

NEMOURS.

Ah ! pardonne à mon cœur interdit.
Trop chère Adélaïde ! Hé bien, quand tu l'as vue,
Parle, à mon nom du moins paraissait-elle émue ?

DANGESTE.

Votre fort en secret paraissait la toucher ;
Elle versait des pleurs, et voulait les cacher.

NEMOURS.

Elle pleure et m'outrage ! elle pleure et m'opprime !
Son cœur, je le vois bien, n'est pas né pour le crime.
Pour me sacrifier elle aura combattu ;
La trahison la gêne, et pèse à sa vertu :
Faible soulagement à ma fureur jalouse !
T'a-t-on dit en effet que mon frère l'épouse ?

DANGESTE.

S'il s'en vantait lui-même, en pouvez-vous douter ?

NEMOURS.

Il l'épouse ! à ma honte elle vient insulter.
Ah Dieu !

SCENE II.

ADELAIDE, NEMOURS.

ADELAIDE,

LE Ciel vous rend à mon ame attendrie ;
En veillant sur vos jours il conserva ma vie.
Je vous revois, cher Prince, et mon cœur empressé...
Juste Ciel ! quels regards, et quel accueil glacé !

NEMOURS.

L'intérêt qu'à mes jours vos bontés daignent prendre,
Est d'un cœur généreux ; mais il doit me surprendre.
Vous aviez en effet besoin de mon trépas :
Mon rival plus tranquille eût passé dans vos bras.
Libre dans vos amours, et sans inquiétude,
Vous jouiriez en paix de votre ingratitude,
Et les remords honteux qu'elle traîne après soi,
S'il peut vous en rester, périssaient avec moi.

ADELAIDE.

Hélas ! que dites-vous ? Quelle fureur subite...

NEMOURS.

Non, votre changement n'est pas ce qui m'irrite.

ADELAIDE.

Mon changement ? Nemours !

NEMOURS.

A vous seule asservi,
Je vous aimai trop bien pour n'être point trahi ;
C'est le sort des amans, et ma honte est commune ;
Mais que vous insultiez vous-même à ma fortune !

Qu'en ces murs, où vos yeux ont vu couler mon sang,
 Vous acceptiez la main qui m'a percé le flanc,
 Et que vous osiez joindre à l'horreur qui m'accable,
 D'une fausse pitié l'affront insupportable!
 Qu'à mes yeux...

ADELAÏDE.

Ah! plutôt donnez-moi le trépas
 Immolez votre amante, et ne l'accusez pas.
 Mon cœur n'est point armé contre votre colère,
 Cruel, et vos soupçons manquaient à ma misère.
 Ah! Nemours, de quels maux nos jours empoisonnés...

NEMOURS.

Vous me plaignez, cruelle, et vous m'abandonnez.

ADELAÏDE.

Je vous pardonne, hélas, cette fureur extrême,
 Tout, jusqu'à vos soupçons; jugez si je vous aime.

NEMOURS.

Vous m'aimeriez? qui, vous? Et Vendôme à l'instant
 Entoure de flambeaux l'autel qui vous attend.
 Lui-même il m'a vanté sa gloire et sa conquête.
 Le barbare! il m'invite à cette horrible fête.
 Que plutôt...

ADELAÏDE.

Ah! cruel, me faut-il employer
 Les momens de vous voir à me justifier?
 Votre frère, il est vrai, persécute ma vie,
 Et par un fol amour et par sa jalousie,
 Et par l'emportement dont je crains les effets,
 Et, le dirai-je encor, Seigneur? par ses bienfaits.
 J'atteste ici le ciel, témoin de ma conduite...
 Mais pourquoi l'attester? Nemours, suis-je réduite,

Pour vous persuader de si vrais sentimens,
 Au secours inutile et honteux des sermens?
 Non, non, vous connaissez le cœur d'Adélaïde;
 C'est vous qui conduisez ce cœur faible et timide.

NEMOURS.

Mais mon frère vous aime?

ADELAÏDE.

Ah! n'en redoutez rien.

NEMOURS.

Il sauva vos beaux jours!

ADELAÏDE.

Il sauva votre bien.

Dans Cambrai, je l'avoue, il daigna me défendre.
 Au roi que nous servons il promit de me rendre;
 Et mon cœur se plaisait, trompé par mon amour,
 Puisqu'il est votre frère, à lui devoir le jour.
 J'ai répondu, Seigneur, à sa flamme funeste,
 Par un refus constant, mais tranquille et modeste,
 Et mêlé du respect que je devrai toujours
 A mon libérateur, au frère de Nemours.
 Mais mon respect l'enflamme, et mon refus l'irrite,
 J'anime en l'évitant l'ardeur de sa poursuite.
 Tout doit, si je l'en crois, céder à son pouvoir; (d)
 Lui plaire est ma grandeur, l'aimer est mon devoir.
 Qu'il est loin, juste Dieu! de penser que ma vie,
 Que mon ame à la vôtre est pour jamais unie,
 Que vous causez les pleurs dont mes yeux sont chargés,
 Que mon cœur vous adore, et que vous m'outragez!
 Oui, vous êtes tous deux formés pour mon supplice,
 Lui par sa passion, vous par votre injustice:
 Vous, Nemours, vous, ingrat! que je vois aujourd'hui,
 Moins amoureux peut-être, et plus cruel que lui.

NEMOURS.

C'en est trop... pardonnez... voyez mon ame en proie
 A l'amour, aux remords, à l'excès de ma joie.
 Digne et charmant objet d'amour et de douleur,
 Ce jour infortuné, ce jour fait mon bonheur.
 Glorieux, satisfait, dans un fort si contraire,
 Tout captif que je suis, j'ai pitié de mon frère.
 Il est le seul à plaindre avec votre courroux ;
 Et je suis son vainqueur, étant aimé de vous.

SCENE III.

VENDOME, NEMOURS, ADELAÏDE.

VENDOME.

CONNAISSÉZ donc enfin jusqu'où va ma tendresse,
 Et tout votre pouvoir, et toute ma faiblesse :
 Et vous, mon frère, et vous, soyez ici témoin
 Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.
 Ce que votre amitié, ce que votre prière,
 Les conseils de Coucy, le Roi, la France entière,
 Exigeaient de Vendome, et qu'ils n'obtenaient pas ;
 Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas.
 L'amour, qui malgré vous nous a fait l'un pour l'autre,
 Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
 Je prends mes lois de vous ; votre maître est le mien ;
 De mon frère, et de moi, soyez l'heureux lien.
 Soyez-le de l'Etat, et que ce jour commence
 Mon bonheur et le vôtre, et la paix de la France.
 Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
 Annoncer à la cour un si grand changement.

Moi, sans perdre de temps, dans ce jour d'alégresse,
 Qui m'a rendu mon roi, mon frère et ma maîtresse,
 D'un bras vraiment français, je vais, dans nos remparts,
 Sous nos lis triomphans briser les léopards.
 Soyez libres, partez, et de mes sacrifices
 Allez offrir au roi vos heureuses prémices.
 Puissé-je à ses genoux, présenter aujourd'hui
 Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
 Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidelle,
 Changé par ses regards et vertueux par elle!

NEMOURS.

(à part.)

Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler!

(à Adélaïde.)

Prononcez notre arrêt, Madame, il faut parler.

VENDOME.

Eh quoi, vous demeurez interdite et muette ?
 De mes soumissions êtes-vous satisfaite ?
 Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux ?
 Faut-il encor ma vie, ingrate ? elle est à vous.
 Vous n'avez qu'à parler, j'abandonne sans peine
 Ce sang infortuné, proscrit par votre haine.

ADELAÏDE.

Seigneur, mon cœur est juste ; on ne m'a vu jamais
 Mépriser vos bontés, et haïr vos bienfaits ;
 Mais je ne puis penser qu'à mon peu de puissance
 Vendome ait attaché le destin de la France ;
 Qu'il n'ait lu son devoir que dans mes faibles yeux ;
 Qu'il ait besoin de moi pour être vertueux.
 Vos desseins ont sans doute une source plus pure ;
 Vous avez consulté le devoir, la nature ;

L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

V E N D O M E.

L'amour seul a tout fait, et c'est-là mon malheur;
Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe!
Duffé-je vous déplaît et forcer votre cœur,
L'autel est prêt; venez.

N E M O U R S.

Vous osez?...

A D E L A I D E.

Non, Seigneur.

Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,
Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
Le fort met entre nous un obstacle éternel.
Je ne puis être à vous.

V E N D O M E.

Nemours... ingrate... Ah Ciel!

C'en est donc fait... mais non... mon cœur fait se contraindre.
Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre.
Vous auriez dû peut-être, avec moins de détour,
Dans ses premiers transports étouffer mon amour;
Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.
Mais je vous rends justice; et ces séductions,
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le faisisse,
Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.
Je suis libre par vous : cet art que je déteste,
Cet art qui m'enchaîne, brise un joug si funeste;

Et

Et je ne prétends pas, indignement épris,
Rougir devant mon frère, et souffrir des mépris.
Montrez-moi seulement ce rival qui se cache;
Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache; (4)
Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir,
Perfide! et c'est ainsi que je dois vous punir.

A D E L A I D E.

Je devrais seulement vous quitter et me taire;
Mais je suis accusée, et ma gloire m'est chère.
Votre frère est présent, et mon honneur blessé
Doit repousser les traits dont il est offensé.
Pour un autre que vous ma vie est destinée;
Je vous en fais l'aveu, je m'y vois condamnée.
Oui, j'aime; et je serais indigne, devant vous,
De celui que mon cœur s'est promis pour époux,
Indigne de l'aimer, si, par ma complaisance,
J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
Vous avez regardé ma liberté, ma foi,
Comme un bien de conquête, et qui n'est plus à moi.
Je vous devais beaucoup; mais une telle offense
Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance:
Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front,
A mes yeux indignés ne font plus qu'un affront.
J'ai plaint de votre amour la violence vaine;
Mais, après ma pitié, n'attirez point ma haine.
J'ai rejeté vos vœux, que je n'ai point bravés;
J'ai voulu votre estime, et vous me la devez.

V E N D O M E.

Je vous dois ma colère, et fachez qu'elle égale
Tous les emportemens de mon amour fatale.
Quoi donc, vous attendiez, pour oser m'accabler,
Que Nemours fût présent, et me vit immoler?

Théâtre. Tom. II.

L

Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
 Allez , je le croirais l'auteur de mon injure ,
 Si... mais il n'a point vu vos funestes appas ;
 Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
 Nommez donc mon rival : mais gardez - vous de croire
 Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
 Je vous trompais , mon cœur ne peut feindre long-temps :
 Je vous traîne à l'autel , à ses yeux expirans ;
 Et ma main , sur sa cendre , à votre main donnée ,
 Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
 Je fais trop qu'on a vu , lâchement abusés ,
 Pour des mortels obscurs , des princes méprisés ;
 Et mes yeux perceront , dans la foule inconnue ,
 Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

N E M O U R S.

Pourquoi d'un choix indigne osez - vous l'accuser ?

V E N D O M E.

Et pourquoi , vous , mon frère , osez - vous l'excuser ?
 Est - il vrai que de vous elle était ignorée ?
 Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
 Tremblez.

N E M O U R S.

Moi , que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré
 L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré.
 J'ai forcé trop long - temps mes transports au silence :
 Connais - moi donc , barbare ; et remplis ta vengeance.
 Connais un désespoir à tes fureurs égal.
 Frappe , voilà mon cœur , et voilà ton rival.

V E N D O M E.

Toi , cruel ! toi , Nemours ?

N E M O U R S.

Oui , depuis deux années ,
 L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
 C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
 Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
 Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie ;
 Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie :
 Par tes égaremens juge de mes transports.
 Nous puîsâmes tous deux dans ce sang dont je fors ,
 L'excès des passions qui dévorent une ame ;
 La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
 Mon frère est mon rival , et je l'ai combattu ;
 J'ai fait taire le sang , peut - être la vertu.
 Furieux , aveuglé , plus jaloux que toi - même ,
 J'ai couru , j'ai volé , pour t'ôter ce que j'aime ;
 Rien ne m'a retenu , ni tes superbes tours ,
 Ni le peu de soldats que j'avais pour secours ,
 Ni le lieu , ni le temps , ni surtout ton courage ;
 Je n'ai vu que ma flamme , et ton feu qui m'outrage.
 L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié ;
 Sois cruel comme moi , punis - moi sans pitié :
 Aussi - bien tu ne peux t'assurer ta conquête ,
 Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
 A la face des cieux je lui donne ma foi ;
 Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
 Frappe , et qu'après ce coup , ta cruauté jalouse
 Traîne aux pieds des autels ta sœur , et mon épouse.
 Frappe , dis - je : oses - tu ?

V E N D O M E.

Traître , c'en est assez.
 Qu'on l'ôte de mes yeux : Soldats , obéissez.

L 2

ADELAÏDE.

(aux soldats.)
Non : demeurez , cruels . . . Ah ! Prince , est-il possible
Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
Seigneur !

NEMOURS.

Vous le prier ? plaignez - le plus que moi.
Plaignez - le : il vous offense , il a trahi son roi.
Va , je suis dans ces lieux plus puissant que toi - même ;
Je suis vengé de toi : l'on te hait , et l'on m'aime.

ADELAÏDE.

(à Nemours.) (à Vendome.)
Ah cher Prince ! . . . Ah Seigneur ! voyez à vos genoux . . .

VENDOME.

(aux soldats.) (à Adélaïde.)
Qu'on m'en réponde , allez : Madame , levez - vous.
Vos prières , vos pleurs en faveur d'un parjure ,
Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
Mais , perfide , croyez que je mourrai vengé.
Adieu : si vous voyez les effets de ma rage
N'en accusez que vous ; nos maux sont votre ouvrage.

ADELAÏDE.

Je ne vous quitte pas : Ecoutez - moi , Seigneur.

VENDOME.

Hé bien , achève donc de décider mon cœur ;
Parlez.

SCENE IV.

VENDOME, NEMOURS, ADELAÏDE,
COUCY, DANGESTE, un Officier,
Soldats.

COUCY.

J'ALLAIS partir : un peuple téméraire
Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
Le désordre est par-tout : vos soldats consternés
Défèrent les drapeaux de leurs chefs étonnés ;
Et , pour comble de maux , vers la ville alarmée,
L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.

VENDOME.

Allez , cruelle , allez ; vous ne jouirez pas
Du fruit de votre haine , et de vos attentats :
Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.

(à l'Officier.) (à Coucy.)

Qu'on la garde. Courons. Vous , veillez sur ce traître.

SCENE V.

NEMOURS, COUCY.

COUCY.

LE feriez - vous , Seigneur ? auriez - vous démenti
Le sang de ces héros dont vous êtes forti ?
Auriez - vous violé , par cette lâche injure ,
Et les droits de la guerre , et ceux de la nature ?
Un prince à cet excès pourrait - il s'oublier !

N E M O U R S.

Non ; mais suis-je réduit à me justifier ?
 Coucy , ce peuple est juste , il t'apprend à connaître
 Que mon frère est rebelle , et que Charle est son maître.

C O U C Y.

Ecoutez : ce ferait le comble de mes vœux ,
 De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
 Je vois avec regret la France défolée ,
 A nos dissensions la nature immolée ,
 Sur nos communs débris l'Anglais trop élevé ,
 Menaçant cet Etat par nous-même énérvé.
 Si vous avez un cœur digne de votre race ,
 Faites au bien public servir votre disgrâce.
 Rapprochez les partis ; unissez-vous à moi
 Pour calmer votre frère , et fléchir votre roi ,
 Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

N E M O U R S.

Ne vous en flattez pas ; vos soins sont inutiles.
 Si la discorde seule avait armé mon bras ,
 Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas ,
 Vous pourriez espérer de réunir deux frères ,
 L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
 Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

C O U C Y.

Et quel est-il , Seigneur ?

N E M O U R S.

Ah ! reconnais l'amour ,
 Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare ,
 Qui m'a fait téméraire , et qui le rend barbare.

C O U C Y.

Ciel ! faut-il voir ainsi , par des caprices vains ,
 Anéantir le fruit des plus nobles desseins ?

L'amour subjugué tout ? ses cruelles faiblesses
 Du sang qui se révolte étouffer les tendresses ?
 Des frères se haïr , et naître , en tous climats ,
 Des passions des grands le malheur des Etats ? (5)
 Prince , de vos amours laissons là le mystère.
 Je vous plains tous les deux ; mais je fers votre frère.
 Je vais le seconder ; je vais me joindre à lui
 Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
 Le plus pressant danger est celui qui m'appelle.
 Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle :
 Je vois les passions plus puissantes que moi ;
 Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
 Mon devoir a parlé ; je vous laisse , et j'y vole.
 Soyez mon prisonnier , mais sur votre parole ;
 Elle me suffira.

N E M O U R S.

Je vous la donne.

C O U C Y.

Et moi

Je voudrais de ce pas porter la fienne au roi ;
 Je voudrais cimenter , dans l'ardeur de lui plaire ,
 Du sang de nos tyrans une union si chère.
 Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
 Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

NEMOURS, ADELAÏDE, DANGESTE.

NEMOURS.

NON, non, ce peuple en vain s'armait pour ma défense ;
 Mon frère, teint de sang, enivré de vengeance,
 Devenu plus jaloux, plus fier et plus cruel,
 Va traîner à mes yeux sa victime à l'autel.
 Je ne suis donc venu disputer ma conquête,
 Que pour être témoin de cette horrible fête !
 Et, dans le désespoir d'un impuissant courroux,
 Je ne puis me venger qu'en me privant de vous !
 Partez, Adélaïde,

ADELAÏDE.

Il faut que je vous quitte !...

Quoi, vous m'abandonnez !... vous ordonnez ma fuite !

NEMOURS.

Il le faut ; chaque instant est un péril fatal ;
 Vous êtes une esclave aux mains de mon rival.
 Remercions le ciel, dont la bonté propice
 Nous suscite un secours aux bords du précipice.
 Vous voyez cet ami qui doit guider vos pas ;
 Sa vigilance adroite a séduit des soldats.

(à Dangeste.)

Dangeste, ses malheurs ont droit à tes services ;
 Je suis loin d'exiger d'injustes sacrifices ;

Je respecte mon frère, et je ne prétends pas
 Conspirer contre lui dans ses propres Etats ;
 Ecoute seulement la pitié qui te guide ;
 Ecoute un vrai devoir, et sauve Adélaïde.

ADELAÏDE.

Hélas ! ma délivrance augmente mon malheur,
 Je détestais ces lieux, j'en fors avec terreur.

NEMOURS.

Privez-moi par pitié d'une si chère vue :
 Tantôt à ce départ vous étiez résolue,
 Le dessein était pris, n'osez-vous l'achever ?

ADELAÏDE.

Ah, quand j'ai voulu fuir, j'espérais vous trouver.

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
 Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
 Que si de cet Etat les tyrans inhumains
 Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains.
 Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre ;
 Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous suivre :
 Vous suivrez cet ami par des détours obscurs,
 Qui vous rendront bientôt sous ces coupables murs.
 De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte ;
 Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte.
 Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

ADELAÏDE.

Je vois qu'il faut partir... cher Nemours, et sans vous !

NEMOURS.

L'amour nous a rejoints, que l'amour nous sépare,

ADELAÏDE.

Qui ! moi ? que je vous laisse au pouvoir d'un barbare ?

Seigneur, de votre sang l'Anglais est altéré;
Ce sang à votre frère est-il donc si sacré?
Craindra-t-il d'accorder, dans son courroux funeste,
Aux alliés qu'il aime, un rival qu'il déteste?

N E M O U R S.

Il n'oserait.

A D E L A I D E.

Son cœur ne connaît point de frein;
Il vous a menacé, menace-t-il en vain?

N E M O U R S.

Il tremblera bientôt; le roi vient et nous venge;
La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.
Allez: si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups
Des foudres allumés, grondant autour de nous,
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs, pris d'affaut, malheur inévitable:
Mais craignez encor plus mon rival furieux,
Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux.
Je frémis de vous voir encor sous sa puissance;
Redoutez son amour autant que sa vengeance;
Cédez à mes douleurs; qu'il vous perde, partez.

A D E L A I D E.

Et vous vous exposez seul à ses cruautés!

N E M O U R S.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère;
Et bientôt mon appui lui devient nécessaire.

A D E L A I D E.

Aussi-bien que mon cœur, mes pas vous sont soumis.
Hé bien, vous l'ordonnez, je pars et je frémis!
Je ne fais... mais enfin, la fortune jalouse
M'a toujours envié le nom de votre épouse.

N E M O U R S.

Partez avec ce nom. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels
Inutiles garants d'une foi si sacrée,
La rendront plus connue, et non plus assurée.
Vous, Mânes des Bourbons, Princes, Rois mes aïeux,
Du séjour des héros tournez ici les yeux.
J'ajoute à votre gloire, en la prenant pour femme;
Confirmez mes sermens, ma tendresse et ma flamme:
Adoptez-la pour fille, et puisse son époux
Se montrer à jamais digne d'elle et de vous!

A D E L A I D E.

Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes,
Cher époux; cher amour...

N E M O U R S.

Quoi, vous versez des larmes!
C'est trop tarder, adieu.... Ciel! quel tumulte affreux!

S C E N E I I.

ADELAIDE, NEMOURS, VENDOME, Gardes.

V E N D O M E.

J'E l'entends, c'est lui-même: arrête, malheureux;
Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

N E M O U R S.

Il ne te trahit point; mais il t'offre sa tête.
Porte à tous les excès ta haine et ta fureur;
Va, ne perds point de temps, le ciel arme un vengeur.
Tremble, ton roi s'approche, il vient, il va paraître.
Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

VENDOME.

Il pourra te venger, mais non te secourir;
Et ton sang...

ADELAÏDE.

Non, cruel, c'est à moi de mourir.

J'ai tout fait, c'est par moi que ta garde est séduite;
J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.
Punis ces attentats, et ces crimes si grands,
De fortir d'esclavage, et de fuir ses tyrans;
Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même;
Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime;
Il voulait te servir, quand tu veux l'opprimer.
Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer?
L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable?

VENDOME.

Plus vous le défendez, plus il devient coupable;
C'est vous qui le perdez, vous qui l'affaînez;
Vous par qui tous nos jours étaient empoisonnés;
Vous qui, pour leur malheur, armiez des mains si chères.
Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères!
Vous pleurez! mais vos pleurs ne peuvent me tromper;
Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
Oui, je vous aime encor; le temps, le péril presse;
Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel;
Voilà ma main, venez: sa grâce est à l'autel.

ADELAÏDE.

Moi, Seigneur?

VENDOME.

C'est assez.

ADELAÏDE.

Moi, que je le trahisse!

VENDOME.

Arrêtez... répondez...

ADELAÏDE.

Je ne puis.

VENDOME.

Qu'il périsse.

NEMOURS.

Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats,
Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas;
Abandonnez mon sort au coup qu'il me prépare.
Je mourrai triomphant des coups de ce barbare;
Et si vous succombiez à son lâche courroux,
Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

VENDOME.

Qu'on l'entraîne à la tour: allez: qu'on m'obéisse.

SCÈNE III.

VENDOME, ADELAÏDE.

ADELAÏDE.

Vous, cruel! vous feriez cet affreux sacrifice!
De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir!
Quoi, voulez-vous...

VENDOME.

Je veux vous haïr et mourir,
Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
Et vous laisser des jours plus cruels mille fois,
Que le jour où l'amour nous a perdus tous trois.
Laissez-moi: votre vue augmente mon supplice.

SCENE IV.

VENDOME, ADELAÏDE, COUCY.

ADELAÏDE à Coucy.

AH! je n'attends plus rien que de votre justice
Coucy, contre un cruel osez me secourir.

VENDOME.

Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

ADELAÏDE.

J'atteste ici le ciel...

VENDOME.

Qu'on lôte de ma vue.

Ami, délivre-moi d'un objet qui me tue.

ADELAÏDE.

Va, tyran, c'en est trop; va, dans mon désespoir,
J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir;
J'ai cru, malgré ta rage, à ce point emportée,
Qu'une femme du moins en ferait respectée.
L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
Tigre! je t'abandonne à toute ta fureur.
Dans ton féroce amour, immole tes victimes;
Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
Mais compte encor la tienne: un vengeur va venir,
Par ton juste supplice il va tous nous unir.
Tombe avec tes remparts; tombe, et pèris sans gloire,
Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
A tes feux, à ton nom, justement abhorrés,
La haine et le mépris que tu m'as inspirés.

SCENE V.

VENDOME, COUCY.

VENDOME.

OUI, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche;
Que la main de la haine, et que les mêmes coups
Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(il tombe dans un fauteuil)

COUCY.

Il ne se connaît plus, il succombe à sa rage.

VENDOME.

Hé bien, souffriras-tu ma honte et mon outrage?
Le temps presse; veux-tu qu'un rival odieux
Enlève la perfide et l'épouse à mes yeux?
Tu crains de me répondre! attends-tu que le traître
Ait soulevé mon peuple, et me livre à son Maître?

COUCY.

Je vois trop, en effet, que le parti du roi
Du peuple fatigué fait chanceler la foi.
De la sédition la flamme réprimée
Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

VENDOME.

C'est Nemours qui l'allume, il nous a trahi tous.

COUCY.

Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous;
La fuite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
Dans la plaine déjà les Français font en armes,

Et vous êtes perdu, si le peuple excité
Croit dans la trahison trouver sa fureté.
Vos dangers sont accrus.

VENDOME.

Hé bien, que faut-il faire?

COUCY.

Les prévenir, dompter l'amour et la colère.
Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
Pour prendre un parti sûr, assez de fermeté.
Nous pouvons conjurer, ou braver la tempête;
Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
Appaiser avec gloire un Monarque irrité;
Ne vous rebutez pas: ordonnez, et j'espère
Signer en votre nom cette paix salutaire:
Mais, s'il vous faut combattre, et courir au trépas,
Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

VENDOME.

Ami, dans le tombeau, laisse-moi seul descendre;
Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre;
Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever:
Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver:
Mais je la veux terrible, et lorsque je succombe,
Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

COUCY.

Comment! de quelle horreur vos sens sont possédés!

VENDOME.

Il est dans cette tour, où vous seul commandez;
Et vous m'avez promis que contre un téméraire....

COUCY

De qui me parlez-vous, Seigneur? de votre frère?

VENDOME.

VENDOME.

Non, je parle d'un traître, et d'un lâche ennemi,
D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.
L'Anglais attend de moi la tête du parjure.

COUCY.

Vous leur avez promis de trahir la nature?

VENDOME.

Dès long-temps du perfide ils ont proscrit le sang.

COUCY.

Et, pour leur obéir, vous lui percez le flanc?

VENDOME.

Non, je n'obéis point à leur haine étrangère;
J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.

Que m'importe l'Etat et mes vains alliés?

COUCY.

Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez?

Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

VENDOME.

Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
Je suis bien malheureux! bien digne de pitié!
Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
Ah! trop heureux Dauphin, c'est ton sort que j'envie;
Ton amitié, du moins, n'a point été trahie;
Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé. (f)
Allez: Vendome encor, dans le fort qui le presse,
Trouvera des amis qui tiendront leur promesse;
D'autres me serviront, et n'allégueront pas
Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

COUCY, après un long silence.

Non; j'ai pris mon parti. Soit crime, soit justice,
Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.

Théâtre. Tom. II.

M

Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
 Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi.
 Quand un ami se perd, il faut qu'on l'avertisse,
 Il faut qu'on le retienne au bord du précipice ;
 Je l'ai dû, je l'ai fait malgré votre courroux ;
 Vous y voulez tomber, je m'y jette avec vous ;
 Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
 Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

V E N D O M E.

Je revois mon ami... vengeons-nous, vole... attend...
 Non, va, te dis-je, frappe, et je mourrai content.
 Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
 Le canon des remparts annonce ma vengeance.
 J'irai, je l'apprendrai, sans trouble et sans effroi,
 A l'objet odieux qui l'immole par moi.
 Allons.

C O U C Y.

En vous rendant ce malheureux service,
 Prince, je vous demande un autre sacrifice.

V E N D O M E.

Parle.

C O U C Y.

Je ne veux pas que l'Anglais en ces lieux,
 Protecteur insolent, commande sous mes yeux ;
 Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
 Ne puis-je vous venger sans être son esclave ?
 Si vous voulez tomber, pourquoi prendre un appui ?
 Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui ?
 Du sort de ce grand jour laissez-moi la conduite :
 Ce que je fais pour vous, peut-être le mérite.
 Les Anglais avec moi pourraient mal s'accorder ;
 Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

V E N D O M E.

Pourvu qu'Adélaïde, au désespoir réduite,
 Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a féduite ;
 Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
 Mon courroux se repaïsse à mes derniers momens ;
 Tout le reste est égal, et je te l'abandonne :
 Prépare le combat, agis, dispose, ordonne.
 Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend ;
 Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
 Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?
 Périssent ainsi que moi ma funeste mémoire !
 Périssent avec mon nom le souvenir fatal
 D'une indigne maîtresse, et d'un lâche rival !

C O U C Y.

Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
 Doit couvrir, s'il se peut, une fin si cruelle :
 C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir :
 Mais je tiendrai parole, et je vais vous servir.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

VENDOME, UN OFFICIER, Gardes.

V E N D O M E.

O Ciel! me faudra-t-il, de momens en momens,
Voir, et des trahisons, et des soulèvemens?
Hé bien, de ces mutins l'audace est terrassée?

L' O F F I C I E R.

Seigneur, ils vous ont vu, leur foule est dispersée.

V E N D O M E.

L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui;
Mon malheur est parfait, tous les cœurs sont à lui.
Dangeste est-il puni de sa fourbe cruelle?

L' O F F I C I E R.

Le glaive a fait couler le sang de l'infidelle.

V E N D O M E.

Ce soldat, qu'en secret vous m'avez amené,
Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L' O F F I C I E R.

Oui, Seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

V E N D O M E.

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance!
Sur l'incertain Coucy mon cœur a trop compté;
Il a vu ma fureur avec tranquillité.
On ne soulage point des douleurs qu'on méprise;
Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.

Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux;
Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle;
Ayez la même audace, avec le même zèle:
Imitez votre maître; et s'il vous faut périr,
Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(seul.)

Le sang, l'indigne sang qu'a demandé ma rage,
Sera du moins, pour moi, le signal du carnage.
Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival;
Je vais être servi: j'attends l'heureux signal.
Nemours, tu vas périr, mon bonheur se prépare....
Un frère assassiné! quel bonheur! ah, barbare!
S'il est doux d'accabler ses cruels ennemis,
Si ton cœur est content, d'où vient que tu frémis?
Allons.... mais quelle voix gémissante et sévère
Crie au fond de mon cœur, arrête, il est ton frère!
Ah! prince infortuné! dans ta haine affermi,
Songe à des droits plus saints; Nemours fut ton ami!
O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
Il fut le confident de toutes mes pensées.
Avec quelle innocence et quels épanchemens,
Nos cœurs se font appris leurs premiers sentimens!
Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
Et c'est moi qui l'immole! et cette même main,
D'un frère que j'aimai déchirerait le sein!
O passion funeste! ô douleur qui m'égare!
Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
Je sens combien le crime est un fardeau cruel.
Mais, que dis-je? Nemours est le seul criminel.

Je reconnais mon sang, mais c'est à sa furie ;
 Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie ;
 Il aime Adélaïde... Ah ! trop jaloux transport !
 Il l'aime ; est-ce un forfait qui mérite la mort ?
 Hélas ! malgré le temps, et la guerre et l'absence, (6)
 Leur tranquille union croissait dans le silence ;
 Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
 Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
 Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère,
 Il me trompe, il me hait ; n'importe, il est mon frère !
 Il ne périra point. Nature, je me rends ;
 Je ne veux point marcher sur les pas des tyrans.
 Je n'ai point entendu le signal homicide,
 L'organe des forfaits, la voix du parricide ;
 Il en est encor temps.

SCENE II.

VENDOME, l'Officier des Gardes,

VENDOME,

QUE l'on sauve Nemours ;
 Portez mon ordre, allez, répondez de ses jours.

L'OFFICIER.

Hélas, Seigneur ! j'ai vu, non loin de cette porte,
 Un corps fouillé de sang, qu'en secret on emporte ;
 C'est Coucy qui l'ordonne, et je crains que le fort...

VENDOME.

(on entend le canon.)

Quoi, déjà !... Dieu, qu'entends-je ! Ah Ciel ! mon frère
 est mort !

Il est mort, et je vis ! Et la terre entr'ouverte,
 Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte !
 Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
 Frère dénaturé, ravisseur, assassin,
 Voilà quel est Vendome. Ah ! vérité funeste !
 Je vois ce que je suis, et ce que je déteste !
 Le voile est déchiré, je m'étais mal connu.
 Au comble des forfaits je suis donc parvenu !
 Ah, Nemours ! ah, mon frère ! ah, jour de ma ruine !
 Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine,
 Mon frère !

L'OFFICIER.

Adélaïde, avec empressement,
 Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment.

VENDOME.

Chers amis, empêchez que la cruelle avance ;
 Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence.
 Mais non. D'un parricide elle doit se venger ;
 Dans mon coupable sang sa main doit se plonger ;
 Qu'elle entre... Ah ! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

VENDOME, ADELAÏDE.

ADELAÏDE,

VOUS l'emportez, Seigneur, et puisque votre haine,
 (Comment puis-je autrement appeler en ce jour
 Ces affreux sentimens que vous nommez amour ?)
 Puisqu'à ravir ma foi, votre haine obstinée
 Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée.....

Puisque je suis réduite au déplorable sort
 Ou de trahir Nemours, ou de hâter sa mort,
 Et que de votre rage, et ministre, et victime,
 Je n'ai plus qu'à choisir mon supplice et mon crime,
 Mon choix est fait, Seigneur, et je me donne à vous :
 Par le droit des forfaits vous êtes mon époux.
 Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère ;
 De Lille sous ses pas abaissez la barrière ;
 Que je ne tremble plus pour des jours si chéris ;
 Je trahis mon amant ; je le perds à ce prix.
 Je vous épargne un crime, et suis votre conquête ;
 Commandez, disposez, ma main est toute prête ;
 Sachez que cette main que vous tyrannisez,
 Punira la faiblesse où vous me réduisez.
 Sachez qu'au temple même, où vous m'allez conduire...
 Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
 Allons... Eh quoi ! d'où vient ce silence affecté ?
 Quoi ! votre frère encor n'est point en liberté ?

V E N D O M E.

Mon frère ?

A D E L A I D E.

Dieu puissant ! dissipez mes alarmes.
 Ciel ! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes !

V E N D O M E.

Vous demandez sa vie....

A D E L A I D E.

Ah ! qu'est-ce que j'entends ?
 Vous qui m'aviez promis.....

V E N D O M E.

Madame, il n'est plus temps.

A D E L A I D E.

Il n'est plus temps ! Nemours !...

V E N D O M E.

Il est trop vrai, cruelle !

Oui, vous avez dicté sa sentence mortelle.
 Coucy pour nos malheurs a trop su m'obéir.
 Ah ! revenez à vous, vivez pour me punir,
 Frappez : que votre main, contre moi ranimée,
 Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
 Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
 Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
 Vengez sur un amant coupable et sanguinaire,
 Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

A D E L A I D E.

Nemours est mort ? barbare !...

V E N D O M E.

Oui : mais c'est de ta main,

Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

ADELAÏDE, soutenue par Taïse, et presque évanouie.
 Il est mort !

V E N D O M E.

Ton reproche....

A D E L A I D E.

Épargne ma misère :

Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
 Va, porte ailleurs ton crime, et ton vain repentir.
 Je veux encor le voir, l'embrasser, et mourir.

V E N D O M E.

Ton horreur est trop juste. Hé bien, Adélaïde,
 Prends ce fer, arme-toi, mais contre un parricide.
 Je ne mérite pas de mourir de tes coups ;
 Que ma main les conduise.

S C E N E I V.

VENDOME, ADELAÏDE, COUCY.

COUCY,

A H Ciel! que faites-vous?

VENDOME. (*on le désarme.*)

Laissez-moi me punir, et me rendre justice.

ADELAÏDE à Coucy.

Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

VENDOME.

Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

COUCY.

Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir,

VENDOME.

Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
 A cent fois de mes sens combattu la faiblesse;
 Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits
 Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
 Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

COUCY.

Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
 Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain,
 Du soin de vous venger charger une autre main?

VENDOME.

L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
 En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être:
 Mais toi, dont la sagesse, et les réflexions,
 Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
 Toi, dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
 Avec tranquillité permettre un parricide!

COUCY.

Hé bien, puisque la honte avec le repentir,
 Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
 D'un si juste remords ont pénétré votre ame;
 Puisque, malgré l'excès de votre aveugle flamme,
 Au prix de votre sang, vous voudriez sauver
 Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
 Je peux donc m'expliquer, je peux donc vous apprendre
 Que de vous-même enfin Coucy fait vous défendre.
 Connaissez-moi, Madame, et calmez vos douleurs.

(*au Duc.*)(*à Adélaïde.*)

Vous, gardez vos remords; et vous, séchez vos pleurs.
 Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.

Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.

(*le théâtre s'ouvre, Nemours paraît.*)

S C E N E V.

VENDOME, ADELAÏDE, NEMOURS, COUCY.

ADELAÏDE,

NEMOURS!

VENDOME.

Mon frère!

ADELAÏDE.

Ah Ciel!

VENDOME.

Qui l'aurait pu penser?

NEMOURS, *s'avançant du fond du théâtre.*
 J'ose encor te revoir, te plaindre et t'embrasser.

VENDOME.

Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

ADELAÏDE.

Coucy, digne héros, qui me donnez la vie!

VENDOME.

Il la donne à tous trois.

COUCY.

Un indigne assassin

Sur Nemours à mes yeux avait levé la main ;
 J'ai frappé le barbare ; et, prévenant encore
 Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
 J'ai fait donner soudain le signal odieux,
 Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

VENDOME.

Après ce grand exemple, et ce service insigne,
 Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
 Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi ;
 Mes yeux, couverts d'un voile et baissés devant toi,
 Craignent de rencontrer, et les regards d'un frère,
 Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

NEMOURS.

Tous deux auprès du roi, nous voulions te servir.
 Quel est donc ton dessein ? parle.

VENDOME.

De me punir,

De nous rendre à tous trois une égale justice ;
 D'expier devant vous, par le plus grand supplice,
 Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
 L'amour et le courroux m'avaient précipité.
 J'aimais Adélaïde, et ma flamme cruelle,
 Dans mon cœur défolé, s'irrite encor pour elle.
 Coucy fait à quel point j'adorais ses appas,
 Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas ;

Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
 Je l'adore encor plus.... et mon amour la cède.
 Je m'arrache le cœur, je la mets dans tes bras ;
 Aimez-vous : mais au moins ne me haïssez pas.

NEMOURS à ses pieds.

Moi vous haïr, jamais ! Vendome, mon cher frère !
 J'osai vous outrager.... vous me servez de père.

ADELAÏDE.

Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux ;
 La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.
 Vous me payez trop bien de ma douleur soufferte.

VENDOME.

Ah ! c'est trop me montrer mes malheurs et ma perte !
 Mais vous m'apprenez tous à fuivre la vertu.
 Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(à Nemours.)

Trop fortunés époux, oui, mon ame attendrie,
 Imitez votre exemple, et chérissez la patrie.
 Allez apprendre au roi, pour qui vous combattez,
 Mon crime, mes remords, et vos félicités.
 Allez ; ainsi que vous, je vais le reconnaître.
 Sur nos remparts soumis amenez votre maître,
 Il est déjà le mien : nous, allons à ses pieds
 Abaisser sans regret nos fronts humiliés.
 J'égalerais pour lui votre intrépide zèle ;
 Bon Français, meilleur frère, ami, sujet fidèle ;
 Es-tu content, Coucy ?

COUCY.

J'ai le prix de mes soins,
 Et du sang des Bourbons je n'attendais pas moins.

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D' A D E L A I D E.

(a) D A N S l'édition de 1765, la scène commençait par ces vers :

Enfin c'est trop attendre, enfin je dois connaître,
Dans les derniers momens qui me restent peut-être,
Si, volant aux combats, j'y dois porter un cœur
Accablé d'infortune, ou fier de son bonheur.

(b) V E N D O M E.

Vous qui me tenez lieu de rois et de patrie,
Vous dont les jours. . . .

A D E L A I D E,

Je fais que je vous dois la vie.

(c) Edition de 1765.

Le Bourguignon, l'Anglais, dans leur triste alliance,
Ont creusé par nos mains les tombeaux de la France;
Votre sort est douteux, vos jours sont prodigués
Pour vos vrais ennemis qui nous ont subjugués.
Songez qu'il a fallu trois cents ans de constance
Pour sapper par degrés cette vaste puissance;
Le Dauphin vous offrait une honorable paix,

V E N D O M E.

Non, de ses favoris je ne l'aurai jamais;
Ami, je hais l'Anglais, mais je hais davantage
Ces lâches conseillers dont la faveur m'outrage:
Ce fils de Charles fix, cette odieuse cour,
Ce ministre insolent m'ont aigri sans retour;
De leurs sanglans affronts mon ame est trop frappée;
Contre Charles, en un mot, quand j'ai tiré l'épée,
Ce n'est pas, cher Coucy, pour la mettre à ses pieds,
Pour baïsser dans sa cour nos fronts humiliés,
Pour servir lâchement un ministre arbitraire.

V A R I A N T E S D' A D E L A I D E. 191

C O U C Y.

Non, c'est pour obtenir une paix nécessaire.
Gardez d'être réduit au hasard dangereux. . . .

(d) Enflé de sa victoire et teint de votre sang,
Il m'ose offrir la main qui vous perça le flanc.

(e) Mais je mériterais la haine et le mépris
Du héros dont mon cœur en secret est épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaisance
Avait à votre amour laissé quelqu'espérance.
Vous pensez que ma foi; ma liberté, mes jours,
Vous étaient asservis pour prix de vos secours.

(f) C O U C Y.

Il a payé bien cher ce fatal sacrifice.

V E N D O M E.

Le mien coûtera plus; mais je veux ce service:
Oui je le veux, ma mort à l'instant le suivra;
Mais du moins avant moi mon rival périra.

N O T E S.

(1) I M I T A T I O N de ces vers de Cinna :

Si le ciel me réserve un destin rigoureux ,
Je mourrai tout ensemble , heureux et malheureux ,
Heureux pour vous servir d'avoir perdu la vie ,
Malheureux de mourir sans vous avoir servie.

(2) Vers de la Henriade.

(3) C'est la réponse du chevalier *Bayard* mourant , au connétable de *Bourbon*.

(4) Il y a dans la *Sophonisbe* de *Cornille* :

Je lui cède avec joie un poison qu'il me vole.

(5) *Quidquid delirant reges plectuntur Achivi.*

(6) Ces vers rappellent ceux de *Phèdre* :

Hélas ! ils se voyaient avec pleine licence ;
Le ciel de leurs soupirs approuvait l'innocence ,
Ils suivaient sans remords , leur penchant amoureux ;
Tous les jours se levaient clairs et serains pour eux.

V A R I A N T E S

V A R I A N T E S

D'ADELAIDE DU GUESCLIN,

d'après le manuscrit de 1734

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

.....
L'ame d'un vrai soldat, digne de vous peut-être.

A D E L A I D E.

Vous pouvez tout : parlez.

C O U C Y.

J'ai, dans les champs de Mars,

De Vendome en tout temps suivi les étendarts ;
Pour lui seul au Dauphin j'ai déclaré la guerre.
C'est Vendome que j'aime, et non pas l'Angleterre.
L'amitié fut mon guide, et l'honneur fut ma loi :
Et jusqu'à ce moment je n'eus pas d'autre roi.
Non qu'après tout, pour lui mon ame prévenue
Prétende à ses défauts fermer ma faible vue ;
Je ne m'aveugle pas . . . etc.

.....
Ni servir, ni traiter, ni changer qu'avec lui ;
Le temps réglera tout : mais, quoi qu'il en puisse être,
Prenez moins de souci sur l'intérêt d'un maître.
Nos bras, et non vos vœux, sont faits pour le régler,
Et d'un autre intérêt je cherche à vous parler.
J'aspirai jusqu'à vous . . . etc.

C O U C Y.

.....
Ce bras qui fut à lui combattra pour tous deux.

Théâtre. Tom. II.

N

Dans Cambrai votre amant, dans Lille ami fidèle,
Soldat de tous les deux et plein du même zèle,
Je servirai sous lui, comme il faudra qu'un jour,
Quand je commanderai, l'on me serve à mon tour.
Voilà mes sentimens. Confidérez, Madame,
Le nom de cet amant, ses services, sa flamme;
J'ose lui souhaiter un cœur tel que le mien:
Oubliez mon amour, et répondez au sien.

A D E L A I D E.

Connait l'amitié seule, et fait braver l'amour.
Pourrais-tu, Dieu puissant qu'à mon secours j'appelle,
Laisser tant de vertu dans l'ame d'un rebelle!
Pardonne-moi ce mot, il échappe à ma foi.
Puis-je autrement nommer les sujets de mon roi,
Quand, détruisant un trône affermi par leurs pères,
Ils ont livré la France à des mains étrangères?
C'est en vain que j'en parle; hélas! dans ces horreurs,
Ma voix, ma faible voix ne peut rien sur vos cœurs.
Mais puis-je au moins de vous obtenir une grâce?

S C E N E I V.

V E N D O M E.

J E voi
Que vous cachez des pleurs qui ne font pas pour moi.

A D E L A I D E.

Non, ne doutez jamais de ma reconnaissance.

V E N D O M E.

Et vous pouvez le dire avec indifférence!
Ingrate, attendiez-vous ce temps pour m'affliger?
Est-ce donc près de vous qu'est mon plus grand danger?
Ah Dieux!

C O U C Y.

Le temps nous presse.

V E N D O M E.

Oui, j'aurais dû vous suivre.
J'ai honte de tarder, de l'aimer et de vivre.
Allez, cruel objet dont je fus trop épris,
Dans vos yeux, malgré vous, je lis tous vos mépris.
Marchons, brave Coucy; la mort la plus cruelle,
A mon cœur malheureux est moins barbare qu'elle.

S C E N E V.

A D E L A I D E.

E S T - I L bien vrai, Nemours ferait-il dans l'armée?
Vendome, et toi, cher Prince, objet de tous mes vœux,
Qui de nous trois, ô Ciel! est le plus malheureux?

A C T E I I.

S C E N E P R E M I E R E.

V E N D O M E.

T E I N T du sang des Français.
C O U C Y.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance
Tous les conseils font vains, agréez mon silence.
Quant à ce sang français que nos mains font couler;
A cet Etat, au trône, il faut vous en parler.
Je prévois que bientôt, etc.

S C E N E I I.

V E N D O M E.

A cet indigne mot je m'oublirais peut-être.
Ne corromps point ici la joie et les douceurs
Que ce tendre moment doit verser dans nos cœurs.

Donnons, donnons, mon frère, à ces tristes provinces,
Aux enfans de nos rois, au reste de nos princes,
L'exemple auguste et saint de la réunion,
Comme ils nous l'ont donné de la division.
Dans ce jour malheureux, que l'amitié l'emporte.

S C E N E V.

A D E L A I D E.

Par de justes respects je vous ai répondu.
Seigneur, si votre cœur moins prévenu, moins tendre,
Moins plein de confiance, avait daigné m'entendre,
Vous auriez honoré de plus dignes beautés
Par des soins plus heureux et bien mieux mérités.
Votre amour vous trompa : votre fatale flamme
Vous promit aisément l'empire de mon ame ;
J'étais entre vos mains, et, sans me consulter,
Vous ne soupçonniez pas qu'on pût vous résister.
Mais puisqu'il faut enfin dévoiler ce mystère,
Puisque je dois répondre, et qu'il faut vous déplaire ;
Réduite à m'expliquer, je vous dirai, Seigneur,
Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.

A D E L A I D E.

Me la conferviez-vous pour la tyranniser ?

V E N D O M E.

Quoi ! vous osez... mais non... j'ai tort... je le confesse,
De mes emportemens ne voyez point l'ivresse ;
Pardonnez un reproche où j'ai pu m'abaisser.
L'amour qui vous parlait, doit-il vous offenser ?
Excuse mes fureurs, toi seule en es la cause.
Ce que j'ai fait pour toi sans doute est peu de chose :
Non, tu ne me dois rien ; dans tes fers arrêté,
J'attends tout de toi seule, et n'ai rien mérité.

Te servir, t'adorer est ma grandeur suprême,
C'est moi qui te dois tout, puisque c'est moi qui t'aime,
Tyran que j'idolâtre, à qui je suis soumis,
Ennemi plus cruel que tous mes ennemis,
Au nom de tes attraits, de tes yeux dont la flamme
Sait calmer, fait troubler, pousse et retient mon ame,
Ne réduis point Vendome au dernier désespoir ;
Crains d'étendre trop loin l'excès de ton pouvoir.
Tu tiens entre tes mains le destin de ma vie,
Mes sentimens, ma gloire et mon ignominie ;
Toutes les passions sont en moi des fureurs,
Et tu vois ma vengeance à travers mes douleurs.
Dans mes soumissions, crains-moi, crains ma colère ;
J'ai chéri la vertu, mais c'était pour te plaire :
Laisse-la dans mon cœur ; c'est assez qu'à jamais
Ta beauté dangereuse en ait chassé la paix.

A D E L A I D E.

Je plains votre tendresse, et je plains davantage
Les excès où s'emporte un si noble courage.
Votre amour est barbare, il est rempli d'horreurs ;
Il ressemble à la haine, il s'exhale en fureurs :
Seigneur, il nous rendrait malheureux l'un et l'autre.
Abandonnez un cœur si peu fait pour le vôtre,
Qui gémit de vous plaire et de vous affliger.

V E N D O M E.

Hé bien, c'en est donc fait ?

A D E L A I D E.

Qui, je ne peux changer.
Calmez cette colère où votre ame est ouverte ;
Respectez-vous assez pour dédaigner ma perte.
Pour vous, pour votre honneur encor plus que pour moi,
Renvoyez-moi plutôt à la cour de mon roi ;
Loin de ses ennemis souffrez qu'il me revoie.

V E N D O M E.

Me punisse le ciel si je vous y renvoie !
Apprenez que ce roi, l'objet de mon courroux,
Je le hais d'autant plus qu'il est servi par vous.
Un rival insolent à sa cour vous rappelle !
Quel qu'il soit, frémissiez, tremblez pour lui, cruelle, etc.

S C E N E V I.

V E N D O M E *seul.*

ADELAÏDE! ingrate! ah! tant de fermeté,
 Sa funeste douceur, sa tranquille fierté,
 L'orgueil de ses vertus redoublent mon injure.
 Quel amant, quel héros contre moi la rassure?
 Par qui mon tendre amour est-il donc traversé?
 Ce n'est point le Dauphin, d'autres yeux l'ont blessé.
 Ce n'est point Richemont, la Trimouille, la Hire;
 On fait de quels appas ils ont suivi l'empire:
 C'est encor moins mon frère, et d'ailleurs, à ses yeux
 Le fort n'offrit jamais ses charmes odieux.
 Que l'on cherche Coucy; je ne fais, mais peut-être,
 Sous les traits d'un héros, mon ami n'est qu'un traître.
 Mon cœur de noirs soupçons se sent empoisonner.
 Quoi! toujours vers son prince elle veut retourner?
 Quoi! dans le même instant, Coucy, plus infidelle,
 Vient me parler de paix, et s'entend avec elle?
 L'aime-t-il? pourrait-il à ce point m'insulter?
 Puisqu'il l'a vue, il l'aime; il n'en faut point douter.
 Les conseils de Coucy, les vœux d'Adélaïde,
 Leurs secrets entretiens, tout m'annonce. . . ah, perfide!

S C E N E V I I.

C O U C Y.

AIMEZ-MOI, Prince, au lieu de me louer:
 Et sur vos intérêts souffrez que je m'explique.
 Vous m'avez soupçonné de trop de politique,
 Quand j'ai dit que bientôt on verrait réunis
 Les débris dispersés de l'Empire des lys.

C O U C Y.

Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
 Est-ce donc à l'amour à régler nos destins?

Ce bras victorieux met-il dans la balance
 Le plaisir et la gloire, une femme et la France?
 Verrai-je un si grand cœur à ce point s'avilir?
 Le salut de l'Etat dépend-il d'un soupir?
 Aimez, mais en héros qui possède son ame,
 Qui gouverne à la fois sa maîtresse et sa flamme.

.
 Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

V E N D O M E.

Ah! je n'en puis donner jamais que de faiblesse.
 Mon cœur désespéré cherche et craint la faiblesse;
 Je la vois, je la fuis, j'aime en vain ses attraits,
 Et j'embrasse en pleurant les erreurs que je hais.
 Ma chaîne est trop pesante, elle est affreuse et chère;
 Si tu brisas la tienne, elle fut bien légère;
 D'un feu peu violent ton cœur fut enflammé;
 Non, tu n'as point vaincu, tu n'avais pas aimé.
 De la pure amitié l'amour eût été maître;
 Par moi, par mon supplice, apprends à le connaître;
 Vois à quel désespoir il peut nous entraîner;
 Sers-moi, plains-moi du moins, mais sans me condamner.
 Malgré tous tes conseils, il faut qu'Adélaïde
 Gouverne mes destins, ou m'égare, ou me guide.

A C T E I I I.

S C E N E I I.

A D E L A I D E.

* * * * *
 Juste Ciel! quel regard et quel accueil glacé!

N E M O U R S.

Vous prenez trop de soin de mon destin funeste.
 Que vous importe, ô Dieux! ce déplorable reste
 De ces jours conservés par le ciel en courroux,
 De ces jours détestés, qui ne font plus à vous?

A D E L A I D E.

Qui ne font plus pour moi ! Nemours, pouvez-vous croire. . .

N E M O U R S.

J'ai trop vécu pour vous, trop vécu pour ma gloire.
Mes yeux qui se fermaient se rouvrent-ils au jour
Pour voir trahir mon roi, la France et mon amour ?
Grand Dieu ! qui m'as rendu ma chère Adélaïde,
Me la rends-tu sans foi, me la rends-tu perfide ?
Infruite en l'art affreux des infidélités,
Après tant de sermens. . .

A D E L A I D E.

Non, Nemours, arrêtez.
Je vous pardonne, hélas ! cette fureur extrême,
Tout, jusqu'à vos soupçons ; jugez si je vous aime.

N E M O U R S.

Et je suis son vainqueur, étant aimé de vous.
Mais qui peut enhardir sa superbe espérance ?
Qui de ses vœux ardents nourrit la confiance ?
Comment à cet hymen se peut-il préparer ?
Qu'avez-vous répondu ? Qu'ose-t-il espérer ?

A D E L A I D E.

Prince, j'ai renfermé dans le fond de mon âme
Le secret de ma vie, et celui de ma flamme.
Tremblante, j'ai parlé de la constante foi
Que le sang de Guesclin doit garder à son roi.
Mais, hélas ! cette foi, plus tendre et plus sacrée,
Que je dois à vos feux, que je vous ai jurée,
Qui de tous mes devoirs est le plus précieux,
Voilà ce que je crains qui n'éclate à ses yeux.

S C E N E I I I.

V E N D O M E.

Et par un prompt aveu, qui m'eût guéri sans doute,
M'épargner les affronts que ma bonté me coûte.

Vous avez attendu que ce cœur défolé
Eût tout quitté pour vous, vous eût tout immolé.
Vous vouliez à loisir confommer mon outrage ;
Jouir de mon opprobre et de mon esclavage ;
Appesantir mes fers, quand vous les dédaignez ;
Et déchirer en paix un cœur où vous réignez.
Mes maux vous ont instruit du pouvoir de vos charmes ;
Votre orgueil s'est nourri du tribut de mes larmes.
Je n'en suis point surpris : et ces séductions
Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
Tous ces pièges secrets, tendus à nos faiblesses,
L'art de nous captiver, d'engager sans promesses,
Sont les armes d'un sexe aussi trompeur que vain.

A D E L A I D E.

Je vous en fais l'aveu ; je m'y vois condamnée.
Mais je mériterais la haine et le mépris
Du héros dont mon cœur en secret est épris,
Si jamais d'un coup d'œil l'indigne complaisance
Avait à votre amour laissé quelque espérance.
Vous le savez, Seigneur ; et malgré ce courroux,
Votre estime est encor ce que j'attends de vous.
Trop tôt pour tous les trois, vous apprendrez peut-être
Quel héros de mon cœur en effet est le maître,
De quel feu vertueux nos cœurs sont embrasés,
Et vous m'en punirez alors, si vous l'osez.

S C E N E I V.

V E N D O M E , N E M O U R S.

V E N D O M E.

ELLE me fuit, l'ingrate ! elle emporte ma vie :
O honte qui m'accable ! ô ma bonté trahie !
Rappelez-la, mon frère, appelez son courroux ;
Je prétends lui parler, soyez juge entre nous.
Mes discours imprudens l'ont sans doute offensée ;
Fléchissez-la pour moi.

N E M O U R S.

Quelle est votre pensée ?
Parlez, que voulez-vous ?

V E N D O M E.

Qui, moi ! ce que je veux !
Je veux . . . je dois briser ce joug impérieux.
Je prétends qu'elle parte, et qu'une fuite prompte
Emporte mon amour, et m'arrache à ma honte.
Qu'elle étale à la cour ses charmes dangereux,
Qu'elle me laisse.

N E M O U R S.

Hé bien, votre cœur généreux
Ecoute son devoir, et cède à la justice :
Je lui-vais annoncer ce juste sacrifice.
Sans doute que son cœur, sensible à vos bontés,
Se souviendra toujours

V E N D O M E.

Non, Nemours, arrêtez,
Je n'y puis consentir ; Nemours, qu'elle demeure.
Je sens qu'en la perdant il faudrait que je meure.
Eh quoi ! vous rougissez des contrariétés
Dont le flux orageux trouble mes volontés !
Vous en étonnez-vous ? Je perds tout ce que j'aime.
Je me hais, je me crains, je me combats moi-même.
Mon frère, si l'amour a jamais eu vos soins,
Si vous avez aimé, vous m'excusez du moins.

N E M O U R S.

Mon frère, de l'amour j'ai trop senti les charmes :
J'éprouvai, comme vous, ses cruelles alarmes :
J'ai combattu long-temps, j'ai cédé sous ses coups ;
Et je me crois peut-être à plaindre autant que vous.

V E N D O M E.

Vous, mon frère ?

N E M O U R S.

Après tout, puisqu'il est impossible
Que jamais à vos yeux son cœur soit accessible,
Ecoutez votre gloire et vos premiers desseins.
Raffermissiez un trône ébranlé par vos mains ;

Empêchez que l'Anglais n'opprime et ne partage
De nos rois, nos aïeux, le sanglant héritage.
Et que, par les Bourbons tout l'Etat soutenu

V E N D O M E.

Adélaïde, hélas ! aurait tout obtenu.
Je cédaï à l'ingrate une entière victoire.
Mon frère, vous m'aimez, du moins j'aime à le croire :
Vous avez, il est vrai, combattu contre moi ;
Telle était, dites-vous, la volonté du roi.
Telle était sa fureur, et vous l'avez fervie ;
Je vous l'ai pardonné, pour jamais je l'oublie.
Dans ces lieux, s'il le faut, partagez mon pouvoir ;
Mais si mon infortune a pu vous émouvoir,
Si vous plaignez ma peine, apprenez-moi, mon frère,
Quel est l'heureux amant qu'à Vendome on préfère.
Ne connaîtrai-je point l'objet de mon courroux ?
Porterai-je au hasard ma vengeance et mes coups ?
Ne soupçonnez-vous point à qui je dois ma rage ?
Vous connaissez la cour, ses mœurs et son langage ;
Vous savez que sur nous, sur nos secrets amours,
Des oisifs courtisans les yeux veillent toujours.
Qui nomme-t-on ? du moins qui pense-t-on qu'elle aime ?

N E M O U R S.

Eh, de quels nouveaux traits vous percez - vous vous-même !
De quelqu'heureux objet dont son cœur soit charmé,
Ne vous suffit-il pas qu'un autre en soit aimé ?

V E N D O M E.

Quel plaisir vous fentez, cruel, à me le dire !
Je ne suis point aimé ! quoi ? lâche, je soupire !
Mais, encore une fois, qui puis-je soupçonner ?
Aidez ma jalousie à se déterminer.
Je ne suis point aimé ! Malheur à qui peut l'être :
Malheur à l'ennemi que je pourrai connaître !
J'ai soupçonné Coucy : sa fausse probité
Peut-être se jouait de ma crédulité.
A tout ce que je dis vous détournez la vue ;
L'ingrate, je le fais, vous était inconnue ;
Vous n'avez vu qu'ici ses funestes appas,
Et ma tendre amitié ne vous soupçonne pas.

Peut-être qu'elle aura, pour combler mon injure,
Choisi mon ennemi dans une foule obscure.
Dans son abaïssement elle a mis son honneur ;
Sa fierté s'applaudit de braver ma grandeur,
Et de sacrifier au rang le plus vulgaire
Tout l'orgueil de mon rang, oublié pour lui plaire.

N E M O U R S.

Pourquoi d'un choix indigne osez-vous l'accuser ?

V E N D O M E.

Ah ! pourquoi dans mon cœur osez-vous l'excuser ?
Quoi ? toujours de vos mains déchirer ma blessure !
Allez, je vous croirais l'auteur de mon injure,
Si... Mais, est-il bien vrai, n'aviez-vous vu jamais
Cet objet dangereux que j'aime et que je hais ?
Est-il vrai ?... Pardonnez ma jalouse furie.

N E M O U R S.

Au nom de la nature et du sang qui nous lie,
Mon frère, permettez que, dès ce même jour,
Pour vous unir au roi, je revole à la cour :
Ces soins détourneront le foin qui vous dévore.

V E N D O M E.

Non, périsse plutôt cette cour que j'abhorre ;
Périsse l'univers dont mon cœur est jaloux,

N E M O U R S.

Hé bien ! où courez-vous, mon frère ?

V E N D O M E.

Loin de vous,
Loin de tous les témoins des affronts que j'endure.
Laissez-moi me cacher à toute la nature ;
Laissez-moi...

S C E N E V.

N E M O U R S.

Q U E veut-il ? quel ferait son dessein ?
Ses yeux fermés sur nous s'ouvriraient-ils enfin ?
Allons, n'attendons pas que son inquiétude
De ses premiers soupçons passe à la certitude :

Arrachons ce que j'aime à ses transports affreux,
Dussions-nous pour jamais nous en priver tous deux.
Guerre civile amour, attentats nécessaires,
Hélas ! à quel état réduisez-vous deux frères !

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

A D E L A I D E, T A I S E.

A D E L A I D E.

H E bien ! c'en est donc fait, ma fuite est assurée.

T A I S E.

Votre heureuse retraite est déjà préparée.

A D E L A I D E.

Déjà quitter Nemours !

T A I S E.

Vous partez cette nuit.

A D E L A I D E.

Ma gloire me pardonne, et l'amour me conduit.
Je fuis d'un furieux l'empressement farouche ;
Moi-même je me fuis, je tremble que ma bouche,
Mon silence, mes yeux ne vinssent à trahir
Un secret que mon cœur ne peut plus contenir.
Alors je reverrai le parti le plus juste,
J'implorerai l'appui de ce monarque auguste,
D'un roi qui, comme moi par le fort combattu,
Dans les calamités épura sa vertu.
Enfin Nemours le veut, ce mot seul doit suffire :
Ma faible volonté fléchit sous son empire.
Il le veut ; ah ! Taïse... ah ! trop fatal amour !
Combien de changemens, que de maux en un jour !
Mon amant expirait, et quand la destinée
Conserve cette vie à la mienne enchaînée,
Quand mon cœur loin de moi vole pour le chercher,
Quand je le vois, lui parle, il faut m'en arracher.

SCENE II.

NEMOURS, ADELAIDE, DANGESTE.

NEMOURS.

OUI, je viens vous presser de combler ma misère,
D'accabler votre amant d'un malheur nécessaire,
De me priver de vous; au nom de nos liens,
Au nom de tant d'amour, de vos pleurs et des miens,
Partez, Adélaïde.

ADELAÏDE.

Il faut que je vous quitte?

NEMOURS.

Il le faut.

ADELAÏDE.

Ah! Nemours....

NEMOURS.

De cette heureuse fuite,
Dans l'ombre de la nuit, cet ami prendra soin;
Ceux qu'il a su gagner vous conduiront plus loin.
De la Flandre à sa voix on doit ouvrir la porte;
Du roi sous les remparts il trouvera l'escorte;
Le temps presse, évitez un ennemi jaloux.

ADELAÏDE.

Je vois qu'il faut partir... mais si tôt... et sans vous!

NEMOURS.

Prisonnier sur ma foi, dans l'horreur qui me presse,
Je suis plus enchaîné par ma seule promesse,
Que si de cet Etat les tyrans inhumains
Des fers les plus pesans avaient chargé mes mains.
Au pouvoir de mon frère ici l'honneur me livre;
Je peux mourir pour vous, mais je ne peux vous fuir;
Et j'ai du moins la gloire, en des malheurs si grands,
De sauver vos vertus des mains de vos tyrans.
Allez; le juste ciel, qui pour nous se déclare,
Prêt à nous réunir, un moment nous sépare.

Demain le roi s'avance et vient venger mes fers.
Aux étendards des lys ces murs feront ouverts;
Pour lui des citoyens la moitié s'intéresse;
Leurs bras seconderont sa fidelle noblesse.
Hélas! si vous m'aimez, dérobez-vous aux traits
De la foudre qui gronde autour de ce palais,
Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable,
Dans des murs pris d'assaut malheur inévitable;
Mais craignez encor plus les fureurs d'un jaloux,
Dont les yeux alarmés semblent veiller sur nous.
Vendome est violent, non moins que magnanime,
Infruit à la vertu, mais capable du crime:
Prévenez sa vengeance, éloignez-vous, partez.

ADELAÏDE.

Vous restez exposé seul à ses cruautés.

NEMOURS.

Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.
Que dis-je? mon appui lui devient nécessaire;
Son captif aujourd'hui, demain son protecteur,
Je saurai de mon roi lui rendre la faveur;
Et fidèle à la fois aux lois de la nature,
Fidèle à vos bontés, à cette ardeur si pure,
A ces sacrés liens qui m'attachent à vous,
J'attendrai mon bonheur de mon frère et de vous.

ADELAÏDE.

Je vous crois, j'y consens, j'accepte un tel augure.
Favorisez, ô Ciel, une flamme si pure!
Je ne m'en défends plus: mes pas vous sont soumis.
Je l'ai voulu, je pars... cependant je frémis:
Je ne fais, mais enfin, la fortune jalouse
M'a toujours envié le nom de votre épouse.

NEMOURS.

Ah! que m'avez-vous dit? vous doutez de ma foi?
Ne suis-je plus à vous? n'êtes-vous plus à moi?
Toutes nos factions, et tous les rois ensemble
Pourraient-ils affaiblir le nœud qui nous rassemble?
Non: je suis votre époux. La pompe des autels,
Ces voiles, ces flambeaux, ces témoins solennels,

Inutiles garants d'une foi si sacrée,
 La rendront plus connue, et non plus assurée.
 Vous, Mânes des Bourbons, Princes, Rois mes aïeux,
 Du séjour des héros tournez ici les yeux!
 J'ajoute à votre gloire en la prenant pour femme.
 Confirmez mes sermens, ma tendresse et ma flamme;
 Adoptez-la pour fille; et puisse son époux
 Se montrer à jamais digne d'elle et de vous!

A D E L A I D E.

Tous mes vœux sont comblés; mes sincères tendresses
 Sont loin de soupçonner la foi de vos promesses;
 Je n'ai craint que le fort qui va nous séparer.
 Mais je ne le crains plus, j'ose tout espérer;
 Rempli de vos bontés, mon cœur n'a plus d'alarmes.
 Cher amant, cher époux...

N E M O U R S.

Quoi! vous verrez des larmes?
 C'est trop tarder, adieu. Ciel! quel tumulte affreux!

S C E N E I I I.

V E N D O M E, Gardes, A D E L A I D E, N E M O U R S.

V E N D O M E.

J'E l'entends, c'est lui-même... arrête, malheureux:
 Lâche qui me trahis, lâche rival, arrête.

N E M O U R S.

Ton frère est sans défense; il t'offre ici sa tête.
 Frappe.

A D E L A I D E.

C'est votre frère... ah, Prince, pouvez-vous...

V E N D O M E.

Perfide! il vous sied bien de fléchir mon courroux...
 Vous-même, frémissez... Soldats, qu'on le saisisse.

N E M O U R S.

Va, tu peux te venger au gré de ton caprice:

Ordonne

Ordonne, tu peux tout, hors m'inspirer l'effroi.
 Mais apprends tous nos maux: écoute et connais-moi.
 Oui, je suis ton rival; et depuis deux années,
 Le plus secret amour unit nos destinées.
 C'est toi, dont les fureurs ont voulu m'arracher
 Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
 Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie:
 Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
 Juge de mes transports par tes égaremens;
 J'ai voulu dérober à tes emportemens,
 A l'amour effréné, dont tu l'as poursuivie,
 Celle qui te déteste et que tu m'as ravie.
 C'est pour te l'arracher que je t'ai combattu;
 J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu;
 Malheureux, aveuglé, jaloux comme toi-même,
 J'ai tout fait, tout tenté pour t'ôter ce que j'aime.
 Je ne te dirai point que, sans ce même amour,
 J'aurais pour te servir voulu perdre le jour;
 Que si tu succombais à tes desins contraires,
 Tu trouverais en moi le plus tendre des frères;
 Que Nemours qui t'aimait, aurait quitté pour toi,
 Tout dans le monde entier, tout, hors elle et mon roi.
 Je ne veux point en lâche appaïser ta vengeance,
 Je suis ton ennemi, je suis en ta puissance,
 L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié,
 Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié.
 Aussi-bien, tu ne peux t'assurer ta conquête,
 Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
 A la face des cieux je lui donne ma foi;
 Je te fais de nos vœux le témoin, malgré toi.
 Frappe, et qu'après ce coup, ta cruauté jalouse
 Traîne aux pieds des autels ta sœur et mon épouse.
 Frappe, dis-je: oses-tu?

V E N D O M E.

Traître!... c'en est assez;
 Qu'on l'ôte de mes yeux; Soldats, obéissez.

A D E L A I D E.

Non, demeurez, cruels; Ah! Prince, est-il possible
 Que la nature en vous trouve une ame inflexible?

Théâtre. Tom. II.

O

(à Vendome.)

Nemours..... frère inhumain, pouvez-vous oublier....

N E M O U R S à Adélaïde.

Vous êtes mon épouse et daignez le prier!

(à Vendome.)

Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même;

Je suis vengé de toi: l'on te hait, et l'on m'aime.

A D E L A I D E.

Ah! cher Prince!... ah! Seigneur, voyez à vos genoux...

V E N D O M E.

(aux gardes.)

(à Adélaïde.)

Qu'on m'en réponde: allez. Madame, levez-vous;

Je suis assez instruit du soin qui vous engage,

Je n'en demande point un nouveau témoignage.

Vos pleurs auprès de moi font d'un puissant secours;

Allez, rentrez, Madame.

A D E L A I D E.

O Ciel, sauvez Nemours!

S C E N E I V.

V E N D O M E.

S U R qui faut-il d'abord que ma vengeance éclate?

Que je te vais punir... Adélaïde... ingrate,

Qui joint la haine au crime, et la fourbe aux rigueurs.

Eh quoi? je te déteste, et verse encor des pleurs!

Quoi, même en m'irritant tu m'attendris encore,

Tu déchires mon ame, et ma fureur t'adore!

Frère indigne du jour, tu m'as seul outragé;

Et mon bras dans ton sang n'est point encor plongé!

.....

Ainsi donc ma bonté, ma flamme était trahie.

Par qui? par des ingrats dont j'ai sauvé la vie!

Par un frère! ah, perfide! ah, déplaisir mortel!

Qui des deux dans mon cœur est le plus criminel?

.....

Qu'il meure; vengeons-nous: c'est lui, c'est le perfide,

Dont les mains m'ont frayé la route au parricide.

Et toi, le prix du crime, et que j'aimais en vain,

Je cours te retrouver, mais fa tête à la main.

S C E N E V.

V E N D O M E , C O U C Y.

C O U C Y.

Q U E votre vertu, Prince, ici se renouvelle:

Recevez de ma bouche une triste nouvelle,

Apprenez...

V E N D O M E.

Je fais tout: je fais qu'on me trahit.

Nemours, l'ingrat, le traître!

C O U C Y.

Eh quoi? qui vous a dit?

V E N D O M E.

Avec quel artifice, avec quelle bassesse

Ils ont trompé tous deux ma crédule tendresse!

Cruelle Adélaïde!

C O U C Y.

Ah! qu'entends-je à mon tour?

Je vous parle de guerre, et vous parlez d'amour?

Votre sort se décide, et vous brûlez encore?

Le roi sous ces remparts arrive avec l'aurore;

La force et l'artifice ont uni leurs efforts;

Le trouble est au-dedans, le péril au-dehors.

Je vois des citoyens la constance ébranlée,

Leur ame vers le roi semble être rappelée;

Soit qu'enfin le malheur et le nom de ce roi

Dans leurs cœurs fatigués retrouve un peu de foi,

Soit que plutôt Nemours, en faveur de son maître,

Ait préparé ce feu qui commence à paraître.

V E N D O M E.

Nemours! de tous côtés le perfide me nuit.

Par-tout il ma trompé, par-tout il me poursuit.

Mon frère!

C O U C Y.

Il n'a rien fait que votre heureuse audace
 N'eût tenté dans la guerre, et n'eût fait à sa place.
 Mais, quoi qu'il ait osé, quels que soient ses desseins,
 Songez à vous, Seigneur, et faites vos destins.
 Vous pouvez conjurer ou braver la tempête;
 Quoi que vous ordonniez, ma main est toute prête.
 Commandez: voulez-vous, par un secret traité,
 Appaiser avec gloire un monarque irrité?
 Je me rends dans son camp, je lui parle, et j'espère
 Signer en votre nom cette paix salutaire.
 Voulez-vous sur ces murs attendre son courroux?
 Je revole à la brèche, et j'y meurs près de vous.
 Prononcez, mais sur tout, songez que le temps presse.

V E N D O M E.

Oui, je me fie à vous, et j'ai votre promesse
 Que vous immolerez à mon amour trahi
 Le rival insolent pour qui j'étais haï.
 Allez venger ma flamme, allez servir ma haine.
 Le lâche est découvert, on l'arrête, on l'entraîne;
 Je le mets dans vos mains, et vous m'en répondez.
 Conduisez-le à la tour où vous seul commandez;
 Là, sans perdre de temps, qu'on frappe ma victime,
 Dans son indigne sang lavez son double crime.
 On l'aime, il est coupable, il faut qu'il meure; et moi,
 Je vais chercher la mort, ou la donner au roi.

C O U C Y.

L'arrêt est-il porté? . . . Ferme en votre colère,
 Voulez-vous en effet la mort de votre frère?

V E N D O M E.

Si je la veux, grand Dieu! il la fut mériter;
 Si ma vengeance est juste! en pouvez-vous douter?

C O U C Y.

Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice!

V E N D O M E.

Oui, j'attendais de vous une prompte justice,
 Mais je n'en veux plus rien, puisque vous hésitez;
 Vos froideurs sont un crime à mes vœux irrités.

J'attendais plus de zèle et veux moins de prudence,
 Et qui doit me venger, me trahit s'il balance.
 Je suis bien malheureux, bien digne le pitié!
 Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié!
 Ah! trop heureux Dauphin, que je te porte envie!
 Ton amitié du moins n'a pas été trahie;
 Et Tanguy du Châtel, quand tu fus offensé,
 T'a servi sans scrupule, et n'a pas balancé.
 Allez, Vendome encor, dans le fort qui le presse,
 Trouvera des amis qui tiendront leur promesse.
 D'autres me vengeront et n'allégueront pas
 Une fausse vertu, l'excuse des ingrats.

C O U C Y.

Non, Prince, je me rends, et soit crime ou justice,
 Vous ne vous plaindrez pas que Coucy vous trahisse.
 Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi,
 Dans de pareils momens, vous éprouviez la foi;
 Et vous reconnaîtrez, au succès de mon zèle,
 Si Coucy vous aimait, et s'il vous fut fidèle.

V E N D O M E.

Ah! je vous reconnais: vengez-moi, vengez-vous.
 Perdez un ennemi qui nous trahissait tous.
 Qu'à l'instant de sa mort, à mon impatience
 Le canon des remparts annonce ma vengeance.
 Courez: j'irai moi-même annoncer son trépas
 A l'odieux objet dont j'aimai les appas.
 Volez: que vois-je? arrête. Hélas! c'est elle encore.

S C E N E V I.

V E N D O M E , C O U C Y , A D E L A I D E .

A D E L A I D E .

E C O U T E Z - M O I , Coucy, c'est vous seul que j'implore.

V E N D O M E à Coucy.

Non; fuis, ne l'entends pas, ou tu vas me trahir;
 Fuis . . . mais attends mon ordre avant de me servir.

A D E L A I D E à Coucy.

Quel est cet ordre affreux ? cruel ! qu'allez-vous faire ?

C O U C Y.

Croyez-moi, c'est à vous de fléchir sa colère ;
Vous pouvez tout.

S C E N E V I I.

V E N D O M E, A D E L A I D E.

A D E L A I D E.

C R U E L ! pardonnez à l'effroi
Qui me ramène à vous, qui parle malgré moi.
Je n'en suis pas maîtresse, éplorée et confuse,
Ce n'est pas que d'un crime, hélas ! je vous accuse ;
Non, vous ne ferez point, Seigneur, assez cruel
Pour tremper votre main dans le sang fraternel.
Je le crains cependant : vous voyez mes alarmes ;
Ayez pitié d'un frère, et regardez mes larmes.
Vous baïssez devant moi ce visage interdit !
Ah Ciel ! sur votre front son trépas est écrit !
Auriez-vous résolu ce meurtre abominable ?

V E N D O M E.

Oui, tout est préparé pour la mort du coupable.

A D E L A I D E.

Quoi, la mort !

V E N D O M E.

Vous pouvez disposer de ses jours ;
Sauvez-le, sauvez-moi . . .

A D E L A I D E.

Je sauverais Nemours !
Ah ! parlez, j'obéis : parlez, que faut-il faire ?

V E N D O M E.

Je ne puis vous haïr, et, malgré ma colère,
Je sens que vous régnez dans ce cœur ulcéré,
Par vous toujours vaincu, toujours désespéré.

Je brûle encor pour vous, cruelle que vous êtes,
Ecoutez ; mes fureurs vont être satisfaites ;
Et votre ordre à l'instant suspend le coup mortel.
Voilà ma main : venez, sa grâce est à l'autel.

A D E L A I D E.

Moi, Seigneur !

V E N D O M E.

Il mourra.

A D E L A I D E.

Moi, que je le trahisse !

Arrêtez . . .

V E N D O M E.

Répondez.

A D E L A I D E.

Je ne puis.

V E N D O M E.

Qu'il périsse.

A D E L A I D E.

Arrêtez . . . je consens . . .

V E N D O M E.

Un mot fait nos destins ;

Achevez.

A D E L A I D E.

Je consens . . . de périr par vos mains.
Rien ne vous lie à moi, je vous suis étrangère ;
Baignez-vous dans mon sang, mais sauvez votre frère ;
Ce frère en son enfance avec vous élevé,
Qu'au périls de vos jours vous eussiez conservé,
Que vous aimiez, hélas ! qui sans doute vous aime.
Que dis-je ? en ce moment n'en croyez que vous-même :
Rentrez dans votre cœur, examinez les traits
Que la main du devoir y grava pour jamais.
Regardez-y Nemours . . . voyez s'il est possible
Qu'on garde à ce héros un courroux inflexible,
Si l'on peut le haïr . . .

V E N D O M E.

Ah ! c'est trop me braver ;
Et c'est trop me forcer moi-même à m'en priver.

Votre amour le condamne, et ce dernier outrage
A redoublé son crime, et ma honte et ma rage.
Je vais...

A D E L A I D E.

Au nom du Dieu que nous adorons tous,
Seigneur, écoutez - moi...

S C E N E V I I I.

V E N D O M E, A D E L A I D E, un Officier.

L' O F F I C I E R.

S E I G N E U R, songez à vous :
De lâches citoyens une foule ennemie,
Par vos périls nouveaux contre vous enhardie,
Lève enfin dans ces murs un front séditieux.
La trahison éclate, elle marche en ces lieux ;
Ils s'assemblent en foule, ils veulent reconnaître
Et Nemours pour leur chef, et Charles pour leur maître.
Au pied de la tour même ils demandent Nemours.

V E N D O M E.

Il leur fera rendu, c'en est fait, et j'y cours.
Il vous faut donc, cruelle, immoler vos victimes,
Et je vais commencer votre ouvrage et mes crimes.

S C E N E I X.

A D E L A I D E, T A I S E.

A D E L A I D E.

Ah, barbare ! ah, tyran ! que faire, où recourir ?
Quel secours implorer ! Nemours, tu vas périr !
On me retient : on craint la douleur qui m'enflamme.
(aux soldats.)
Cruels, si la pitié peut entrer dans votre ame,

Allez chercher Coucy, courez sans différer ;
Allez, que je lui parle avant que d'expirer.

T A I S E.

Hélas ! et de Coucy que pouvez - vous attendre ?

A D E L A I D E.

Puisqu'il a vu Nemours, il le saura défendre.
Je fais quel est Coucy, son cœur est vertueux,
Le crime s'épouvante et fuit devant ses yeux ;
Il ne permettra pas cette horrible injustice.

T A I S E.

Hé ! qui fait si lui-même il n'en est point complice !
Vous voyez qu'à Vendome il veut tout immoler ;
Sa froide politique a craint de vous parler.
Il soupira pour vous, et sa flamme outragée
Par les crimes d'un autre aime à se voir vengée.

A D E L A I D E.

Quoi ! de tous les côtés on me perce le cœur !
Quoi ! chez tous les humains l'amour devient fureur !
Cher Nemours, cher amant, ma bouche trop fidelle
Vient donc de prononcer ta sentence mortelle !
(aux gardes.)

Hé bien, souffrez du moins que ma timide voix
S'adresse à votre maître une seconde fois,
Que je lui parle.

T A I S E.

Hé quoi ? votre main se prépare
A s'unir aux autels à la main d'un barbare ?
Pourriez - vous ?

A D E L A I D E.

Je peux tout dans cet affreux moment,
Et je aurai sauver ma gloire et mon amant.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

V E N D O M E , Suite.

V E N D O M E .

H E bien , leur troupe indigne est-elle terrassée ?

U N O F F I C I E R .

Seigneur , ils vous ont vu ; leur foule est dispersée.

V E N D O M E .

Ce soldat qu'en secret vous m'avez amené ,

Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné ?

L' O F F I C I E R .

Vers la tour , à grands pas , vous voyez qu'il s'avance.

V E N D O M E .

Je vais donc à la fin jouir de ma vengeance.

Allez , qu'on se prépare à des périls nouveaux ;

Que sur nos murs sanglans on porte nos drapeaux.

Hâtez-vous , déployez l'appareil de la guerre ;

Qu'on allume ces feux renfermés sous la terre.

Que l'on vole à la brèche , et s'il nous faut périr ,

Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(il reste seul .)

Le sang , l'indigne sang qu'a demandé ma rage ,

Sera du moins pour moi le signal du carnage.

Vainement à Coucy je m'étais confié :

Ai-je pu m'en remettre à sa faible amitié ,

A son esprit tranquille , à sa vertu sauvage ,

Qui ne fait ni sentir ni venger mon outrage ?

Un bras vulgaire et sûr va punir mon rival.

.....

Et cette même main va chercher dans son flanc

La moitié de moi-même , et le sang de mon sang.

Autour de moi , grand Dieu ! que j'ai creusé d'abymes !

Que l'amour m'a changé , qu'il me coûte de crimes !

Remords toujours puiffans , toujours en vain bannis ,

Je voulais me venger , c'est moi que je punis.

Funeste passion dont la fureur m'égare !

Non , je n'étais pas né pour devenir barbare.

Je sens combien le crime est un fardeau cruel ,

.....

S C E N E I I I .

.....

V E N D O M E

O U I , j'ai tué mon frère , et l'ai tué pour vous.

Sans vous je l'eusse aimé ; sans ma funeste flamme ,

La nature et le sang triomphaient dans mon ame.

Je n'ai pris qu'en vos yeux le malheureux poison

Qui m'ôta l'innocence , ainsi que la raison.

Vengez sur ce barbare , indigne de vous plaire ,

Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

A D E L A I D E .

Nemours est mort... Nemours !

V E N D O M E .

Oui , mais c'est de ta main

Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

A D E L A I D E .

Ote-toi de ma vue...

V E N D O M E .

Achève ta vengeance ;

Ma mort doit la finir , mon remords la commence.

A D E L A I D E.

Va, porte ailleurs ton crime et ton vain désespoir,
Et laisse-moi mourir sans l'horreur de te voir.

V E N D O M E.

Cette horreur est trop juste, elle m'est trop bien due,
Je vais te délivrer de ma funeste vue;
Je vais, plein d'un amour qui, même en ce moment,
Est de tous mes forfaits le plus grand châtement,
Je vais mêler ce sang qu'Adélaïde abhorre,
Au sang que j'ai versé, mais qui m'est cher encore.

A D E L A I D E.

Nemours n'est plus; arrête, exécration affaïné,
Réunis deux amans: tu me retiens en vain;
Montre, que cette épée....

V E N D O M E.

Hé bien, Adélaïde,
Prends ce fer, arme-toi... mais contre un parricide:
Je ne méritais pas de mourir de tes coups....
Que ma main les conduise....

S C E N E V.

V E N D O M E, A D E L A I D E, C O U C Y.

.....
.....
.....

V E N D O M E.

Hélas! je te l'avoue, oui, dans ma frénésie,
Moi-même à mon rival j'eusse arraché la vie.
Je n'étais plus à moi; ce délire odieux
Précipitait ma rage, et m'aveuglait les yeux.
L'amour, le fol amour, de mes sens toujours maître,
En m'ôtant la raison, m'eût excusé peut-être,
Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
Toi, dont j'ai craint cent fois l'esprit ferme et rigide,
Avec tranquillité commettre un parricide!

A D E L A I D E.

Barbare!

C O U C Y.

Ainsi l'horreur et l'exécration,
Qui suivent de si près cette indigne action,
D'un repentir utile ont pénétré votre ame;
Et, malgré tout l'excès de votre injuste flamme,
Au prix de votre sang vous voudriez sauver
Ce sang dont vos fureurs ont voulu vous priver?

V E N D O M E.

Plût au ciel être mort avant ce coup funeste!

A D E L A I D E.

Ah! cessez des regrets que ma douleur déteste:
Tournez sur moi vos mains, achevez vos fureurs.

C O U C Y.

(à Vendome.) (à Adélaïde.)

Conservez vos remords: Et vous, séchez vos pleurs.

V E N D O M E.

Coucy, que dites-vous?

A D E L A I D E.

Quel bonheur, quel mystère?

C O U C Y, en faisant avancer Nemours.

Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.

.....
.....
.....
.....

V E N D O M E.

Ah! mon appui, mon père!

C O U C Y.

Que j'aime à voir en vous cette douleur sincère.

V E N D O M E.

Nemours... mon frère... hélas! mon crime est devant moi:
Mes yeux n'osent encor se retourner vers toi:
De quel œil revois-tu ce monstre parricide?

N E M O U R S.

Je suis entre tes mains avec Adélaïde.

Non cœurs te font connus; et tu vas décider
De quel œil désormais je te dois regarder.

A D E L A I D E.

J'ai vu vos sentimens si purs, si magnanimes.

V E N D O M E.

J'étais né vertueux, vous avez fait mes crimes.

C O U C Y.

Ah! ne rappelez plus cet affreux souvenir.

N E M O U R S.

Quel est donc ton dessein? parle.

V E N D O M E

De me punir.

.....
.....
.....

V E N D O M E

Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et ma perte!
Eloignez-vous plutôt et fuyez-moi tous deux;
Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux.
De ce cœur malheureux ménagez la blessure;
Ce n'est qu'en frémissant qu'il cède à la nature.
Craignez mon repentir, profitez d'un effort
Plus douloureux pour moi, plus cruel que la mort.

S C E N E V I et dernière.

VENDOME, NEMOURS, COUCY, Officier des Gardes.

L'OFFICIER.

SEIGNEUR, qu'à vos guerriers votre ordre se déclare:
Le roi paraît, il marche, et l'affaut se prépare.

C O U C Y.

Hé bien, Seigneur?

N E M O U R S.

Mon frère, à quoi te résous-tu?

N'est-ce donc qu'à demi que ton cœur s'est rendu?

Ta générosité vient de me faire grâce,

Ne veux-tu pas souffrir que ton roi te la fasse?

Veux-tu haïr la France et perdre ton pays,

Pour de fiers étrangers qui nous ont tant hais?

Es-tu notre ennemi? ton maître est à tes portes:

Hé bien.

V E N D O M E.

Je suis Français, mon frère, tu l'emportes:

Va, mon cœur est vaincu, je me rends tout entier.

Je veux oublier tout, et tout sacrifier.

Trop fortunés époux, oui! mon ame attendrie, etc.

Fin des Variantes d'Adélaïde du Guesclin.

A M E L I E
O U
LE DUC DE FOIX,

T R A G E D I E.

Représentée au mois de décembre 1752.

AMELIE

Théâtre. Tom. II.

R

P E R S O N N A G E S.

Le Duc de FOIX.

AMELIE.

VAMIR, frère du Duc de Foix.

LISOIS.

TAISE, confidente d'Amélie.

Un Officier du Duc de Foix.

EMAR, confident de Vamir.

La scène est dans le palais du duc de Foix.

A M E L I E

O U

LE DUC DE FOIX,

T R A G E D I E.

A C T E P R E M I E R.

S C E N E P R E M I E R E.

A M E L I E, L I S O I S.

L I S O I S.

- * SOUFFREZ qu'en arrivant dans ce séjour d'alarmes,
* Je dérobe un moment au tumulte des armes.
Le grand cœur d'Amélie est du parti des rois;
Contre eux, vous le savez, je fers le duc de Foix;
Ou plutôt je combats ce redoutable Maire,
Ce Pepin qui du trône heureux dépositaire,
En subjuguant l'Etat, en soutient la splendeur,
Et de Thiéri son maître ose être protecteur.
Le duc de Foix ici vous tient sous sa puissance:
J'ai de sa passion prévu la violence;
Et sur lui, sur moi-même, et sur votre intérêt,
Je viens ouvrir mon cœur, et dicter mon arrêt.
* Ecoutez - moi, Madame, et vous pourrez connaître
* L'ame d'un vrai soldat, digne de vous, peut-être.

A M E L I E.

- * Je fais quel est Lisois : sa noble intégrité
- * Sur ses lèvres toujours plaça la vérité.
- * Quoi que vous m'annonciez, je vous croirai sans peine.

L I S O I S.

- * Sachez que si dans Foix mon zèle me ramène,
Si de ce Prince altier j'ai suivi les drapeaux,
Si je cours pour lui seul à des périls nouveaux,
- * Je n'approuvai jamais la fatale alliance
Qui le foumet au Maure et l'enlève à la France.
- * Mais dans ces temps affreux de discorde et d'horreur,
* Je n'ai d'autre parti que celui de mon cœur :
- * Non que pour ce héros mon ame prévenue
* Prétende à ses défauts fermer toujours ma vue ;
- * Je ne m'aveugle pas, je vois avec douleur
* De ses emportemens l'indiscrete chaleur ;
- * Je vois que de ses sens l'impétueuse ivresse
* L'abandonne aux excès d'une ardente jeunesse ;
- * Et ce torrent fougueux, que j'arrête avec soin,
* Trop souvent me l'arrache, et l'emporte trop loin :
- * Mais il a des vertus qui rachètent ses vices :
- * Eh ! qui saurait, Madame, où placer ses services,
* S'il ne nous fallait fuivre, et ne chérir jamais
- * Que des cœurs sans faiblesse, et des princes parfaits ?
- * Tout le mien est à lui ; mais enfin cette épée
* Dans le sang des Français à regret s'est trempée.
Je voudrais à l'Etat rendre le duc de Foix.

A M E L I E.

Seigneur, qui le peut mieux que le sage Lisois ?
Si ce Prince égaré chérit encor sa gloire,
C'est à vous de parler, et c'est vous qu'il doit croire.
Dans quel affreux parti s'est-il précipité !

L I S O I S.

- * Je ne peux à mon choix fléchir sa volonté.
- * J'ai souvent, de son cœur aigrissant les blessures,
* Révolté sa fierté par des vérités dures :
- * Vous seule à votre roi le pourriez rappeler,
* Et c'est de quoi surtout je cherche à vous parler.
Dans des temps plus heureux j'osai, belle Amélie,
Consacrer à vos lois le reste de ma vie ;
- * Je crus que vous pouviez, approuvant mon dessein,
* Accepter sans mépris mon hommage et ma main ;
Mais à d'autres destins je vous vois réservée.
Par les Maures cruels dans Leucate enlevée,
Lorsque le fort jaloux portait ailleurs mes pas,
Cet heureux duc de Foix vous sauva de leurs bras :
- * La gloire en est à lui, qu'il en ait le salaire ;
* Il a par trop de droits mérité de vous plaire :
- * Il est prince, il est jeune, il est votre vengeur ;
* Ses bienfaits et son nom, tout parle en sa faveur :
- * La justice et l'amour vous pressent de vous rendre.
* Je n'ai rien fait pour vous, je n'ai rien à prétendre :
- * Je me tais... Cependant s'il faut vous mériter,
* A tout autre qu'à lui j'irais vous disputer.
- * Je céderais à peine aux enfans des rois même ;
* Mais ce prince est mon chef : il me chérit, je l'aime :
- * Lisois, ni vertueux, ni superbe à demi,
* Aurait bravé le prince, et cède à son ami.
- * Je fais plus, de mes sens maîtrisant la faiblesse,
* J'ose de mon rival appuyer la tendresse,
* Vous montrer votre gloire, et ce que vous devez
* Au héros qui vous sert, et par qui vous vivez.
- * Je verrai d'un œil sec, et d'un cœur sans envie,
* Cet hymen qui pouvait empoisonner ma vie.

P §

- * Je réunis pour vous mon service et mes vœux ;
- * Ce bras qui fut à lui combatta pour tous deux :
- * Voilà mes sentimens. Si je me sacrifie ,
- * L'amitié me l'ordonne , et surtout la patrie.
- * Songez que si l'hymen vous range sous sa loi ,
- * Si le prince est à vous , il est à votre roi.

A M E L I E.

- * Qu'avec étonnement , Seigneur , je vous contemple !
- * Que vous donnez au monde un rare et grand exemple !
- * Quoi , ce cœur (je le crois sans feinte et sans détour)
- * Connait l'amitié seule , et peut braver l'amour !
- * Il faut vous admirer , quand on fait vous connaître ;
- * Vous servez votre ami , vous servirez mon maître ;
- * Un cœur si généreux doit penser comme moi :
- * Tous ceux de votre sang font l'appui de leur roi.
- * Hé bien , de vos vertus je demande une grâce.

L I S O I S.

- * Vos ordres sont sacrés , que faut-il que je fasse ?

A M E L I E.

- * Vos conseils généreux me pressent d'accepter
- * Ce rang dont un grand prince a daigné me flatter.
- * Je ne me cache point combien son choix m'honore ;
- * J'en vois toute la gloire ; et quand je songe encore ,
- * Qu'avant qu'il fût épris de ce funeste amour ,
- * Il daigna me sauver et l'honneur et le jour ;
- * Tout ennemi qu'il est de son roi légitime ,
- * Tout allié du Maure , et protecteur du crime ,
- * Accablée à ses yeux du poids de ses bienfaits ,
- * Je crains de l'affliger , Seigneur , et je me tais.
- * Mais , malgré son service et ma reconnaissance ,
- * Il faut par des refus répondre à sa constance.

- * Sa passion m'afflige ; il est dur à mon cœur ,
- * Pour prix de ses bontés , de causer son malheur :
- Non , Seigneur , il lui faut épargner cet outrage.
- Qui pourrait mieux que vous gouverner son courage ?
- Est-ce à ma faible voix d'annoncer son devoir ?
- Je suis loin de chercher ce dangereux pouvoir.
- Quel appareil affreux ! quel temps pour l'hyménée !
- * Des armes de mon roi la ville environnée
- N'attend que des assauts , ne voit que des combats ;
- Le sang de tous côtés coule ici sous mes pas.
- Armé contre mon maître , armé contre son frère !
- Que de raisons !... Seigneur , c'est en vous que j'espère.
- Pardonnez... achevez vos desseins généreux ;
- Qu'il me rende à mon roi , c'est tout ce que je veux.
- Ajoutez cet effort à l'effort que j'admire ;
- Vous devez sur son cœur avoir pris quelqu'empire.
- Un esprit mâle et ferme , un ami respecté ,
- Fait parler le devoir avec autorité ;
- Ses conseils sont des lois.

L I S O I S.

Il en est peu , Madame ,

- Contre les passions qui subjuguent son ame ;
- Et son emportement a droit de m'alarmer.
- Le prince est soupçonneux , et j'osai vous aimer.
- Quels que soient les ennuis dont votre cœur soupire ,
- Je vous ai déjà dit ce que j'ai dû vous dire.
- Laissez-moi ménager son esprit ombrageux ;
- Je crains d'effaroucher ses feux impétueux ;
- * Je fais à quels excès irait sa jalousie ,
- * Quel poison mes discours répandraient sur sa vie :
- * Je vous perdrais peut-être , et mes soins dangereux ,
- * Madame , avec un mot feraient trois malheureux.

- * Vous, à vos intérêts rendez-vous moins contraire,
- * Pesez sans passion l'honneur qu'il vous veut faire :
- * Moi, libre entre vous deux, souffrez que dès ce jour,
- * Oubliant à jamais le langage d'amour,
- * Tout entier à la guerre, et maître de mon ame,
- * J'abandonne à leur sort, et vos vœux, et sa flamme.
- * Je crains de l'outrager, je crains de vous trahir ;
- * Et ce n'est qu'aux combats que je dois le servir.
- * Laissez-moi d'un soldat garder le caractère,
- * Madame; et puisqu'enfin la France vous est chère,
- * Rendez-lui ce héros, qui ferait son appui.
- * Je vous laisse y penser, et je cours près de lui.

SCENE II.

A M E L I E, T A I S E.

A M E L I E.

AH ! s'il faut à ce prix le donner à la France,
Un si grand changement n'est pas en ma puissance,
Taïse, et cet hymen est un crime à mes yeux.

T A I S E.

- Quoi ! le Prince à ce point vous ferait odieux ?
- * Quoi ! dans ces tristes temps de ligue et de haines,
 - * Qui confondent des droits les bornes incertaines,
 - * Où le meilleur parti semble encor si douteux,
 - * Où les enfans des rois sont divisés entr'eux,
 - * Vous qu'un astre plus doux semblait avoir formée
Pour l'unique douceur d'aimer et d'être aimée,

- Pouvez-vous n'opposer qu'un sentiment d'horreur
Aux soupirs d'un héros, qui fut votre vengeur ?
Vous savez que ce prince au rang de ses ancêtres
Compte les premiers rois que la France eut pour maîtres.
D'un puissant apanage il est né souverain ;
Il vous aime, il vous sert, il vous offre sa main.
Ce rang à qui tout cède, et pour qui tout s'oublie,
Brigué par tant d'appas, objet de tant d'envie,
- * Ce rang qui touche au trône, et qu'on met à vos pieds,
 - * Peut-il causer les pleurs dont vos yeux sont noyés ?

A M E L I E.

Quoi, pour m'avoir sauvée, il faudra qu'il m'opprime !
De son fatal secours je serai la victime !
Jé lui dois tout sans doute, et c'est pour mon malheur.

T A I S E.

C'est être trop injuste.

A M E L I E.

Hé bien, connais mon cœur,
Mon devoir, mes douleurs, le destin qui me lie ;
Je mets entre tes mains le secret de ma vie :
De ta foi désormais c'est trop me défier,
Et je me livre à toi pour me justifier.
Vois combien mon devoir à ses vœux est contraire ;
Mon cœur n'est point à moi, ce cœur est à son frère.

T A I S E.

Quoi ! ce vaillant Vamir ?

A M E L I E.

Nos fermens mutuels
Devançaient les fermens réservés aux autels.
J'attendais, dans Leucate en secret retirée,
Qu'il y vint dégager la foi qu'il m'a jurée,

Quand les Maures cruels , inondant nos déserts ,
 Sous mes toits embrasés me chargèrent de fers.
 Le Duc est l'allié de ce peuple indomptable ;
 Il me sauva , Taïse , et c'est ce qui m'accable.
 Mes jours à mon amant seront-ils réservés ?
 * Jours tristes , jours affreux , qu'un autre a conservés !

T A Ï S E.

Pourquoi donc , avec lui vous obstinant à feindre ,
 Nourrir en lui des feux qu'il vous faudrait éteindre ?
 Il eût pu respecter ces saints engagements ;
 Vous eussiez mis un frein à ses emportemens.

A M E L I E.

Je ne le puis ; le ciel , pour combler mes misères ,
 Voulut l'un contre l'autre animer les deux frères.
 Vamir toujours fidèle à son maître , à nos lois ,
 A contre un révolté vengé l'honneur des rois.
 De son rival altier tu vois la violence ;
 J'oppose à ses fureurs un douloureux silence.
 Il ignore du moins , qu'en des temps plus heureux ,
 Vamir a prévenu ses desseins amoureux :
 S'il en était instruit , sa jalousie affreuse
 Le rendrait plus à craindre , et moi plus malheureuse.
 C'en est trop , il est temps de quitter ses Etats :
 Fuyons des ennemis , mon roi me tend les bras.
 Ces prisonniers , Taïse , à qui le sang te lie ,
 De ces murs en secret méditent leur sortie :
 Ils pourront me conduire , ils pourront m'escorter ;
 Il n'est point de péril que je n'ose affronter.
 Je hasarderai tout , pourvu qu'on me délivre
 De la prison illustre où je ne saurais vivre.

T A Ï S E.

Madame , il vient à vous.

A M E L I E.

Je ne puis lui parler ,
 Il verrait trop mes pleurs toujours prêts à couler.
 Que ne puis-je à jamais éviter sa poursuite !

S C È N E I I I.

LE DUC DE FOIX , LISOIS , TAÏSE.

L E D U C à Taïse.

E S T - C E elle qui m'échappe ? est-ce elle qui m'évite ?
 Taïse , demeurez ; vous connaissez trop bien
 Les transports douloureux d'un cœur tel que le mien.
 Vous savez si je l'aime , et si je l'ai servie ,
 Si j'attends d'un regard le destin de ma vie.
 Qu'elle n'étende pas l'excès de son pouvoir
 Jusqu'à porter ma flamme au dernier désespoir :
 Je hais ces vains respects , cette reconnaissance ,
 Que sa froideur timide oppose à ma constance.
 Le plus léger délai m'est un cruel refus ,
 Un affront que mon cœur ne pardonnera plus.
 C'est en vain qu'à la France , à son maître fidèle ,
 Elle étale à mes yeux le faste de son zèle ;
 Il est temps que tout cède à mon amour , à moi ,
 Qu'elle trouve en moi seul sa patrie et son roi.
 Elle me doit la vie , et jusqu'à l'honneur même ;
 Et moi je lui dois tout , puisque c'est moi qui l'aime.
 Unis par tant de droits , c'est trop nous séparer ;
 L'autel est prêt , j'y cours ; allez l'y préparer.

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS.

LISOIS.

SEIGNEUR, songez-vous bien que de cette journée
Peut-être de l'Etat dépend la destinée ?

LE DUC.

Oui, vous me verrez vaincre ou mourir son époux.

LISOIS.

L'ennemi s'avançait, et n'est pas loin de nous.

LE DUC.

Je l'attends sans le craindre, et je vais le combattre.
Crois-tu que ma faiblesse ait pu jamais m'abattre ?
Penses-tu que l'amour, mon tyran, mon vainqueur,
De la gloire en mon ame ait étouffé l'ardeur ?
Si l'ingrate me hait, je veux qu'elle m'admire ;
Elle a sur moi sans doute un souverain empire :
Et n'en a point assez pour flétrir ma vertu.
Ah ! trop sévère ami, que me reproches-tu ?
Non, ne me juge point avec tant d'injustice.
* Est-il quelque Français que l'amour avilisse ?
* Amans, aimés, heureux, ils vont tous aux combats,
Et du sein du bonheur ils volent au trépas.
Je mourrai digne au moins de l'ingrate que j'aime.

LISOIS.

Que mon prince plutôt soit digne de lui-même !
Le salut de l'Etat m'occupait en ce jour ;
Je vous parle du vôtre, et vous parlez d'amour !

Seigneur, des ennemis j'ai visité l'armée ;
Déjà de tous côtés la nouvelle est semée
Que Vamir votre frère est armé contre nous.
Je fais que dès long-temps il s'éloigna de vous.
Vamir ne m'est connu que par la renommée :
Mais, si par le devoir, par la gloire animée,
Son ame écoute encor ces premiers sentimens
Qui l'attachaient à vous dans la fleur de vos ans,
Il peut vous ménager une paix nécessaire ;
Et mes soins. . .

LE DUC.

Moi, devoir quelque chose à mon frère !
Près de mes ennemis mendier sa faveur !
Pour le haïr sans doute il en coûte à mon cœur ;
Je n'ai point oublié notre amitié passée ;
Mais puisque ma fortune est par lui traversée,
Puisque mes ennemis l'ont détaché de moi ;
Qu'il reste au milieu d'eux, qu'il serve sous un roi,
Je ne veux rien de lui.

LISOIS.

Votre fière constance
D'un monarque irrité brave trop la vengeance.

LE DUC.

Quel monarque ? un fantôme, un prince efféminé,
Indigne de sa race, esclave couronné,
Sur un trône avili soumis aux lois d'un Maire ?
De Pepin son tyran je crains peu la colère ;
Je déteste un sujet qui croit m'intimider,
Et je méprise un roi qui n'ose commander :
Puisqu'il laisse usurper sa grandeur souveraine,
Dans mes Etats au moins je soutiendrai la mienne.

Ce cœur est trop altier pour adorer les lois ;
De ce Maire insolent, l'oppresser de ses rois ;
Et Clovis, que je compte au rang de mes ancêtres,
N'apprit point à ses fils à ramper sous des maîtres.
Les Arabes du moins s'arment pour me venger,
Et tyran pour tyran, j'aime mieux l'étranger.

L I S O I S.

Vous haïssez un Maire, et votre haine est juste ;
Mais ils ont des Français sauvé l'Empire auguste,
Tandis que nous aidons l'Arabe à l'opprimer ;
Cette triste alliance a de quoi m'alarmer ;
Nous préparons peut-être un avenir horrible.
L'exemple de l'Espagne est honteux et terrible ;
Ces brigands Africains sont des tyrans nouveaux,
Qui font servir nos mains à creuser nos tombeaux.
Ne vaudrait-il pas mieux fléchir avec prudence ?

L E D U C.

Non, je ne peux jamais implorer qui m'offense.

L I S O I S.

Mais vos vrais intérêts, oubliés trop long-temps...

L E D U C.

Mes premiers intérêts sont mes ressentimens.

L I S O I S.

Ah ! vous écoutez trop l'amour et la colère.

L E D U C.

Je le fais, je ne peux fléchir mon caractère.

L I S O I S.

On le peut, on le doit, je ne vous flatte pas ;
Mais, en vous condamnant je suivrai tous vos pas.
Il faut à son ami montrer son injustice,
* L'éclairer, l'arrêter au bord du précipice.

* Je l'ai dû, je l'ai fait, malgré votre courroux,
* Vous y voulez tomber ; et j'y cours avec vous.

L E D U C.

Ami, que m'as-tu dit ?

L I S O I S.

Ce que j'ai dû vous dire.

Ecoutez un peu plus l'amitié qui m'inspire.
Quel parti prendrez-vous ?

L E D U C.

Quand mes brûlans desirs
Auront soumis l'objet qui brave mes soupirs ;
Quand l'ingrate Amélie, à son devoir rendue,
Aura remis la paix dans cette ame éperdue ;
Alors j'écouterai tes conseils généreux.
Mais jusqu'à ce moment fais-je ce que je veux ?
Tant d'agitations, de tumultes, d'orages,
Ont sur tous les objets répandu des nuages.
Puis-je prendre un parti ? puis-je avoir un dessein ?
Allons près du tyran qui seul fait mon destin ;
Que l'ingrate à son gré décide de ma vie,
Et nous déciderons du sort de la patrie.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

LE DUC DE FOIX *seul.*

O SERA-T-ELLE encor refuser de me voir ?
 Ne craindra-t-elle point d'aigrir mon désespoir ?
 Ah ! c'est moi seul ici qui tremble de déplaire,
 Ame superbe et faible ! esclave volontaire !
 Cours aux pieds de l'ingrate abaisser ton orgueil ;
 Vois tes jours dépendans d'un mot et d'un coup d'œil.
 Lâche, consumes-les dans l'éternel passage
 Du dépit aux respects, et des pleurs à la rage.
 Pour la dernière fois je prétends lui parler.
 Allons....

S C E N E II.

LE DUC, AMELIE, et TAISE *dans le fond.*

A M E L I E.

J'ESPERE encore, et tout me fait trembler.
 Vamir tenterait-il une telle entreprise ?
 Que de dangers nouveaux ! Ah ! que vois-je ? Taïse.

L E D U C.

J'ignore quel objet attire ici vos pas ;
 Mais vos yeux disent trop qu'ils ne me cherchent pas ;
 Quoi ! vous les détournez ? Quoi ! vous voulez encore
 Insulter aux tourmens d'un cœur qui vous adore ?

Et

Et de la tyrannie exerçant le pouvoir,
 Nourrir votre fierté de mon vain désespoir ?
 C'est à ma triste vie ajouter trop d'alarmes,
 Trop flétrir des lauriers arrosés de mes larmes,
 Et qui me tiendront lieu de malheur et d'affront,
 S'ils ne font par vos mains attachés sur mon front ;
 * Si votre incertitude, alarmant mes tendresses,
 * Peut encor démentir la foi de vos promesses.

A M E L I E.

* Je ne vous promis rien, vous n'avez point ma foi ;
 * Et la reconnaissance est tout ce que je dois.

L E D U C.

* Quoi ? lorsque de ma main je vous offrais l'hommage ?

A M E L I E.

* D'un si noble présent j'ai vu tout l'avantage ;
 * Et sans chercher ce rang, qui ne m'était pas dû,
 * Par de justes respects je vous ai répondu.
 * Vos bienfaits, votre amour, et mon amitié même,
 * Tout vous flattait sur moi d'un empire suprême ;
 * Tout vous a fait penser qu'un rang si glorieux,
 * Présenté par vos mains, éblouirait mes yeux.
 * Vous vous trompiez : il faut rompre enfin le silence :
 * Je vais vous offenser, je me fais violence ;
 * Mais réduite à parler, je vous dirai, Seigneur,
 * Que l'amour de mes rois est gravé dans mon cœur.
 Votre sang est auguste, et le mien est sans crime ;
 Il coula pour l'Etat, que l'étranger opprime.
 Cominge, mon aïeul, dans mon cœur a transmis
 * La haine qu'un Français doit à ses ennemis ;
 * Et sa fille jamais n'acceptera pour maître
 * L'ami de nos tyrans, quelque grand qu'il puisse être.

- * Voilà les sentimens que son sang m'a tracés,
- * Et s'ils vous font rougir, c'est vous qui m'y forcez.

LE DUC.

- * Je suis, je l'avourai, surpris de ce langage;
- * Je ne m'attendais pas à ce nouvel outrage,
- * Et n'avais pas prévu que le sort en courroux,
- * Pour m'accabler d'affronts, dût se servir de vous.
- * Vous avez fait, Madame, une secrète étude
- * Du mépris, de l'insulte et de l'ingratitude;
- * Et votre cœur enfin, lent à se déployer,
- * Hardi par ma faiblesse, a paru tout entier.
- * Je ne connaissais pas tout ce zèle héroïque,
- * Tant d'amour pour l'Etat, et tant de politique.
- * Mais vous qui m'outragez, me connaissez-vous bien?
- * Vous reste-t-il ici de parti que le mien?
- M'osez-vous reprocher une heureuse alliance,
- Qui fait ma fureté, qui soutient ma puissance,
- Sans qui vous géiriez dans la captivité,
- A qui vous avez dû l'honneur, la liberté?
- * Est-ce donc là le prix de vous avoir servie?

A M E L I E.

- * Oui, vous m'avez sauvée; oui, je vous dois la vie;
- * Mais de mes tristes jours ne puis-je disposer?
- * Me les conserveriez-vous pour les tyranniser?

LE DUC.

- * Je deviendrai tyran, mais moins que vous, cruelle;
- * Mes yeux lisent trop bien dans votre ame rebelle,
- * Tous vos prétextes faux m'apprennent vos raisons;
- * Je vois mon déshonneur, je vois vos trahisons.
- * Quel que soit l'insolent que ce cœur me préfère,
- * Redoutez mon amour, tremblez de ma colère:

- * C'est lui seul désormais que mon bras va chercher;
- * De son cœur tout sanglant j'irai vous arracher;
- * Et si, dans les horreurs du sort qui nous accable,
- * De quelque joie encor ma fureur est capable
- * Je la mettrai, perfide, à vous désespérer.

A M E L I E.

- * Non, Seigneur, la raison fera vous éclairer;
- * Non, votre ame est trop noble, elle est trop élevée
- * Pour opprimer ma vie, après l'avoir sauvée.
- * Mais si votre grand cœur s'avilissait jamais
- * Jusqu'à persécuter l'objet de vos bienfaits,
- * Sachez que ces bienfaits, vos vertus, votre gloire,
- * Plus que vos cruautés vivront dans ma mémoire.
- * Je vous plains, vous pardonne, et veux vous respecter.
- * Je vous ferai rougir de me persécuter;
- * Et je conserverai, malgré votre menace,
- * Une ame sans courroux, sans crainte, et sans audace.

LE DUC.

- * Arrêtez, pardonnez aux transports égarés,
- * Aux fureurs d'un amant que vous désespérez.
- * Je vois trop qu'avec vous Lisois d'intelligence,
- * D'une cour qui me hait embrasse la défense;
- * Que vous voulez tous deux m'unir à votre roi,
- * Et de mon sort enfin disposer malgré moi.
- * Vos discours sont les siens. Ah! parmi tant d'alarmes,
- * Pourquoi recourez-vous à ces nouvelles armes?
- * Pour gouverner mon cœur, l'affervir, le changer,
- * Avez-vous donc besoin d'un secours étranger?
- * Aimez: il suffira d'un mot de votre bouche.

A M E L I E.

- * Je ne vous cache point que du foin qui me touche,

- * A votre ami, Seigneur, mon cœur s'était remis.
- * Je vois qu'il a plus fait qu'il ne m'avait promis.
- * Ayez pitié des pleurs que mes yeux lui confient;
- * Vous les faites couler, que vos mains les effluent;
- * Devenez assez grand pour apprendre à dompter
- * Des feux que mon devoir me force à rejeter.
- * Laissez - moi toute entière à la reconnaissance.

LE DUC.

- * Ainsi le seul Lisois a votre confiance!
- * Mon outrage est connu, je fais vos sentimens.

AMELIE.

- * Vous les pourrez, Seigneur, connaître avec le temps;
- * Mais vous n'aurez jamais le droit de les contraindre,
- * Ni de les condamner, ni même de vous plaindre.
- * Du généreux Lisois j'ai recherché l'appui;
- * Imité sa grande ame, et pensez comme lui.

SCENE III.

LE DUC *seul.*

- * **H**E bien! c'en est donc fait; l'ingrate, la parjure,
- * A mes yeux sans rougir étale mon injure;
- * De tant de trahisons l'abyme est découvert.
- * Je n'avais qu'un ami, c'est lui seul qui me perd.
- * Amitié, vain fantôme, ombre que j'ai chérie,
- * Toi qui me consolais des malheurs de ma vie,
- * Bien que j'ai trop aimé, que j'ai trop méconnu,
- * Trésor cherché sans cesse, et jamais obtenu!
- * Tu m'as trompé, cruelle, autant que l'amour même;
- * Et maintenant pour prix de mon erreur extrême,

- * Détrompé des faux biens trop faits pour me charmer,
- * Mon destin me condamne à ne plus rien aimer.
- * Le voilà cet ingrat, qui, fier de son parjure,
- * Vient encor de ses mains déchirer ma blessure,

SCENE IV.

LE DUC, LISOIS,

LISOIS.

A vos ordres, Seigneur, vous me voyez rendu.
D'où vient sur votre front ce chagrin répandu?
Votre ame, aux passions long-temps abandonnée,
A-t-elle en liberté pesé sa destinée?

LE DUC.

Oui.

LISOIS.

Quel est le projet où vous vous arrêtez?

LE DUC.

D'ouvrir enfin les yeux aux infidélités,
De sentir mon malheur, et d'apprendre à connaître
La perfide amitié d'un rival et d'un traître.

LISOIS.

Comment?

LE DUC.

C'en est assez.

LISOIS.

C'en est trop entre nous.

Ce traître, quel est-il?

LE DUC.

Me le demandez-vous?

De l'affront inoui qui vient de me confondre,
 Quel autre était instruit, quel autre en doit répondre ?
 Je fais trop qu'Amélie ici vous a parlé ;
 * En vous nommant à moi, l'infidelle a tremblé.
 * Vous affectez sur elle un odieux silence,
 * Interprète muet de votre intelligence.
 Je ne fais qui des deux je dois plus détester.

L I S O I S.

Vous sentez-vous capable au moins de m'écouter ?

L E D U C.

* Je le veux.

L I S O I S.

Pensez-vous que j'aime encor la gloire ?
 * M'estimez-vous encore, et pouvez-vous me croire ?

L E D U C.

* Oui, jusqu'à ce moment je vous crus vertueux,
 * Je vous crus mon ami.

L I S O I S.

Ces titres précieux
 Ont été jusqu'ici la règle de ma vie ;
 Mais vous, méritez-vous que je me justifie ?
 * Apprenez qu'Amélie avait touché mon cœur,
 * Avant que de sa vie heureux libérateur,
 * Vous eussiez, par vos soins, par cet amour sincère,
 * Surtout par vos bienfaits, tant de droits de lui plaire,
 * Moi, plus soldat que tendre, et dédaignant toujours
 * Ce grand art de séduire inventé dans les cours,
 * Ce langage flatteur et souvent si perfide,
 * Peu fait pour mon esprit, peut-être trop rigide,
 * Je lui parlai d'hymen ; et ce nœud respecté,
 * Resserré par l'estime et par l'égalité,

* Pouvait lui préparer des destins plus propices
 * Qu'un rang plus élevé, mais sur des précipices.
 * Hier avec la nuit, je vins dans vos remparts ;
 * Tout votre cœur parut à mes premiers regards.
 * Aujourd'hui j'ai revu cet objet de vos larmes,
 * D'un œil indifférent j'ai regardé ses charmes,
 Et je me suis vaincu, sans rendre de combats ;
 J'ai fait valoir vos feux, que je n'approuve pas.
 * J'ai de tous vos bienfaits rappelé la mémoire,
 * L'éclat de votre rang, celui de votre gloire,
 * Sans cacher vos défauts vantant votre vertu ;
 * Et pour vous, contre moi, j'ai fait ce que j'ai dû.
 * Je m'immole à vous seul et je me rends justice,
 * Et si ce n'est assez d'un pareil sacrifice,
 * S'il est quelque rival qui vous ose outrager,
 * Tout mon sang est à vous, et je cours vous venger.

L E D U C.

Que tout ce que j'entends t'élève et m'humilie !
 Ah ! tu devais sans doute adorer Amélie ;
 Mais qui peut commander à son cœur enflammé ?
 Non, tu n'as pas vaincu ; tu n'avais point aimé.

L I S O I S.

J'aimais ; et notre amour fuit notre caractère.

L E D U C.

Je ne peux t'imiter : mon ardeur m'est trop chère.
 Je t'admire avec honte, il le faut avouer.
 * Mon cœur.

L I S O I S.

Aimez-moi, Prince, au lieu de me louer ;
 * Et si vous me devez quelque reconnaissance,
 * Faites votre bonheur, il est ma récompense.

- * Vous voyez quelle ardente et fière inimitié
- * Votre frère nourrit contre votre allié,
La fuite, croyez-moi, peut en être funeste;
Vous êtes sous un joug que ce peuple déteste.
Je prévois que bientôt on verra réunis
- * Les débris dispersés de l'Empire des Lis.
Chaque jour nous produit un nouvel adverfaire,
Hier le Béarnois, aujourd'hui votre frère.
- * Le pur sang de Clovis est toujours adoré;
- * Tôt ou tard il faudra que de ce tronc sacré
- * Les rameaux divisés et courbés par l'orage,
- * Plus unis et plus beaux, soient notre unique ombrage.
Vous, placé près du trône, à ce trône attaché,
Si les malheurs des temps vous en ont arraché,
A des nœuds étrangers s'il fallut vous résoudre,
L'intérêt qui les forme a droit de les dissoudre.
On pourrait balancer avec dextérité
Des maires du palais la fière autorité;
Et bientôt par vos mains leur puissance affaiblie...

L E D U C.

- Je le souhaite au moins; mais crois-tu qu'Amélie
- * Dans son cœur amolli partagerait mes feux,
 - * Si le même parti nous unissait tous deux?
 - * Penses-tu qu'à m'aimer je pourrais la réduire?
- L I S O I S.
- * Dans le fond de son cœur je n'ai point voulu lire;
 - * Mais qu'importent pour vous ses vœux et ses desseins?
 - * Faut-il que l'amour seul fasse ici nos destins?
Lorsque le grand Clovis, aux champs de la Touraine,
Détruisit les vainqueurs de la grandeur romaine,
Quand son bras arrêta, dans nos champs inondés,
Des Ariens sanglans les torrens débordés,

- * Tant d'honneurs étaient-ils l'effet de sa tendresse?
- * Sauva-t-il son pays pour plaire à sa maîtresse?
- * Mon bras contre un rival est prêt à vous servir;
- * Je voudrais faire plus, je voudrais vous guérir.
- * On connaît peu l'amour, on craint trop son amorce;
- * C'est sur nos passions qu'il a fondé sa force;
- * C'est nous qui sous son nom troublons notre repos;
- * Il est tyran du faible, esclave du héros.
- * Puisque je l'ai vaincu, puisque je le dédaigne,
Sur le sang de nos rois souffrirez-vous qu'il règne?
- * Vos autres ennemis par vous sont abattus;
- * Et vous devez en tout l'exemple des vertus.

L E D U C.

- * Le sort en est jeté, je ferai tout pour elle;
- * Il faut bien à la fin défarmer la cruelle.
- * Ses lois feront mes lois: son roi fera le mien;
- * Je n'aurai de parti, de maître que le sien.
- * Possesseur d'un trésor où s'attache ma vie,
- * Avec mes ennemis je me réconcilie.
- * Je lirai dans ses yeux mon sort et mon devoir.
- * Mon cœur est enivré de cet heureux espoir.
Je n'ai point de rival, j'avais tort de me plaindre;
Si tu n'es point aimé, quel mortel ai-je à craindre?
Qui pourrait dans ma cour avoir poussé l'orgueil,
Jusqu'à laisser vers elle échapper un coup d'œil?
- * Enfin, plus de prétexte à ses refus injustes;
- * Raison, gloire, intérêt, et tous ces droits augustes
- * Des princes de mon sang, et de mes souverains,
Sont des liens sacrés, resserrés par ses mains.
- * Du roi, puisqu'il le faut, soutenons la couronne;
- * La vertu le conseille, et la beauté l'ordonne.

- * Je veux entre tes mains, dans ce fortuné jour,
- * Sceller tous les fermens que je fais à l'amour.
- * Quant à mes intérêts, que toi seul en décide.

L I S O I S.

- * Souffrez donc près du roi, que mon zèle me guide.
- * Peut-être il eût fallu que ce grand changement
- * Ne fût dû qu'au héros, et non pas à l'amant;
- * Mais si d'un si grand cœur une femme dispose,
- * L'effet en est trop beau pour en blâmer la cause;
- * Et mon cœur, tout rempli de cet heureux retour,
- * Bénit votre faiblesse, et rend grâce à l'amour.

S C E N E V.

L E D U C , L I S O I S , un Officier.

L' O F F I C I E R.

SEIGNEUR, auprès des murs les ennemis paraissent;
On prépare l'assaut, le temps, les périls pressent:
Nous attendons votre ordre.

L E D U C.

Hé bien! cruels destins,
Vous l'emportez sur moi, vous trompez mes desseins.
Plus d'accord, plus de paix, je vole à la victoire;
Méritons Amélie en me couvrant de gloire.
Je ne suis pas en peine, Ami, de résister
Aux téméraires mains qui m'osent insulter.
De tous les ennemis qu'il faut combattre encore,
Je n'en redoute qu'un, c'est celui que j'adore.

Fin du second acte.

A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

L E D U C D E F O I X , L I S O I S.

L E D U C.

LA victoire est à nous, vos soins l'ont assurée.
Vous avez su guider ma jeunesse égarée.

- * Lisois m'est nécessaire aux conseils, aux combats,
- * Et c'est à sa grande ame à diriger mon bras.

L I S O I S.

- * Prince, ce feu guerrier, qu'en vous on voit paraître,
- * Sera maître de tout, quand vous en ferez maître:
- * Vous l'avez pu régler, et vous avez vaincu.
- * Ayez dans tous les temps cette heureuse vertu:
L'effet en est illustre, autant qu'il est utile.
Le faible est inquiet, le grand homme est tranquille.

L E D U C.

Ah! l'amour est-il fait pour la tranquillité?
Mais le chef inconnu sur nos remparts monté,
Qui tint seul si long-temps la victoire en balance,
Qui m'a rendu jaloux de sa haute vaillance,
Que devient-il?

L I S O I S.

Seigneur, environné de morts,
Il a seul repoussé nos plus puissans efforts.
Mais ce qui me confond, et qui doit vous surprendre,
Pouvant nous échapper, il est venu se rendre;

Sans vouloir se nommer, et sans se découvrir,
Il accusait le ciel, et cherchait à mourir.
Un feul de ses suivans auprès de lui partage
La douleur qui l'accable, et le fort qui l'outrage,

LE DUC.

Quel est donc, cher Ami, ce chef audacieux,
Qui cherchant le trépas se cachait à nos yeux?
Son casque était fermé. Quel charme inconcevable,
Quand je l'ai combattu, le rendait respectable?
* Un je ne fais quel trouble en moi s'est élevé:
* Soit que ce triste amour, dont je suis captivé,
* Sur mes sens égarés répandant sa tendresse,
* Jusqu'au sein des combats m'ait prêté sa faiblesse;
* Qu'il ait voulu marquer toutes mes actions
* Par la molle douceur de ses impressions;
* Soit plutôt que la voix de ma triste patrie
* Parle encore en secret au cœur qui l'a trahie,
Ou que le trait fatal enfoncé dans ce cœur,
Corrompe en tous les temps ma gloire et mon bonheur.

L I S O I S.

Quant aux traits dont votre ame a senti la puissance,
Tous les conseils sont vains, agréez mon silence.
Mais ce sang des Français, que nos mains font couler,
Mais l'Etat, la patrie, il faut vous en parler.
Vos nobles sentimens peuvent encor paraître;
* Il est beau de donner la paix à votre maître:
* Son égal aujourd'hui, demain dans l'abandon,
* Vous vous verriez réduit à demander pardon.
Sûr enfin d'Amélie et de votre fortune,
Fondez votre grandeur sur la cause commune;
Ce guerrier, quel qu'il soit, remis entre vos mains,
Pourra servir lui-même à vos justes desseins:

* De cet heureux moment faisons l'avantage.

LE DUC.

Ami, de ma parole Amélie est le gage;
Je la tiendrai: je vais dès ce même moment
Préparer les esprits à ce grand changement.
A tes conseils heureux tous mes sens s'abandonnent;
La gloire, l'hyménée et la paix me couronnent;
Et libre des chagrins où mon cœur fut noyé,
Je dois tout à l'amour, et tout à l'amitié.

S C E N E I I.

L I S O I S, V A M I R, E M A R *dans le fond du théâtre.*

L I S O I S.

J E me trompe, ou je vois ce captif qu'on amène;
Un des siens l'accompagne; il se foutient à peine;
Il paraît accablé d'un désespoir affreux.

V A M I R.

Où suis-je? où vais-je? ô Ciel!

L I S O I S.

Chevalier généreux,

Vous êtes dans des murs où l'on chérit la gloire,
Où l'on n'abuse point d'une faible victoire,
Où l'on fait respecter de braves ennemis:
C'est en de nobles mains que le fort vous a mis.
Ne puis-je vous connaître? et faut-il qu'on ignore
De quel grand prisonnier le duc de Foix s'honore?

V A M I R.

Je suis un malheureux, le jouet des destins,
Dont la moindre infortune est d'être entre vos mains.

Souffrez qu'au souverain de ce séjour funeste
Je puisse au moins cacher un sort que je déteste :
Me faut-il des témoins encor de mes douleurs ?
On apprendra trop tôt mon nom et mes malheurs.

L I S O I S.

Je ne vous presse point, Seigneur, je me retire ;
Je respecte un chagrin dont votre cœur soupire.
Croyez que vous pourrez retrouver parmi nous
Un destin plus heureux et plus digne de vous.

S C E N E I I I.

V A M I R , E M A R.

V A M I R.

U N destin plus heureux ! mon cœur en désespère :
J'ai trop vécu.

E M A R.

Seigneur, dans un sort si contraire,
Rendez grâces au ciel, de ce qu'il a permis
Que vous foyez tombé sous de tels ennemis,
Non sous le joug affreux d'une main étrangère.

V A M I R.

Qu'il est dur bien souvent d'être aux mains de son frère !

E M A R.

Mais ensemble élevés, dans les temps plus heureux,
La plus tendre amitié vous unissait tous deux.

V A M I R.

Il m'aimait autrefois, c'est ainsi qu'on commence ;
Mais bientôt l'amitié s'envole avec l'enfance :

Il ne fait pas encor ce qu'il me fait souffrir,
Et mon cœur déchiré ne saurait le haïr.

E M A R.

Il ne soupçonne pas qu'il ait en sa puissance
Un frère infortuné qu'animait la vengeance.

V A M I R.

Non, la vengeance, Ami, n'entra point dans mon cœur ;
Qu'un soin trop différent égara ma valeur !
Juste Ciel ! est-il vrai ce que la renommée
Annonçait dans la France à mon ame alarmée ?
Est-il vrai qu'Amélie, après tant de sermens,
Ait violé la foi de ses engagements ?
Et pour qui ? juste Ciel ! ô comble de l'injure !
O nœuds du tendre amour ! ô lois de la nature !
Liens sacrés des cœurs, êtes-vous tous trahis ?
Tous les maux dans ces lieux sont fur moi réunis.
Frère injuste et cruel !

E M A R.

Vous disiez qu'il ignore
Que parmi tant de biens, qu'il vous enlève encore,
Amélie en effet est le plus précieux ;
Qu'il n'avait jamais su le secret de vos feux.

V A M I R.

Elle le fait, l'ingrate ; elle fait que ma vie
Par d'éternels sermens à la sienne est unie ;
Elle fait qu'aux autels nous allions confirmer
Ce devoir que nos cœurs s'étaient fait de s'aimer,
Quand le Maure enleva mon unique espérance :
Et je n'ai pu sur eux achever ma vengeance !
Et mon frère a ravi le bien que j'ai perdu !
Il jouit des malheurs dont je suis confondu.

Quel est donc en ces lieux le dessein qui m'entraîne ?
 La consolation, trop funeste et trop vaine,
 De faire avant ma mort à ses traîtres appas
 Un reproche inutile, et qu'on n'entendra pas ?
 Allons ; je périrai, quoi que le ciel décide,
 Fidèle au roi mon maître, et même à la perfide.
 Peut-être en apprenant ma constance et mon fort,
 Dans les bras de mon frère elle plaindra ma mort.

E M A R.

Cachez vos sentimens ; c'est lui qu'on voit paraître.

V A M I R.

Des troubles de mon cœur puis-je me rendre maître ?

S C E N E I V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, EMAR.

L E D U C.

Ce mystère m'irrite ; et je prétends savoir
 Quel guerrier les destins ont mis en mon pouvoir :
 Il semble avec horreur qu'il détourne la vue.

V A M I R.

O lumière du jour, pourquoi m'es-tu rendue ?
 Te verrai-je, infidelle ! en quels lieux ? à quel prix ?

L E D U C.

Qu'entends-je ? et quels accens ont frappé mes esprits ?

V A M I R.

* M'as-tu pu méconnaître ?

L E D U C.

* Ah ! Vamir ! ah ! mon frère !

VAMIR.

V A M I R.

* Ce nom jadis si cher, ce nom me défespère.
 * Je ne le suis que trop ce frère infortuné,
 * Ton ennemi vaincu, ton captif enchainé.

L E D U C.

* Tu n'es plus que mon frère, et mon cœur te pardonne,
 Mais je te l'avourai, ta cruauté m'étonne.
 Si ton roi me poursuit, Vamir, était-ce à toi
 A briguer, à remplir cet odieux emploi ?
 Que t'ai-je fait ?

V A M I R.

Tu fais le malheur de ma vie ;
 Je voudrais qu'aujourd'hui ta main me l'eût ravie.

L E D U C.

De nos troubles civils quels effets malheureux !

V A M I R.

Les troubles de mon cœur sont encor plus affreux.

L E D U C.

* J'eusse aimé contre un autre à montrer mon courage.
 * Vamir, que je te plains !

V A M I R.

Je te plains davantage,

* De haïr ton pays, de trahir sans remords,
 * Et le roi qui t'aimait, et le sang dont tu fors.

L E D U C.

* Arrête, épargne-moi l'infame nom de traître ;
 * A cet indigne mot je m'oublirais peut-être.
 Non, mon Frère, jamais je n'ai moins mérité
 Le reproche odieux de l'infidélité.
 Je suis prêt de donner à nos tristes provinces,
 A la France sanglante, au reste de nos princes,

Théâtre. Tom. II.

R

L'exemple auguste et saint de la réunion,
Après l'avoir donné de la division.

V A M I R.

Toi, tu pourrais....

L E D U C.

Ce jour, qui semble si funeste,
Des feux de la discorde éteindra ce qui reste.

V A M I R.

Ce jour est trop horrible.

L E D U C.

Il va combler mes vœux.

V A M I R.

Comment?

L E D U C.

Tout est changé; ton frère est trop heureux.

V A M I R.

- * Je le crois; on disait que d'un amour extrême:
- * Violent, effréné, (car c'est ainsi qu'on aime)
- * Ton cœur depuis trois mois s'occupait tout entier.

L E D U C.

- * J'aime; oui; la renommée a pu le publier:
- * Oui, j'aime avec fureur. Une telle alliance
- * Semblait pour mon bonheur attendre ta présence.
- * Oui, mes ressentimens, mes droits, mes alliés,
- * Gloire, amis, ennemis, je mets tout à ses pieds.

(à sa suite.)

- * Allez, et dites-lui que deux malheureux frères,
- * Jetés par le destin dans des partis contraires,
- * Pour marcher désormais sous le même étendard,
- * De ses yeux souverains n'attendent qu'un regard.

(à Vamir.)

- * Ne blâme point l'amour où ton frère est en proie:
- * Pour me justifier, il suffit qu'on la voie.

V A M I R.

- * Cruel!... elle vous aime?

L E D U C.

Elle le doit du moins:

- * Il n'était qu'un obstacle au succès de mes soins;
- * Il n'en est plus, je veux que rien ne nous sépare.

V A M I R.

- * Quels effroyables coups le cruel me prépare!
- * Ecoute; à ma douleur ne veux-tu qu'insulter?
- * Me connais-tu? fais-tu ce que j'ofais tenter?
- * Dans ces funestes lieux fais-tu ce qui m'amène?

L E D U C.

- * Oublions ces sujets de discorde et de haine.

S C E N E V.

LE DUC DE FOIX, VAMIR, AMELIE.

A M E L I E.

CIEL! qu'est-ce que je vois? Je me meurs.

L E D U C.

Ecoutez.

- Mon bonheur est venu de nos calamités;
J'ai vaincu; je vous aime, et je retrouve un frère,
Sa présence à mes yeux vous rend encor plus chère
- * Et vous, mon frère, et vous, foyez ici témoin
 - * Si l'excès de l'amour peut emporter plus loin.

R 2

- * Ce que votre reproche, ou bien votre prière,
- * Le généreux Lisois, le Roi, la France entière,
Demanderait ensemble, et qu'ils n'obtiendraient pas,
- * Soumis et subjugué, je l'offre à ses appas.
De l'ennemi des rois vous avez craint l'hommage.
Vous aimez, vous servez une cour qui m'outrage;
Hé bien, il faut céder; vous disposez de moi;
Je n'ai plus d'alliés; je suis à votre roi.
- * L'amour qui, malgré vous, nous a fait l'un pour l'autre
- * Ne me laisse de choix, de parti que le vôtre.
- * Vous, courez, mon cher frère, allez dès ce moment
- * Annoncer à la cour un si grand changement.
- * Soyez libres, partez; et de mes sacrifices
- * Allez offrir au roi les heureuses prémices.
- * Puissé-je à ses genoux présenter aujourd'hui
- * Celle qui m'a dompté, qui me ramène à lui,
- * Qui d'un prince ennemi fait un sujet fidelle,
- * Changé par ses regards et vertueux par elle!

V A M I R *à part.*

- * Il fait ce que je veux, et c'est pour m'accabler.
(*à Amélie.*)
- * Prononcez notre arrêt, Madame; il faut parler.

L E D U C.

- * Eh quoi! vous demeurez interdite et muette!
- * De mes soumissions êtes-vous satisfaite?
- * Est-ce assez qu'un vainqueur vous implore à genoux?
- * Faut-il encor ma vie, ingrate? elle est à vous:
Un mot peut me l'ôter: la fin m'en sera chère.
Je vivais pour vous seule, et mourrai pour vous plaire.

A M E L I E.

Je demeure éperdue, et tout ce que je vois
Laisse à peine à mes sens l'usage de la voix.

- Ah! Seigneur, si votre ame, en effet attendrie,
Plaint le sort de la France, et chérit la patrie;
Un si noble dessein, des soins si vertueux,
Ne feront point l'effet du pouvoir de mes yeux:
Ils auront dans vous-même une source plus pure.
- * Vous avez écouté la voix de la nature;
 - * L'amour a peu de part où doit régner l'honneur.

L E D U C.

- Non, tout est votre ouvrage, et c'est-là mon malheur.
- * Sur tout autre intérêt ce triste amour l'emporte.
 - * Accablez-moi de honte, accusez-moi, n'importe.
 - * Duffé-je vous déplaire, et forcer votre cœur,
 - * L'autel est prêt; venez.

V A M I R.

* Vous osez?

A M E L I E.

* Non, Seigneur.

- * Avant que je vous cède, et que l'hymen nous lie,
- * Aux yeux de votre frère arrachez-moi la vie.
- * Le sort met entre nous un obstacle éternel.
- * Je ne puis être à vous.

L E D U C.

* Vamir... ingrate... Ah Ciel!

- * C'en est donc fait...mais non...mon cœur fait se contraindre.
- * Vous ne méritez pas que je daigne m'en plaindre:
- * Je vous rends trop justice; et ces séductions,
- * Qui vont au fond des cœurs chercher nos passions,
- * L'espoir qu'on donne à peine afin qu'on le saisisse,
- * Ce poison préparé des mains de l'artifice,
Sont les effets d'un charme aussi trompeur que vain,
Que l'œil de la raison regarde avec dédain.

- * Je suis libre par vous : cet art que je déteste ,
- * Cet art qui m'enchaîna , brisé un joug si funeste :
- * Et je ne prétends pas , indignement épris ,
- * Rougir devant mon frère , et souffrir des mépris.
- * Montrez - moi seulement ce rival qui se cache ;
- * Je lui cède avec joie un poison qu'il m'arrache.
- * Je vous dédaigne assez tous deux pour vous unir ,
- * Perfide ! et c'est ainsi que je dois vous punir.

A M E L I E.

- * Je devrais seulement vous quitter et me taire ;
- * Mais je suis accusée , et ma gloire m'est chère.
- * Votre frère est présent , et mon honneur blessé
- * Doit repousser les traits dont il est offensé.
- * Pour un autre que vous ma vie est destinée ;
- * Je vous en fais l'aveu , je m'y vois condamnée.
- * Oui , j'aime ; et je serais indigne devant vous ,
- * De celui que mon cœur s'est promis pour époux ,
- * Indigne de l'aimer , si par ma complaisance
- * J'avais à votre amour laissé quelque espérance.
- * Vous avez regardé ma liberté , ma foi
- * Comme un bien de conquête , et qui n'est plus à moi.
- * Je vous devais beaucoup ; mais une telle offense
- * Ferme à la fin mon cœur à la reconnaissance.
- * Sachez que des bienfaits qui font rougir mon front ,
- * A mes yeux indignés ne font plus qu'un affront.
- * J'ai plaint de votre amour la violence vaine ;
- * Mais , après ma pitié , n'attirez point ma haine.
- * J'ai rejeté vos vœux , que je n'ai point bravés ;
- * J'ai voulu votre estime , et vous me la devez.

L E D U C.

- * Je vous dois ma colère , et sachez qu'elle égale
- * Tous les emportemens de mon amour fatale.

- * Quoi donc , vous attendiez , pour oser m'accabler ,
- * Que Vamir fût présent , et me vit immoler ?
- * Vous vouliez ce témoin de l'affront que j'endure ?
- * Allez , je le croirais l'auteur de mon injure ,
- * Si... mais il n'a point vu vos funestes appas ;
- * Mon frère trop heureux ne vous connaissait pas.
- * Nommez donc mon rival ; mais gardez - vous de croire
- * Que mon lâche dépit lui cède la victoire.
- * Je vous trompais : mon cœur ne peut feindre long - temps.
- * Je vous traîne à l'autel à ses yeux expirans ;
- * Et ma main , sur sa cendre à votre main donnée ,
- * Va tremper dans le sang les flambeaux d'hyménée.
- * Je fais trop qu'on a vu , lâchement abusés ,
- * Pour des mortels obscurs des princes méprisés ;
- * Et mes yeux perceront , dans la foule inconnue ,
- * Jusqu'à ce vil objet qui se cache à ma vue.

V A M I R.

- * Pourquoi d'un choix indigne osez - vous l'accuser ?

L E D U C.

- * Et pourquoi , vous , mon frère , osez - vous l'excuser ?
- * Est - il vrai que de vous elle était ignorée ?
- * Ciel ! à ce piège affreux ma foi serait livrée !
- * Tremblez.

V A M I R.

Moi , que je tremble ! ah ! j'ai trop dévoré

- * L'inexprimable horreur où toi seul m'as livré :
- * J'ai forcé trop long - temps mes transports au silence .
- * Connais - moi donc , barbare , et remplis ta vengeance :
- * Connais un désespoir à tes fureurs égal ;
- * Frappe , voilà mon cœur , et voilà ton rival.

L E D U C.

- * Toi , cruel ! toi , Vamir !

V A M I R.

Oui, depuis deux années,

- * L'amour la plus secrète a joint nos destinées.
- * C'est toi dont les fureurs ont voulu m'arracher
- * Le seul bien sur la terre où j'ai pu m'attacher.
- * Tu fais depuis trois mois les horreurs de ma vie.
- * Les maux que j'éprouvais passaient ta jalousie.
- * Par tes égaremens juge de mes transports.
- * Nous puifâmes tous deux dans ce sang dont je fors
- * L'excès des passions qui dévorent une ame ;
- * La nature à tous deux fit un cœur tout de flamme.
- * Mon frère est mon rival, et je l'ai combattu ;
- * J'ai fait taire le sang, peut-être la vertu.
- * Furieux, aveuglé, plus jaloux que toi-même,
- * J'ai couru, j'ai volé, pour t'ôter ce que j'aime ;
- * Rien ne m'a retenu, ni tes superbes tours,
- * Ni le peu de soldats que j'avais pour secours,
- * Ni le lieu, ni le temps, ni surtout ton courage ;
- * Je n'ai vu que ma flamme, et ton feu qui m'outrage.
- * L'amour fut dans mon cœur plus fort que l'amitié ;
- * Sois cruel comme moi, punis-moi sans pitié :
- * Aussi-bien tu ne peux t'assurer ta conquête,
- * Tu ne peux l'épouser qu'aux dépens de ma tête.
- * A la face des cieus je lui donne ma foi ;
- * Je te fais de nos vœux le témoin malgré toi.
- * Frappe, et qu'après ce coup ta cruauté jalouse
- * Traîne aux pieds des autels ta sœur, et mon épouse.
- * Frappe, dis-je : oses-tu ?

L E D U C.

Traître, c'en est assez.

- * Qu'on l'ôte de mes yeux : Soldats, obéissez.

A M E L I E.

*(aux Soldats.)**(au Duc.)*

- * Non, demeurez, cruels... Ah ! Prince, est-il possible
- * Que la nature en vous trouve une ame inflexible ?
- * Seigneur !

V A M I R.

* Vous, le prier ? plaignez-le plus que moi.

- * Plaignez-le ; il vous offense, il a trahi son roi.
- * Va, je suis dans ces lieux plus puissant que toi-même ;
- * Je suis vengé de toi : l'on te hait, et l'on m'aime.

A M E L I E.

*(à Vamir.)**(au Duc.)*

- * Ah, cher Prince !... Ah, Seigneur ! voyez à vos genoux...

L E D U C.

*(aux Gardes.)**(à Amélie.)*

- * Qu'on m'en réponde, allez. Madame, levez-vous.
- * Vos prières, vos pleurs en faveur d'un parjure,
- * Sont un nouveau poison versé sur ma blessure :
- * Vous avez mis la mort dans ce cœur outragé ;
- * Mais, perfide, croyez que je mourrai vengé.
- * Adieu : si vous voyez les effets de ma rage,
- * N'en accusez que vous, nos maux sont votre ouvrage.

A M E L I E.

- * Je ne vous quitte pas ; écoutez-moi, Seigneur.

L E D U C.

- * Hé bien ! achevez donc de déchirer mon cœur :
- * Parlez.

SCENE VI.

LE DUC, VAMIR, AMELIE, LISOIS,
un Officier, etc.

L I S O I S.

- * J'ALLAIS partir: un peuple téméraire
* Se soulève en tumulte au nom de votre frère.
* Le désordre est par-tout: vos soldats consternés
* Désertent les drapeaux de leurs chefs étonnés;
* Et pour comble de maux, vers la ville alarmée
* L'ennemi rassemblé fait marcher son armée.
- L E D U C.
- * Allez, cruelle, allez; vous ne jouirez pas
* Du fruit de votre haine, et de vos attentats:
* Rentrez. Aux factieux je vais montrer leur maître.
(à l'Officier.) (à Lisois.)
- * Qu'on la garde. Courons. Vous, veillez sur ce traître.

SCENE VII.

V A M I R, L I S O I S.

L I S O I S.

- * LE feriez-vous, Seigneur? auriez-vous démenti
* Le sang de ces héros dont vous êtes forti?
* Auriez-vous violé, par cette lâche injure,
* Et les droits de la guerre, et ceux de la nature?

- * Un prince à cet excès pourrait-il s'oublier!

V A M I R.

- * Non; mais suis-je réduit à me justifier?
* Lisois, ce peuple est juste; il t'apprend à connaître
* Que mon frère est rebelle, et qu'il trahit son maître.

L I S O I S.

- * Ecoutez: ce ferait le comble de mes vœux
* De pouvoir aujourd'hui vous réunir tous deux.
* Je vois avec regret la France défolée,
* A nos dissensions la nature immolée,
* Sur nos communs débris l'Africain élevé,
* Menaçant cet Etat, par nous-même énervé.
* Si vous avez un cœur digne de votre race,
* Faites au bien public servir votre disgrâce.
* Rapprochez les partis, unissez-vous à moi
* Pour calmer votre frère et fléchir votre roi,
* Pour éteindre le feu de nos guerres civiles.

V A M I R.

- * Ne vous en flattez pas: vos soins sont inutiles.
* Si la discorde seule avait armé mon bras,
* Si la guerre et la haine avaient conduit mes pas;
* Vous pourriez espérer de réunir deux frères,
* L'un de l'autre écartés dans des partis contraires.
* Un obstacle plus grand s'oppose à ce retour.

L I S O I S.

- * Et quel est-il, Seigneur?

V A M I R.

Ah! reconnais l'amour.

- * Reconnais la fureur qui de nous deux s'empare,
* Qui m'a fait téméraire, et qui le rend barbare.

L I S O I S.

- * Ciel! faut-il voir ainsi, par des caprices vains,
- * Anéantir le fruit des plus nobles desseins?
- * L'amour subjugué tout? ses cruelles faiblesses
- * Du sang qui se révolte étouffer les tendresses?
- * Des frères se haïr, et naître en tous climats
- * Des passions des grands le malheur des Etats?
- * Prince, de vos amours laissons là le mystère;
- * Je vous plains tous les deux, mais je fers votre frère;
- * Je vais le seconder; je vais me joindre à lui,
- * Contre un peuple insolent qui se fait votre appui.
- * Le plus pressant danger est celui qui m'appelle;
- * Je vois qu'il peut avoir une fin bien cruelle:
- * Je vois les passions plus puissantes que moi,
- * Et l'amour seul ici me fait frémir d'effroi.
- * Je lui dois mon secours; je vous laisse, et j'y vole.
- * Soyez mon prisonnier, mais sur votre parole;
- * Elle me suffira.

V A M I R.

- * Je vous la donne.

L I S O I S.

* Et moi,

- * Je voudrais de ce pas porter la fienne au roi;
- * Je voudrais cimenter, dans l'ardeur de lui plaire,
- * Du sang de nos tyrans une union si chère.
- * Mais ces fiers ennemis sont bien moins dangereux
- * Que ce fatal amour qui vous perdra tous deux.

Fin du troisième acte.

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

VAMIR, AMELIE, EMAR.

A M E L I E.

QUELLE fuite, grand Dieu, d'affreuses destinées!
 Quel tissu de douleurs l'une à l'autre enchainées!
 Un orage imprévu m'enlève à votre amour:
 Un orage nous joint: et dans le même jour,
 Quand je vous suis rendue, un autre nous sépare!
 Vamir, frère adoré d'un frère trop barbare,
 Vous le voulez, Vamir; je pars, et vous restez.

V A M I R.

- Voyez par quels liens mes pas sont arrêtés.
 * Au pouvoir d'un rival ma parole me livre:
 * Je puis mourir pour vous, et je ne puis vous fuivre.

A M E L I E.

Vous l'osâtes combattre, et vous n'osez le fuir.

V A M I R.

L'honneur est mon tyran: je lui dois obéir.
 Profitez du tumulte où la ville est livrée;
 La retraite à vos pas déjà semble assurée;
 On vous attend: le ciel a calmé son courroux.
 Espérez....

A M E L I E.

Et que puis-je espérer loin de vous?

V A M I R.

Ce n'est qu'un jour.

A M E L I E.

Ce jour est un siècle funeste.

Rendez vains mes soupçons, Ciel vengeur que j'atteste.

* Seigneur, de votre sang le Maure est altéré.

* Ce sang à votre frère est-il donc si sacré ?

Il aime en furieux ; mais il hait plus encore.

Il est votre rival, et l'allié du Maure.

Je crains....

V A M I R.

* Il n'oserait.

A M E L I E.

Son cœur n'a point de frein.

* Il vous a menacé, menace-t-il en vain ?

V A M I R.

* Il tremblera bientôt : le roi vient, et nous venge.

* La moitié de ce peuple à ses drapeaux se range.

* Allez : si vous m'aimez, dérobez-vous aux coups

* Des foudres allumés, grondant autour de nous ;

* Au tumulte, au carnage, au désordre effroyable ;

* Dans des murs pris d'assaut, malheur inévitable :

* Mais redoutez encor mon rival furieux ;

* Craignez l'amour jaloux qui veille dans ses yeux :

Cet amour méprisé se tournerait en rage.

Fuyez sa violence : évitez un outrage

Qu'il me faudrait laver de son sang et du mien.

Seul espoir de ma vie, et mon unique bien,

Mettez en sûreté ce seul bien qui me reste :

Ne vous exposez pas à cet éclat funeste.

* Cédez à mes douleurs. Qu'il vous perde : partez.

A M E L I E.

* Et vous vous exposez seul à ses cruautés !

V A M I R.

* Ne craignant rien pour vous, je craindrai peu mon frère.

* Que dis-je ? mon appui lui devient nécessaire.

Son captif aujourd'hui, demain son bienfaiteur,

Je pourrai de son roi lui rendre la faveur.

Protéger mon rival est la gloire où j'aspire.

Arrachez-vous surtout à son fatal empire :

Songez que ce matin vous quittiez ses Etats.

A M E L I E.

Ah ! je quittais des lieux que vous n'habitez pas.

Dans quelque asyle affreux que mon destin m'entraîne,

Vamir, j'y porterai mon amour et ma haine.

Je vous adorerai dans le fond des déserts,

Au milieu des combats, dans l'exil, dans les fers,

Dans la mort que j'attends de votre seule absence.

V A M I R.

C'en est trop : vos douleurs ébranlent ma confiance :

Vous avez trop tardé.... Ciel ! quel tumulte affreux !

S C E N E I I.

AMELIE, VAMIR, LE DUC DE FOIX, Gardes.

L E D U C.

* J'entends ; c'est lui-même. Arrête, malheureux :

* Lâche qui me trahis, rival indigne, arrête.

V A M I R.

* Il ne te trahit point, mais il t'offre sa tête.

- * Porte à tous les excès ta haine et ta fureur.
- * Va, ne perds point de temps : le ciel arme un vengeur.
- * Tremble, ton roi s'approche : il vient, il va paraître ;
- * Tu n'as vaincu que moi, redoute encor ton maître.

LE DUC.

- * Il pourra te venger, mais non te secourir ;
- * Et ton sang...

A M E L I E.

Non, cruel ; c'est à moi de mourir.

- * J'ai tout fait ; c'est par moi que ta garde est séduite.
- * J'ai gagné tes soldats, j'ai préparé ma fuite.
- * Punis ces attentats, et ces crimes si grands
- * De fortir d'esclavage et de fuir les tyrans :
- * Mais respecte ton frère, et sa femme, et toi-même.
- * Il ne t'a point trahi, c'est un frère qui t'aime.
- * Il voulait te servir quand tu veux l'opprimer.
- * Quel crime a-t-il commis, cruel, que de m'aimer ?
- * L'amour n'est-il en toi qu'un juge inexorable ?

LE DUC.

- * Plus vous le défendez, plus il devient coupable.
- * C'est vous qui le perdez, vous qui l'assassinez ;
- * Vous, par qui tous nos jours étaient empoisonnés ;
- * Vous, qui pour leur malheur armiez des mains si chères.
- * Puisse tomber sur vous tout le sang des deux frères !
- * Vous pleurez ! mais vos pleurs ne peuvent me tromper.
- * Je suis prêt à mourir, et prêt à le frapper.
- * Mon malheur est au comble, ainsi que ma faiblesse.
- * Oui, je vous aime encor : le temps, le péril presse ;
- * Vous pouvez à l'instant parer le coup mortel :
- * Voilà ma main, venez : sa grâce est à l'autel.

A M E L I E.

- * Moi, Seigneur ?

LE DUC.

LE DUC.

C'est assez.

A M E L I E.

Moi, que je le trahisse !

LE DUC.

- * Arrêtez... répondez...

A M E L I E.

Je ne puis.

LE DUC.

Qu'il périsse.

V A M I R.

- * Ne vous laissez pas vaincre en ces affreux combats.
- * Osez m'aimer assez pour vouloir mon trépas :
- * Abandonnez mon fort au coup qu'il me prépare.
- * Je mourrai triomphant des mains de ce barbare ;
- * Et si vous succombiez à son lâche courroux,
- * Je n'en mourrais pas moins, mais je mourrais par vous.

LE DUC.

- * Qu'on l'entraîne à la tour ; allez, qu'on m'obéisse.

SCENE III.

LE DUC, A M E L I E.

A M E L I E.

- * Vous, cruel, vous feriez cet affreux sacrifice ?
- * De son vertueux sang vous pourriez vous couvrir ?
- * Quoi ! voulez-vous...

LE DUC.

Je veux vous haïr et mourir,

- * Vous rendre malheureuse encor plus que moi-même,
- * Répandre devant vous tout le sang qui vous aime,
- * Et vous laisser des jours plus cruels mille fois
- * Que le jour où l'amour nous a perdu tous trois.
- * Laissez-moi : votre vue augmente mon supplice.

SCENE IV.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

AMELIE à Lisois.

- * AH! je n'attends plus rien que de votre justice:
- * Lisois, contre un cruel osez me secourir.

LE DUC.

- * Garde-toi de l'entendre, ou tu vas me trahir.

AMELIE.

- * J'atteste ici le ciel...

LE DUC.

Eloignez de ma vue,

- * Amis, délivrez-moi de l'objet qui me tue.

AMELIE.

- * Va, tyran, c'en est trop : va, dans mon désespoir
- * J'ai combattu l'horreur que je sens à te voir.
- * J'ai cru, malgré ta rage à ce point emportée,
- * Qu'une femme du moins en ferait respectée :
- * L'amour adoucit tout, hors ton barbare cœur;
- * Tigre, je t'abandonne à toute ta fureur.
- * Dans ton féroce amour immole tes victimes;
- * Compte dès ce moment ma mort parmi tes crimes;
- * Mais compte encor la tienne. Un vengeur va venir;
- * Par ton juste supplice il va tous nous unir.

- * Tombe avec tes remparts, tombe et pèris sans gloire;
- * Meurs, et que l'avenir prodigue à ta mémoire,
- * A tes feux, à ton nom justement abhorrés,
- * La haine et le mépris que tu m'as inspirés.

SCENE V.

LE DUC DE FOIX, LISOIS.

LE DUC.

- * OUI, cruelle ennemie, et plus que moi farouche,
- * Oui, j'accepte l'arrêt prononcé par ta bouche.
- * Que la main de la haine, et que les mêmes coups
- * Dans l'horreur du tombeau nous réunissent tous.

(il tombe dans un fauteuil.)

LISOIS.

- * Il ne se connaît plus; il succombe à sa rage.

LE DUC.

- * Hé bien! souffriras-tu ma honte et mon outrage?
- * Le temps presse: veux-tu qu'un rival odieux
- * Enlève la perfide, et l'épouse à mes yeux?
- * Tu crains de me répondre! Attends-tu que le traître
- * Ait soulevé le peuple, et me livre à son maître?

LISOIS.

- * Je vois trop en effet que le parti du roi
- * Des peuples fatigués fait chanceler la foi.
- * De la fédition la flamme réprimée
- * Vit encor dans les cœurs, en secret rallumée.

LE DUC.

* C'est Vamir qui l'allume : il nous a trahi tous.

L I S O I S.

* Je suis loin d'excuser ses crimes envers vous.
 * La fuite en est funeste, et me remplit d'alarmes.
 * Dans la plaine déjà les Français sont en armes ;
 * Et vous êtes perdu, si le peuple excité
 * Croit dans la trahison trouver sa sûreté.
 * Vos dangers sont accrûs.

LE DUC.

Hé bien, que faut-il faire ?

L I S O I S.

* Les prévenir, dompter l'amour et la colère.
 * Ayons encor, mon Prince, en cette extrémité,
 * Pour prendre un parti sûr assez de fermeté.
 * Nous pouvons conjurer ou braver la tempête :
 * Quoi que vous décidiez, ma main est toute prête.
 * Vous vouliez ce matin, par un heureux traité,
 * Appaiser avec gloire un Monarque irrité,
 * Ne vous rebutez pas : ordonnez, et j'espère,
 * Seigneur, en votre nom cette paix salutaire.
 * Mais s'il vous faut combattre, et courir au trépas,
 * Vous savez qu'un ami ne vous survivra pas.

LE DUC.

* Ami, dans le tombeau laisse-moi seul descendre :
 * Vis pour servir ma cause, et pour venger ma cendre.
 * Mon destin s'accomplit, et je cours l'achever.
 * Qui ne veut que la mort est sûr de la trouver ;
 * Mais je la veux terrible ; et lorsque je succombe,
 * Je veux voir mon rival entraîné dans ma tombe.

L I S O I S.

* Comment ? de quelle horreur vos sens sont possédés !

LE DUC.

* Il est dans cette tour, où vous seul commandez ;
 * Et vous m'avez promis que contre un téméraire . . .

L I S O I S.

* De qui me parlez-vous, Seigneur ? de votre frère ?

LE DUC.

* Non, je parle d'un traître, et d'un lâche ennemi,
 * D'un rival qui m'abhorre, et qui m'a tout ravi.
 * Le Maure attend de moi la tête du parjure.

L I S O I S.

* Vous leur avez promis de trahir la nature ?

LE DUC.

* Dès long-temps du perfide ils ont prosrit le sang.

L I S O I S.

* Et pour leur obéir, vous lui percez le flanc ?

LE DUC.

* Non, je n'obéis point à leur haine étrangère ;
 * J'obéis à ma rage, et veux la satisfaire.
 * Que m'importent l'Etat, et mes vains alliés ?

L I S O I S.

* Ainsi donc à l'amour vous le sacrifiez ?
 * Et vous me chargez, moi, du soin de son supplice !

LE DUC.

* Je n'attends pas de vous cette prompte justice.
 * Je suis bien malheureux ! bien digne de pitié !
 * Trahi dans mon amour, trahi dans l'amitié !
 * Allez ; je puis encor, dans le fort qui me presse,
 * Trouver de vrais amis, qui tiendront leur promesse.
 * D'autres me serviront, et n'allégueront pas
 * Cette triste vertu, l'excuse des ingrats.

L I S O I S , *après un long silence.*

- * Non ; j'ai pris mon parti. Soit crime , soit justice ,
- * Vous ne vous plaindrez plus qu'un ami vous trahisse.
Vamir est criminel : vous êtes malheureux ;
Je vous aime , il suffit. Je me rends à vos vœux.
Je vois qu'il est des temps pour les partis extrêmes ,
Que les plus saints devoirs peuvent se taire eux-mêmes.
- * Je ne souffrirai pas que d'un autre que moi ,
- * Dans de pareils momens , vous éprouviez la foi ;
- * Et vous reconnaitrez , au succès de mon zèle ,
- * Si Lisois vous aimait , et s'il vous fut fidèle.

L E D U C .

Je te retrouve enfin dans mon adversité :
L'univers m'abandonne , et toi seul m'es resté.
Tu ne souffriras pas que mon rival tranquille
Insulte impunément à ma rage inutile ;
Qu'un ennemi vaincu , maître de mes Etats
Dans les bras d'une ingrante insulte à mon trépas.

L I S O I S .

- * Non , mais en vous rendant ce malheureux service ,
- * Prince , je vous demande un autre sacrifice.

L E D U C .

- * Parle.

L I S O I S .

- Je ne veux pas que le Maure en ces lieux ,
- * Protecteur insolent , commande sous mes yeux :
 - * Je ne veux pas servir un tyran qui nous brave.
 - * Ne puis-je vous venger , sans être son esclave ?
 - * Si vous voulez tomber , pourquoi prendre un appui ?
 - * Pour mourir avec vous ai-je besoin de lui ?
 - * Du fort de ce grand jour laissez-moi la conduite :
 - * Ce que je fais pour vous peut-être le mérite.

- * Les Maures avec moi pourraient mal s'accorder ,
- * Jusqu'au dernier moment je veux seul commander.

L E D U C .

- * Oui , pourvu qu'Amélie , au désespoir réduite ,
- * Pleure en larmes de sang l'amant qui l'a séduite ;
- * Pourvu que de l'horreur de ses gémissemens
- * Ma douleur se repaisse à mes derniers momens ;
- * Tout le reste est égal , et je te l'abandonne.
- * Prépare le combat ; agis , dispose , ordonne.
- * Ce n'est plus la victoire où ma fureur prétend ;
- * Je ne cherche pas même un trépas éclatant.
- * Aux cœurs désespérés qu'importe un peu de gloire ?
- * Périr ainsi que moi ma funeste mémoire !
- * Périr avec mon nom le souvenir fatal
- * D'une indigne maîtresse et d'un lâche rival !

L I S O I S .

- * Je l'avoue avec vous : une nuit éternelle
- * Doit couvrir , s'il se peut , une fin si cruelle.
- * C'était avant ce coup qu'il nous fallait mourir :
- * Mais je tiendrai parole , et je vais vous servir.

Fin du quatrième acte.

A C T E V.

S C E N E P R E M I E R E.

LE DUC DE FOIX, un Officier, Gardes.

LE DUC.

- * O CIEL! me faudra-t-il, de momens en momens,
- * Voir, et des trahisons, et des soulèvemens?
- * Hé bien, de ces mutins l'audace est terrassée?

L'OFFICIER.

- * Seigneur, ils vous ont vu: leur foule est dispersée.

LE DUC.

- * L'ingrat de tous côtés m'opprimait aujourd'hui,
- * Mon malheur est parfait, tous les cœurs font à lui,
- Que fait Lisois?

L'OFFICIER.

Seigneur, sa prompte vigilance

A par-tout des remparts assuré la défense.

LE DUC.

- * Ce soldat, qu'en secret vous m'avez amené,
- * Va-t-il exécuter l'ordre que j'ai donné?

L'OFFICIER.

- * Oui, Seigneur, et déjà vers la tour il s'avance.

LE DUC.

- Ce bras vulgaire et sûr va remplir ma vengeance,
- * Sur l'incertain Lisois mon cœur a trop compté;
- * Il a vu ma fureur avec tranquillité.

- * On ne soulage point des douleurs qu'on méprise:
- * Il faut qu'en d'autres mains ma vengeance soit mise.
- * Vous, que sur nos remparts on porte nos drapeaux;
- * Allez, qu'on se prépare à des périls nouveaux.
- * Vous sortez d'un combat, un autre vous appelle:
- * Ayez la même audace, avec le même zèle;
- * Imitiez votre maître; et s'il vous faut périr,
- * Vous recevrez de moi l'exemple de mourir.

(il reste seul.)

- Hé bien, c'en est donc fait: une femme perfide
Me conduit au tombeau chargé d'un parricide.
Qui? moi, je tremblerais des coups qu'on va porter?
J'ai chéri la vengeance, et ne puis la goûter.
- * Je frissonne: une voix gémissante et fêvère,
 - * Crie au fond de mon cœur: arrête, il est ton frère.
 - * Ah! prince infortuné, dans ta haine affermi,
 - * Songe à des droits plus saints, Vamir fut ton ami.
 - * O jours de notre enfance! ô tendresses passées!
 - * Il fut le confident de toutes mes pensées.
 - * Avec quelle innocence, et quels épanchemens,
 - * Nos cœurs se font appris leurs premiers sentimens!
 - * Que de fois, partageant mes naissantes alarmes,
 - * D'une main fraternelle essuya-t-il mes larmes!
 - * Et c'est moi qui l'immole! et cette même main
 - * D'un frère que j'aimai déchirerait le sein!
 - * O passion funeste! ô douleur qui m'égare!
 - * Non, je n'étais point né pour devenir barbare.
 - * Je sens combien le crime est un fardeau cruel!
 - * Mais que dis-je? Vamir est le seul criminel.
 - * Je reconnais mon sang; mais c'est à sa furie:
 - * Il m'enlève l'objet dont dépendait ma vie.

Ah! de mon désespoir injuste et vain transport!
 * Il l'aime, est-ce un forfait qui mérite la mort?
 * Hélas, malgré le temps, et la guerre, et l'absence,
 * Leur tranquille union croissait dans le silence.
 * Ils nourrissaient en paix leur innocente ardeur,
 * Avant qu'un fol amour empoisonnât mon cœur.
 * Mais lui-même il m'attaque, il brave ma colère;
 * Il me trompe, il me hait. N'importe il est mon frère,
 C'est à lui seul de vivre; on l'aime, il est heureux:
 C'est à moi de mourir, mais mourons généreux.
 La pitié m'ébranlait, la nature décide.
 Il en est temps encor.

SCENE II.

LE DUC DE FOIX, l'Officier.

LE DUC.

PREVIENS un parricide,
 Ami, vole à la tour: que tout soit suspendu;
 Que mon frère....

L'OFFICIER.

Seigneur....

LE DUC.

De quoi t'alarmes-tu?

Cours, obéis.

L'OFFICIER.

* J'ai vu, non loin de cette porte,
 * Un corps fouillé de sang qu'en secret on emporte,

* C'est Lifois qui l'ordonne, et je crains que le sort....

LE DUC.

* Qu'entends-je?... malheureux! Ah Ciel! mon frère est mort!
 * Il est mort, et je vis! et la terre entr'ouverte,
 * Et la foudre en éclats n'ont point vengé sa perte!
 * Ennemi de l'Etat, factieux, inhumain,
 * Frère dénaturé, ravisseur, assassin:
 O Ciel! autour de moi que j'ai creusé d'abymes!
 Que l'amour m'a changé! qu'il me coûte de crimes!
 * Le voile est déchiré; je m'étais mal connu.
 * Au comble des forfaits je suis donc parvenu!
 * Ah! Vamir! ah! mon frère! ah! jour de ma ruine!
 * Je sens que je t'aimais, et mon bras t'assassine!
 * Quoi, mon frère!

L'OFFICIER.

Amélie avec empressement,

* Veut, Seigneur, en secret vous parler un moment.

LE DUC.

* Chers Amis, empêchez que la cruelle avance,
 * Je ne puis soutenir ni souffrir sa présence:
 * Mais non. D'un parricide elle doit se venger;
 * Dans mon coupable sang sa main doit se plonger:
 * Qu'elle entre... Ah! je succombe, et ne vis plus qu'à peine.

SCENE III.

LE DUC, AMELIE, TAISE.

AMELIE.

* VOUS l'emportez, Seigneur; et puisque votre haine,
 * (Comment puis-je autrement appeler en ce jour
 * Ces affreux sentimens que vous nommez amour?)

- * Puisqu'à ravir ma foi votre haine obstinée
- * Veut, ou le sang d'un frère, ou ce triste hyménée...
- * Mon choix est fait, Seigneur; et je me donne à vous:
- * A force de forfaits vous êtes mon époux.
- * Brisez les fers honteux dont vous chargez un frère;
- * De vos murs sous ses pas abaissez la barrière.
- * Que je ne tremble plus pour des jours si chéris;
- * Je trahis mon amant, je le perds à ce prix:
- * Je vous épargne un crime, et suis votre conquête.
- * Commandez, disposez, ma main est toute prête.
- * Sachez que cette main, que vous tyrannisez,
- * Punira la faiblesse où vous me réduisez.
- * Sachez qu'au temple même où vous m'allez conduire...
- * Mais vous voulez ma foi, ma foi doit vous suffire.
- * Allons... Eh quoi! d'où vient ce silence affecté?
- * Quoi! votre frère encor n'est point en liberté?

LE DUC.

- * Mon frère?

A M E L I E.

Dieu puissant! dissipez mes alarmes.

- * Ciel! de vos yeux cruels je vois tomber des larmes!

LE DUC.

- * Vous demandez sa vie!

A M E L I E.

Ah! qu'est-ce que j'entends?

- * Vous qui m'aviez promis...

LE DUC.

Madame, il n'est plus temps.

A M E L I E.

- * Il n'est plus temps! Vamir....

LE DUC.

Il est trop vrai, cruelle,

Que l'amour a conduit cette main criminelle:

- * Lisois, pour mon malheur, a trop su m'obéir.
- * Ah! revenez à vous, vivez pour me punir.
- * Frappez: que votre main contre moi ranimée
- * Perce un cœur inhumain qui vous a trop aimée,
- * Un cœur dénaturé qui n'attend que vos coups.
- * Oui, j'ai tué mon frère, et l'ai tué pour vous.
- Vengez sur un coupable, indigne de vous plaire
- * Tous les crimes affreux que vous m'avez fait faire.

A M E L I E, *se jetant entre les bras de Taïse.*

- * Vamir est mort! barbare!

LE DUC.

Oui, mais c'est de ta main

- * Que son sang veut ici le sang de l'assassin.

A M E L I E, *soutenue par Taïse, et presque évanouie.*

- * Il est mort!

LE DUC.

Ton reproche...

A M E L I E.

Épargne ma misère.

- * Laisse-moi, je n'ai plus de reproche à te faire.
- * Va, porte ailleurs ton crime, et ton vain repentir;
- Laisse-moi l'adorer, l'embrasser et mourir.

LE DUC.

- * Ton horreur est trop juste. Hé bien, chère Amélie,
- Par pitié, par vengeance, arrache-moi la vie.
- * Je ne mérite pas de mourir de tes coups;
- * Que ma main les conduise....

S C E N E I V.

LE DUC, AMELIE, LISOIS.

L I S O I S.

A H, Ciel, que faites-vous?

L E D U C. (*on le désarme.*)

* Laissez-moi me punir et me rendre justice.

A M E L I E à *Ei*sois.

* Vous, d'un assassinat vous êtes le complice?

L E D U C.

* Ministre de mon crime, as-tu pu m'obéir?

L I S O I S.

* Je vous avais promis, Seigneur, de vous servir.

L E D U C.

* Malheureux que je suis! ta sévère rudesse
 * A cent fois de mes sens combattu la faiblesse.
 * Ne devais-tu te rendre à mes tristes souhaits,
 * Que quand ma passion t'ordonnait des forfaits?
 * Tu ne m'as obéi que pour perdre mon frère!

L I S O I S.

* Lorsque j'ai refusé ce sanglant ministère,
 * Votre aveugle courroux n'allait-il pas soudain
 * Du soin de vous venger charger une autre main?

L E D U C.

* L'amour, le seul amour, de mes sens toujours maître,
 * En m'ôtant ma raison, m'eût excusé peut-être;

* Mais toi, dont la sagesse et les réflexions
 * Ont calmé dans ton sein toutes les passions,
 * Toi dont j'avais tant craint l'esprit ferme et rigide,
 * Avec tranquillité permettre un parricide!

L I S O I S.

* Hé bien, puisque la honte avec le repentir
 * Par qui la vertu parle à qui peut la trahir,
 * D'un si juste remords ont pénétré votre amé;
 * Puisque, malgré l'excès de votre aveuglé flamme,
 * Au prix de votre sang vous voudriez sauver
 * Le sang dont vos fureurs ont voulu vous priver;
 * Je puis donc m'expliquer: je puis donc vous apprendre
 * Que de vous-même enfin Lisois fait vous défendre.
 * Connaissez-moi, Madame, et calmez vos douleurs.

(*au Duc.*)(*à Amélie.*)

* Vous, gardez vos remords; et vous, séchez vos pleurs.
 * Que ce jour à tous trois soit un jour salutaire.
 * Venez, paraissez, Prince, embrassez votre frère.

(*Le théâtre s'ouvre, Vamir paraît.*)

SCENE V et dernière.

LE DUC, AMELIE, VAMIR, LISOIS.

AMELIE.

QUI! vous?

LE DUC.

Mon frère?

AMELIE.

Ah Ciel!

LE DUC.

Qui l'aurait pu penser?

VAMIR, *s'avançant du fond du théâtre.*

* Pose encor te revoir, te plaindre et t'embrasser.

LE DUC.

* Mon crime en est plus grand, puisque ton cœur l'oublie.

AMELIE.

* Lisois, digne héros qui me donnez la vie...

LE DUC.

* Il la donne à tous trois.

LISOIS.

Un indigne assassin

* Sur Vamir à mes yeux avait levé la main.
 * J'ai frappé le barbare; et prévenant encore
 * Les aveugles fureurs du feu qui vous dévore,
 J'ai feint d'avoir versé ce sang si précieux,
 * Sûr que le repentir vous ouvrirait les yeux.

LE DUC.

LE DUC.

* Après ce grand exemple, et ce service insigne,
 * Le prix que je t'en dois, c'est de m'en rendre digne.
 * Le fardeau de mon crime est trop pesant pour moi;
 * Mes yeux couverts d'un voile, et baissés devant toi,
 * Craignent de rencontrer, et les regards d'un frère,
 * Et la beauté fatale à tous les deux trop chère.

VAMIR.

* Tous deux auprès du roi nous voulions te servir,
 * Quel est donc ton dessein? parle.

LE DUC.

De me punir;

* De nous rendre à tous trois une égale justice;
 * D'expié devant vous, par le plus grand supplice,
 * Le plus grand des forfaits, où la fatalité,
 * L'amour et le courroux m'avaient précipité.
 * J'adorais Amélie, et ma flamme cruelle
 * Dans mon cœur désolé s'irrite encor pour elle.
 * Lisois fait à quel point j'adorais ses appas,
 * Quand ma jalouse rage ordonnait ton trépas.
 * Dévoré, malgré moi, du feu qui me possède,
 * Je l'adore encor plus... et mon amour la cède.
 * Je m'arrache le cœur en vous rendant heureux:
 * Aimez-vous; mais au moins, pardonnez-moi tous deux.

VAMIR.

Ah! ton frère à tes pieds, digne de ta clémence,
 Egale tes bienfaits par sa reconnaissance.

AMELIE.

* Oui, Seigneur, avec lui j'embrasse vos genoux,
 * La plus tendre amitié va me rejoindre à vous.

Théâtre. Tom. II.

T

* Vous me payez trop bien de mes douleurs souffertes.

LE DUC.

* Ah! c'est trop me montrer mes malheurs et mes pertes.

* Mais vous m'apprenez tous à fuivre la vertu.

* Ce n'est point à demi que mon cœur est rendu.

(à Vamir.)

Je fuis en tout ton frère ; et mon ame attendrie

* Imite votre exemple , et chérit sa patrie.

* Allons apprendre au roi , pour qui vous combattez ,

* Mon crime , mes remords et vos félicités.

Oui , je veux égaler votre foi , votre zèle ,

Au sang , à la patrie , à l'amitié fidèle ,

Et vous faire oublier , après tant de tourmens ,

A force de vertus , tous mes égaremens.

Fin du cinquième et dernier acte.

LA MORT DE CESAR,

TRAGÉDIE.

Représentée , pour la première fois , le
29 août 1732 , et publiée en 1753.

P R E F A C E

DE L'ÉDITION DE 1738.

Nous donnons cette édition de la tragédie de la Mort de César, de M. de Voltaire; et nous pouvons dire qu'il est le premier qui ait fait connaître les Muses anglaises en France. Il traduisit en vers, il y a quelques années, plusieurs morceaux des meilleurs poètes d'Angleterre, pour l'instruction de ses amis, et par-là, il engagea beaucoup de personnes à apprendre l'anglais; en sorte que cette langue est devenue familière aux gens de lettres. C'est rendre service à l'esprit humain de l'orner ainsi des richesses des pays étrangers.

Parmi les morceaux les plus singuliers des poètes anglais que notre ami nous traduisit, il nous donna la scène d'*Antoine* et du *peuple Romain*, prise de la tragédie de Jules-César, écrite il y a cent cinquante ans par le fameux *Shakespeare*, et jouée encore aujourd'hui avec un très-grand concours sur le théâtre de Londres. Nous le priâmes de nous donner le reste de la pièce, mais il était impossible de la traduire.

Shakespeare était un grand génie, mais il vivait dans un siècle grossier; et l'on retrouve dans ses pièces la grossièreté de ce temps, beaucoup plus que le génie de l'auteur. M. de Voltaire,

au lieu de traduire l'ouvrage monstrueux de *Shakespeare*, composa, dans le goût anglais, ce Jules-César que nous donnons au public.

Ce n'est pas ici une pièce telle que le Sir Politick de M. de *St Evremond*, qui, n'ayant aucune connaissance du théâtre anglais, et n'en sachant pas même la langue, donna son Sir Politick pour faire connaître la comédie de Londres aux Français. On peut dire que cette comédie du Sir Politick n'était, ni dans le goût des Anglais, ni dans celui d'aucune autre nation.

Il est aisé d'appercevoir dans la tragédie de la Mort de César, le génie et le caractère des écrivains anglais, aussi-bien que celui du peuple Romain. On y voit cet amour dominant de la liberté, et ces hardiesses que les auteurs français ont rarement.

Il y a encore en Angleterre une autre tragédie de la Mort de César, composée par le duc de *Buckingham*. Il y en a une en Italien, de l'abbé *Conti*, noble vénitien. Ces pièces ne se ressemblent qu'en un seul point, c'est qu'on n'y trouve point d'amour. Aucun de ces auteurs n'a avili ce grand sujet par une intrigue de galanterie. Mais il y a environ trente-cinq ans qu'un des plus beaux génies de France, s'étant associé avec Mademoiselle *Barbier*, pour composer un

Jules-César, il ne manqua pas de représenter *César* et *Brutus* amoureux et jaloux. Cette petite ridicule est un des plus grands exemples de la force de l'habitude : personne n'ose guérir le théâtre français de cette contagion. Il a fallu que dans *Racine*, *Mithridate*, *Alexandre*, *Porus* aient été galans. *Cornille* n'a jamais évité cette faiblesse : il n'a fait aucune pièce sans amour : et il faut avouer que dans ses tragédies, si vous exceptez le *Cid* et *Polieucte*, cette passion est aussi mal peinte qu'elle y est étrangère.

Notre auteur a donné peut-être ici dans un autre excès. Bien des gens trouvent dans sa pièce trop de férocité : ils voient avec horreur que *Brutus* sacrifie à l'amour de sa patrie, non-seulement son bienfaiteur, mais encore son père. On n'a autre chose à répondre sinon que tel était le caractère de *Brutus*, et qu'il faut peindre les hommes tels qu'ils étaient. On a encore une lettre de ce fier romain, dans laquelle il dit qu'il tuerait son père pour le salut de la république. On fait que *César* était son père ; il n'en faut pas davantage pour justifier cette hardiesse.

On imprime au-devant de cette tragédie une lettre du comte *Algarotti*, jeune homme déjà connu pour un bon poète et pour un bon philosophe, ami de M. de *Voltaire*.

LETTRE

DE M. ALGAROTTI

A M. L'ABBÉ FRANCHINI,

ENVOYÉ DE FLORENCE,

Sur la tragédie de Jules-César, par M. de Voltaire.

J'AI différé jusqu'à présent, Monsieur, de vous envoyer le Jules-César que vous me demandez, pour vous faire part de celui de M. de Voltaire. L'édition qu'on a faite à Paris est très-informe; on y reconnaît assez la main de quelqu'un du genre de ceux que Pétrone appelle *Doctores umbratici*; elle est défectueuse au point qu'on y trouve des vers qui n'ont pas le nombre de syllabes nécessaire: cependant la critique a jugé cette pièce avec la même sévérité que si M. de Voltaire l'eût donnée lui-même au public. Ne ferait-il pas injuste d'imputer au Titien le mauvais coloris d'un de ses tableaux, barbouillé par un peintre moderne? J'ai été assez heureux pour qu'il m'en soit tombé entre les mains un manuscrit digne de vous être envoyé: et voilà enfin le tableau tel qu'il est sorti des mains du maître; j'ose même l'accompagner des réflexions que vous m'avez demandées.

Il faudrait ignorer qu'il y a une langue française et un théâtre, pour ne pas savoir à quel degré de perfection Corneille et Racine ont porté l'art drama-

LETTRE DE M. ALGAROTTI. 297

tique; il semblerait qu'après ces grands hommes il ne restait plus rien à souhaiter, et que tâcher de les imiter était tout ce que l'on pouvait faire de mieux. Desirait-on quelque chose dans la peinture, après la *Galathée* de Raphaël? Cependant la célèbre tête de Michel-Ange, dans le petit Farnèse, donna l'idée d'un genre plus terrible et plus fier, auquel cet art pouvait être élevé.

Il semble que dans les beaux arts on ne s'aperçoit qu'il y avait des vides, qu'après qu'ils sont remplis. La plupart des tragédies de ces maîtres, soit que l'action se passe à Rome, à Athènes ou à Constantinople, ne contiennent qu'un mariage concerté, traversé ou rompu. On ne peut s'attendre à rien de mieux dans ce genre, où l'amour donne avec un souris ou la paix ou la guerre. Il me paraît qu'on pourrait donner au drame un ton supérieur à celui-ci. Le Jules-César en est une preuve; l'auteur de la tendre *Zaïre* ne respire ici que des sentimens d'ambition, de vengeance et de liberté.

La tragédie doit être l'imitation des grands hommes; c'est ce qui la distingue de la comédie: mais si les actions qu'elle représente sont aussi des plus grandes, cette distinction n'en fera que plus marquée, et l'on peut atteindre par ce moyen à un genre supérieur. N'admire-t-on pas davantage *Marc-Antoine* à Philippes, qu'à Actium? je ne doute pourtant pas que ces raisons ne puissent essuyer de fortes contradictions. Il faudrait avoir bien peu de connaissance de l'homme, pour ne pas savoir que les préjugés l'emportent presque toujours sur la raison,

et surtout les préjugés autorisés par un sexe qui impose une loi qu'on suit toujours avec plaisir.

L'amour est depuis trop long-temps en possession du théâtre français pour souffrir que d'autres passions y prennent sa place. C'est ce qui me fait croire que le *Jules-César* pourrait bien avoir le même sort que les *Thémistocle*, les *Alcibiade*, et les autres grands hommes d'Athènes, admirés de toute la terre pendant que l'ostracisme les bannissait de leur patrie.

M. de *Voltaire* a imité, en quelques endroits, *Shakespeare*, poëte anglais, qui a réuni dans la même pièce les puérités les plus ridicules et les morceaux les plus sublimes; il en a fait le même usage que *Virgile* faisait des ouvrages d'*Ennius*: il a imité de l'auteur anglais les deux dernières scènes, qui sont les plus beaux modèles d'éloquence qu'il y ait au théâtre.

Quum fueret lutulentus; erat quod tollere velles.

N'est-ce point un reste de barbarie en Europe de vouloir que les bornes, que la politique et la fantaisie des hommes ont prescrites pour la séparation des états, servent aussi de limites aux sciences et aux beaux arts, dont les progrès pourraient s'étendre par un commerce mutuel des lumières de ses voisins? Cette réflexion convient même mieux à la nation française qu'à toute autre: elle est dans le cas de ces auteurs dont le public exige plus, à mesure qu'il en a plus reçu; elle est si généralement polie et cultivée, que cela met en droit d'exiger d'elle que non-seulement elle approuve, mais qu'elle cherche

même à s'enrichir de ce qu'elle trouve de bon chez ses voisins:

Tros, Rutulusve fuit, nullo discrimine habeto.

Une objection dont je ne vous parlerais pas, si je ne l'eusse entendu faire, est sur ce que cette tragédie n'est qu'en trois actes: c'est, dit-on, pécher contre le théâtre, qui veut que le nombre des actes soit fixé à cinq. Il est vrai qu'une des règles est qu'à toute rigueur la représentation ne dure pas plus de temps que n'aurait duré l'action, si véritablement elle fût arrivée. On a borné avec raison le temps à trois heures, parce qu'une plus longue durée lasserait l'attention, et empêcherait qu'on ne pût réunir aisément dans le même point de vue les différentes circonstances de l'action qui les passe. Sur ce principe, on a divisé les pièces en cinq actes, pour la commodité des spectateurs et de l'auteur, qui peut faire arriver dans ces intervalles quelque événement nécessaire au nœud ou au dénouement de la pièce. toute l'objection se réduit donc à n'avoir fait durer l'action du *César* que deux heures au lieu de trois. Si ce n'est pas un défaut, le nombre des actes n'en doit pas être un non plus; puisque la même raison qui veut qu'une action de trois heures soit partagée en cinq actes, demande aussi qu'une action de deux heures ne le soit qu'en trois. Il ne s'enfuit pas de ce que la plus grande étendue qui a été prescrite est de trois heures, qu'on ne puisse pas la rendre moindre; et je ne vois point pourquoi une tragédie assujettie aux trois unités, d'ailleurs pleine d'intérêt, excitant la terreur et la compassion, enfin produisant

en deux heures le même effet que les autres en trois, ne ferait pas une excellente tragédie.

Une statue dans laquelle les belles proportions et les autres règles de l'art sont observées, ne laisse pas d'être une belle statue, quoiqu'elle soit plus petite qu'une autre faite sur les mêmes règles. Je ne crois pas que personne trouve la *Vénus de Médicis* moins belle dans son genre que le *Gladiateur*, parce qu'elle n'a que quatre pieds de haut, et que le *Gladiateur* en a six.

M. de Voltaire a peut-être voulu donner à son César moins d'étendue que l'on n'en donne communément aux pièces dramatiques, pour sonder le goût du public par un essai, si l'on peut appeler de ce nom une pièce aussi achevée. Il s'agit pour cela d'une révolution dans le théâtre français, et c'eût été peut-être trop hasarder que de commencer par parler de liberté et de politique trois heures de suite à une nation accoutumée à voir soupirer *Mithridate*, sur le point de marcher au capitolé. On doit tenir compte à M. de Voltaire de ce ménagement, et ne lui point faire d'ailleurs un crime de n'avoir mis ni amour ni femmes dans sa pièce : nées pour inspirer la mollesse et les sentimens tendres, elles ne pourraient jouer qu'un rôle ridicule entre *Brutus* et *Cassius*, *atroces anima*. Elles en jouent de si brillans par-tout ailleurs, qu'elles ne doivent pas se plaindre de n'en avoir aucun dans César.

Je ne vous parlerai point des beautés de détail qui sont sans nombre dans cette pièce, ni de la force de la poésie, pleine d'images et de sentimens.

Que ne doit-on pas attendre de l'auteur de *Brutus* et de la *Henriade*? La scène de la conspiration me paraît des plus belles et des plus fortes qu'on ait encore vues sur le théâtre; elle fait voir en action ce qui jusqu'à présent ne s'était presque toujours passé qu'en récit :

*Segnius irritant animos demissa per aures
Quàm quæ sunt oculis subjecta fidelibus, et quæ
Ipse sibi tradit spectator....*

La mort même de *César* se passe presque à la vue des spectateurs; ce qui nous épargne un récit qui, quelque beau qu'il fût, ne pourrait qu'être froid, les événemens et les circonstances qui l'accompagnent étant trop connus de tout le monde.

Je ne puis assez admirer combien cette tragédie est pleine de choses, et combien les caractères sont grands et soutenus. Quel prodigieux contraste entre *César* et *Brutus*! Ce qui d'ailleurs rend ce sujet extrêmement difficile à traiter, c'est l'art qu'il faut pour peindre d'un côté *Brutus* avec une vertu féroce à la vérité, et presque ingrat, mais ayant en main la bonne cause, au moins selon les apparences et par rapport au temps où l'auteur nous transporte; et de l'autre, *César* rempli de clémence et des vertus les plus aimables; mais voulant opprimer la liberté de sa patrie. Il faut s'intéresser également pour tous les deux pendant le cours de la pièce, quoiqu'il semble que ces passions doivent s'entretenir et se détruire réciproquement, comme feraient deux forces égales et opposées, et par conséquent

ne produire aucun effet, et renvoyer les spectateurs fans agitation.

Ce font ces réflexions qui ont fait dire à un homme du métier, (*) qu'il regardait ce sujet comme l'écueil des poètes tragiques, et qu'il l'aurait proposé volontiers à quelqu'un de ses rivaux.

Il semble que M. de *Voltaire*, non content de ces difficultés, en ait voulu faire naître de nouvelles en faisant *Brutus* fils de *César*, ce qui d'ailleurs est fondé sur l'histoire. Il a aussi trouvé par-là le moyen de se ménager de très-belles situations, et de jeter dans sa pièce un nouvel intérêt, qui se réunit tout entier à la fin pour *César*. La harangue d'*Antoine* produit cet effet; et elle est à mon avis un modèle de l'éloquence la plus séduisante: enfin je crois que l'on peut dire avec vérité, que M. de *Voltaire* a ouvert une nouvelle carrière et qu'il a atteint le but en même temps.

(*) M. *Martelli*, qui a écrit beaucoup de tragédies en italien. Il s'est servi d'une nouvelle espèce de vers rimés qu'il avait imaginée d'après les vers alexandrins. Cette nouveauté n'a pas été favorable à ses pièces.

L E T T E R A

DEL SIGNOR

CONTE ALGAROTTI

AL SIGNORE

ABBATE FRANCHINI,

Inviato del Gran Duca di Toscana à Parigi. ()*

Io non so per che cagione cotesti Signori si abbiano a maravigliar tanto che io mi sia per alcune settimane ritirato alla campagna, e in un angolo di una provincia come e' dicono. Ella no che non se ne maraviglia punto; la qual pur sa a che fine io mi vada cercando varj paesi, e quali cose io m'abbia potuto trovare in questa campagna. Qui, lungi dal tumulto di Parigi, si gode una vita condita da' piaceri della mente; e ben si può dire che a queste cene non manca nè *Lambert* nè *Molière*. Io do l'ultima mano a' miei *Dialoghi*, i quali han trovata molta gratia inanzi gli occhi così della bella *Emilia*, come del dotto *Voltaire*; e quasi direi allo specchio di essi io vo studiando i bei modi della culta conversazione, che vorrei pur trasferire nella mia operetta. Ma

(*) La lettre française qui précède celle-ci n'en est pas une traduction exacte; nous avons cru devoir les conserver toutes deux dans la langue où vraisemblablement chacune a été écrite.

che dirà ella, se dal fondo di questa provincia io le manderò cosa che dovriano pur tanto desiderare cotesti Signori *inter beatae fumum et opes strepitumque Romae*? Questa si è il *Cesare* del nostro *Voltaire* non alterato o manco, ma quale è uscito delle mani dell' autor suo. Io non dubito che ella non sia per prendere, in leggendo questa tragedia, un piacer grandissimo; e credo che anch' ella vi ravvisterà dentro un nuovo genere di perfezione, a cui si può recare il teatro tragico francese. Benchè un gran paradossio parrà cotesto a coloro che credono spenta la fortuna di quello insieme con *Cornelio* e *Racine*, e nulla fanno immaginare sopra le costoro produzioni. Ma certo niente pareva, non sono ancora molti anni passati, che si avesse a desiderare nella musica vocale dopo *Scarlatti*, o nella strumentale dopo *Corelli*. Pur nondimeno il *Marcello* ed il *Tartini* ne han fatto sentire che vi avea così nell'una, come nell'altra alcun termine più là: intantochè egli pare non accorgerfi l'uomo de' luoghi che rimangono ancora vacui nelle arti se non dopo occupati. Così interverrà nel teatro; e la morte di Giulio Cesare mostrerà *nescio quid majus* quanto al genere delle tragedie francesi. Che se la tragedia, a distinzione della commedia, è la imitazione di un'azione che abbia in se del terribile e del compassionevole, è facile a vedere, quanto questa, che non è intorno a un matrimonio o ad un amoretto, ma che è intorno a un fatto atrocissimo e alla più gran rivoluzione che sia avvenuta nel più grande imperio

imperio del mondo, è facile, dico, a vedere quanto ella venga ad essere più distinta dalla commedia delle altre tragedie francesi, e monti, dirò così, sopra un coturno più alto di quelle. Ma non è già per tutto ciò che io credo che i più non siano per sentirla altrimenti. Non fa mestieri aver veduto *mores hominum multorum et urbes*, per sapere che i più bei ragionamenti del mondo se ne vanno quasi sempre con la peggior quando egli hanno a combattere contra le opinioni radicate dall' usanza e dall' autorità di quel sesso, il cui imperio si stende fino alle provincie scientifiche. L'amore, che è signor dispotico delle scene francesi, vorrà difficilmente comportare, che altre passioni vogliano partire il regno con esso lui; e non so come una tragedia, dove non entran donne, tutta sentimenti di libertà e pratiche di politica, potrà piacere là dove odono *Mitridate* fare il galante sul punto di muovere il campo verso Roma, e dove odono *Cesare* medesimo che, novello *Orlando*, si vanta di aver fatto giostra con *Pompeo* in Farfaglia per li begli occhi di *Cleopatra*. E forse che il *Cesare* del *Voltaire* potrà correre la medesima fortuna a Parigi che *Temistocle*, *Alcibiade* e quegli altri grandi uomini della Grecia corsero in Atene; i quali erano ammirati da tutta la terra e sbanditi a un tempo medesimo della patria loro.

Come che sia, il *Voltaire* ha preso in questa tragedia ad imitare la severità del teatro Inglese, e segnatamente

Shakespeare, uno de' loro poeti, in cui dicefi, e non a torto, che vi sono errori innumerabili e pensieri inimitabili, *faults innumerables and thoughts inimitables*. Del che il suo *Cesare* medesimo ne fa pienissima fede. E ben ella può credere che il nostro poeta ha fatto quell' uso di *Shakespeare* che *Virgilio* faceva di *Ennio*. Egli ha espresso in francese le due scene ultime della tragedia Inglese, le quali, toltone alcune mende, sono come quelle due di *Burro* e di *Narcisso* con *Nerone* nel *Britannico*, due specchi cioè di eloquenza nel persuadere altrui le cose le più contrarie tra loro sullo stesso argomento. Ma chi fa se anche da questo lato, voglio dire a cagion della imitazione di *Shakespeare*, questa tragedia non sia per piacere meno che non si vorrebbe? A niuno è nascosto come la Francia e l'Inghilterra sono rivali nella politica, nel commercio, nella gloria delle armi e delle lettere.

Littora littoribus contraria, fluctibus unda.

E si potrebbe dare il caso che la poesia Inglese fosse accolta a Parigi allo stesso modo della filosofia che è stata loro recata dal medesimo paese. Ma certo dovranno sapere i Francesi non picciolo grado a chi è venuto ad arricchire in certa maniera il loro Parnasso di una forgente novella. Tanto più che grandissima è la discrezione con che ad imitare gl' Inglese s'è fatto il nostro poeta, come colui che ha

trasportato nel teatro di Francia la severità delle loro tragedie senza la ferocità. Nella quale idea d'imitazione egli ha di gran lunga superato *Addissono*, il quale nel suo *Catone* ha mostrato a' suoi non tanto la regolarità del teatro francese, quanto la importunità degli amori di quello. E con ciò egli è venuto a corrompere uno de' pochissimi drammi moderni, in cui lo stile sia veramente tragico, e in cui i Romani parlino latino, a dir così, e non spagnuolo.

Ma un romore senza dubbio grandissimo ella sentirà levarsi contro questa tragedia, perchè ella sia di tre atti solamente. *Aristotile*, egli è il vero, parlando nella poetica della lunghezza dell' azione teatrale, non si spiega così chiaramente sopra questa tal divisione in cinque atti, ma ognuno sa quei versi della poetica latina:

*Neve minor, neu sit quinto productior actu
Fabula, quæ posci vult et spectata reponi.*

Il qual precetto dà *Orazio* per la commedia egualmente che per la tragedia. Ma se pur vi ha delle commedie di *Molière* di tre atti e non più, e che ciò non ostante son tenute buone, non so perchè non vi possa ancora essere una buona tragedia che sia di tre atti, e non di cinque.

. *Quid autem
Cæcilio Plautoque dabit Romanus ademptum
Virgilio Varioque?*

E forse che farebbe per lo migliore se la maggior parte delle tragedie di oggidì si riduceffero a trè atti folamente; dacchè si vede che per aggiungere i cinque, il più degli autori sono pur stati costretti ad appiccarvi degli epifodj, i quali allungano il componimento e ne sceman l'effetto, snervando come fanno l'azione principale. E il *Racine* medesimo per somiglianti ragioni compose già l'*Ester* di trè atti e non più. Che se i Greci nelle loro tragedie, benchè semplicissime, furono religiosi osservatori della divisione in cinque atti, è da far considerazione, oltre che per lo più gli atti sono anzi brevi che no, che il coro vi occupa una grandissima parte del dramma.

Io non so se quivi io bene m'apponga; questo so certo che mi giova parlare di poesia con effo lei che ne potrebbe esser maestro, come ella n'è talora leggiadrissimo artefice. *Pollio et ipse facit nova carmina.* Sicchè ella ben saprà scorgere la bellezza di questa tragedia, molti versi della quale hanno di già occupato un luogo nella mia memoria, e vi risuonano dentro in maniera che io non gli potrei far tacere. E pigliando principalmente ad esaminare la costituzione della favola, ella potrà meglio giudicare di chicchessia se il *Voltaire*, siccome ha aperto tra' suoi una nuova carriera, così ancora ne sia giunto alla meta. Ma che non vien ella medesima a Cirey a comunicarci le dotte sue riflessioni?

Ora massimamente che ne assicurano essere per la pace già segnata composte le cose di Europa. Niente allora qui mancherebbe al desiderio mio, e a niuno potrebbe parer nuovo in Parigi che io mi rimanessi in una provincia.

Cirey, 12 ottobre 1735.

P E R S O N N A G E S .

JULES-CESAR, Dictateur.

MARC-ANTOINE, Consul.

JUNIUS-BRUTUS, Préteur.

CASSIUS,

CIMBER,

DECIME,

DOLABELLA,

CASCA,

Les Romains,

Licteurs.

} Sénateurs.

La scène est à Rome, au Capitole.

L A M O R T
D E C E S A R ,

T R A G E D I E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

C E S A R , A N T O I N E .

A N T O I N E .

CESAR, tu vas régner; voici le jour auguste
Où le Peuple Romain, pour toi toujours injuste,
Changé par tes vertus, va reconnaître en toi
Son vainqueur, son appui, son vengeur et son roi:
Antoine, tu le fais, ne connaît point l'envie:
J'ai chéri plus que toi la gloire de ta vie;
J'ai préparé la chaîne où tu mets les Romains,
Content d'être sous toi le second des humains;
Plus fier de t'attacher ce nouveau diadème,
Plus grand de te servir, que de régner moi-même.
Quoi! tu ne me réponds que par de longs soupirs!
Ta grandeur fait ma joie, et fait tes déplaisirs!
Roi de Rome et du monde, est-ce à toi de te plaindre?
César peut-il gémir, ou César peut-il craindre?
Qui peut à ta grande ame inspirer la terreur?

C E S A R .

L'amitié, cher Antoine: il faut t'ouvrir mon cœur.
Tu fais que je te quitte, et le destin m'ordonne
De porter nos drapeaux aux champs de Babylone.

Je pars, et vais venger sur le Parthe inhumain
 La honte de Crassus et du Peuple Romain.
 L'aigle des légions, que je retiens encore,
 Demande à s'envoler vers les mers du Bosphore;
 Et mes braves soldats n'attendent pour signal,
 Que de revoir mon front ceint du bandeau royal.
 Peut-être avec raison César peut entreprendre
 D'attaquer un pays qu'a soumis Alexandre;
 Peut-être les Gaulois, Pompée et les Romains
 Valent bien les Persans subjugués par ses mains:
 J'ose au moins le penser; et ton ami se flatte
 Que le vainqueur du Rhin peut l'être de l'Euphrate.
 Mais cet espoir m'anime et ne m'aveugle pas:
 Le fort peut se lasser de marcher sur mes pas,
 La plus haute sagesse en est souvent trompée;
 Il peut quitter César ayant trahi Pompée;
 Et dans les factions, comme dans les combats,
 Du triomphe à la chute il n'est souvent qu'un pas.
 J'ai servi, commandé, vaincu quarante années;
 Du monde entre mes mains j'ai vu les destinées;
 Et j'ai toujours connu, qu'en chaque événement
 Le destin des Etats dépendait d'un moment.
 Quoi qu'il puisse arriver, mon cœur n'a rien à craindre;
 Je vaincrai sans orgueil, ou mourrai sans me plaindre.
 Mais j'exige en partant, de ta tendre amitié,
 Qu'Antoine à mes enfans soit pour jamais lié;
 Que Rome par mes mains défendue et conquise,
 Que la terre à mes fils, comme à toi, soit soumise:
 Et qu'emportant d'ici le grand titre de roi,
 Mon sang et mon ami le prennent après moi.
 Je te laisse aujourd'hui ma volonté dernière;
 Antoine, à mes enfans il faut servir de père.

Je ne veux point de toi demander des sermens,
 De la foi des humains sacrés et vains garants;
 Ta promesse suffit, et je la crois plus pure
 Que les autels des Dieux entourés du parjute.

A N T O I N E.

C'est déjà pour Antoine une assez dure loi,
 Que tu cherches la guerre et le trépas sans moi,
 Et que ton intérêt m'attache à l'Italie,
 Quand la gloire t'appelle aux bornes de l'Asie.
 Je m'afflige encor plus de voir que ton grand cœur
 Doute de sa fortune, et présage un malheur:
 Mais je ne comprends point ta bonté qui m'outrage.
 César, que me dis-tu de tes fils, de partage?
 Tu n'a de fils qu'Octave, et nulle adoption
 N'a d'un autre César appuyé ta maison.

C E S A R.

Il n'est plus temps, Ami, de cacher l'amertume,
 Dont mon cœur paternel en secret se consume:
 Octave n'est mon sang qu'à la faveur des lois,
 Je l'ai nommé César, il est fils de mon choix.
 Le destin, (dois-je dire, ou propice, ou sévère?)
 D'un véritable fils en effet m'a fait père;
 D'un fils que je chéris, mais qui, pour mon malheur,
 A ma tendre amitié répond avec horreur.

A N T O I N E.

Et quel est cet enfant? Quel ingrat peut-il être
 Si peu digne du sang dont les dieux l'ont fait naître?

C E S A R.

Ecoute: tu connais ce malheureux Brutus,
 Dont Caton cultiva les farouches vertus.
 De nos antiques lois ce défenseur austère,
 Ce rigide ennemi du pouvoir arbitraire,

Qui toujours contre moi les armes à la main,
De tous mes ennemis a suivi le destin;
Qui fut mon prisonnier aux champs de Thessalie,
A qui j'ai malgré lui sauvé deux fois la vie;
Né, nourri loin de moi chez mes fiers ennemis....

A N T O I N E.

Brutus! il se pourrait....

C E S A R.

Ne m'en crois pas: tiens, lis.

A N T O I N E.

Dieux! la sœur de Caton, la fière Servilie!

C E S A R.

Par un hymen secret elle me fut unie.
Ce farouche Caton, dans nos premiers débats,
La fit presque à mes yeux passer en d'autres bras:
Mais le jour qui forma ce second hyménée,
De son nouvel époux trancha la destinée.
Sous le nom de Brutus mon fils fut élevé.
Pour me haïr, ô Ciel! était-il réservé?
Mais lis: tu sauras tout par cet écrit funeste.

A N T O I N E *lit.*

„ César, je vais mourir. La colère céleste
„ Va finir à la fois ma vie et mon amour.
„ Souviens-toi qu'à Brutus César donna le jour.
„ Adieu: puisse ce fils éprouver pour son père
„ L'amitié qu'en mourant te conservait sa mère!

„ S E R V I L I E.

Quoi! faut-il que du fort la tyrannique loi,
César, te donne un fils si peu semblable à toi?

C E S A R.

Il a d'autres vertus: son superbe courage
Flatte en secret le mien, même alors qu'il l'outrage.

Il m'irrite, il me plaît; son cœur indépendant
Sur mes sens étonnés prend un fier ascendant.
Sa fermeté m'impose, et je l'excuse même
De condamner en moi l'autorité suprême.
Soit qu'étant homme et père, un charme séducteur,
L'excusant à mes yeux, me trompe en sa faveur;
Soit qu'étant né Romain, la voix de ma patrie
Me parle malgré moi contre ma tyrannie;
Et que la liberté que je viens d'opprimer,
Plus forte encor que moi, me condamne à l'aimer.
Te dirai-je encor plus? si Brutus me doit l'être,
S'il est fils de César, il doit haïr un maître.
J'ai pensé comme lui, dès mes plus jeunes ans;
J'ai détesté Sylla, j'ai haï les tyrans.
J'eusse été citoyen, si l'orgueilleux Pompée
N'eût voulu m'opprimer sous sa gloire usurpée.
Né fier, ambitieux, mais né pour les vertus,
Si je n'étais César, j'aurais été Brutus.

Tout homme à son état doit plier son courage. (1)

Brutus tiendra bientôt un différent langage,
Quand il aura connu de quel sang il est né.
Crois-moi, le diadème à son front destiné,
Adoucira dans lui sa rudesse importune;
Il changera de mœurs en changeant de fortune.
La nature, le sang, mes bienfaits, tes avis,
Le devoir, l'intérêt, tout me rendra mon fils.

A N T O I N E.

J'en doute. Je connais sa fermeté farouche:
La secte dont il est n'admet rien qui la touche.
Cette secte intraitable, et qui fait vanité
D'endurcir les esprits contre l'humanité,

Qui dompte et foule aux pieds la nature irritée,
 Parle seule à Brutus, et seule est écoutée.
 Ces préjugés affreux, qu'ils appellent devoir,
 Ont sur ces cœurs de bronze un absolu pouvoir.
 Caton même, Caton, ce malheureux stoïque,
 Ce héros forcené, la victime d'Utique,
 Qui, fuyant un pardon qui l'eût humilié,
 Préféra la mort même à ta tendre amitié;
 Caton fut moins altier, moins dur, et moins à craindre
 Que l'ingrat, qu'à t'aimer ta bonté veut contraindre.

CESAR.

Cher ami, de quels coups tu viens de me frapper!
 Que m'as-tu dit?

ANTOINE.

Je t'aime, et ne te puis tromper.

CESAR.

Le temps amollit tout.

ANTOINE.

Mon cœur en désespère.

CESAR.

Quoi, sa haine! . .

ANTOINE.

Crois-moi.

CESAR.

N'importe je suis père.

J'ai chéri, j'ai sauvé mes plus grands ennemis:
 Je veux me faire aimer de Rome et de mon fils;
 Et conquérant des cœurs vaincus par ma clémence,
 Voir la terre et Brutus adorer ma puissance.
 C'est à toi de m'aider dans de si grands desseins:
 Tu m'as prêté ton bras, pour dompter les humains;
 Dompte aujourd'hui Brutus, adoucis son courage,
 Prépare par degrés cette vertu sauvage

Au secret important qu'il lui faut révéler,
 Et dont mon cœur encor hésite à lui parler.

ANTOINE.

Je ferai tout pour toi; mais j'ai peu d'espérance.

SCENE II.

CESAR, ANTOINE, DOLABELLA.

DOLABELLA.

CESAR, les Sénateurs attendent audience;
 A ton ordre suprême ils se rendent ici.

CESAR.

Ils ont tardé long-temps. . . Qu'ils entrent.

ANTOINE.

Les voici.

Que je lis sur leur front de dépit et de haine!

SCENE III.

CESAR, ANTOINE, BRUTUS, CASSIUS,
 CIMBER, DECIME, CINNA, CASCA, etc.
 Licteurs.

CESAR *assis*.

VENEZ, dignes soutiens de la grandeur romaine,
 Compagnons de César. Approchez, Cassius,
 Cimber, Cinna, Décime, et toi, mon cher Brutus.

Enfin voici le temps, si le ciel me seconde,
 Où je vais achever la conquête du monde,
 Et voir dans l'Orient le trône de Cyrus
 Satisfaire, en tombant, aux mânes de Crassus. (2)
 Il est temps d'ajouter, par le droit de la guerre,
 Ce qui manque aux Romains des trois parts de la terre.
 Tout est prêt, tout prévu pour ce vaste dessein:
 L'Euphrate attend César, et je pars dès demain.
 Brutus et Cassius me suivront en Asie;
 Antoine retiendra la Gaule et l'Italie.
 De la mer Atlantique, et des bords du Bétis,
 Cimber gouvernera les rois affujettis.
 Je donne à Marcellus la Grèce et la Lycie,
 A Décime le Pont, à Casca la Syrie.
 Ayant ainsi réglé le sort des nations,
 Et laissant Rome heureuse et sans divisions,
 Il ne reste au Sénat, qu'à juger sous quel titre
 De Rome et des humains je dois être l'arbitre.
 Sylla fut honoré du nom de dictateur,
 Marius fut consul, et Pompée empereur.
 J'ai vaincu ce dernier; et c'est assez vous dire,
 Qu'il faut un nouveau nom pour un nouvel empire,
 Un nom plus grand, plus saint, moins sujet aux revers,
 Autrefois craint dans Rome, et cher à l'univers.
 Un bruit trop confirmé se répand sur la terre,
 Qu'en vain Rome aux Persans ose faire la guerre;
 Qu'un roi seul peut les vaincre et leur donner la loi:
 César va l'entreprendre, et César n'est pas roi.
 Il n'est qu'un citoyen connu par ses services, (2)
 Qui peut du Peuple encore essuyer les caprices...
 Romains, vous m'entendez, vous savez mon espoir;
 Songez à mes bienfaits, songez à mon pouvoir.

C I M B E R.

César, il faut parler. Ces sceptres, ces couronnes,
 Ce fruit de nos travaux, l'univers que tu donnes,
 Seraient aux yeux du Peuple, et du Sénat jaloux,
 Un outrage à l'Etat, plus qu'un bienfait pour nous.
 Marius ni Sylla, ni Carbon, ni Pompée,
 Dans leur autorité sur le Peuple usurpée,
 N'ont jamais prétendu disposer à leur choix
 Des conquêtes de Rome, et nous parler en rois.
 César, nous attendions de ta clémence auguste
 Un don plus précieux, une faveur plus juste,
 Au-dessus des Etats donnés par ta bonté...

C E S A R.

Qu'oses-tu demander, Cimber?

C I M B E R.

La liberté.

C A S S I U S.

Tu nous l'avais promise; et tu juras toi-même
 D'abolir pour jamais l'autorité suprême;
 Et je croyais toucher à ce moment heureux,
 Où le vainqueur du monde allait combler nos vœux.
 Fumante de son sang, captive, désolée,
 Rome dans cet espoir renaissait consolée.
 Avant que d'être à toi nous sommes ses enfans:
 Je songe à ton pouvoir; mais songe à tes fermens.

B R U T U S.

Oui, que César soit grand: mais que Rome soit libre.
 Dieux! maîtresse de l'Inde, esclave au bord du Tibre!
 Qu'importe que son nom commande à l'univers,
 Et qu'on l'appelle reine, alors qu'elle est aux fers?
 Qu'importe à ma patrie, aux romains que tu braves,
 D'apprendre que César a de nouveaux esclaves?

Les Perfans ne font pas nos plus fiers ennemis ;
Il en est de plus grands. Je n'ai point d'autre avis.

C E S A R.

Et toi, Brutus, aussi ? (3)

A N T O I N E à César.

Tu connais leur audace :
Vois si ces cœurs ingrats sont dignes de leur grâce.

C E S A R.

Ainsi vous voulez donc, dans vos témérités,
Tenter ma patience, et laisser mes bontés ?
Vous qui m'appartenez par le droit de l'épée,
Rampans sous Marius, esclaves de Pompée ;
Vous qui ne respirez qu'autant que mon courroux,
Retenu trop long-temps, s'est arrêté sur vous :
Républicains ingrats, qu'enhardit ma clémence,
Vous qui devant Sylla garderiez le silence ;
Vous que ma bonté seule invite à m'outrager,
Sans craindre que César s'abaisse à se venger.
Voilà ce qui vous donne une ame assez hardie,
Pour oser me parler de Rome et de patrie ;
Pour affecter ici cette illustre hauteur
Et ces grands sentimens devant votre vainqueur.
Il les fallait avoir aux plaines de Pharsale.
La fortune entre nous devient trop inégale :
Si vous n'avez su vaincre, apprenez à servir.

B R U T U S.

César, aucun de nous n'apprendra qu'à mourir.
Nul ne m'en défavoue, et nul, en Thessalie,
N'abaisa son courage à demander la vie.
Tu nous laissas le jour, mais pour nous avilir :
Et nous le détestons, s'il te faut obéir.

César,

César, qu'à ta colère aucun de nous n'échappe ;
Commence ici par moi : si tu veux régner, frappe.

C E S A R.

Ecoute... et vous, forttez. * Brutus m'ose offenser !
Mais fais tu de quels traits tu viens de me percer ?
Va, César est bien loin d'en vouloir à ta vie,
Laisse là du sénat l'indiscrette furie ;
Demeure : c'est toi seul qui peux me défarmer ;
Demeure : c'est toi seul que César veut aimer.

B R U T U S.

Tout mon sang est à toi, si tu tiens ta promesse ;
Si tu n'es qu'un tyran, j'abhorre ta tendresse ;
Et je ne peux rester avec Antoine et toi,
Puisqu'il n'est plus Romain, et qu'il demande un roi.

* Les Sénateurs sortent.

S C E N E I V.

C E S A R, A N T O I N E.

A N T O I N E.

HE bien, t'ai-je trompé ? Crois-tu que la nature
Puisse amollir une ame, et si fière, et si dure ?
Laisse, laisse à jamais dans son obscurité
Ce secret malheureux qui pèse à ta bonté.
Que de Rome, s'il yeut, il déplore la chute ;
Mais, qu'il ignore au moins quel sang il persécute :
Il ne mérite pas de te devoir le jour.
Ingrat à tes bontés, ingrat à ton amour,
Renonce-le pour fils.

Théâtre. Tom. II.

X

C E S A R.

Je ne le puis : je l'aime.

A N T O I N E.

Ah ! cesse donc d'aimer l'éclat du diadème : (b)
 Descends donc de ce rang où je te vois monté ;
 La bonté convient mal à ton autorité ;
 De ta grandeur naissante elle détruit l'ouvrage.
 Quoi ! Rome est sous tes lois, et Cassius t'outrage !
 Quoi Cimber ! quoi Cinna ! ces obscurs sénateurs
 Aux yeux du roi du monde affectent ces hauteurs !
 Ils bravent ta puissance, et ces vaincus respirent !

C E S A R.

Ils font nés mes égaux, mes armes les vainquirent ;
 Et, trop au-dessus d'eux, je leur puis pardonner
 De frémir sous le joug que je veux leur donner.

A N T O I N E.

Marius de leur sang eût été moins avare ;
 Sylla les eût punis.

C E S A R.

Sylla fut un barbare,

Il n'a su qu'opprimer. Le meurtre et la fureur
 Fesaient sa politique, ainsi que sa grandeur.
 Il a gouverné Rome au milieu des supplices ;
 Il en était l'effroi, j'en ferai les délices.
 Je fais quel est le peuple, on le change en un jour :
 Il prodigue aisément sa haine et son amour.
 Si ma grandeur l'aigrît, ma clémence l'attire.
 Un pardon politique à qui ne peut me nuire,
 Dans mes chaînes qu'il porte un air de liberté,
 Ont ramené vers moi sa faible volonté.
 Il faut couvrir de fleurs l'abyme où je l'entraîne,
 Flatter encor ce tigre à l'instant qu'on l'enchaîne,

Lui plaire en l'accablant, l'affervir, le charmer,
 Et punir mes rivaux en me faisant aimer.

A N T O I N E.

Il faudrait être craint : c'est ainsi que l'on règne.

C E S A R.

Va, ce n'est qu'aux combats que je veux qu'on me craigne.

A N T O I N E.

Le peuple abusera de ta facilité.

C E S A R.

Le peuple a jusqu'ici consacré ma bonté.
 Vois ce temple que Rome élève à la clémence.

A N T O I N E.

Crains qu'elle n'en élève un autre à la vengeance :
 Crains des cœurs ulcérés, nourris de désespoir,
 Idolâtres de Rome, et cruels par devoir.
 Cassius alarmé prévoit qu'en ce jour même,
 Ma main doit sur ton front mettre le diadème :
 Déjà même à tes yeux on ose en murmurer.
 Des plus impétueux tu devrais t'assurer ;
 A prévenir leurs coups daigne au moins te contraindre.

C E S A R.

Je les aurais punis, si je les pouvais craindre.
 Ne me conseille point de me faire hair.
 Je fais combattre, vaincre, et ne fais point punir.
 Allons, et n'écoutant ni soupçon ni vengeance,
 Sur l'univers soumis régnons sans violence.

Fin du premier acte.

A C T E II.

S C E N E P R E M I E R E.

BRUTUS, ANTOINE, DOLABELLA.

A N T O I N E.

C'EST superbe refus, cette animosité
Marquent moins de vertu que de férocité.
Les bontés de César, et surtout sa puissance
Méritaient plus d'égards et plus de complaisance :
A lui parler du moins vous pourriez consentir.
Vous ne connaissez pas qui vous osez haïr ;
Et vous en fréiriez, si vous pouviez apprendre...

B R U T U S.

Ah ! je frémis déjà, mais c'est de vous entendre.
Ennemi des Romains, que vous avez vendus,
Pensez-vous, ou tromper, ou corrompre Brutus ?
Allez ramper sans moi sous la main qui vous brave ;
Je fais tous vos desseins, vous brûlez d'être esclave.
Vous voulez un monarque, et vous êtes Romain !

A N T O I N E.

Je suis ami, Brutus, et porte un cœur humain.
Je ne recherche point une vertu plus rare :
Tu veux être un héros, va, tu n'es qu'un barbare ;
Et ton farouche orgueil, que rien ne peut fléchir,
Embrassa la vertu, pour la faire haïr.

S C E N E II.

B R U T U S seul.

QUELLE bassesse, ô Ciel ! et quelle ignominie !
Voilà donc les soutiens de ma triste patrie !
Voilà vos successeurs, Horace, Décius,
Et toi, vengeur des lois ; toi, mon sang ; toi, Brutus !
Quels restes, justes Dieux ! de la grandeur romaine !
Chacun baise en tremblant la main qui nous enchaîne :
César nous a ravi jusques à nos vertus,
Et je cherche ici Rome, et ne la trouve plus.
Vous que j'ai vu périr, vous, immortels courages,
Héros, dont en pleurant j'aperçois les images,
Famille de Pompée, et toi, divin Caton,
Toi, dernier des héros du sang de Scipion,
Vous ranimez en moi ces vives étincelles
Des vertus dont brillaient vos ames immortelles.
Vous vivez dans Brutus, vous mettez dans mon sein
Tout l'honneur qu'un tyran ravit au nom romain.
Que vois-je, grand Pompée, au pied de ta statue ?
Quel billet, sous mon nom, se présente à ma vue ?
Lisons : *Tu dors, Brutus, et Rome est dans les fers !*
Rome, mes yeux sur toi seront toujours ouverts ;
Ne me reproche point des chaînes que j'abhorre.
Mais quel autre billet à mes yeux s'offre encore ?
Non, tu n'es pas Brutus. Ah ! reproche cruel ! (4)
César ! tremble, tyran, voilà ton coup mortel.
Non, tu n'es pas Brutus ! Je le suis, je veux l'être.
Je périrai, Romains, ou vous ferez sans maître.
Je vois que Rome encore a des cœurs vertueux.
On demande un vengeur, on a sur moi les yeux ;

On excite cette ame, et cette main trop lente;
On demande du sang... Rome fera contente.

S C E N E I I I.

BRUTUS, CASSIUS, CINNA, CASCA,
DECIME, Suite.

C A S S I U S.

Je t'embrasse, Brutus, pour la dernière fois.
Amis, il faut tomber sous les débris des lois.
De César désormais je n'attends plus de grâce;
Il fait mes sentimens, il connaît notre audace.
Notre ame incorruptible étonne ses desseins;
Il va perdre dans nous les derniers des Romains.
C'en est fait, mes amis, il n'est plus de patrie,
Plus d'honneur, plus de lois, Rome est anéantie:
De l'univers et d'elle il triomphe aujourd'hui;
Nos imprudens aïeux n'ont vaincu que pour lui.
Ces dépouilles des rois, ce sceptre de la terre,
Six cents ans de vertus, de travaux et de guerre,
César jouit de tout, et dévore le fruit
Que six siècles de gloire à peine avaient produit.
Ah Brutus! es-tu né pour servir sous un maître?
La liberté n'est plus.

B R U T U S.

Elle est prête à renaître.

C A S S I U S.

Que dis-tu? mais quel bruit vient frapper mes esprits?

B R U T U S.

Laisse là ce vil peuple, et ses indignes cris.

C A S S I U S.

La liberté, dis-tu?... Mais quoi... le bruit redouble.

S C E N E I V.

BRUTUS, CASSIUS, CIMBER, DECIME.

C A S S I U S.

AH! Cimber, est-ce toi? parle, quel est ce trouble?

D E C I M E.

Trame-t-on contre Rome un nouvel attentat?

Qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?

C I M B E R.

La honte de l'Etat. (s)

César était au temple, et cette fière idole
Semblait être le dieu qui tonne au capitol.
C'est là qu'il annonçait son superbe dessein,
D'aller joindre la Perse à l'Empire romain.
On lui donnait les noms de foudre de la guerre,
De vengeur des Romains, de vainqueur de la terre:
Mais parmi tant d'éclat, son orgueil imprudent
Voulait un autre titre, et n'était pas content.
Enfin, parmi ces cris et ces chants d'alégresse,
Du peuple qui l'entoure Antoine fend la presse:
Il entre: ô honte! ô crime indigne d'un Romain!
Il entre, la couronne et le sceptre à la main.
On se tait, on frémit: lui, sans que rien l'étonne,
Sur le front de César attache la couronne,
Et soudain, devant lui se mettant à genoux,
César, règne, dit-il, sur la terre et sur nous.
Des Romains, à ces mots, les visages pâlisent;
De leurs cris douloureux les voûtes retentissent;

J'ai vu des citoyens s'enfuir avec horreur,
 D'autres rougir de honte et pleurer de douleur,
 César, qui cependant lisait sur leur visage
 De l'indignation l'éclatant témoignage,
 Feignant des sentimens long-temps étudiés,
 Jette et sceptre et couronne, et les foule à ses pieds,
 Alors tout se croit libre, alors tout est en proie
 Au fol enivrement d'une indiscrete joie.
 Antoine est alarmé; César feint et rougit:
 Plus il cèle son trouble, et plus on l'applaudit;
 La modération sert de voile à son crime:
 Il affecte à regret un refus magnanime.
 Mais malgré ses efforts, il frémissait tout bas
 Qu'on applaudit en lui les vertus qu'il n'a pas. (6)
 Enfin, ne pouvant plus retenir sa colère,
 Il sort du capitolé avec un front sévère;
 Il veut que dans une heure on s'assemble au sénat.
 Dans une heure, Brutus, César change l'Etat.
 De ce sénat sacré la moitié corrompue,
 Ayant acheté Rome, à César l'a vendue:
 Plus lâche que ce peuple à qui, dans son malheur,
 Le nom de roi du moins fait toujours quelque horreur;
 César, déjà trop roi, veut encor la couronne;
 Le peuple la refuse, et le sénat la donne.
 Que faut-il faire enfin, Héros qui m'écoutez?

CASSIUS.

Mourir, finir des jours dans l'opprobre comptés,
 J'ai traîné les liens de mon indigne vie,
 Tant qu'un peu d'espérance a flatté ma patrie;
 Voici son dernier jour, et du moins Cassius
 Ne doit plus respirer, lorsque l'état n'est plus.

Pleure qui voudra Rome, et lui reste fidelle;
 Je ne peux la venger, mais j'expire avec elle.
 Je vais où sont nos dieux.... Pompée et Scipion,
 (*en regardant leurs statues.*)

Il est temps de vous suivre, et d'imiter Caton.

BRUTUS.

Non, n'imitons personne, et servons tous d'exemple:
 C'est nous, braves Amis, que l'univers contemple;
 C'est à nous de répondre à l'admiration
 Que Rome en expirant conserve à notre nom.
 Si Caton m'avait cru, plus juste en sa furie,
 Sur César expirant il eût perdu la vie:
 Mais il tourna sur soi ses innocentes mains;
 Sa mort fut inutile au bonheur des humains.
 Fesant tout pour la gloire, il ne fit rien pour Rome;
 Et c'est la seule faute où tomba ce grand homme.

CASSIUS.

Que veux-tu donc qu'on fasse en un tel désespoir?

BRUTUS, montrant le billet.

Voilà ce qu'on m'écrit, voilà notre devoir.

CASSIUS.

On m'en écrit autant, j'ai reçu ce reproche.

BRUTUS.

C'est trop le mériter.

CIMBER.

L'heure fatale approche.

Dans une heure un tyran détruit le nom romain.

BRUTUS.

Dans une heure à César il faut percer le sein.

CASSIUS.

Ah! je te reconnais à cette noble audace.

D E C I M E.

Ennemi des tyrans, et digne de ta race,
Voilà les sentimens que j'avais dans mon cœur.

C A S S I U S.

Tu me rends à moi-même, et je t'en dois l'honneur;
C'est-là ce qu'attendaient ma haine et ma colère
De la mâle vertu qui fait ton caractère.
C'est Rome qui t'inspire en des desseins si grands:
Ton nom seul est l'arrêt de la mort des tyrans.
Lavons, mon cher Brutus, l'opprobre de la terre;
Vengeons ce capitole, au défaut du tonnerre.
Toi, Cimber; toi, Cinna; vous, Romains indomptés;
Avez-vous une autre ame et d'autres volontés?

C I M B E R.

Nous pensons comme toi, nous méprisons la vie;
Nous détestons César, nous aimons la patrie;
Nous la vengerons tous; Brutus et Cassius
De quiconque est Romain raniment les vertus.

D E C I M E.

Nés juges de l'Etat, nés les vengeurs du crime,
C'est souffrir trop long-temps la main qui nous opprime;
Et quand sur un tyran nous suspendons nos coups,
Chaque instant qu'il respire est un crime pour nous.

C I M B E R.

Admettons-nous quelqu'autre à ces honneurs suprêmes?

B R U T U S.

Pour venger la patrie il suffit de nous-mêmes.
Dolabella, Lépide, Emile, Bibulus,
Ou tremblent sous César, ou bien lui sont vendus.
Cicéron, qui d'un traître a puni l'insolence, (7)
Ne fert la liberté que par son éloquence:
Hardi dans le sénat, faible dans le danger,
Fait pour haranguer Rome, et non pour la venger.

Laiçons à l'orateur, qui charme sa patrie,
Le soin de nous louer, quand nous l'aurons servie.
Non, ce n'est qu'avec vous que je veux partager
Cet immortel honneur et ce pressant danger.
Dans une heure au sénat le tyran doit se rendre:
Là, je le punirai; là, je le veux surprendre;
Là, je veux que ce fer, enfoncé dans son sein,
Venge Caton, Pompée, et le peuple romain.
C'est hasarder beaucoup. Ses ardens satellites
Par-tout du capitole occupent les limites;
Ce peuple mou, volage, et facile à fléchir,
Ne fait s'il doit encor l'aimer où le haïr.
Notre mort, mes Amis, paraît inévitable,
Mais qu'une telle mort est noble et désirable!
Qu'il est beau de périr dans des desseins si grands!
De voir couler son sang dans le sang des tyrans!
Qu'avec plaisir alors on voit sa dernière heure!
Mourons, braves Amis, pourvu que César meure,
Et que la liberté, qu'oppriment ses forfaits,
Renaissse de sa cendre, et revive à jamais.

C A S S I U S.

Ne balançons donc plus, courons au capitole:
C'est là qu'il nous opprime, et qu'il faut qu'on l'immole.
Ne craignons rien du peuple, il semble encor douter;
Mais si l'idole tombe, il va la détester.

B R U T U S.

Jurez donc avec moi, jurez sur cette épée,
Par le sang de Caton, par celui de Pompée,
Par les mânes sacrés de tous ces vrais Romains
Qui dans les champs d'Afrique ont fini leurs destins,
Jurez par tous les dieux, vengeurs de la patrie,
Que César sous vos coups va terminer sa vie.

CASSIUS.

Faisons plus, mes Amis, jurons d'exterminer
Quiconque ainsi que lui prétendra gouverner:
Fussent nos propres fils, nos frères ou nos pères;
S'ils sont tyrans, Brutus, ils sont nos adversaires.
Un vrai républicain n'a pour père et pour fils,
Que la vertu, les dieux, les lois et son pays.

BRUTUS.

Oui, j'unis pour jamais mon sang avec le vôtre.
Tous dès ce moment même adoptés l'un par l'autre,
Le salut de l'Etat nous a rendu parens.
Scellons notre union du sang de nos tyrans.

(il s'avance vers la statue de Pompée.)

Nous le jurons par vous, Héros, dont les images
A ce pressant devoir excitent nos courages;
Nous promettons, Pompée, à tes sacrés genoux,
De faire tout pour Rome, et jamais rien pour nous;
D'être unis pour l'Etat, qui dans nous se rassemble,
De vivre, de combattre, et de mourir ensemble.
Allons, préparons-nous: c'est trop nous arrêter.

SCENE V.

CESAR, BRUTUS,

CESAR.

DEMEURE. C'est ici que tu dois m'écouter;
Où vas-tu, malheureux?

BRUTUS.

Loin de la tyrannie,

CESAR.

Lecteurs, qu'on le retienne.

BRUTUS.

Achève, et prends ma vie.

CESAR.

Brutus, si ma colère en voulait à tes jours,
Je n'aurais qu'à parler, j'aurais fini leur cours.
Tu l'as trop mérité. Ta fière ingratitude
Se fait de m'offenser une farouche étude.
Je te retrouve encore avec ceux des Romains
Dont j'ai plus soupçonné les perfides desseins;
Avec ceux qui tantôt ont osé me déplaire,
Ont blâmé ma conduite, ont bravé ma colère.

BRUTUS.

Ils parlaient en Romains, César; et leurs avis,
Si les dieux t'inspiraient, seraient encor suivis.

CESAR.

Je souffre ton audace, et consens à t'entendre:
De mon rang avec toi je me plais à descendre.
Que me reproches-tu?

BRUTUS.

Le monde ravagé,
Le sang des nations, ton pays saccagé:
Ton pouvoir, tes vertus, qui font tes injustices,
Qui de tes attentats font en toi les complices;
Ta funeste bonté, qui fait aimer tes fers,
Et qui n'est qu'un appas pour tromper l'univers.

CESAR.

Ah! c'est ce qu'il fallait reprocher à Pompée.
Par sa feinte vertu la tienne fut trompée.
Ce citoyen superbe, à Rome plus fatal,
N'a pas même voulu César pour son égal.
Crois-tu, s'il m'eût vaincu, que cette ame hautaine
Eût laissé respirer la liberté romaine?

Sous un joug despotique il t'aurait accablé.
Qu'eût fait Brutus alors ?

BRUTUS.
Brutus l'eût immolé.

CESAR.
Voilà donc ce qu'enfin ton grand cœur me destine ?
Tu ne t'en défends point. Tu vis pour ma ruine,
Brutus !

BRUTUS.
Si tu le crois, prévien donc ma fureur.
Qui peut te retenir ?

CESAR, *lui présentant la lettre de Servilie.*
La nature et mon cœur.
Lis, ingrat, lis, connais le fang que tu m'opposes ;
Vois qui tu peux haïr, et poursuis si tu l'oses.

BRUTUS.
Où suis-je ? Qu'ai-je lu ? me trompez-vous, mes yeux ?

CESAR.
Hé bien ! Brutus, mon fils !

BRUTUS.
Lui, mon père ! grands Dieux !

CESAR.
Oui, je le suis, ingrat. Quel silence farouche !
Que dis-je ? quels sanglots échappent de ta bouche ?
Mon fils... Quoi, je te tiens muet entre mes bras !
La nature t'étonne, et ne t'attendrait pas !

BRUTUS.
O fort épouvantable, et qui me désespère !
O fermens ! ô patrie ! ô Rome toujours chère !
César !... Ah, malheureux ! j'ai trop long-temps vécu.

CESAR.
Parle. Quoi d'un remords ton cœur est combattu !

Ne me déguise rien. Tu gardes le silence ?
Tu crains d'être mon fils, ce nom sacré t'offense ?
Tu crains de me chérir, de partager mon rang ;
C'est un malheur pour toi d'être né de mon fang !
Ah ! ce sceptre du monde, et ce pouvoir suprême,
Ce César, que tu hais, les voulait pour toi-même.
Je voulais partager, avec Octave et toi,
Le prix de cent combats, et le titre de roi.

BRUTUS.
Ah ! Dieux !
CESAR.
Tu veux parler, et te retiens à peine ?
Ces transports font-ils donc de tendresse ou de haine ?
Quel est donc le secret qui semble t'accabler ?

BRUTUS.
César....
CESAR.
Hé bien, mon fils ?
BRUTUS.
Je ne puis lui parler.

CESAR.
Tu n'oses me nommer du tendre nom de père ?

BRUTUS.
Si tu l'es, je te fais une unique prière.

CESAR.
Parle : en te l'accordant, je croirai tout gagner.

BRUTUS.
Fais-moi mourir sur l'heure, ou cesse de régner.

C E S A R.

Ah! barbare ennemi, tigre que je caresse!
 Ah! cœur dénaturé qu'endurcit ma tendresse!
 Va, tu n'es plus mon fils. Va, cruel citoyen,
 Mon cœur désespéré prend l'exemple du tien:
 Ce cœur, à qui tu fais cette effroyable injure,
 Saura bien comme toi vaincre enfin la nature.
 Va, César n'est pas fait pour te prier en vain;
 J'apprendrai de Brutus à cesser d'être humain:
 Je ne te connais plus. Libre dans ma puissance,
 Je n'écouterai plus une injuste clémence.
 Tranquille, à mon courroux je vais m'abandonner;
 Mon cœur trop indulgent est las de pardonner.
 J'imiterai Sylla, mais dans ses violences;
 Vous tremblerez, ingrats, au bruit de mes vengeances.
 Va, cruel, va trouver tes indignes amis:
 Tous m'ont osé déplaire, ils feront tous punis.
 On fait ce que je puis, on verra ce que j'ose:
 Je deviendrai barbare, et toi seul en es cause.

B R U T U S.

Ah! ne le quittons point dans ses cruels desseins,
 Et sauvons, s'il se peut, César et les Romains.

Fin du second acte.

ACTE

A C T E III.

S C E N E P R E M I E R E.

CASSIUS, CIMBER, DECIME, CINNA,
 CASCA, les Conjurés.

C A S S I U S.

ENFIN donc l'heure approche où Rome va renaître.
 La maîtresse du monde est aujourd'hui sans maître:
 L'honneur en est à vous, Cimber, Casca, Probus,
 Décime. Encore une heure, et le tyran n'est plus.
 Ce que n'ont pu Caton, et Pompée, et l'Asie,
 Nous seuls l'exécutons, nous vengeons la patrie;
 Et je veux qu'en ce jour on dise à l'univers:
Mortels, respectez Rome, elle n'est plus aux fers.

C I M B E R.

Tu vois tous nos amis, ils sont prêts à te fuivre,
 A frapper, à mourir, à vivre s'il faut vivre;
 A servir le sénat, dans l'un ou l'autre fort,
 En donnant à César, ou recevant la mort.

D E C I M E.

Mais d'où vient que Brutus ne paraît point encore?
 Lui, ce fier ennemi du tyran qu'il abhorre;
 Lui qui prit nos fermens, qui nous rassembla tous;
 Lui qui doit sur César porter les premiers coups?
 Le gendre de Caton tarde bien à paraître.
 Serait-il arrêté? César peut-il connaître...
 Mais le voici. Grands Dieux! qu'il paraît abattu!

Théâtre. Tom. II.

Y

SCENE II.

CASSIUS, BRUTUS, CIMBER, CASCA,
DECIME, les Conjurés.

CASSIUS.

BRUTUS, quelle infortune accable ta vertu?
Le tyran fait-il tout? Rome est-elle trahie?

BRUTUS.

Non, César ne fait point qu'on va trancher sa vie.
Il se confie à vous.

DECIME.

Qui peut donc te troubler?

BRUTUS.

Un malheur, un secret, qui vous fera trembler.

CASSIUS.

De nous ou du tyran c'est la mort qui s'apprête.
Nous pouvons tous périr; mais trembler, nous!

BRUTUS.

Arrête:

Je vais t'épouvanter par ce secret affreux.
Je dois sa mort à Rome, à vous, à nos neveux,
Au bonheur des mortels; et j'avais choisi l'heure,
Le lieu, le bras, l'instant, où Rome veut qu'il meure:
L'honneur du premier coup à mes mains est remis;
Tout est prêt. Apprenez que Brutus est son fils.

CIMBER.

Toi, son fils!

CASSIUS.

De César!

DECIME.

O Rome!

BRUTUS.

Servilie

Par un hymen secret à César fut unie;
Je suis de cet hymen le fruit infortuné.

CIMBER.

Brutus, fils d'un tyran!

CASSIUS.

Non, tu n'en es pas né;

Ton cœur est trop romain.

BRUTUS.

Ma honte est véritable.

Vous, Amis, qui voyez le destin qui m'accable,
Soyez par mes sermens les maîtres de mon fort.
Est-il quelqu'un de vous d'un esprit assez fort,
Assez stoïque, assez au-dessus du vulgaire,
Pour oser décider ce que Brutus doit faire?
Je m'en remets à vous. Quoi! vous baissez les yeux!
Toi! Cassius, aussi, tu te tais avec eux!
Aucun ne me soutient au bord de cet abyme!
Aucun ne m'encourage, ou ne m'arrache au crime!
Tu frémis, Cassius! et prompt à t'étonner...

CASSIUS.

Je frémis du conseil que je vais te donner.

BRUTUS.

Parle.

CASSIUS.

Si tu n'étais qu'un citoyen vulgaire,
Je te dirais: Va, fers, fais tyran sous ton père;
Ecrase cet Etat que tu dois soutenir;
Rome aura désormais deux traîtres à punir:

Ma's je parle à Brutus, à ce puissant génie,
A ce héros armé contre la tyrannie,
Dont le cœur inflexible, au bien déterminé,
Epura tout le sang que César t'a donné.
Ecoute : tu connais avec quelle furie
Jadis Catilina menaça sa patrie ?

BRUTUS.

Oui.

CASSIUS.

Si, le même jour que ce grand criminel
Dut à la liberté porter le coup mortel ;
Si, lorsque le Sénat eut condamné ce traître,
Catilina pour fils t'eût voulu reconnaître,
Entre ce monstre et nous forcé de décider,
Parle : qu'aurais-tu fait ?

BRUTUS.

Peux-tu le demander ?

Penses-tu qu'un instant ma vertu démentie
Eût mis dans la balance un homme et la patrie ?

CASSIUS.

Brutus, par ce seul mot ton devoir est dicté.
C'est l'arrêt du Sénat, Rome est en fureté.
Mais, dis, sens-tu ce trouble, et ce secret murmure
Qu'un préjugé vulgaire impute à la nature ?
Un seul mot de César a-t-il éteint dans toi
L'amour de ton pays, ton devoir et ta foi ?
En disant ce secret, ou faux ou véritable,
Et t'avouant pour fils, en est-il moins coupable ?
En es-tu moins Brutus ? en es-tu moins Romain ?
Nous dois-tu moins ta vie, et ton cœur, et ta main ?
Toi, son fils ! Rome enfin n'est-elle plus ta mère ?
Chacun des conjurés n'est-il donc plus ton frère ?

Né dans nos murs sacrés, nourri par Scipion,
Elève de Pompée, adopté par Caton,
Ami de Cassius, que veux-tu davantage ?
Ces titres sont sacrés, tout autre les outrage.
Qu'importe qu'un tyran, esclave de l'amour,
Ait séduit Servilie, et t'ait donné le jour ?
Laisse là les erreurs et l'hymen de ta mère ;
Caton forma tes mœurs, Caton seul est ton père ;
Tu lui dois ta vertu, ton ame est toute à lui :
Brise l'indigne nœud que l'on t'offre aujourd'hui ;
Qu'à nos sermens communs ta fermeté réponde ;
Et tu n'a de parens que les vengeurs du monde.

BRUTUS.

Et vous, braves Amis, parlez, que pensez-vous ?

CIMBER.

Jugez de nous par lui, jugez de lui par nous.
D'un autre sentiment si nous étions capables,
Rome n'aurait point eu des enfans plus coupables,
Mais à d'autres qu'à toi pourquoi t'en rapporter ?
C'est ton cœur, c'est Brutus qu'il te faut consulter.

BRUTUS.

Hé bien, à vos regards mon ame est dévoilée ;
Lisez-y les horreurs dont elle est accablée.
Je ne vous cèle rien, ce cœur s'est ébranlé ;
De mes stoïques yeux des larmes ont coulé.
Après l'affreux serment que vous m'avez vu faire,
Prêt à servir l'Etat, mais à tuer mon père ;
Pleurant d'être son fils, honnête de ses bienfaits ;
Admirant ses vertus, condamnant ses forfaits ;
Voyant en lui mon père, un coupable, un grand-homme ;
Entraîné par César, et retenu par Rome,

Y ;

D'horreur et de pitié mes esprits déchirés,
 Ont souhaité la mort que vous lui préparez.
 Je vous dirai bien plus, fachez que je l'estime:
 Son grand cœur me séduit, au sein même du crime;
 Et si sur les Romains quelqu'un pouvait régner,
 Il est le seul tyran que l'on dût épargner.
 Ne vous alarmez point; ce nom que je déteste,
 Ce nom seul de tyran l'emporte sur le reste.
 Le Sénat, Rome, et vous, vous avez tous ma foi:
 Le bien du monde entier me parle contre un roi.
 J'embrasse avec horreur une vertu cruelle;
 J'en frissonne à mes yeux; mais je vous suis fidelle.
 César me va parler; que ne puis-je aujourd'hui
 L'attendrir, le changer, sauver l'Etat et lui!
 Veuillent les immortels, s'expliquant par ma bouche,
 Prêter à mon organe un pouvoir qui le touche!
 Mais si je n'obtiens rien de cet ambitieux,
 Levez le bras, frappez, je détourne les yeux.
 Je ne trahirai point mon pays pour mon père:
 Que l'on approuve, ou non, ma fermeté sévère,
 Qu'à l'univers surpris cette grande action
 Soit un objet d'horreur ou d'admiration;
 Mon esprit, peu jaloux de vivre en la mémoire,
 Ne considère point le reproche ou la gloire:
 Toujours indépendant, et toujours citoyen,
 Mon devoir me suffit, tout le reste n'est rien,
 Allez, ne songez plus qu'à fortir d'esclavage.

CASSIUS.

Du salut de l'Etat ta parole est le gage.
 Nous comptons tous sur toi, comme si dans ces lieux
 Nous entendions Caton, Rome même et nos dieux.

SCENE III.

BRUTUS *seul.*

VOICI donc le moment où César va m'entendre;
 Voici ce capitol où la mort va l'attendre,
 Epargnez-moi, grands Dieux, l'horreur de le haïr,
 Dieux, arrêtez ces bras levés pour le punir!
 Rendez, s'il se peut, Rome à son grand cœur plus chère,
 Et faites qu'il soit juste, afin qu'il soit mon père.
 Le voici. Je demeure immobile, éperdu.
 O Mânes de Caton, soutenez ma vertu!

SCENE IV.

CESAR, BRUTUS.

CESAR.

HE bien, que veux-tu? Parle. As-tu le cœur d'un
 homme?
 Es-tu fils de César?

BRUTUS.

Oui, si tu l'es de Rome.

CESAR.

Républicain farouche, où vas-tu t'emporter?
 N'as-tu voulu me voir que pour mieux m'insulter?
 Quoi! tandis que sur toi mes faveurs se répandent,
 Que du monde soumis les hommages t'attendent,

L'empire, mes bontés, rien ne fléchit ton cœur?
De quel œil vois-tu donc le sceptre?

BRUTUS.

Avec horreur.

CESAR.

Je plains tes préjugés, je les excuse même.
Mais peux-tu me haïr?

BRUTUS.

Non, César, et je t'aime.

Mon cœur par tes exploits fut pour toi prévenu,
Avant que pour ton sang tu m'eusses reconnu.
Je me suis plaint aux dieux de voir qu'un si grand homme
Fût à la fois la gloire et le fléau de Rome.
Je déteste César avec le nom de roi:
Mais César citoyen serait un dieu pour moi;
Je lui sacrifierais ma fortune et ma vie.

CESAR.

Que peux-tu donc haïr en moi?

BRUTUS.

La tyrannie.

Daigne écouter les vœux, les larmes, les avis
De tous les vrais Romains, du Sénat, de ton fils.
Veux-tu vivre en effet le premier de la terre?
Jouer d'un droit plus saint que celui de la guerre;
Être encor plus que roi, plus même que César?

CESAR.

Hé bien?

BRUTUS.

Tu vois la terre enchaînée à ton char:

Romps nos fers, sois Romain, renonce au diadème.

CESAR.

Ah! que proposes-tu?

BRUTUS.

Ce qu'a fait Sylla même.

Long-temps dans notre sang Sylla s'était noyé;
Il rendit Rome libre, et tout fut oublié.
Cet assassin illustre, entouré de victimes,
En descendant du trône effaça tous ses crimes.
Tu n'eus point ses fureurs, ose avoir ses vertus.
Ton cœur fut pardonner; César, fais encor plus.
Que servent désormais les grâces que tu donnes?
C'est à Rome, à l'Etat qu'il faut que tu pardonnes:
Alors, plus qu'à ton rang nos cœurs te sont soumis;
Alors tu fais régner, alors je suis ton fils.
Quoi! je te parle en vain?

CESAR.

Rome demande un maître;

Un jour à tes dépens tu l'apprendras peut-être.
Tu vois nos citoyens plus puissans que des rois:
Nos mœurs changent, Brutus; il faut changer nos lois.
La liberté n'est plus que le droit de se nuire:
Rome, qui détruit tout, semble enfin se détruire,
Ce colosse effrayant, dont le monde est foulé,
En pressant l'univers, est lui-même ébranlé.
Il penche vers sa chute, et contre la tempête,
Il demande mon bras pour soutenir sa tête. (8)
Enfin depuis Sylla, nos antiques vertus,
Les lois, Rome, l'Etat, sont des noms superflus.
Dans nos temps corrompus, pleins de guerres civiles,
Tu parles comme au temps des Décès, des Emiles.

Caton t'a trop séduit, mon cher fils, je prévoi
 Que ta triste vertu perdra l'Etat et toi.
 Fais céder, si tu peux, ta raison détrompée
 Au vainqueur de Caton, au vainqueur de Pompée,
 A ton père qui t'aime, et qui plaint ton erreur.
 Sois mon fils en effet, Brutus, rends-moi ton cœur :
 Prends d'autres sentimens, ma bonté t'en conjure ;
 Ne force point ton ame à vaincre la nature.
 Tu ne me réponds rien : tu détournes les yeux ?

B R U T U S.

Je ne me connais plus. Tonnez sur moi ; grands Dieux !
 César . . .

C E S A R.

Quoi ! tu t'émeus ? ton ame est amollie ?
 Ah ! mon fils . . .

B R U T U S.

Sais-tu bien qu'il y va de ta vie ?
 Sais-tu que le Sénat n'a point de vrai Romain,
 Qui n'aspire en secret à te percer le sein ?
 Que le salut de Rome, et que le tien te touche ?
 Ton génie alarmé te parle par ma bouche ;
 Il me pousse, il me presse, il me jette à tes pieds.

(il se jette à ses genoux.)

César, au nom des dieux, dans ton cœur oubliés ;
 Au nom de tes vertus, de Rome, et de toi-même,
 Dirai-je, au nom d'un fils qui frémit et qui t'aime,
 Qui te préfère au monde, et Rome seule à toi,
 Ne me rebute pas !

C E S A R.

Malheureux, laisse-moi.

Que me veux-tu ?

B R U T U S.

Crois-moi, ne fais point insensible.

C E S A R.

L'univers peut changer ; mon ame est inflexible.

B R U T U S.

Voilà donc ta réponse ?

C E S A R.

Oui, tout est résolu.

Rome doit obéir, quand César a voulu.

B R U T U S, d'un air consterné.

Adieu, César.

C E S A R.

Eh quoi ! d'où viennent tes alarmes ?

Demeure encor, mon fils. Quoi, tu verses des larmes !

Quoi ! Brutus peut pleurer ! Est-ce d'avoir un roi ?

Pleures-tu les Romains ?

B R U T U S.

Je ne pleure que toi.

Adieu, te dis-je.

C E S A R.

O Rome ! ô rigueur héroïque !

Que ne puis-je à ce point aimer ma république !

S C E N E V.

CESAR, DOLABELLA, Romains.

D O L A B E L L A.

LE Sénat par ton ordre au temple est arrivé :

On n'attend plus que toi, le trône est élevé.

Tous ceux qui t'ont vendu leur vie et leurs suffrages,

Vont prodiguer l'encens au pied de tes images.

J'amène devant toi la foule des Romains,
Le Sénat va fixer leurs esprits incertains;
Mais si César croyait un citoyen qui l'aime, (9)
Nos présages affreux, nos devins, nos dieux même,
César différerait ce grand événement.

C E S A R.

Quoi! lorsqu'il faut régner, différer d'un moment!
Qui pourrait m'arrêter, moi?

D O L A B E L L A.

Toute la nature
Conspire à t'avertir par un sinistre augure.
Le ciel qui fait les rois redoute ton trépas.

C E S A R.

Va, César n'est qu'un homme, et je ne pense pas
Que le ciel de mon sort à ce point s'inquiète;
Qu'il anime pour moi la nature muette;
Et que les élémens paraissent confondus,
Pour qu'un mortel ici respire un jour de plus.
Les dieux du haut du ciel ont compté nos années;
Suivons sans reculer nos hautes destinées.
César n'a rien à craindre.

D O L A B E L L A.

Il a des ennemis,
Qui fous un joug nouveau font à peine asservis.
Qui fait s'ils n'auraient point conspiré leur vengeance?

C E S A R.

Ils n'oseraient.

D O L A B E L L A.

Ton cœur a trop de confiance,

C E S A R.

Tant de précautions contre mon jour fatal
Me rendraient méprisable, et me défendraient mal.

D O L A B E L L A.

Pour le salut de Rome il faut que César vive;
Dans le Sénat au moins permets que je te suive.

C E S A R.

Non, pourquoi changer l'ordre entre nous concerté?
N'avançons point, Ami, le moment arrêté;
Qui change ses desseins découvre sa faiblesse.

D O L A B E L L A.

Je te quitte à regret. Je crains, je le confesse:
Ce nouveau mouvement dans mon cœur est trop fort.

C E S A R.

Va, j'aime mieux mourir que de craindre la mort. (10)
Allons.

S C E N E V I.

D O L A B E L L A, Romains.

D O L A B E L L A.

C H E R S Citoyens, quel héros, quel courage
De la terre et de vous méritait mieux l'hommage?
Joignez vos vœux aux miens, Peuples, qui l'admirez;
Confirmez les honneurs qui lui sont préparés.
Vivez pour le servir, mourez pour le défendre. . . .
Quelles clameurs, ô Ciel! quels cris se font entendre!

L E S C O N J U R É S, derrière le théâtre.

Meurs, expire, tyran. Courage, Cassius.

D O L A B E L L A.

Ah! courons le sauver.

S C E N E V I I.

CASSIUS, *un poignard à la main*, DOLABELLA,
Romains.

CASSIUS.

CEN est fait, il n'est plus.

DOLABELLA.

Peuples, fécondez-moi, frappons, perçons ce traître.

CASSIUS.

Peuples, imitez-moi, vous n'avez plus de maître.

Nation de héros, vainqueurs de l'univers,

Vive la liberté; ma main brise vos fers.

DOLABELLA.

Vous trahissez, Romains, le sang de ce grand homme?

CASSIUS.

J'ai tué mon ami, pour le salut de Rome: (II)

Il vous asservit tous, son sang est répandu.

Est-il quelqu'un de vous de si peu de vertu,

D'un esprit si rampant, d'un si faible courage,

Qu'il puisse regretter César et l'esclavage?

Quel est ce vil Romain qui veut avoir un roi?

S'il en est un, qu'il parle, et qu'il se plaigne à moi.

Mais vous m'applaudissez, vous aimez tous la gloire.

ROMAINS.

César fut un tyran, périsse sa mémoire.

CASSIUS.

Maîtres du monde entier, de Rome heureux enfans,

Conservez à jamais ces nobles sentimens.

Je fais que devant vous Antoine va paraître,
Amis, souvenez-vous que César fut son maître,
Qu'il a servi sous lui, dès ses plus jeunes ans
Dans l'école du crime et dans l'art des tyrans.
Il vient justifier son maître et son empire;
Il vous méprise assez pour penser vous séduire.
Sans doute il peut ici faire entendre sa voix:
Telle est la loi de Rome; et j'obéis aux lois.
Le peuple est désormais leur organe suprême,
Le juge de César, d'Antoine, de moi-même.
Vous rentrez dans vos droits indignement perdus;
César vous les ravit, je vous les ai rendus:
Je les veux affermir. Je rentre au capitole;
Brutus est au Sénat, il m'attend, et j'y vole.
Je vais avec Brutus, en ces murs défolés,
Rappeler la justice, et nos dieux exilés,
Etouffer des méchans les fureurs intestines,
Et de la liberté réparer les ruines.
Vous, Romains, seulement consentez d'être heureux,
Ne vous trahissez pas, c'est tout ce que je veux;
Redoutez tout d'Antoine, et surtout l'artifice.

ROMAINS.

S'il vous ose accuser, que lui-même il périsse.

CASSIUS.

Souvenez-vous, Romains, de ces sermens sacrés.

ROMAINS.

Aux vengeurs de l'État nos cœurs sont assurés.

SCENE VIII et dernière.

ANTOINE, Romains, DOLABELLA.

UN ROMAIN.

MAIS Antoine paraît.

AUTRE ROMAIN.

Qu'osera-t-il nous dire?

UN ROMAIN.

Ses yeux versent des pleurs, il se trouble, il soupire.

UN AUTRE.

Il aimait trop César.

ANTOINE, montant à la tribune aux harangues.

Oui, je l'aimais, Romains;

Oui, j'aurais de mes jours prolongé ses destins.
 Hélas! vous avez tous pensé comme moi-même;
 Et lorsque de son front ôtant le diadème,
 Ce héros à vos lois s'immolait aujourd'hui,
 Qui de vous en effet n'eût expiré pour lui?
 Hélas! je ne viens point célébrer sa mémoire;
 La voix du monde entier parle assez de sa gloire;
 Mais de mon désespoir ayez quelque pitié,
 Et pardonnez du moins des pleurs à l'amitié.

UN ROMAIN.

Il les fallait verser quand Rome avait un maître.
 César fut un héros; mais César fut un traître.

AUTRE ROMAIN.

Puisqu'il était tyran, il n'eut point de vertus.

UN TROISIEME.

Oui, nous approuvons tous Cassius et Brutus.

ANTOINE.

ANTOINE.

Contre ses meurtriers je n'ai rien à vous dire;
 C'est à servir l'Etat que leur grand cœur aspire.
 De votre dictateur ils ont percé le flanc;
 Comblés de ses bienfaits, ils sont teints de son sang.
 Pour forcer des Romains à ce coup détestable,
 Sans doute il fallait bien que César fût coupable;
 Je le crois. Mais enfin César a-t-il jamais
 De son pouvoir sur vous appesanti le faix?
 A-t-il gardé pour lui le fruit de ses conquêtes?
 Des dépouilles du monde il couronnait vos têtes.
 Tout l'or des nations, qui tombaient sous ses coups,
 Tout le prix de son sang fut prodigué pour vous.
 De son char de triomphe il voyait vos alarmes:
 César en descendait pour essuyer vos larmes.
 Du monde qu'il soumit vous triomphez en paix,
 Puissans par son courage, heureux par ses bienfaits.
 Il payait le service: il pardonnait l'outrage.
 Vous le savez, grands Dieux! vous dont il fut l'image;
 Vous, Dieux, qui lui laissiez le monde à gouverner,
 Vous savez si son cœur aimait à pardonner!

ROMAINS.

Il est vrai que César fit aimer sa clémence.

ANTOINE.

Hélas! si sa grande ame eût connu la vengeance,
 Il vivrait, et sa vie eût rempli nos souhaits.
 Sur tous ses meurtriers il versa ses bienfaits;
 Deux fois à Cassius il conserva la vie.
 Brutus... où suis-je? ô Ciel! ô crime! ô barbarie!
 Chers amis, je succombe; et mes sens interdits...
 Brutus son assassin!... ce monstre était son fils.

Théâtre. Tom. II.

Z

R O M A I N S.

Ah! Dieux!

A N T O I N E.

Je vois frémir vos généreux courages ;
Amis, je vois les pleurs qui mouillent vos visages.
Oui, Brutus est son fils ; mais vous qui m'écoutez,
Vous étiez ses enfans dans son cœur adoptés.
Hélas ! si vous saviez sa volonté dernière !

R O M A I N S.

Quelle est-elle ? parlez.

A N T O I N E.

Rome est son héritière.
Ses trésors sont vos biens ; vous en allez jouir :
Au-delà du tombeau César veut vous servir.
C'est vous seuls qu'il aimait : c'est pour vous qu'en Asie
Il allait prodiguer sa fortune et sa vie.
O Romains, disait-il, Peuple-roi que je fers,
Commandez à César, César à l'univers.
Brutus ou Cassius eût-il fait davantage ?

R O M A I N S.

Ah ! nous les détestons. Ce doute nous outrage.

U N R O M A I N.

César fut en effet le père de l'Etat.

A N T O I N E.

Votre père n'est plus ; un lâche assassinat
Vient de trancher ici les jours de ce grand homme,
L'honneur de la nature et la gloire de Rome.
Romains, priverez-vous des honneurs du bûcher
Ce père, cet ami, qui vous était si cher ?

On l'apporte à vos yeux.

(*Le fond du théâtre s'ouvre ; des licteurs apportent le corps de César, couvert d'une robe sanglante ; Antoine descend de la tribune, et se jette à genoux auprès du corps.*)

R O M A I N S.

O spectacle funeste !

A N T O I N E.

Du plus grand des Romains voilà ce qui vous reste ;
Voilà ce dieu vengeur, idolâtré par vous,
Que ses assassins même adoraient à genoux :
Qui toujours votre appui, dans la paix, dans la guerre,
Une heure auparavant faisait trembler la terre ;
Qui devait enchaîner Babylone à son char ;
Amis, en cet état connaissez-vous César ?
Vous les voyez, Romains, vous touchez ces blessures,
Ce sang qu'ont sous vos yeux versé des mains parjures.
Là, Cimber l'a frappé ; là, sur le grand César
Cassius et Décime enfonçaient leur poignard.
Là, Brutus éperdu, Brutus, l'ame égarée,
A fouillé dans ses flancs sa main dénaturée.
César le regardant d'un œil tranquille et doux,
Lui pardonnait encore en tombant sous ses coups.
Il l'appelait son fils, et ce nom cher et tendre
Est le seul qu'en mourant César ait fait entendre :
O mon fils ! disait-il.

U N R O M A I N.

O monstre que les dieux
Devaient exterminer avant ce coup affreux !

AUTRES ROMAINS, *en regardant le corps dont ils
sont proche.*

Dieu ! son sang coule encore.

ANTOINE.

Il demande vengeance,
 Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
 Entendez-vous sa voix? Réveillez-vous, Romains;
 Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins:
 Ce sont-là les honneurs qu'à César on doit rendre.
 Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre,
 Embrasons les palais de ces fiers conjurés:
 Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.
 Venez, dignes amis; venez, vengeurs des crimes,
 Au dieu de la patrie immoler ces victimes.

ROMAINS.

Oui, nous les punirons; oui, nous suivrons vos pas.
 Nous jurons par son sang de venger son trépas.
 Courons.

ANTOINE à Dolabella.

Ne laissons pas leur fureur inutile;
 Précipitons ce peuple inconstant et facile:
 Entraînons-le à la guerre, et sans rien ménager,
 Succédons à César, en courant le venger.

Fin du troisième et dernier acte.

NOTES ET VARIANTES

Sur la Mort de César.(1) DANS Alzire, *Montèze*, dit à sa fille:

Tu dois à ton état plier ton caractère.

(2) Voyez les notes sur Zaïre.

(3) C'est le mot de *César*, lorsqu'il aperçut *Brutus* à la tête des conjurés. M. de *Voltaire* l'a placé dans cette scène, et y a substitué dans le récit de la mort de *César* ce tableau touchant.

César le regardant d'un œil tranquille et doux,
 Lui pardonnait encore en mourant par ses coups:
 O mon fils, disait-il, etc.

(4) *Brutus* trouva en effet des billets dans lesquels on lui reprochait de n'être pas digne de son nom, et ces reproches achevèrent de le déterminer à la conjuration.(5) Nous invitons les partisans du beau naturel de *Shakespeare* à comparer ce récit avec celui de la tragédie anglaise; et nous prenons la liberté de leur demander si les plattes bouffonneries de *Casca* leur paraissent bien propres à augmenter l'illusion de la scène et l'effet théâtral.(6) *Cornélie*, dans la mort de *Pompée*, dit, en parlant de la douleur que *César* montrait du malheur de son ennemi:

Une maligne joie en son cœur s'élevait,
 Dont sa gloire indignée à peine le sauvait.

(7) C'était ainsi que *Brutus* devait penser de *Cicéron*. Ce portrait d'ailleurs est conforme à l'histoire; il y avait loin de *Caïlina* à *César*; il fallait alors un autre courage et d'autres vertus. Ce vers: *Hardi dans le sénat, faible dans le danger*: est très-vrai; non que *Cicéron* manquât de courage personnel, mais son courage d'esprit l'abandonnait, lorsqu'il n'était ni dans le sénat, ni dans la tribune aux harangues. Sa force était dans son éloquence, et il se livrait à toute sa faiblesse dans les conjonctures où l'éloquence devenait inutile.

358 NOTES ET VARIANTES, etc.

(8) *Corneille*, dans la mort de *Pompée*, emploie une image semblable; il dit que *Pompée* a espéré que l'*Egypte*

Ayant sauvé le ciel pourra sauver la terre;
Et dans son désespoir à la fin se mêlant,
Pourra prêter l'épaule au monde chancelant.

(9) Il y avait dans les premières éditions, un *vieux soldat qui s'aime*: mais *Dolabella*, gendre de *Cicéron*, n'était point un vieux soldat; c'était un jeune sénateur très-aimable, très-intrigant et très-ambitieux. Comme *Clodius*, il s'était fait adopter par un plébéien, afin de pouvoir être tribun. Lorsque *César* fut tué, *Dolabella* avait été nommé consul avant l'âge prescrit par les lois; mais *Antoine*, qui était jaloux de sa faveur, déclara son élection nulle en qualité d'augure. Ils se réconcilièrent après la mort de *César*; et *Dolabella* se tua en Asie quelque temps après, pour ne pas tomber entre les mains de *Cassius*; il avait alors environ vingt-sept ans.

(10) C'est un mot de *César*: une autrefois on disputait devant lui sur l'espèce de mort la moins fâcheuse: *la plus courte et la moins prévue*, répondit-il.

(11) Il y a dans cette scène, dans celle de la conspiration, dans le discours d'*Antoine*, quelques morceaux imités de *Shakespeare*. Voyez dans la partie littéraire de cette édition, les trois premiers actes du *Jules-César* anglais, traduits par M. de *Voltaire*.

(a) Dans toutes les anciennes éditions on lisait:

Il n'est qu'un citoyen fameux par ses services;

Connu est plus simple et convient mieux à *César* parlant de lui-même.

(b) Dans les éditions précédentes il y avait:

Ah! cesse donc d'aimer l'orgueil du diadème.

Fin des Notes et Variantes de la Mort de César.

ALZIRE

O U

LES AMERICAINS,

T R A G E D I E.

Représentée, pour la première fois,
le 27 janvier 1736.

E P I T R E

A MADAME LA MARQUISE

DU CHASTELET.

MADAME,

QUEL faible hommage pour vous, qu'un de ces ouvrages de poésie, qui n'ont qu'un temps, qui doivent leur mérite à la faveur passagère du public, et à l'illusion du théâtre, pour tomber ensuite dans la foule et dans l'obscurité!

Qu'est-ce en effet qu'un roman mis en action et en vers, devant celle qui lit les ouvrages de géométrie, avec la même facilité que les autres lisent les romans; devant celle qui n'a trouvé dans *Locke*, ce sage précepteur du genre humain, que ses propres sentimens et l'histoire de ses pensées; enfin aux yeux d'une personne qui, née pour les agrémens, leur préfère la vérité?

Mais, Madame, le plus grand génie, et sûrement le plus desirable, est celui qui ne donne l'exclusion à aucun des beaux arts. Ils sont tous la nourriture et le plaisir de l'ame: y en a-t-il dont on doive se priver? Heureux l'esprit que la philosophie ne peut dessécher, et que les charmes des belles-lettres ne peuvent amollir, qui fait se fortifier avec *Locke*, s'éclairer avec *Clarke* et *Newton*, s'élever dans la lecture de *Cicéron* et de *Bossuet*, s'embellir par les charmes de *Virgile* et du *Tasse*!

Tel est votre génie, Madame: il faut que je ne craigne point de le dire, quoique vous craigniez de l'entendre. Il faut que votre exemple encourage les personnes de votre sexe et de votre rang à croire qu'on s'ennoblit encore en perfectionnant sa raison, et que l'esprit donne des grâces.

Il a été un temps en France, et même dans toute l'Europe, où les hommes pensaient déroger, et les femmes sortir de leur état, en osant s'instruire. Les uns ne se croyaient nés que pour la guerre ou pour l'oïveté; et les autres, que pour la coquetterie.

Le ridicule même que *Molière* et *Despréaux* ont jeté sur les femmes savantes, a semblé dans un siècle poli, justifier les préjugés de la barbarie. Mais *Molière*, ce législateur dans la morale et dans les bienfaisances du monde, n'a pas assurément prétendu, en attaquant les femmes savantes, se moquer de la science et de l'esprit. Il n'en a joué que l'abus et l'affectation; ainsi que dans son *Tartuffe*, il a diffamé l'hypocrisie, et non pas la vertu.

Si, au lieu de faire une satire contre les femmes, l'exact, le solide, le laborieux, l'élégant *Despréaux*, avait consulté les femmes de la cour les plus spirituelles, il eût ajouté à l'art et au mérite de ses ouvrages si bien travaillés, des grâces et des fleurs qui leur eussent encore donné un nouveau charme. En vain, dans sa satire des femmes, il a voulu couvrir de ridicule une dame qui avait appris l'astronomie; il eût mieux fait de l'apprendre lui-même.

L'esprit philosophique fait tant de progrès en France depuis quarante ans, que si *Boileau* vivait

encore, lui qui osait se moquer d'une femme de condition, parce qu'elle voyait en secret *Roberval* et *Sauveur*, serait obligé de respecter et d'imiter celles qui profitent publiquement des lumières des *Maupertuis*, des *Réaumur*, des *Mairan*, des *du Fay* et des *Clairault*, de tous ces véritables savans, qui n'ont pour objet qu'une science utile, et qui en la rendant agréable, la rendent insensiblement nécessaire à notre nation. Nous sommes au temps, j'ose le dire, où il faut qu'un poète soit philosophe, et où une femme peut l'être hardiment.

Dans le commencement du dernier siècle, les Français apprirent à arranger des mots. Le siècle des choses est arrivé. Telle qui lisait autrefois *Montagne*, l'*Astrée* et les *Contes de la reine de Navarre*, était une savante. Les *Deshouillères* et les *Dacier*, illustres dans différens genres, sont venues depuis. Mais votre sexe a encore plus de gloire de celles qui ont mérité qu'on fit pour elles le livre charmant des *Mondes*, et les *Dialogues sur la lumière* (*) qui vont paraître, ouvrage peut-être comparable aux *Mondes*.

Il est vrai, qu'une femme qui abandonnerait les devoirs de son état pour cultiver les sciences, serait condamnable, même dans ses succès; mais, Madame, le même esprit qui mène à la connaissance de la vérité, est celui qui porte à remplir ses devoirs. La reine d'Angleterre, l'épouse de *George II*, qui a servi de médiatrice entre les deux plus grands métaphysiciens de l'Europe, *Clarke* et *Leibnitz*, et qui pouvait les juger, n'a pas négligé

(*) *Il Newtonianismo per le Dame*, d'Algarotti.

pour cela un moment les soins de reine, de femme et de mère. *Christine* qui abandonna le trône pour les beaux arts, fut au rang des grands rois, tant qu'elle régna. La petite fille du grand *Condé*, dans laquelle on voit revivre l'esprit de son aïeul, n'a-t-elle pas ajouté une nouvelle considération au sang dont elle est sortie ?

Vous, Madame, dont on peut citer le nom à côté de celui de tous les princes, vous faites aux lettres le même honneur. Vous en cultivez tous les genres. Elles font votre occupation dans l'âge des plaisirs. Vous faites plus ; vous cachez ce mérite étranger au monde, avec autant de soin que vous l'avez acquis. Continuez, Madame, à chérir, à ofer cultiver les sciences, quoique cette lumière, longtemps renfermée dans vous-même, ait éclaté malgré vous. Ceux qui ont répandu en secret des bienfaits, doivent-ils renoncer à cette vertu, quand elle est devenue publique ?

Eh ! pourquoi rougir de son mérite ? L'esprit orné n'est qu'une beauté de plus. C'est un nouvel empire. On souhaite aux arts la protection des souverains : celle de la beauté n'est-elle pas au-dessus ?

Permettez-moi de dire encore, qu'une des raisons qui doivent faire estimer les femmes qui font usage de leur esprit, c'est que le goût seul les détermine. Elles ne cherchent en cela qu'un nouveau plaisir, et c'est en quoi elles sont bien louables.

Pour nous autres hommes, c'est souvent par vanité, quelquefois par intérêt, que nous consumons notre vie dans la culture des arts. Nous en faisons

les instrumens de notre fortune ; c'est une espèce de profanation. Je suis fâché qu'*Horace* dise de lui :

(a) L'indigence est le dieu qui m'inspira des vers.

La rouille de l'envie, l'artifice des intrigues, le poison de la calomnie, l'assassinat de la satyre (si j'ose m'exprimer ainsi) déshonorent parmi les hommes une profession, qui par elle-même a quelque chose de divin.

Pour moi, Madame, qu'un penchant invincible a déterminé aux arts dès mon enfance, je me suis dit de bonne heure ces paroles, que je vous ai souvent répétées, de *Cicéron*, ce consul romain qui fut le père de la patrie, de la liberté et de l'éloquence. (b)
 „ Les lettres forment la jeunesse, et font les charmes
 „ de l'âge avancé. La prospérité en est plus brillante ;
 „ l'adversité en reçoit des consolations ; et dans
 „ nos maisons, dans celles des autres, dans les
 „ voyages, dans la solitude, en tout temps, en tous
 „ lieux, elles font la douceur de notre vie. „

Je les ai toujours aimées pour elles-mêmes ; mais à présent, Madame, je les cultive pour vous, pour mériter, s'il est possible, de passer auprès de vous

(a) — — *Paupertas impulit audax
 Ut versus facerem.* —

Horat. Epist. Libr. II, Epist. 2, vers. 51.

(b) *Studia adolescentiam alunt, senectutem oblectant, secundas res ornant,
 adversis per fugium ac solatium præbent ; delectant domi, non impediunt foris,
 pernoctant nobiscum, peregrinantur, rusticantur.*

le reste de ma vie, dans le sein de la retraite, de la paix, peut-être de la vérité, à qui vous sacrifiez dans votre jeunesse les plaisirs faux, mais enchanteurs du monde; enfin pour être à portée de dire un jour avec *Lucrece*, ce poëte philosophe dont les beautés et les erreurs vous sont si connues :

(a) Heureux qui, retiré dans le temple des sages,
Voit en paix sous ses pieds se former les orages;
Qui contemple de loin les mortels insensés,
De leur joug volontaire esclaves empressés,
Inquiets, incertains du chemin qu'il faut suivre,
Sans penser, sans jouir, ignorant l'art de vivre,
Dans l'agitation consumant leurs beaux jours,
Poursuivant la fortune et rampant dans les cours!
O vanité de l'homme! ô faiblesse! ô misère!

Je n'ajouterai rien à cette longue épître, touchant la tragédie que j'ai l'honneur de vous dédier. Comment en parler, Madame, après avoir parlé de vous? Tout ce que je puis dire, c'est que je l'ai composée dans votre maison et sous vos yeux. J'ai voulu la rendre moins indigne de vous, y mettant de la

(a) *Sed nil dulcius est, bene quam munita tenere
Edita doctrinâ sapientum templa serena;
Despicere unde queas alios, passimque videre
Errare, atque viam palanteis quærere vitæ;
Certare ingenio, contendere nobilitate;
Noctes atque dies niti præstanti labore,
Ad summas emergere opes, rerumque potiri.
O miserâs hominum mentes! O pectora cæca!*

nouveauté, de la vérité et de la vertu. J'ai essayé de peindre (d) ce sentiment généreux, cette humanité, cette grandeur d'ame qui fait le bien et qui pardonne le mal; ces sentimens tant recommandés par les sages de l'antiquité, et épurés dans notre religion; ces vraies lois de la nature, toujours si mal suivies. Vous avez ôté bien des défauts à cet ouvrage, vous connaissez ceux qui le défigurent encore. Puisse le public, d'autant plus sévère qu'il a d'abord été plus indulgent, me pardonner, comme vous, mes fautes!

Puisse au moins cet hommage, que je vous rends, Madame, périr moins vite que mes autres écrits! Il serait immortel, s'il était digne de celle à qui je l'adresse.

Je fais avec un profond respect, etc.

(d) Tout cela n'était pas un vain compliment, comme la plupart des épîtres dédicatoires. L'auteur passa en effet vingt ans de sa vie à cultiver avec cette Dame illustre, les belles-lettres et la philosophie; et tant qu'elle vécut, il refusa constamment de venir auprès d'un Souverain qui le demandait, comme on le voit par plusieurs lettres insérées dans cette collection.

DISCOURS

PRELIMINAIRE.

ON a tâché dans cette tragédie, toute d'invention et d'une espèce assez neuve, de faire voir combien le véritable esprit de religion l'emporte sur les vertus de la nature.

La religion d'un barbare consiste à offrir à ses dieux le sang de ses ennemis. Un chrétien mal instruit n'est souvent guère plus juste. Être fidèle à quelques pratiques inutiles, et infidèle aux vrais devoirs de l'homme; faire certaines prières, et garder ses vices; jeûner, mais haïr, cabaler, persécuter, voilà sa religion. Celle du chrétien véritable est de regarder tous les hommes comme ses frères, de leur faire du bien et leur pardonner le mal. Tel est *Gusman* au moment de sa mort; tel *Alvarez* dans le cours de sa vie; tel j'ai peint *Henri IV*, même au milieu de ses faiblesses.

On retrouvera dans presque tous mes écrits cette humanité qui doit être le premier caractère d'un être pensant: on y verra (si j'ose m'exprimer ainsi) le desir du bonheur des hommes, l'horreur de l'injustice et de l'oppression; et c'est cela seul qui a jusqu'ici tiré mes ouvrages de l'obscurité où leurs défauts devaient les ensevelir.

Voilà pourquoi la *Henriade* s'est soutenue malgré les efforts de quelques Français jaloux, qui ne voulaient pas absolument que la France eût un poème épique. Il y a toujours un petit nombre de lecteurs, qui ne laissent point empoisonner leur jugement du

venin

venin des cabales et des intrigues, qui n'aiment que le vrai, qui cherchent toujours l'homme dans l'auteur: voilà ceux devant qui j'ai trouvé grâce. C'est à ce petit nombre d'hommes que j'adresse les réflexions suivantes; j'espère qu'ils les pardonneront à la nécessité où je suis de les faire.

Un étranger s'étonnait un jour à Paris d'une foule de libelles de toute espèce, et d'un déchaînement cruel par lequel un homme était opprimé. Il faut apparemment, dit-il, que cet homme soit d'une grande ambition, et qu'il cherche à s'élever à quelque un de ces postes qui irritent la cupidité humaine et l'envie. Non, lui répondit-on; c'est un citoyen obscur, retiré, qui vit plus avec *Virgile* et *Locke* qu'avec ses compatriotes, et dont la figure n'est pas plus connue de quelques-uns de ses ennemis, que du graveur qui a prétendu graver son portrait. C'est l'auteur de quelques pièces qui vous ont fait verser des larmes, et de quelques ouvrages dans lesquels, malgré leurs défauts, vous aimez cet esprit d'humanité, de justice, de liberté qui y règne. Ceux qui le calomnient, ce sont des hommes pour la plupart plus obscurs que lui, qui prétendent lui disputer un peu de fumée, et qui le persécuteront jusqu'à sa mort; uniquement à cause du plaisir qu'il vous a donné. Cet étranger se sentit quelque indignation pour les persécuteurs, et quelque bienveillance pour le persécuté.

Il est dur, il faut l'avouer, de ne point obtenir de ses contemporains et de ses compatriotes ce que l'on peut espérer des étrangers et de la postérité. Il est bien cruel, bien honteux pour l'esprit humain,

que la littérature soit infectée de ces haines personnelles, de ces cabales, de ces intrigues, qui devraient être le partage des esclaves de la fortune. Que gagnent les auteurs en se déchirant mutuellement? ils avilissent une profession qu'il ne tient qu'à eux de rendre respectable. Faut-il que l'art de penser, le plus beau partage des hommes, devienne une source de ridicule, et que les gens d'esprit, rendus souvent par leurs querelles le jouet des fots, soient les bouffons d'un public dont ils devraient être les maîtres?

Virgile, Varius, Pollion, Horace, Tibulle étaient amis; les monumens de leur amitié subsistent, et apprendront à jamais aux hommes, que les esprits supérieurs doivent être unis. Si nous n'atteignons pas à l'excellence de leur génie, ne pouvons-nous pas avoir leurs vertus? Ces hommes sur qui l'univers avait les yeux, qui avaient à se disputer l'admiration de l'Asie, de l'Afrique et de l'Europe, s'aimaient pourtant et vivaient en frères; et nous, qui sommes renfermés sur un si petit théâtre, nous dont les noms, à peine connus dans un coin du monde, passeront bientôt comme nos modes, nous nous acharnons les uns contre les autres pour un éclair de réputation, qui, hors de notre petit horizon, ne frappe les yeux de personne. Nous sommes dans un temps de disette; nous avons peu, nous nous l'arrachons. *Virgile* et *Horace* ne se disputaient rien, parce qu'ils étaient dans l'abondance.

On a imprimé un livre, de *Morbis Artificum: des maladies des artistes*. La plus incurable est cette jalousie et cette bassesse. Mais ce qu'il y a de déshonorant,

c'est que l'intérêt a souvent plus de part encore que l'envie à toutes ces petites brochures satyriques dont nous sommes inondés. On demandait, il n'y a pas long-temps, à un homme qui avait fait je ne fais quelle mauvaise brochure contre son ami et son bienfaiteur, pourquoi il s'était emporté à cet excès d'ingratitude? Il répondit froidement: *il faut que je vive.* (a)

De quelque source que partent ces outrages, il est sûr qu'un homme qui n'est attaqué que dans ses écrits, ne doit jamais répondre aux critiques; car si elles sont bonnes, il n'a autre chose à faire qu'à se corriger; et si elles sont mauvaises, elles meurent en naissant. Souvenons-nous de la fable du *Boccalini*. „ Un voyageur, dit-il, était importuné „ dans son chemin du bruit des cigales; il s'arrêta „ pour les tuer; il n'en vint pas à bout, et ne fit „ que s'écarter de sa route: il n'avait qu'à continuer „ paisiblement son voyage; les cigales feraient „ mortes d'elles-mêmes au bout de huit jours. „

Il faut toujours que l'auteur s'oublie; mais l'homme ne doit jamais s'oublier: *se ipsum deserere turpissimum est*. On fait que ceux qui n'ont pas assez d'esprit pour attaquer nos ouvrages, calomnient nos personnes; quelque honteux qu'il soit de leur répondre, il le ferait quelquefois davantage de ne leur répondre pas.

On m'a traité dans vingt libelles d'homme

(a) Ce fut l'Abbé Guiot des Fontaines qui fit cette réponse à M. le comte d'Argenson, depuis secrétaire d'Etat de la guerre; à quoi le comte d'Argenson répliqua: *je n'en vois pas la nécessité.*

fans religion; une des belles preuves qu'on en a apportées, c'est que dans Oedipe, *Jocaste* dit ces vers :

„ Les prêtres ne font point ce qu'un vain peuple pense,
„ Notre crédulité fait toute leur science.

Ceux qui m'ont fait ce reproche, sont aussi raisonnables pour le moins que ceux qui ont imprimé, que la *Henriade* dans plusieurs endroits *sentait bien son sémi-Pélagien*. On renouvelle souvent cette accusation cruelle d'irréligion, parce que c'est le dernier refuge des calomnieurs. Comment leur répondre? comment s'en consoler, sinon en se souvenant de la foule de ces grands hommes, qui depuis *Socrate* jusqu'à *Descartes* ont essuyé ces calomnies atroces? Je ne ferai ici qu'une seule question: Je demande, qui a le plus de religion, ou le calomnieur qui persécute, ou le calomnié qui pardonne?

Ces mêmes libelles me traitent d'homme envieux de la réputation d'autrui; je ne connais l'envie que par le mal qu'elle m'a voulu faire. J'ai défendu à mon esprit d'être satyrique, et il est impossible à mon cœur d'être envieux. J'en appelle à l'auteur de *Radamiste* et d'*Electre*, qui par ces deux ouvrages m'inspira le premier le desir d'entrer quelque temps dans la même carrière: ses succès ne m'ont jamais coûté d'autres larmes que celle que l'attendrissement m'arrachait aux représentations de ses pièces; il fait qu'il n'a fait naître en moi que de l'émulation et de l'amitié. (1)

J'ose dire avec confiance, que je suis plus attaché aux beaux-arts qu'à mes écrits: sensible à l'excès, dès mon enfance, pour tout ce qui porte le caractère du génie, je regarde un grand poète, un bon musicien, un bon peintre, un sculpteur habile (s'il a de la probité,) comme un homme que je dois chérir, comme un frère que les arts m'ont donné. Les jeunes gens, qui voudront s'appliquer aux lettres, trouveront en moi un ami; plusieurs y ont trouvé un père. Voilà mes sentimens: quiconque a vécu avec moi fait bien que je n'en ai point d'autres.

Je me suis cru obligé de parler ainsi au public sur moi-même une fois en ma vie. A l'égard de ma tragédie, je n'en dirai rien. Réfuter des critiques est un vain amour propre; confondre la calomnie est un devoir.

P E R S O N N A G E S.

D. GUSMAN, Gouverneur du Pérou.

D. ALVAREZ, père de *Gusman*, ancien
Gouverneur.

ZAMORE, Souverain d'une partie du Potoze.

MONTEZE, Souverain d'une autre partie.

ALZIRE, fille de *Montèze*.

EMIRE,

CEPHALE, } Suivantes d'*Alzire*.

Officiers espagnols.

Américains.

*La scène est dans la ville de Los-Reyes, autrement
Lima.*

A L Z I R E

OU

LES AMERICAINS,

T R A G E D I E.

ACTE PREMIER.

S C E N E P R E M I E R E.

ALVAREZ, GUSMAN.

A L V A R E Z.

Du conseil de Madrid l'autorité suprême
Pour successeur enfin me donne un fils que j'aime.
Faites régner le prince, et le Dieu que je fers,
Sur la riche moitié d'un nouvel univers:
Gouvernez cette rive, en malheurs trop féconde,
Qui produit les trésors et les crimes du monde.
Je vous remets, mon fils, ces honneurs souverains
Que la vieilleffe arrache à mes débiles mains.
J'ai consumé mon âge au fein de l'Amérique;
Je montrai le premier au peuple du Mexique (*)

(*) L'expédition du Mexique se fit en 1517, et celle du Pérou
en 1525. Ainsi *Alvarez* a pu aisément les voir. *Los-Reyes*, lieu de la
scène; fut bâti en 1535.

L'appareil inoui, pour ces mortels nouveaux,
De nos châteaux ailés qui volaient sur les eaux :
Des mers de Magellan jusqu'aux astres de l'ourse,
Les vainqueurs Castillans (*) ont dirigé ma course :
Heureux, si j'avais pu, pour fruit de mes travaux
En mortels vertueux changer tous ces héros! (a)
Mais qui peut arrêter l'abus de la victoire ?
Leurs cruautés, mon fils, ont obscurci leur gloire,
Et j'ai pleuré long-temps sur ces tristes vainqueurs,
Que le ciel fit si grands, sans les rendre meilleurs ;
Je touche au dernier pas de ma longue carrière,
Et mes yeux sans regret quitteront la lumière,
S'ils vous ont vu régir sous d'équitables lois
L'Empire du Potoze et la ville des rois.

G U S M A N.

J'ai conquis avec vous ce sauvage hémisphère ;
Dans ces climats brûlans j'ai vaincu sous mon père ;
Je dois de vous encore apprendre à gouverner,
Et recevoir vos lois plutôt que d'en donner.

A L V A R E Z.

Non, non, l'autorité ne veut point de partage.
Consumé de travaux, appesanti par l'âge,
Je suis las du pouvoir; c'est assez si ma voix
Parle encore au conseil, et règle vos exploits.
Croyez-moi, les humains, que j'ai trop su connaître,
Méritent peu, mon fils, qu'on veuille être leur maître.
Je consacre à mon Dieu, négligé trop long-temps,
De ma caducité les restes languissans.

(*) On fait quelles cruautés *Fernand Cortez* exerça au Mexique, et *Pizarro* au Pérou.

Je ne veux qu'une grâce, elle me fera chère ;
Je l'attends comme ami, je la demande en père.
Mon fils, remettez-moi ces esclaves obscurs,
Aujourd'hui par votre ordre arrêtés dans nos murs :
Songez que ce grand jour doit être un jour propice,
Marqué par la clémence, et non par la justice.

G U S M A N.

Quand vous priez un fils, Seigneur, vous commandez ;
Mais daignez voir au moins ce que vous hazardez.
D'une ville naissante encor mal assurée
Au peuple américain nous défendons l'entrée :
Empêchons, croyez-moi, que ce peuple orgueilleux
Au fer qui l'a dompté n'accoutume ses yeux ;
Que méprisant nos lois, et prompt à les enfreindre,
Il ose contempler des maîtres qu'il doit craindre.
Il faut toujours qu'il tremble, et n'apprenne à nous voir
Qu'armés de la vengeance, ainsi que du pouvoir.
L'Américain farouche est un monstre sauvage,
Qui mord en frémissant le frein de l'esclavage ;
Soumis au châtement, fier dans l'impunité,
De la main qui le flatte il se croit redouté.
Tout pouvoir, en un mot, périt par l'indulgence,
Et la sévérité produit l'obéissance.
Je fais qu'aux Castillans il suffit de l'honneur,
Qu'à servir sans murmure ils mettent leur grandeur :
Mais le reste du monde, esclave de la crainte,
A besoin qu'on l'opprime, et sert avec contrainte.
Les dieux même adorés dans ces climats affreux,
S'ils ne sont teints de sang, n'obtiennent point de vœux. (*)

(*) On immolait quelquefois des hommes en Amérique ; mais il n'y a presque aucun peuple qui n'ait été coupable de cette horrible superstition.

A L V A R E Z.

Ah ! mon fils , que je hais ces rigueurs tyranniques !
 Les pouvez - vous aimer ces forfaits politiques ,
 Vous , chrétien , vous choisi pour régner désormais
 Sur des chrétiens nouveaux au nom d'un Dieu de paix ?
 Vos yeux ne font - ils pas assouvis des ravages
 Qui de ce continent dépeuplent les rivages ?
 Des bords de l'Orient n'étais - je donc venu
 Dans un monde idolâtre , à l'Europe inconnu ,
 Que pour voir abhorrer sous ce brûlant tropique ,
 Et le nom de l'Europe , et le nom catholique ?
 Ah ! Dieu nous envoyait , quand de nous il fit choix ,
 Pour annoncer son nom , pour faire aimer ses loix ;
 Et nous , de ce climat destructeurs implacables ,
 Nous , et d'or et de sang toujours infatiables ,
 Déserteurs de ces lois qu'il fallait enseigner ,
 Nous égorgions ce peuple , au lieu de le gagner.
 Par nous tout est en sang , par nous tout est en poudre ;
 Et nous n'avons du ciel imité que la foudre.
 Notre nom , je l'avoue , inspire la terreur ;
 Les Espagnols font craints , mais ils font en horreur :
 Fléaux du nouveau monde , injustes , vains , avarés ,
 Nous seuls en ces climats nous sommes les barbares.
 L'Américain farouche en sa simplicité ,
 Nous égale en courage , et nous passe en bonté.
 Hélas ! si comme vous il était sanguinaire ,
 S'il n'avait des vertus , vous n'auriez plus de père.
 Avez - vous oublié qu'ils m'ont sauvé le jour ?
 Avez - vous oublié que près de ce séjour
 Je me vis entouré par ce peuple en furie ,
 Rendu cruel enfin par notre barbarie ?

Tous les miens , à mes yeux , terminèrent leur fort.
 J'étais seul , sans secours , et j'attendais la mort :
 Mais à mon nom , mon fils , je vis tomber leurs armes.
 Un jeune Américain , les yeux baignés de larmes ,
 Au lieu de me frapper , embrassa mes genoux.
 „ Alvarez , me dit - il , Alvarez , est - ce vous ?
 „ Vivez , votre vertu nous est trop nécessaire :
 „ Vivez , aux malheureux servez long - temps de père :
 „ Qu'un peuple de tyrans , qui veut nous enchaîner ,
 „ Du moins par cet exemple apprenne à pardonner.
 „ Allez , la grandeur d'ame est ici le partage
 „ Du peuple infortuné qu'ils ont nommé sauvage.
 Hé bien , vous gémissiez : je sens qu'à ce récit
 Votre cœur , malgré vous , s'émeut et s'adoucit.
 L'humanité vous parle , ainsi que votre père.
 Ah ! si la cruauté vous était toujours chère ,
 De quel front aujourd'hui pourriez - vous vous offrir
 Au vertueux objet qu'il vous faut attendrir ,
 A la fille des rois de ces tristes contrées ,
 Qu'à vos sanglantes mains la fortune a livrées ?
 Prétendez - vous , mon fils , cimenter ces liens
 Par le sang répandu de ses concitoyens ?
 Ou bien attendez - vous que ses cris et ses larmes
 De vos sévères mains fassent tomber les armes ?

G U S M A N.

Hé bien , vous l'ordonnez , je brise leurs liens :
 J'y consens ; mais songez qu'il faut qu'ils soient chrétiens ;
 Ainsi le veut la loi : quitter l'idolâtrie
 Est un titre en ces lieux pour mériter la vie :
 A la religion gagnons - les à ce prix :
 Commandons aux cœurs même , et forçons les esprits.

De la nécessité le pouvoir invincible
 Traîne aux pieds des autels un courage inflexible.
 Je veux que ces mortels, esclaves de ma loi,
 Tremblent sous un seul Dieu, comme sous un seul roi.

ALVAREZ.

Ecoutez - moi, mon fils ; plus que vous je desiré
 Qu'ici la vérité fonde un nouvel empire,
 Que le ciel et l'Espagne y soient sans ennemis,
 Mais les cœurs opprimés ne sont jamais fomis.
 J'en ai gagné plus d'un, je n'ai forcé personne ;
 Et le vrai Dieu, mon fils, est un Dieu qui pardonne.

GUSMAN.

Je me rends donc, Seigneur, et vous l'avez voulu ;
 Vous avez sur un fils un pouvoir absolu ;
 Oui, vous amolliriez le cœur le plus farouche :
 L'indulgente vertu parle par votre bouche.
 Hé bien, puisque le ciel voulut vous accorder
 Ce don, cet heureux don, de tout persuader ;
 C'est de vous que j'attends le bonheur de ma vie.
 Alzire, contre moi par mes feux enhardie,
 Se donnant à regret, ne me rend point heureux.
 Je l'aime, je l'avoue, et plus que je ne veux ;
 Mais enfin je ne puis, même en voulant lui plaire,
 De mon cœur trop altier fléchir le caractère ;
 Et rampant sous ses lois, esclave d'un coup d'œil,
 Par des soumissions careffer son orgueil.
 Je ne veux point sur moi lui donner tant d'empire.
 Vous seul, vous pouvez tout sur le père d'Alzire ;
 En un mot, parlez - lui pour la dernière fois ;
 Qu'il commande à sa fille, et force enfin son choix.
 Daignez... Mais c'en est trop, je rougis que mon père
 Pour l'intérêt d'un fils s'abaisse à la prière.

ALVAREZ.

C'en est fait. J'ai parlé, mon fils, et sans rougir.
 Montèze a vu sa fille, il l'aura su fléchir.
 De sa famille auguste, en ces lieux prisonnière,
 Le ciel a par mes soins consolé la misère.
 Pour le vrai Dieu, Montèze a quitté ses faux dieux.
 Lui-même de sa fille a desfilé les yeux.
 De tout ce nouveau monde Alzire est le modèle,
 Les peuples incertains fixent les yeux sur elle :
 Son cœur aux Castillans va donner tous les cœurs ;
 L'Amérique à genoux adoptera nos mœurs ;
 La foi doit y jeter ses racines profondes ;
 Votre hymen est le nœud qui joindra les deux mondes.
 Ces féroces humains, qui détestent nos lois,
 Voyant entre vos bras la fille de leurs rois,
 Vont d'un esprit moins fier, et d'un cœur plus facile,
 Sous votre joug heureux baisser un front docile ;
 Et je verrai, mon fils, grâce à ces doux liens,
 Tous les cœurs désormais espagnols et chrétiens.
 Montèze vient ici. Mon fils, allez m'attendre
 Aux autels, où sa fille avec lui va se rendre.

SCENE II.

ALVAREZ, MONTEZE.

ALVAREZ.

HE bien, votre sagesse et votre autorité
 Ont d'Alzire en effet fléchi la volonté ?

MONTEZE.

Père des malheureux, pardonne si ma fille,
 Dont Gusman détruisit l'empire et la famille,

Sembloit éprouver encore un reste de terreur,
 Et d'un pas chancelant marche vers son vainqueur.
 Les nœuds qui vont unir l'Europe et ma patrie,
 Ont révolté ma fille en ces climats nourrie;
 Mais tous les préjugés s'effacent à ta voix;
 Tes mœurs nous ont appris à révérer tes lois.
 C'est par toi que le ciel à nous s'est fait connaître;
 Notre esprit éclairé te doit son nouvel être.
 Sous le fer Castillan ce monde est abattu;
 Il cède à la puissance, et nous à la vertu.
 De tes concitoyens la rage impitoyable
 Aurait rendu comme eux leur Dieu même haïssable:
 Nous détestions ce Dieu qu'annonça leur fureur;
 Nous l'aimons dans toi seul, il s'est peint dans ton cœur.
 Voilà ce qui te donne, et Montèze, et ma fille;
 Instruits par tes vertus, nous sommes ta famille.
 Sers-lui long-temps de père, ainsi qu'à nos Etats.
 Je la donne à ton fils, je la mets dans ses bras;
 Le Pérou, le Potoze, Alzire est sa conquête:
 Va dans ton temple auguste en ordonner la fête:
 Va, je crois voir des cieus les peuples éternels
 Descendre de leur sphère, et se joindre aux mortels.
 Je réponds de ma fille, elle va reconnaître,
 Dans le fier don Gusman, son époux et son maître.

ALVAREZ.

Ah! puisqu'enfin mes mains ont pu former ces nœuds,
 Cher Montèze, au tombeau je descends trop heureux.
 Toi, qui nous découvris ces immenses contrées,
 Rends du monde aujourd'hui les bornes éclairées:
 Dieu des chrétiens, préside à ces vœux solennels,
 Les premiers qu'en ces lieux on forme à tes autels;

Descends, attire à toi l'Amérique étonnée.
 Adieu, je vais presser cet heureux hyménée:
 Adieu, je vous devrai le bonheur de mon fils.

SCENE III.

MONTEZE *seul.*

DIEU, destructeur des dieux que j'avais trop servis,
 Protège de mes ans la fin dure et funeste!
 Tout me fut enlevé, ma fille ici me reste;
 Daigne veiller sur elle, et conduire son cœur!

SCENE IV.

MONTEZE, ALZIRE.

MONTEZE.

MA fille, il en est temps, consens à ton bonheur;
 Ou plutôt, si ta foi, si ton cœur me seconde,
 Par ta félicité fais le bonheur du monde:
 Protège les vaincus, commande à nos vainqueurs,
 Eteins entre leurs mains leurs foudres destructeurs:
 Remonte au rang des rois, du sein de la misère,
 Tu dois à ton état plier ton caractère:
 Prends un cœur tout nouveau; viens, obéis, fuis-moi,
 Et renais Espagnole, en renonçant à toi.
 Sèche tes pleurs, Alzire, ils outragent ton père.

ALZIRE.

Tout mon sang est à vous; mais si je vous suis chère,

Voyez mon désespoir, et lisez dans mon cœur.

M O N T E Z E.

Non, je ne veux plus voir ta honteuse douleur:
J'ai reçu ta parole, il faut qu'on l'accomplisse.

A L Z I R E.

Vous m'avez arraché cet affreux sacrifice.
Mais quel temps, justes Cieux, pour engager ma foi!
Voici ce jour horrible où tout périt pour moi,
Où de ce fier Gufman le fer osa détruire
Des enfans du soleil le redoutable empire.
Que ce jour est marqué par des signes affreux!

M O N T E Z E.

Nous seuls rendons les jours heureux ou malheureux.
Quitte un vain préjugé, l'ouvrage de nos prêtres,
Qu'à nos peuples grossiers ont transmis nos ancêtres.

A L Z I R E.

Au même jour, hélas! le vengeur de l'Etat,
Zamore, mon espoir, périt dans le combat;
Zamore, mon amant, choisi pour votre gendre.

M O N T E Z E.

J'ai donné comme toi des larmes à sa cendre;
Les morts dans le tombeau n'exigent point de foi;
Porte, porte aux autels un cœur maître de foi:
D'un amour insensé pour des cendres éteintes
Commande à ta vertu d'écarter les atteintes.
Tu dois ton ame entière à la loi des chrétiens;
Dieu t'ordonne par moi de former ces liens:
Il t'appelle aux autels, il règle ta conduite;
Entends sa voix.

A L Z I R E.

Mon père, où m'avez-vous réduite!

Je

Je fais ce qu'est un père, et quel est son pouvoir:
M'immoler quand il parle est mon premier devoir,
Et mon obéissance a passé les limites
Qu'à ce devoir sacré la nature a prescrites.
Mes yeux n'ont jusqu'ici rien vu que par vos yeux,
Mon cœur changé par vous abandonna ses dieux:
Je ne regrette point leurs grandeurs terrassées,
Devant ce Dieu nouveau comme nous abaissées.
Mais vous, qui m'assuriez, dans mes troubles cruels,
Que la paix habitait aux pieds de ses autels,
Que sa loi, sa morale, et consolante et pure,
De mes sens désolés guérirait la blessure,
Vous trompiez ma faiblesse. Un trait toujours vainqueur
Dans le sein de ce Dieu vient déchirer mon cœur:
Il y porte une image à jamais renaissante;
Zamore vit encore au cœur de son amante.
Condamnez, s'il le faut, ces justes sentimens,
Ce feu victorieux de la mort et du temps,
Cet amour immortel, ordonné par vous-même;
Unissez votre fille au fier tyran qui l'aime;
Mon pays le demande, il le faut, j'obéis:
Mais tremblez en formant ces nœuds mal assortis;
Tremblez, vous qui d'un Dieu m'annoncez la vengeance,
Vous qui me condamnez d'aller en sa présence
Promettre à cet époux, qu'on me donne aujourd'hui,
Un cœur qui brûle encor pour un autre que lui.

M O N T E Z E.

Ah! que dis-tu, ma fille? épargne ma vieillesse;
Au nom de la nature, au nom de ma tendresse,
Par nos destins affreux que ta main peut changer,
Par ce cœur paternel que tu viens d'outrager,

Ne rends point de mes ans la fin trop douloureuse !
 Ai-je fait un seul pas que pour te rendre heureuse ?
 Jouis de mes travaux ; mais crains d'empoisonner
 Ce bonheur difficile où j'ai su t'amener.
 Ta carrière nouvelle , aujourd'hui commencée ,
 Par la main du devoir est à jamais tracée ;
 Ce monde gémissant te presse d'y courir ,
 Il n'espère qu'en toi : voudrais-tu le trahir ?
 Apprends à te dompter.

A L Z I R E.

Faut-il apprendre à feindre ?
 Quelle science , hélas !

S C E N E V.

G U S M A N , A L Z I R E.

G U S M A N.

J'AI sujet de me plaindre
 Que l'on oppose encore à mes empressements
 L'offensante lenteur de ces retardemens.
 J'ai suspendu ma loi , prête à punir l'audace
 De tous ces ennemis dont vous vouliez la grâce.
 Ils sont en liberté , mais j'aurais à rougir ,
 Si ce faible service eût pu vous attendrir.
 J'attendais encor moins de mon pouvoir suprême ;
 Je voulais vous devoir à ma flamme , à vous-même ;
 Et je ne pensais pas , dans mes vœux satisfaits ,
 Que ma félicité vous coûtât des regrets.

A L Z I R E.

Que puisse seulement la colère céleste
 Ne pas rendre ce jour à tous les deux funeste !
 Vous voyez quel effroi me trouble et me confond :
 Il parle dans mes yeux , il est peint sur mon front.
 Tel est mon caractère : et jamais mon visage
 N'a de mon cœur encor démenti le langage.
 Qui peut se déguiser pourrait trahir sa foi ,
 C'est un art de l'Europe : il n'est pas fait pour moi.

G U S M A N.

Je vois votre franchise , et je fais que Zamore
 Vit dans votre mémoire , et vous est cher encore.
 Ce Cacique (*) obstiné , vaincu dans les combats ,
 S'arme encor contre moi de la nuit du trépas.
 Vivant , je l'ai dompté ; mort , doit-il être à craindre ?
 Cessez de m'offenser , et cessez de le plaindre ;
 Votre devoir , mon nom , mon cœur en font blessés ;
 Et ce cœur est jaloux des pleurs que vous versez.

A L Z I R E.

Ayez moins de colère , et moins de jalousie ,
 Un rival au tombeau doit causer peu d'envie :
 Je l'aimai , je l'avoue , et tel fut mon devoir ;
 De ce monde opprimé Zamore était l'espoir :
 Sa foi me fut promise , il eut pour moi des charmes ,
 Il m'aima : son trépas me coûte encor des larmes.
 Vous , loin d'oser ici condamner ma douleur ,
 Jugez de ma constance , et connaissez mon cœur ;
 Et quittant avec moi cette fierté cruelle ,
 Méritez , s'il se peut , un cœur aussi fidelle. (b)

(*) Le mot propre est *Inca* ; mais les Espagnols , accoutumés dans l'Amérique septentrionale au titre de *Cacique* , le donnèrent d'abord à tous les souverains du nouveau monde.

SCENE VI.

GUSMAN *seul.*

SON orgueil, je l'avoue, et sa sincérité,
 Etonne mon courage, et plait à ma fierté.
 Allons, ne souffrons pas que cette humeur altière
 Coûte plus à dompter que l'Amérique entière.
 La grossière nature, en formant ses appas,
 Lui laisse un cœur sauvage et fait pour ces climats.
 Le devoir fléchira son courage rebelle;
 Ici tout m'est soumis, il ne reste plus qu'elle;
 Que l'hymen en triomphe; et qu'on ne dise plus
 Qu'un vainqueur et qu'un maître essuya des refus.

Fin du premier acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

ZAMORE, Américains.

ZAMORE.

AMIS de qui l'audace, aux mortels peu commune,
 Renaît dans les dangers, et croît dans l'infortune;
 Illustres compagnons de mon funeste fort,
 N'obtiendrons-nous jamais la vengeance ou la mort?
 Vivrons-nous sans servir Alzire et la patrie,
 Sans ôter à Gusman sa détestable vie,
 Sans punir, sans trouver cet insolent vainqueur,
 Sans venger mon pays qu'a perdu sa fureur?
 Dieux impuissans! Dieux vains de nos vastes contrées!
 A des dieux ennemis vous les avez livrées:
 Et six cents Espagnols ont détruit sous leurs coups
 Mon pays et mon trône, et vos temples et vous.
 Vous n'avez plus d'autels, et je n'ai plus d'empire;
 Nous avons tout perdu, je suis privé d'Alzire.
 J'ai porté mon courroux, ma honte et mes regrets
 Dans les fables mouvans, dans le fond des forêts.
 De la zone brûlante, et du milieu du monde,
 L'astre du jour (*) a vu ma course vagabonde,
 Jusqu'aux lieux où cessant d'éclairer nos climats,
 Il ramène l'année, et revient sur ses pas.

(*) L'astronomie, la géographie, la géométrie étaient cultivées au Pérou. On traçait des lignes sur des colonnes pour marquer les équinoxes et les solstices.

Enfin votre amitié, vos soins, votre vaillance
 A mes vastes desseins ont rendu l'espérance;
 Et j'ai cru satisfaire, en cet affreux séjour,
 Deux vertus de mon cœur, la vengeance et l'amour.
 Nous avons rassemblé des mortels intrépides;
 Eternels ennemis de nos maîtres avides;
 Nous les avons laissés dans ces forêts errans,
 Pour observer ces murs bâtis par nos tyrans.
 J'arrive, on nous fait: une foule inhumaine
 Dans des gouffres profonds nous plonge et nous enchaîne.
 De ces lieux infernaux on nous laisse fortir,
 Sans que de notre fort on nous daigne avertir.
 Amis, où sommes-nous? ne pourra-t-on m'instruire
 Qui commande en ces lieux, quel est le fort d'Alzire?
 Si Montèze est esclave, et voit encor le jour?
 S'il traîne ses malheurs en cette horrible cour?
 Chers et tristes Amis du malheureux Zamore,
 Ne pouvez-vous m'apprendre un destin que j'ignore?

UN AMERICAIN.

En des lieux différens, comme toi mis aux fers,
 Conduits en ce palais par des chemins divers,
 Etrangers, inconnus chez ce peuple farouche,
 Nous n'avons rien appris de tout ce qui te touche.
 Cacique infortuné, digne d'un meilleur fort,
 Du moins si nos tyrans ont résolu ta mort,
 Tes amis avec toi, prêts à cesser de vivre,
 Sont dignes de t'aimer, et dignes de te suivre.

ZAMORE.

Après l'honneur de vaincre, il n'est rien sous les cieus
 De plus grand en effet qu'un trépas glorieux;
 Mais mourir dans l'opprobre et dans l'ignominie,

Mais laisser en mourant des fers à sa patrie,
 Périr sans se venger, expirer par les mains
 De ces brigands d'Europe, et de ces assassins
 Qui de sang enivrés, de nos trésors avides,
 De ce monde usurpé défolateurs perfides,
 Ont osé me livrer à des tourmens honteux,
 Pour m'arracher des biens plus méprisables qu'eux;
 Entraîner au tombeau des citoyens qu'on aime,
 Laisser à ces tyrans la moitié de soi-même,
 Abandonner Alzire à leur lâche fureur;
 Cette mort est affreuse, et fait frémir d'horreur.

SCENE II.

ALVAREZ, ZAMORE, Américains.

ALVAREZ,

SOYEZ libres, vivez.

ZAMORE.

Ciel! que viens-je d'entendre?

Quelle est cette vertu que je ne puis comprendre?
 Quel vieillard, ou quel dieu vient ici m'étonner?
 Tu parais Espagnol, et tu fais pardonner!
 Es-tu roi? Cette ville est-elle en ta puissance?

ALVAREZ.

Non; mais je puis au moins protéger l'innocence.

ZAMORE.

Quel est donc ton destin, vieillard trop généreux?

ALVAREZ.

Celui de secourir les mortels malheureux.

Z A M O R E.

Eh, qui peut t'inspirer cette auguste clémence?

A L V A R E Z.

Dieu, ma religion et la reconnaissance.

Z A M O R E.

Dieu? ta religion? Quoi! ces tyrans cruels,
Montres défaltérés dans le sang des mortels,
Qui dépeuplent la terre, et dont la barbarie
En vaste folitude a changé ma patrie,
Dont l'infame avarice est la suprême loi,
Mon père, ils n'ont donc pas le même dieu que toi?

A L V A R E Z.

Ils ont le même dieu, mon fils; mais ils l'outragent;
Nés sous la loi des saints, dans le crime ils s'engagent,
Ils ont tous abusé de leur nouveau pouvoir;
Tu connais leurs forfaits, mais connais mon devoir.
Le soleil par deux fois a, d'un tropique à l'autre,
Eclairé dans sa marche, et ce monde et le nôtre,
Depuis que l'un des tiens, par un noble secours,
Maître de mon destin, daigna sauver mes jours.
Mon cœur, dès ce moment, partagea vos misères;
Tous vos concitoyens sont devenus mes frères;
Et je mourrais heureux si je pouvais trouver
Ce héros inconnu qui m'a pu conserver.

Z A M O R E.

A ses traits, à son âge, à sa vertu suprême,
C'est lui, n'en doutons point, c'est Alvarez lui-même.
Pourrais-tu parmi nous reconnaître le bras
A qui le ciel permit d'empêcher ton trépas?

A L V A R E Z.

Que me dit-il? Approche. O Ciel! ô Providence!
C'est lui, voilà l'objet de ma reconnaissance.

Mes yeux, mes tristes yeux affaiblis par les ans,
Hélas! avez-vous pu le chercher si long-temps?

(il l'embrasse.)

Mon bienfaiteur! mon fils, parle, que dois-je faire?
Daigne habiter ces lieux, et je t'y fers de père.
La mort a respecté ces jours que je te dois,
Pour me donner le temps de m'acquitter vers toi.

Z A M O R E.

Mon père, ah! si jamais ta nation cruelle
Avait de tes vertus montré quelque étincelle,
Crois-moi, cet univers aujourd'hui désolé,
Au-devant de leur joug sans peine aurait volé.
Mais autant que ton ame est bienfaisante et pure,
Autant leur cruauté fait frémir la nature:
Et j'aime mieux périr que de vivre avec eux.
Tout ce que j'ose attendre, et tout ce que je veux,
C'est de savoir au moins si leur main sanguinaire
Du malheureux Montéze a fini la misère;
Si le père d'Alzire.....hélas! tu vois les pleurs
Qu'un souvenir trop cher arrache à mes douleurs.

A L V A R E Z.

Ne cache point tes pleurs, cesse de t'en défendre,
C'est de l'humanité la marque la plus tendre.
Malheur aux cœurs ingrats, et nés pour les forfaits,
Que les douleurs d'autrui n'ont attendri jamais!
Apprends que ton ami, plein de gloire et d'années
Coule ici près de moi ses douces destinées.

Z A M O R E.

Le verrai-je?

A L V A R E Z.

Oui, crois-moi; puisse-t-il aujourd'hui
T'engager à penser, à vivre comme lui!

Z A M O R E.

Quoi! Montèze, dis-tu...

A L V A R E Z.

Je veux que de sa bouche

Tu fois instruit ici de tout ce qui le touche,
 Du fort qui nous unit, de ces heureux liens,
 Qui vont joindre mon peuple à tes concitoyens.
 Je vais dire à mon fils, dans l'excès de ma joie,
 Ce bonheur inoui que le ciel nous envoie.
 Je te quitte un moment; mais c'est pour te servir,
 Et pour ferrer les nœuds qui vont tous nous unir.

S C E N E I I I.

Z A M O R E, Américains.

Z A M O R E.

DES cieux enfin sur moi la bonté se déclare;
 Je trouve un homme juste en ce séjour barbare.
 Alvarez est un dieu qui, parmi ces pervers,
 Descend pour adoucir les mœurs de l'univers.
 Il a, dit-il, un fils; ce fils fera mon frère:
 Qu'il soit digne, s'il peut, d'un si vertueux père.
 O jour! ô doux espoir à mon cœur éperdu!
 Montèze, après trois ans, tu vas m'être rendu!
 Alzire, chère Alzire, ô toi que j'ai servie,
 Toi pour qui j'ai tout fait, toi l'ame de ma vie,
 Serais-tu dans ces lieux? hélas! me gardes-tu
 Cette fidélité, la première vertu?
 Un cœur infortuné n'est point sans défiance...
 Mais quel autre vieillard à mes regards s'avance?

S C E N E I V.

M O N T E Z E, Z A M O R E, Américains.

Z A M O R E.

CHER Montèze, est-ce toi que je tiens dans mes bras?
 Revois ton cher Zamore échappé du trépas,
 Qui du sein du tombeau renaît pour te défendre;
 Revois ton tendre ami, ton allié, ton gendre.
 Alzire est-elle ici? parle, quel est son fort?
 Achève de me rendre ou la vie ou la mort.

M O N T E Z E.

Cacique malheureux! sur le bruit de ta perte,
 Aux plus tendres regrets notre ame était ouverte;
 Nous te redemandions à nos cruels destins,
 Autour d'un vain tombeau que t'ont dressé nos mains.
 Tu vis; puisse le ciel te rendre un fort tranquille!
 Puissent tous nos malheurs finir dans cet asyle!
 Zamore; ah! quel dessein t'a conduit en ces lieux?

Z A M O R E.

La soif de me venger, toi, ta fille et mes dieux.

M O N T E Z E.

Que dis-tu?

Z A M O R E.

Souviens-toi du jour épouvantable
 Où ce fier Espagnol, terrible, invulnérable,
 Renversa, détruisit, jusqu'en leurs fondemens,
 Ces murs que du soleil ont bâti les enfans; (*)

(*) Les Péruviens, qui avaient leurs fables comme les peuples de notre continent, croyaient que leur premier Inca, qui bâtit Cusco, était fils du soleil.

Gufman était son nom. Le destin qui m'opprime
 Ne m'apprit rien de lui que son nom et son crime.
 Ce nom, mon cher Montèze, à mon cœur si fatal,
 Du pillage et du meurtre était l'affreux signal.
 A ce nom, de mes bras on arracha ta fille;
 Dans un vil esclavage on traîna ta famille:
 On démolit ce temple, et ces autels chéris,
 Où nos dieux m'attendaient pour me nommer ton fils:
 On me traîna vers lui: dirai-je à quel supplice,
 A quels maux me livra sa barbare avarice,
 Pour m'arracher ces biens par lui déifiés,
 Idoles de son peuple, et que je foule aux pieds?
 Je fus laissé mourant au milieu des tortures.
 Le temps ne peut jamais affaiblir les injures:
 Je viens après trois ans d'assembler des amis,
 Dans leur commune haine avec nous affermis:
 Ils font dans nos forêts, et leur foule héroïque
 Vient périr sous ces murs, ou venger l'Amérique.

M O N T E Z E.

Je te plains; mais hélas! où vas-tu t'emporter?
 Ne cherche point la mort qui voulait t'éviter.
 Que peuvent tes amis, et leurs armes fragiles,
 Des habitans des eaux dépouilles inutiles,
 Ces marbres impuissans en faibles façonnés,
 Ces soldats presque nuds et mal disciplinés,
 Contre ces fiers géans, ces tyrans de la terre,
 De fer étincelans, armés de leur tonnerre,
 Qui s'élancent sur nous, aussi prompts que les vents,
 Sur des monstres guerriers pour eux obéissans?
 L'univers a cédé; cédon, mon cher Zamore,

Z A M O R E.

Moi fléchir, moi ramper, lorsque je vis encore!

Ah, Montèze, crois-moi, ces foudres, ces éclairs,
 Ce fer dont nos tyrans sont armés et couverts,
 Ces rapides coursiers, qui sous eux font la guerre,
 Pouvaient à leur abord épouvanter la terre.
 Je les vois d'un œil fixe, et leur ose insulter;
 Pour les vaincre il suffit de ne rien redouter.
 Leur nouveauté, qui seule a fait ce monde esclave,
 Subjuge qui la craint, et cède à qui la brave.
 L'or, ce poison brillant qui naît dans nos climats,
 Attire ici l'Europe, et ne nous défend pas.
 Le fer manque à nos mains, les cieux, pour nous avarés,
 Ont fait ce don funeste à des mains plus barbares;
 Mais pour venger enfin nos peuples abattus,
 Le ciel, au lieu de fer, nous donna des vertus.
 Je combats pour Alzire, et je vaincrai pour elle.

M O N T E Z E.

Le ciel est contre toi: calme un frivole zèle.
 Les temps sont trop changés.

Z A M O R E.

Que peux-tu dire, hélas!
 Les temps sont-ils changés, si ton cœur ne l'est pas?
 Si ta fille est fidelle à ses vœux, à sa gloire,
 Si Zamore est présent encore à sa mémoire?
 Tu détournes les yeux, tu pleures, tu gémis!

M O N T E Z E.

Zamore infortuné!

Z A M O R E.

Ne suis-je plus ton fils?
 Nos tyrans ont flétri ton ame magnanime;
 Sur le bord de la tombe ils t'ont appris le crime.

M O N T E Z E.

Je ne suis point coupable, et tous ces conquérans,
Ainsi que tu le crois, ne font point des tyrans.
Il en est que le ciel guida dans cet empire,
Moins pour nous conquérir qu'afin de nous instruire;
Qui nous ont apporté de nouvelles vertus,
Des secrets immortels, et des arts inconnus,
La science de l'homme, un grand exemple à suivre,
Enfin, l'art d'être heureux, de penser et de vivre.

Z A M O R E.

Que dis-tu? quelle horreur ta bouche ose avouer!
Alzire est leur esclave, et tu peux les louer!

M O N T E Z E.

Elle n'est point esclave.

Z A M O R E.

Ah! Montèze! ah! mon père!

Pardonne à mes malheurs, pardonne à ma colère;
Songe qu'elle est à moi par des nœuds éternels;
Oui, tu me l'as promise aux pieds des immortels;
Ils ont reçu sa foi, son cœur n'est point parjure.

M O N T E Z E.

N'atteste point ces dieux, enfans de l'imposture,
Ces fantômes affreux, que je ne connais plus;
Sous le dieu que j'adore ils font tous abattus.

Z A M O R E.

Quoi, ta religion? quoi, la loi de nos pères?

M O N T E Z E.

J'ai connu son néant, j'ai quitté ses chimères.
Puisse le Dieu des dieux, dans ce monde ignoré,
Manifester son être à ton cœur éclairé!
Puisse-tu mieux connaître, ô malheureux Zamore!
Les vertus de l'Europe, et le Dieu qu'elle adore!

Z A M O R E.

Quelles vertus! cruel! les tyrans de ces lieux
T'ont fait esclave en tout, t'ont arraché tes dieux?
Tu les as donc trahis pour trahir ta promesse?
Alzire a-t-elle encore imité ta faiblesse?
Garde-toi...

M O N T E Z E.

Va, mon cœur ne se reproche rien:

Je dois bénir mon sort, et pleurer sur le tien.

Z A M O R E.

Si tu trahis-ta foi, tu dois pleurer sans doute.
Prends pitié des tourmens que ton crime me coûte,
Prends pitié de ce cœur, enivré tour à tour
De zèle pour mes dieux, de vengeance et d'amour.
Je cherche ici Gusman, j'y vole pour Alzire;
Viens, conduis-moi vers elle, et qu'à ses pieds j'expire.
Ne me dérobe point le bonheur de la voir;
Crains de porter Zamore au dernier désespoir;
Reprends un cœur humain, que ta vertu bannie....

S C E N E V.

M O N T E Z E, Z A M O R E, Gardes.

U N G A R D E à Montèze.

SEIGNEUR, on vous attend pour la cérémonie.

M O N T E Z E.

Je vous suis.

Z A M O R E.

Ah! cruel, je ne te quitte pas.

Quelle est donc cette pompe où s'adressent tes pas?
Montèze...

M O N T E Z E.

Adieu; crois-moi, fuis de ce lieu funeste.

Z A M O R E.

Dût m'accabler ici la colère céleste,
Je te fuivrai.

M O N T E Z E.

Pardonne à mes soins paternels.

*(aux Gardes.)*Gardes, empêchez-les de me fuivre aux autels.
Des païens, élevés dans des lois étrangères,
Pourraient de nos chrétiens profaner les mystères:
Il ne m'appartient pas de vous donner des lois,
Mais Gusman vous l'ordonne, et parle par ma voix.

S C E N E V I.

Z A M O R E, Américains.

Z A M O R E.

QU'AI-JE entendu? Gusman! ô trahison! ô rage!
O comble des forfaits! lâche et dernier outrage!
Il servirait Gusman! l'ai-je bien entendu?
Dans l'univers entier n'est-il plus de vertu?
Alzire, Alzire aussi fera-t-elle coupable?
Aura-t-elle fucé ce poison détestable,
Apporté parmi nous par ces persécuteurs,
Qui poursuivent nos jours, et corrompent nos mœurs?
Gusman est donc ici? que résoudre et que faire?

U N A M E R I C A I N.

J'ose ici te donner un conseil salutaire.

Celui

Celui qui t'a sauvé, ce vieillard vertueux,
Bientôt avec son fils va paraître à tes yeux.
Aux portes de la ville obtiens qu'on nous conduise;
Sortons, allons tenter notre illustre entreprise;
Allons tout préparer contre nos ennemis,
Et surtout n'épargnons qu'Alvarez et son fils.
J'ai vu de ces remparts l'étrangère structure,
Cet art nouveau pour nous, vainqueur de la nature;
Ces angles, ces fossés, ces hardis boulevarts,
Ces tonnerres d'airain, grondans sur les remparts,
Ces pièges de la guerre, où la mort se présente,
Tout étonnans qu'ils font, n'ont rien qui m'épouvante.
Hélas! nos citoyens, enchainés en ces lieux,
Servent à cimenter cet asyle odieux;
Ils dressent, d'une main dans les fers avilie,
Ce siège de l'orgueil et de la tyrannie.
Mais, crois-moi, dans l'instant qu'ils verront leurs vengeurs,
Leurs mains vont se lever sur leurs persécuteurs;
Eux-même ils détruiront cet effroyable ouvrage,
Instrument de leur honte et de leur esclavage.
Nos soldats, nos amis, dans ces fossés sanglans,
Vont te faire un chemin sur leurs corps expirans.
Partons et revenons sur ces coupables têtes
Tourner ces traits de feu, ce fer et ces tempêtes,
Ce salpêtre enflammé, qui d'abord à nos yeux
Parut un feu sacré, lancé des mains des dieux.
Connaissions, renverfons cette horrible puissance,
Que l'orgueil trop long-temps fonda sur l'ignorance.

Z A M O R E.

Illustres malheureux, que j'aime à voir vos cœurs
Embrasser mes desseins, et sentir mes fureurs!

Théâtre. Tom. II.

C c

Puissions-nous de Gusman punir la barbarie!
 Que son sang satisfasse au sang de ma patrie!
 Triste divinité des mortels offensés,
 Vengeance, arme nos mains; qu'il meure, et c'est assez;
 Qu'il meure... mais hélas! plus malheureux que braves,
 Nous parlons de punir, et nous sommes esclaves.
 De notre sort affreux le joug s'appesantit;
 Alvarez disparaît, Montèze nous trahit.
 Ce que j'aime est peut-être en des mains que j'abhorre;
 Je n'ai d'autre douceur que d'en douter encore.
 Mes Amis, quels accens remplissent ce séjour?
 Ces flambeaux allumés ont redoublé le jour.
 J'entends l'airain tonnant de ce peuple barbare;
 Quelle fête, ou quel crime est-ce donc qu'il prépare?
 Voyons si de ces lieux on peut au moins fortir,
 Si je puis vous sauver, ou s'il nous faut périr.

Fin du second acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE *seule.*

MANES de mon amant, j'ai donc trahi ma foi!
 C'en est fait, et Gusman règne à jamais sur moi!
 L'océan, qui s'élève entre nos hémisphères,
 A donc mis entre nous d'impuissantes barrières;
 Je suis à lui, l'autel a donc reçu nos vœux,
 Et déjà nos sermens sont écrits dans les cieux!
 O toi qui me poursuis, Ombre chère et sanglante,
 A mes sens désolés Ombre à jamais présente,
 Cher amant, si mes pleurs, mon trouble, mes remords
 Peuvent percer ta tombe, et passer chez les morts;
 Si le pouvoir d'un Dieu fait survivre à sa cendre
 Cet esprit d'un héros, ce cœur fidèle et tendre,
 Cette ame qui m'aima jusqu'au dernier soupir,
 Pardonne à cet hymen où j'ai pu consentir!
 Il fallait m'immoler aux volontés d'un père,
 Au bien de mes sujets, dont je me sens la mère,
 A tant de malheureux, aux larmes des vaincus,
 Au soin de l'univers, hélas! où tu n'es plus. (2)
 Zamore, laisse en paix mon ame déchirée
 Suivre l'affreux devoir où les cieux m'ont livrée;
 Souffre un joug imposé par la nécessité;
 Permetts ces nœuds cruels, ils m'ont assez coûté.

SCÈNE II.

ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

HE bien, veut-on toujours ravir à ma présence
Les habitans des lieux si chers à mon enfance ?
Ne puis-je voir enfin ces captifs malheureux,
Et goûter la douceur de pleurer avec eux ?

EMIRE.

Ah! plutôt de Gusman redoutez la furie,
Craignez pour ces captifs, tremblez pour la patrie.
On nous menace, on dit qu'à notre nation
Ce jour fera le jour de la destruction.
On déploie aujourd'hui l'étendard de la guerre;
On allume ces feux enfermés sous la terre;
On assemblait déjà le sanglant tribunal;
Montèze est appelé dans ce conseil fatal;
C'est tout ce que j'ai su.

ALZIRE.

Ciel, qui m'avez trompée,
De quel étonnement je demeure frappée!
Quoi! presqu'entre mes bras, et du pied de l'autel,
Gusman contre les miens lève son bras cruel!
Quoi! j'ai fait le serment du malheur de ma vie!
Serment qui pour jamais m'avez assujettie!
Hymen, cruel hymen! sous quel astre odieux
Mon père a-t-il formé tes redoutables nœuds!

SCÈNE III.

ALZIRE, EMIRE, CEPHANE.

CEPHANE.

MADAME, un des captifs, qui dans cette journée
N'ont dû leur liberté qu'à ce grand hyménée,
A vos pieds en secret demande à se jeter.

ALZIRE.

Ah! qu'avec assurance il peut se présenter!
Sur lui, sur ses amis, mon ame est attendrie:
Ils sont chers à mes yeux, j'aime en eux la patrie.
Mais quoi! faut-il qu'un seul demande à me parler?

CEPHANE.

Il a quelques secrets qu'il veut vous révéler.
C'est ce même guerrier, dont la main tutélaire
De Gusman votre époux sauva, dit-on, le père.

EMIRE.

Il vous cherchait, Madame, et Montèze en ces lieux
Par des ordres secrets le cachait à vos yeux.
Dans un sombre chagrin son ame enveloppée,
Semblait d'un grand dessein profondément frappée.

CEPHANE.

On lisait sur son front le trouble et les douleurs.
Il vous nommait, Madame, et répandait des pleurs;
Et l'on connaît assez, par ses plaintes secrètes,
Qu'il ignore, et le rang, et l'éclat où vous êtes.

ALZIRE.

Quel éclat, chère Emire! et quel indigne rang!
Ce héros malheureux peut-être est de mon sang;

De ma famille au moins il a vu la puissance ;
 Peut-être de Zamore il avait connaissance.
 Qui fait si de sa perte il ne fut pas témoin ?
 Il vient pour m'en parler : ah ! quel funeste soin !
 Sa voix redoublera les tourmens que j'endure ;
 Il va percer mon cœur, et rouvrir ma blessure.
 Mais n'importe, qu'il vienne. Un mouvement confus
 S'empare malgré moi de mes sens éperdus.
 Hélas ! dans ce palais arrosé de mes larmes,
 Je n'ai point encore eu de moment sans alarmes.

SCENE IV.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE.

ZAMORE.

M'EST-ELLE enfin rendue ? Est-ce elle que je vois ?

ALZIRE.

Ciel ! tels étaient ses traits, sa démarche, sa voix.
(elle tombe entre les bras de sa confidente.)
 Zamore... Je succombe ; à peine je respire.

ZAMORE.

Reconnais ton amant.

ALZIRE.

Zamore aux pieds d'Alzire !

Est-ce une illusion ?

ZAMORE.

Non : je revis pour toi ;
 Je réclame à tes pieds tes sermens et ta foi.
 O moitié de moi-même ! idole de mon ame !
 Toi qu'un amour si tendre assurait à ma flamme,

Qu'as-tu fait des saints nœuds qui nous ont enchainés ?

ALZIRE.

O jours ! ô doux momens d'horreur empoisonnés !
 Cher et fatal objet de douleur et de joie !
 Ah ! Zamore, en quel temps faut-il que je te voie ?
 Chaque mot dans mon cœur enfonce le poignard.

ZAMORE.

Tu gémiss et me vois !

ALZIRE.

Je t'ai revu trop tard.

ZAMORE.

Le bruit de mon trépas a dû remplir le monde.
 J'ai traîné loin de toi ma course vagabonde,
 Depuis que ces brigands, t'arrachant à mes bras,
 M'enlevèrent mes dieux, mon trône et tes appas.
 Sais-tu que ce Gufman, ce destructeur sauvage,
 Par des tourmens sans nombre éprouva mon courage ?
 Sais-tu que ton amant, à ton lit destiné,
 Chère Alzire, aux bourreaux se vit abandonné ?
 Tu frémis : tu ressens le courroux qui m'enflamme ;
 L'horreur de cette injure a passé dans ton ame.
 Un dieu, sans doute, un dieu qui préside à l'amour,
 Dans le sein du trépas me conserva le jour.
 Tu n'as point démenti ce grand dieu qui me guide ;
 Tu n'es point devenue espagnole et perfide.
 On dit que ce Gufman respire dans ces lieux ;
 Je venais t'arracher à ce monstre odieux.
 Tu m'aimes : vengeons-nous ; livre-moi la victime.

ALZIRE.

Oui, tu dois te venger, tu dois punir le crime ;
 Frappe.

ZAMORE.

Que me dis-tu? Quoi, tes vœux! quoi, ta foi!

ALZIRE.

Frappe, je suis indigne, et du jour, et de toi.

ZAMORE.

Ah! Montèze! ah! cruel! mon cœur n'a pu te croire.

ALZIRE.

A-t-il osé t'apprendre une action si noire?
Sais-tu pour quel époux j'ai pu t'abandonner?

ZAMORE.

Non, mais parle: aujourd'hui rien ne peut m'étonner.

ALZIRE.

Hé bien, vois donc l'abyme où le fort nous engage;
Vois le comble du crime, ainsi que de l'outrage.

ZAMORE.

Alzire!

ALZIRE.

Ce Gufman...

ZAMORE.

Grand Dieu!

ALZIRE.

Ton assassin,

Vient en ce même instant de recevoir ma main.

ZAMORE.

Lui?

ALZIRE.

Mon père, Alvarez, ont trompé ma jeunesse;
Ils ont à cet hymen entraîné ma faiblesse.
Ta criminelle amante, aux autels des chrétiens,
Vient presque sous tes yeux de former ces liens.
J'ai tout quitté, mes dieux, mon amant, ma patrie;
Au nom de tous les trois, arrache-moi la vie.

Voilà mon cœur, il vole au-devant de tes coups.

ZAMORE.

Alzire, est-il bien vrai? Gufman est ton époux!

ALZIRE.

Je pourrais t'alléguer, pour affaiblir mon crime,
De mon père sur moi le pouvoir légitime;
L'erreur où nous étions, mes regrets, mes combats,
Les pleurs que j'ai trois ans donnés à ton trépas:
Que des chrétiens vainqueurs esclave infortunée,
La douleur de ta perte à leur dieu m'a donnée:
Que je t'aimai toujours, que mon cœur éperdu
A détesté tes dieux, qui t'ont mal défendu;
Mais je ne cherche point, je ne veux point d'excuse,
Il n'en est point pour moi, lorsque l'amour m'accuse.
Tu vis, il me suffit. Je t'ai manqué de foi;
Tranche mes jours affreux, qui ne font plus pour toi.
Quoi! tu ne me vois point d'un œil impitoyable?

ZAMORE.

Non, si je suis aimé, non, tu n'es point coupable:
Puis-je encor me flatter de régner dans ton cœur?

ALZIRE.

Quand Montèze, Alvarez, peut-être un dieu vengeur,
Nos chrétiens, ma faiblesse, au temple m'ont conduite,
Sûre de ton trépas, à cet hymen réduite,
Enchaînée à Gufman par des nœuds éternels,
J'adorais ta mémoire au pied de nos autels.
Nos peuples, nos tyrans, tous ont su que je t'aime;
Je l'ai dit à la terre, au ciel, à Gufman même;
Et dans l'affreux moment, Zamore, où je te vois,
Je te le dis encor pour la dernière fois.

ZAMORE.

Pour la dernière fois Zamore t'aurait vue!
Tu me ferais ravie aussitôt que rendue!
Ah! si l'amour encor te parlait aujourd'hui!....

ALZIRE.

O Ciel! c'est Gusman même, et son père avec lui.

SCENE V.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE,
ALZIRE, Suite.

ALVAREZ à son fils.

Tu vois mon bienfaiteur, il est auprès d'Alzire.
(à Zamore.)

O toi! jeune héros, toi par qui je respire,
Viens, ajoute à ma joie, en cet auguste jour;
Viens avec mon cher fils partager mon amour.

ZAMORE.

Qu'entends-je? lui, Gusman! lui, ton fils, ce barbare?

ALZIRE.

Ciel! détourne les coups que ce moment prépare.

ALVAREZ.

Dans quel étonnement...

ZAMORE.

Quoi! le ciel a permis
Que ce vertueux père eût cet indigne fils?

GUSMAN à Zamore.

Esclave, d'où te vient cette aveugle furie?
Sais-tu bien qui je suis?

ZAMORE.

Horreur de ma patrie!

Parmi les malheureux que ton pouvoir a faits,
Connais-tu bien Zamore, et vois-tu tes forfaits?

GUSMAN.

Toi!

ALVAREZ.

Zamore!

ZAMORE.

Oui, lui-même, à qui ta barbarie
Voulut ôter l'honneur, et crut ôter la vie;
Lui que tu fis languir dans des tourmens honteux,
Lui dont l'aspect ici te fait baisser les yeux.
Ravisseur de nos biens, tyran de notre empire,
Tu viens de m'arracher le seul bien où j'aspire.
Achève, et de ce fer, trésor de tes climats,
Préviens mon bras vengeur, et préviens ton trépas.
La main, la même main, qui t'a rendu ton père,
Dans ton sang odieux pourrait venger la terre; (*)
Et j'aurais les mortels et les dieux pour amis,
En révéran't le père, et punissant le fils.

ALVAREZ à Gusman.

De ce discours, ô Ciel! que je me sens confondre!
Vous fentez-vous coupable, et pouvez-vous répondre?

(*) Père doit rimer avec Terre, parce qu'on les prononce tous deux de même. C'est aux oreilles et non pas aux yeux qu'il faut rimer. Cela est si vrai, que le mot Paon n'a jamais rimé avec Phaon, quoique l'orthographe soit la même: et le mot encore rime très-bien avec abhorre, quoiqu'il n'y ait qu'un r à l'un et qu'il y en ait deux à l'autre. La rime est faite pour l'oreille; un usage contraire ne ferait qu'une pédanterie ridicule et déraisonnable.

G U S M A N.

Répondre à ce rebelle, et daigner m'avilir
 Jusqu'à le réfuter, quand je le dois punir!
 Son juste châtement, que lui-même il prononce,
 Sans mon respect pour vous eût été ma réponse.

(à *Alzire.*)

Madame, votre cœur doit vous instruire assez,
 A quel point en secret ici vous m'offensez;
 Vous qui, sinon pour moi, du moins pour votre gloire,
 Deviez de cet esclave étouffer la mémoire;
 Vous, dont les pleurs encore outragent votre époux;
 Vous, que j'aimais assez pour en être jaloux.

A L Z I R E.

(à *Gusman.*) (à *Alvarez.*)

Cruel! Et vous, Seigneur! mon protecteur, son père:
 (à *Zamore.*)

Toi! jadis mon espoir en un temps plus prospère,
 Voyez le joug horrible où mon sort est lié,
 Et frémissez tous trois d'horreur et de pitié.

(en montrant *Zamore.*)

Voici l'amant, l'époux que me choisit mon père,
 Avant que je connusse un nouvel hémisphère;
 Avant que de l'Europe on nous portât des fers.
 Le bruit de son trépas perdit cet univers.
 Je vis tomber l'Empire où régnaient mes ancêtres;
 Tout changea sur la terre, et je connus des maîtres.
 Mon père infortuné, plein d'ennuis et de jours,
 Au Dieu que vous servez eut à la fin recours:
 C'est ce Dieu des chrétiens, que devant vous j'atteste,
 Ses autels sont témoins de mon hymen funeste;
 C'est aux pieds de ce Dieu qu'un horrible ferment
 Me donne au meurtrier qui m'ôta mon amant.

Je connais mal peut-être une loi si nouvelle;
 Mais j'en crois ma vertu, qui parle aussi haut qu'elle.
 Zamore, tu m'es cher, je t'aime, je le doi;
 Mais après mes sermens je ne puis être à toi.
 Toi, Gusman, dont je suis l'épouse et la victime,
 Je ne suis point à toi, cruel, après ton crime.
 Qui des deux osera se venger aujourd'hui?
 Qui percera ce cœur que l'on arrache à lui?
 Toujours infortunée, et toujours criminelle,
 Perfide envers Zamore, à Gusman infidelle,
 Qui me délivrera, par un trépas heureux,
 De la nécessité de vous trahir tous deux?
 Gusman, du sang des miens ta main déjà rougie
 Frémira moins qu'une autre à m'arracher la vie.
 De l'hymen, de l'amour il faut venger les droits.
 Punis une coupable, et fois juste une fois.

G U S M A N.

Ainsi vous abusez d'un reste d'indulgence,
 Que ma bonté trahie oppose à votre offense:
 Mais vous le demandez, et je vais vous punir;
 Votre supplice est prêt, mon rival va périr.
 Hola, Soldats.

A L Z I R E.

Cruel!

A L V A R E Z.

Mon fils, qu'allez-vous faire?

Respectez ses bienfaits, respectez sa misère.
 Quel est l'état horrible, ô Ciel, où je me vois!
 L'un tient de moi la vie, à l'autre je la dois!
 Ah! mes fils! de ce nom ressentez la tendresse,
 D'un père infortuné regardez la vieillesse;
 Et du moins...

SCENE VI.

ALVAREZ, GUSMAN, ALZIRE, ZAMORE,
D. ALONZE, Officier espagnol.

A L O N Z E.

PARAISSEZ, Seigneur, et commandez;
D'armes et d'ennemis ces champs sont inondés :
Ils marchent vers ces murs, et le nom de Zamore
Est le cri menaçant qui les rassemble encore.
Ce nom sacré pour eux se mêle dans les airs
A ce bruit belliqueux des barbares concerts.
Sous leurs boucliers d'or les campagnes mugissent ;
De leurs cris redoublés les échos retentissent ;
En bataillons ferrés ils mesurent leurs pas,
Dans un ordre nouveau qu'ils ne connaissaient pas ;
Et ce peuple, autrefois vil fardeau de la terre,
Semble apprendre de nous le grand art de la guerre.

G U S M A N.

Allons, à leurs regards il faut donc se montrer.
Dans la poudre à l'instant vous les verrez rentrer.
Héros de la Castille, enfans de la victoire,
Ce monde est fait pour vous, vous l'êtes pour la gloire :
Eux pour porter vos fers, vous craindre et vous servir.

Z A M O R E.

Mortel égal à moi, nous, faits pour obéir ?

G U S M A N.

Qu'on l'entraîne.

Z A M O R E.

Ofes-tu, tyran de l'innocence,
Ofes-tu me punir d'une juste défense ?
(aux Espagnols qui l'entourent.)
Etes-vous donc des dieux qu'on ne puisse attaquer ?
Et teints de notre sang, faut-il vous invoquer ?

G U S M A N.

Obéissez.

A L Z I R E.

Seigneur !

A L V A R E Z.

Dans ton courroux sévère,
Songe au moins, mon cher fils, qu'il a fauvé ton père.

G U S M A N.

Seigneur, je songe à vaincre, et je l'appris de vous ;
J'y vole, adieu.

SCENE VII.

A L V A R E Z, A L Z I R E.

A L Z I R E, *se jetant à genoux.*

SEIGNEUR, j'embrasse vos genoux.
C'est à votre vertu que je rends cet hommage,
Le premier où le fort abaissa mon courage.
Vengez, Seigneur, vengez, sur ce cœur affligé,
L'honneur de votre fils par sa femme outragé.
Mais à mes premiers nœuds mon ame était unie ;
Hélas ! peut-on deux fois se donner dans sa vie ?

Zamore était à moi, Zamore eut mon amour :
Zamore est vertueux, vous lui devez le jour.
Pardonnez... je succombe à ma douleur mortelle.

A L V A R E Z.

Je conserve pour toi ma bonté paternelle.
Je plains Zamore et toi ; je ferai ton appui ;
Mais songe au nœud sacré qui t'attache aujourd'hui.
Ne porte point l'horreur au sein de ma famille :
Non, tu n'es plus à toi ; fais mon fang, fais ma fille :
Gusman fut inhumain, je le fais, j'en frémis ;
Mais il est ton époux, il t'aime, il est mon fils :
Son ame à la pitié se peut ouvrir encore.

A L Z I R E.

Hélas ! que n'êtes-vous le père de Zamore !

Fin du troisième acte.

ACTE

A C T E I V.

S C E N E P R E M I E R E.

A L V A R E Z, G U S M A N.

A L V A R E Z.

MÉRITEZ donc, mon fils, un si grand avantage.
Vous avez triomphé du nombre et du courage ;
Et de tous les vengeurs de ce triste univers
Une moitié n'est plus, et l'autre est dans vos fers.
Ah ! n'ensanglantez point le prix de la victoire,
Mon fils, que la clémence ajoute à votre gloire.
Je vais, sur les vaincus étendant mes secours,
Consoler leur misère, et veiller sur leurs jours.
Vous, songez cependant qu'un père vous implore ;
Soyez homme et chrétien, pardonnez à Zamore.
Ne pourrai-je adoucir vos inflexibles mœurs ?
Et n'apprendrez-vous point à conquérir des cœurs ?

G U S M A N.

Ah ! vous percez le mien. Demandez-moi ma vie ;
Mais laissez un champ libre à ma juste furie :
Ménagez le courroux de mon cœur opprimé.
Comment lui pardonner ? le barbare est aimé.

A L V A R E Z.

Il en est plus à plaindre.

G U S M A N.

A plaindre ? lui, mon père !
Ah ! qu'on me plaigne ainsi, la mort me fera chère.

Théâtre. Tom. II.

D d

ALVAREZ.

Quoi, vous joignez encore à cet ardent courroux
La fureur des soupçons, ce tourment des jaloux?

GUSMAN.

Et vous condamneriez jusqu'à ma jalousie?
Quoi! ce juste transport dont mon ame est faisie,
Ce triste sentiment plein de honte et d'horreur,
Si légitime en moi, trouve en vous un censeur!
Vous voyez sans pitié ma douleur effrénée!

ALVAREZ.

Mélez moins d'amertume à votre destinée;
Alzire a des vertus, et loin de les aigrir,
Par des dehors plus doux vous devez l'attendrir.
Son cœur de ces climats conserve la rudesse,
Il résiste à la force, il cède à la souplesse;
Et la douceur peut tout sur notre volonté.

GUSMAN.

Moi, que je flatte encor l'orgueil de sa beauté?
Que sous un front ferein déguisant mon outrage,
A de nouveaux mépris ma bonté l'encourage?
Ne devriez-vous pas, de mon honneur jaloux,
Au lieu de le blâmer, partager mon courroux?
J'ai déjà trop rougi d'épouser une esclave,
Qui m'ose dédaigner, qui me hait, qui me brave,
Dont un autre à mes yeux possède encor le cœur,
Et que j'aime, en un mot, pour comble de malheur.

ALVAREZ.

Ne vous repentez point d'un amour légitime;
Mais fachez le régler: tout excès mène au crime.
Promettez-moi du moins de ne décider rien,
Avant de m'accorder un second entretien.

GUSMAN.

Eh! que pourrait un fils refuser à son père?
Je veux bien pour un temps suspendre ma colère;
N'en exigez pas plus de mon cœur outragé.

ALVAREZ.

Je ne veux que du temps.

*(il sort.)*GUSMAN *seul.*

Quoi! n'être point vengé?

Aimer, me repentir, être réduit encore
A l'horreur d'envier le destin de Zamore,
D'un de ces vils mortels en Europe ignorés,
Qu'à peine du nom d'homme on aurait honorés...
Que vois-je! Alzire! ô Ciel!...

SCENE II.

GUSMAN, ALZIRE, EMIRE.

ALZIRE.

C'EST moi, c'est ton épouse;

C'est ce fatal objet de ta fureur jalouse,
Qui n'a pu te chérir, qui t'a dû révéler,
Qui te plaint, qui t'outrage et qui vient t'implorer.
Je n'ai rien déguisé. Soit grandeur, soit faiblesse,
Ma bouche a fait l'aveu, qu'un autre a ma tendresse:
Et ma sincérité, trop funeste vertu,
Si mon amant périt, est ce qui l'a perdu.
Je vais plus t'étonner: ton épouse a l'audace
De s'adresser à toi pour demander sa grâce.
J'ai cru que Don Gusman, tout fier, tout rigoureux,
Tout terrible qu'il est, doit être généreux.

D d 2

J'ai pensé qu'un guerrier, jaloux de sa puissance,
 Peut mettre l'orgueil même à pardonner l'offense;
 Une telle vertu féduirait plus nos cœurs,
 Que tout l'or de ces lieux n'éblouit nos vainqueurs.
 Par ce grand changement dans ton ame inhumaine,
 Par un effort si beau tu vas changer là mienne;
 Tu t'assures ma foi, mon respect, mon retour,
 Tous mes vœux (s'il en est qui tiennent lieu d'amour.)
 Pardonne. . . je m'égare. . . éprouve mon courage.
 Peut-être une Espagnole eût promis davantage;
 Elle eût pu prodiguer les charmes de ses pleurs;
 Je n'ai point leurs attraits, et je n'ai point leurs mœurs.
 Ce cœur simple, et formé des mains de la nature,
 En voulant t'adoucir redouble ton injure:
 Mais enfin c'est à toi d'essayer désormais
 Sur ce cœur indompté la force des bienfaits.

G U S M A N.

Hé bien, si les vertus peuvent tant sur votre ame,
 Pour en suivre les lois, connaissez-les, Madame.
 Etudiez nos mœurs avant de les blâmer;
 Ces mœurs sont vos devoirs; il faut s'y conformer.
 Sachez que le premier est d'étouffer l'idée
 Dont votre ame à mes yeux est encor possédée;
 De vous respecter plus, et de n'oser jamais
 Me prononcer le nom d'un rival que je hais;
 D'en rougir la première, et d'attendre en silence
 Ce que doit d'un barbare ordonner ma vengeance.
 Sachez que votre époux, qu'ont outragé vos feux,
 S'il peut vous pardonner, est assez généreux.
 Plus que vous ne pensez je porte un cœur sensible,
 Et ce n'est pas à vous à me croire inflexible.

S C E N E I I I.

A L Z I R E , E M I R E .

E M I R E .

Vous voyez qu'il vous aime, on pourrait l'attendrir.

A L Z I R E

S'il m'aime, il est jaloux; Zamore va périr;
 J'assassinais Zamore en demandant sa vie.
 Ah! je l'avais prévu. M'auras-tu mieux servie?
 Pourras-tu le sauver? Vivra-t-il loin de moi?
 Du soldat qui le garde as-tu tenté la foi?

E M I R E .

L'or qui les féduit tous vient d'éblouir sa vue.
 Sa foi, n'en doutez point, sa main vous est vendue.

A L Z I R E .

Ainsi, grâce aux cieus, ces métaux détestés
 Ne servent pas toujours à nos calamités.
 Ah! ne perds point de temps: tu balances encore!

E M I R E .

Mais aurait-on juré la perte de Zamore?
 Alyarez aurait-il assez peu de crédit?
 Et le conseil enfin. . .

A L Z I R E .

Je crains tout: il suffit.

Tu vois de ces tyrans la fureur despotique:
 Ils pensent que pour eux le ciel fit l'Amérique,
 Qu'ils en font nés les rois; et Zamore à leurs yeux,
 Tout souverain qu'il fut, n'est qu'un féditieux.
 Conseil de meurtriers! Gufman! peuple barbare!
 Je préviendrai les coups que votre main prépare.

Ce soldat ne vient point : qu'il tarde à m'obéir!

E M I R E.

Madame, avec Zamore il va bientôt venir ;
Il court à la prison. Déjà la nuit plus sombre
Couvre ce grand dessein du secret de son ombre.
Fatigués de carnage et de sang enivrés,
Les tyrans de la terre au sommeil sont livrés.

A L Z I R E,

Allons, que ce soldat nous conduise à la porte :
Qu'on ouvre la prison, que l'innocence en sorte.

E M I R E.

Il vous prévient déjà ; Céphane le conduit :
Mais si l'on vous rencontre en cette obscure nuit,
Votre gloire est perdue, et cette honte extrême...

A L Z I R E,

Va, la honte serait de trahir ce que j'aime.
Cet honneur étranger, parmi nous inconnu,
N'est qu'un fantôme vain qu'on prend pour la vertu ;
C'est l'amour de la gloire, et non de la justice,
La crainte du reproche, et non celle du vice.
Je fus instruite, Emire, en ce grossier climat,
A suivre la vertu sans en chercher l'éclat.
L'honneur est dans mon cœur, et c'est lui qui m'ordonne
De sauver un héros que le ciel abandonne.

S C E N E I V.

ALZIRE, ZAMORE, EMIRE, un Soldat.

A L Z I R E.

Tout est perdu pour toi ; tes tyrans sont vainqueurs :
Ton supplice est tout prêt : si tu ne fuis, tu meurs.
Pars, ne perds point de temps ; prends ce soldat pour guide.
Trompons des meurtriers l'espérance homicide,

Tu vois mon désespoir, et mon faiblessement ;
C'est à toi d'épargner la mort à mon amant,
Un crime à mon époux, et des larmes au monde.
L'Amérique t'appelle, et la nuit te seconde ;
Prends pitié de ton sort, et laisse-moi le mien.

Z A M O R E.

Esclave d'un barbare, épouse d'un chrétien,
Toi qui m'as tant aimé, tu m'ordonnes de vivre !
Hé bien, j'obéirai : mais oses-tu me fuir ?
Sans trône, sans secours, au comble du malheur,
Je n'ai plus à t'offrir qu'un désert et mon cœur.
Autrefois à tes pieds j'ai mis un diadème.

A L Z I R E.

Ah ! qu'était-il sans toi ? qu'ai-je aimé que toi-même ?
Et qu'est-ce auprès de toi que ce vil univers ?
Mon ame va te suivre au fond de tes déserts.
Je vais seule en ces lieux, où l'horreur me consume,
Languir dans les regrets, sécher dans l'amertume,
Mourir dans les remords d'avoir trahi ma foi,
D'être au pouvoir d'un autre, et de brûler pour toi.
Pars, emporte avec toi mon bonheur et ma vie ;
Laisse-moi les horreurs du devoir qui me lie.
J'ai mon amant ensemble et ma gloire à sauver.
Tous deux me sont sacrés ; je les veux conserver.

Z A M O R E.

Ta gloire ! Quel est donc cette gloire inconnue ?
Quel fantôme d'Europe a fasciné ta vue ?
Quoi ! ces affreux sermens, qu'on vient de te dicter,
Quoi ! ce temple chrétien que tu dois détester,
Ce dieu, ce destructeur des dieux de mes ancêtres,
T'arrachent à Zamore, et te donnent des maîtres ?

D d 4

A L Z I R E.

J'ai promis; il suffit: il n'importe à quel dieu. (c)

Z A M O R E.

Ta promesse est un crime; elle est ma perte; adieu,
Périssent tes fermens, et ton dieu que j'abhorre!

A L Z I R E.

Arrête: quels adieux! arrête, cher Zamore!

Z A M O R E.

Gusman est ton époux!

A L Z I R E.

Plains - moi, sans m'outrager.

Z A M O R E.

Songe à nos premiers nœuds.

A L Z I R E.

Je songe à ton danger.

Z A M O R E.

Non, tu trahis, cruelle, un feu si légitime.

A L Z I R E.

Non, je t'aime à jamais; et c'est un nouveau crime.
Laisse - moi mourir seule: ôte - toi de ces lieux.

Quel désespoir horrible étincelle en tes yeux?

Zamore....

Z A M O R E.

C'en est fait.

A L Z I R E.

Où vas - tu?

Z A M O R E.

Mon courage

De cette liberté va faire un digne usage.

A L Z I R E.

Tu n'en saurais douter, je péris si tu meurs.

Z A M O R E.

Peux - tu mêler l'amour à ces momens d'horreurs?
Laisse - moi, l'heure fuit, le jour vient, le temps presse:
Soldat, guide mes pas.

S C E N E V.

A L Z I R E, E M I R E.

A L Z I R E.

J E succombe, il me laisse:

Il part, que va - t - il faire? O moment plein d'effroi!
Gusman! Quoi, c'est donc lui que j'ai quitté pour toi!
Emire, fuis ses pas, vole, et reviens m'instruire
S'il est en fureté, s'il faut que je respire.
Va voir si ce soldat nous fert ou nous trahit.

(Emire sort.)

Un noir pressentiment m'afflige et me saisit:
Ce jour, ce jour pour moi ne peut être qu'horrible.
O toi! Dieu des chrétiens, Dieu vainqueur et terrible!
Je connais peu tes lois, ta main, du haut des cieux,
Perce à peine un nuage épaissi sur mes yeux;
Mais si je suis à toi, si mon amour t'offense,
Sur ce cœur malheureux épuise ta vengeance.
Grand Dieu! conduis Zamore au milieu des déserts;
Ne ferais - tu le dieu que d'un autre univers?

Les seuls Européens font-ils nés pour te plaire?
Es-tu tyran d'un monde, et de l'autre le père?
Les vainqueurs, les vaincus, tous ces faibles humains,
Sont tous également l'ouvrage de tes mains.
Mais de quels cris affreux mon oreille est frappée!
J'entends nommer Zamore: ô Ciel! on m'a trompée.
Le bruit redouble, on vient; ah! Zamore est perdu.

S C E N E V I.

A L Z I R E, E M I R E.

A L Z I R E.

C H E R E Emire, est-ce toi? qu'a-t-on fait? qu'as-tu vu?
Tire-moi par pitié de mon doute terrible.

E M I R E.

Ah! n'espérez plus rien: sa perte est infaillible.
Des armes du soldat, qui conduisait ses pas,
Il a couvert son front, il a chargé son bras.
Il s'éloigne: à l'instant, le soldat prend la fuite;
Votre amant au palais court et se précipite;
Je le fuis en tremblant, parmi nos ennemis,
Parmi ces meurtriers dans le sang endormis,
Dans l'horreur de la nuit, des morts et du silence.
Au palais de Gusman, je le vois qui s'avance;
Je l'appelais en vain de la voix et des yeux;
Il m'échappe, et soudain j'entends des cris affreux:
J'entends dire, qu'il meure: on court, on vole aux armes,
Retirez-vous, Madame, et fuyez tant d'alarmes:
Rentrez.

A L Z I R E.

Ah! chère Emire, allons le secourir.

E M I R E.

Que pouvez-vous, Madame, ô Ciel!

A L Z I R E,

Je puis mourir.

S C E N E V I I.

A L Z I R E, E M I R E, D. A L O N Z E, Gardes.

A L O N Z E.

A mes ordres secrets, Madame, il faut vous rendre.

A L Z I R E.

Que me dis-tu, barbare, et que viens-tu m'apprendre?
Qu'est devenu Zamore?

A L O N Z E.

En ce moment affreux

Je ne puis qu'annoncer un ordre rigoureux.

Daignez me suivre.

A L Z I R E.

O fort! ô vengeance trop forte!

Cruels, quoi, ce n'est point la mort que l'on m'apporte?

Quoi, Zamore n'est plus! et je n'ai que des fers!

Tu gémiss, et tes yeux de larmes sont couverts!

Mes maux ont-ils touché les cœurs nés pour la haine?

Viens, si la mort m'attend, viens, j'obéis sans peine.

Fin du quatrième acte.

ACTE V.

SCENE PREMIERE.

ALZIRE, Gardes.

ALZIRE.

PREPAREZ-VOUS pour moi vos supplices cruels,
 Tyrans, qui vous nommez les juges des mortels ?
 Laissez-vous dans l'horreur de cette inquiétude
 De mes destins affreux flouter l'incertitude ?
 On m'arrête, on me garde, on ne m'informe pas
 Si l'on a résolu ma vie ou mon trépas.
 Ma voix nomme Zamore, et mes gardes pâlisent :
 Tout s'émeut à ce nom : ces monstres en frémissent.

SCENE II.

MONTEZE, ALZIRE.

ALZIRE.

AH! mon père!

MONTEZE.

Ma fille, où nous as-tu réduits!

Voilà de ton amour les exécrables fruits.
 Hélas! nous demandions la grâce de Zamore;
 Alvarez avec moi daignait parler encore:
 Un soldat à l'instant se présente à nos yeux;
 C'était Zamore même, égaré, furieux.

Par ce déguisement la vue était trompée;
 A peine entre ses mains j'aperçois une épée;
 Entrer, voler vers nous, s'élançer sur Gufman,
 L'attaquer, le frapper, n'est pour lui qu'un moment.
 Le sang de ton époux réjaillit sur ton père:
 Zamore, au même instant dépouillant sa colère,
 Tombe aux pieds d'Alvarez, et tranquille et foudris,
 Lui présentant ce fer teint du sang de son fils,
 J'ai fait ce que j'ai dû, j'ai vengé mon injure;
 Fais ton devoir, dit-il, et venge la nature.
 Alors il se prosterne, attendant le trépas.
 Le père tout sanglant se jette entre mes bras;
 Tout se réveille, on court, on s'avance, on s'écrie,
 On vole à ton époux, on rappelle sa vie;
 On arrête son sang, on presse le secours
 De cet art inventé pour conserver nos jours.
 Tout le peuple à grands cris demande ton supplice.
 Du meurtre de son maître il te croit la complice.

ALZIRE.

Vous pourriez!...

MONTEZE.

Non, mon cœur ne t'en soupçonne pas:

Non, le tien n'est pas fait pour de tels attentats;
 Capable d'une erreur, il ne l'est point d'un crime;
 Tes yeux s'étaient fermés sur le bord de l'abyme.
 Je le souhaite ainsi, je le crois; cependant
 Ton époux va mourir des coups de ton amant.
 On va te condamner; tu vas perdre la vie
 Dans l'horreur du supplice, et dans l'ignominie;
 Et je retourne enfin, par un dernier effort,
 Demander au conseil et ta grâce et ma mort.

A L Z I R E.

Ma grâce ! à mes tyrans ? les prier ! vous , mon père ?
Osez vivre et m'aimer , c'est ma seule prière.
Je plains Gusman ; son sort a trop de cruauté :
Et je le plains surtout de l'avoir mérité.
Pour Zamore , il n'a fait que venger son outrage ;
Je ne puis excuser ni blâmer son courage.
J'ai voulu le sauver , je ne m'en défends pas.
Il mourra . . . Gardez - vous d'empêcher mon trépas.

M O N T E Z E.

O Ciel ! inspire - moi , j'implore ta clémence !

(il sort.)

S C E N E I I I.

A L Z I R E seule.

O Ciel ! anéantis ma fatale existence.
Quoi , ce Dieu que je fers me laisse sans secours !
Il défend à mes mains d'attenter sur mes jours !
Ah ! j'ai quitté des dieux , dont la bonté facile
Me permettait la mort , la mort mon seul asyle.
Eh ! quel crime est - ce donc devant ce dieu jaloux ,
De hâter un moment qu'il nous prépare à tous ?
Quoi , du calice amer d'un malheur si durable
Faut - il boire à longs traits la lie insupportable ?
Ce corps vil et mortel est - il donc si sacré ,
Que l'esprit qui le meut ne le quitte à son gré ?
Ce peuple de vainqueurs , armé de son tonnerre ,
A - t - il le droit affreux de dépeupler la terre ?

D'exterminer les miens ? de déchirer mon flanc ?
Et moi je ne pourrai disposer de mon sang ?
Je ne pourrai sur moi permettre à mon courage
Ce que sur l'univers il permet à sa rage ?
Zamore va mourir dans des tourmens affreux.
Barbares.

S C E N E I V.

ZAMORE enchaîné , ALZIRE , Gardes.

Z A M O R E.

C'EST ici qu'il faut périr tous deux.
Sous l'horrible appareil de sa fausse justice,
Un tribunal de sang te condamne au supplice.
Gusman respire encor ; mon bras désespéré
N'a porté dans son sein qu'un coup mal assuré :
Il vit pour achever le malheur de Zamore ;
Il mourra tout couvert de ce sang que j'adore ,
Nous périrons ensemble à ses yeux expirans ;
Il va goûter encor le plaisir des tyrans.
Alvarez doit ici prononcer de sa bouche
L'abominable arrêt de ce conseil farouche.
C'est moi qui t'ai perdue ; et tu péris pour moi.

A L Z I R E.

Va , je ne me plains plus ; je mourrai près de toi.
Tu m'aimes , c'est assez ; bénis ma destinée ,
Bénis le coup affreux qui rompt mon hyménée ;
Songe que ce moment , où je vais chez les morts ,
Est le seul où mon cœur peut t'aimer sans remords.

Libre par mon supplice, à moi-même rendue,
 Je dispose à la fin d'une foi qui t'est due.
 L'appareil de la mort, élevé pour nous deux,
 Est l'autel où mon cœur te rend ses premiers feux.
 C'est là que j'expirai le crime involontaire
 De l'infidélité que j'avais pu te faire.
 Ma plus grande amertume, en ce funeste sort,
 C'est d'entendre Alvarez prononcer notre mort.

Z A M O R E.

Ah! le voici; les pleurs inondent son visage.

A L Z I R E.

Qui de nous trois, ô Ciel! a reçu plus d'outrage?
 Et que d'infortunés le sort assemble ici!

S C E N E V.

ALZIRE, ZAMORE, ALVAREZ, Gardes.

Z A M O R E.

J'ATTENDS la mort de toi, le ciel le veut ainsi;
 Tu dois me prononcer l'arrêt qu'on vient de rendre:
 Parle sans te troubler, comme je vais t'entendre;
 Et fais livrer sans crainte aux supplices tout prêts
 L'assassin de ton fils, et l'ami d'Alvarez.
 Mais que t'a fait Alzire? et quelle barbarie
 Te force à lui ravir une innocente vie?
 Les Espagnols enfin t'ont donné leur fureur:
 Une injuste vengeance entre-t-elle en ton cœur?
 Connu seul parmi nous par ta clémence auguste,
 Tu veux donc renoncer à ce grand nom de juste!

Dans

Dans le sang innocent ta main va se baigner!

A L Z I R E.

Venge-toi, venge un fils, mais sans me soupçonner.
 Epouse de Gusman, ce nom seul doit t'apprendre
 Que loin de le trahir je l'aurais su défendre.
 J'ai respecté ton fils, et ce cœur gémissant
 Lui conserva sa foi, même en le haïssant.
 Que je sois de ton peuple applaudie ou blâmée,
 Ta seule opinion fera ma renommée:
 Estimée en mourant d'un cœur tel que le tien,
 Je dédaigne le reste, et ne demande rien.
 Zamore va mourir, il faut bien que je meure;
 C'est tout ce que j'attends, et c'est toi que je pleure.

A L V A R E Z.

Quel mélange, grand Dieu, de tendresse et d'horreur!
 L'assassin de mon fils est mon libérateur.
 Zamore!... oui, je te dois des jours que je déteste,
 Tu m'as vendu bien cher un présent si funeste....
 Je suis père, mais homme; et malgré ta fureur,
 Malgré la voix du sang qui parle à ma douleur,
 Qui demande vengeance à mon ame éperdue,
 La voix de tes bienfaits est encor entendue.

Et toi qui fus ma fille, et que dans nos malheurs
 J'appelle encor d'un nom qui fait couler nos pleurs,
 Va, ton père est bien loin de joindre à ses souffrances
 Cet horrible plaisir que donnent les vengeances.
 Il faut perdre à la fois, par des coups inouis,
 Et mon libérateur, et ma fille, et mon fils.
 Le conseil vous condamne: il a dans sa colère
 Du fer de la vengeance armé la main d'un père.

Théâtre. Tom. II.

E e

Je n'ai point refusé ce ministère affreux....
Et je viens le remplir, pour vous sauver tous deux.
Zamore, tu peux tout.

Z A M O R E.

Je peux sauver Alzire ?

Ah ! parle, que faut-il ?

A L V A R E Z.

Croire un Dieu qui m'inspire.

Tu peux changer d'un mot et son sort et le tien ;
Ici la loi pardonne à qui se rend chrétien.
Cette loi, que naguère un saint zèle a dictée,
Du ciel en ta faveur y semble être apportée.
Le Dieu qui nous apprend lui-même à pardonner,
De son ombre à nos yeux saura t'environner.
Tu vas des Espagnols arrêter la colère ;
Ton sang, sacré pour eux, est le sang de leur frère :
Les traits de la vengeance, en leurs mains suspendus,
Sur Alzire et sur toi ne se tourneront plus.
Je réponds de sa vie, ainsi que de la tienne ;
Zamore, c'est de toi qu'il faut que je l'obtienne.
Ne sois point inflexible à cette faible voix ;
Je te devrai la vie une seconde fois.
Cruel, pour me payer du sang dont tu me privas,
Un père infortuné demande que tu vives.
Rends-toi chrétien comme elle, accorde-moi ce prix
De ses jours et des tiens, et du sang de mon fils.

Z A M O R E à Alzire.

Alzire, jusque-là chérirons-nous la vie ?
La rachèterions-nous par mon ignominie ?
Quitterai-je mes dieux pour le dieu de Gusman ?

(à Alvarez.)

Et toi, plus que ton fils feras-tu mon tyran ?

Tu veux qu'Alzire meure, ou que je vive en traître !
Ah ! lorsque de tes jours je me suis vu le maître,
Si j'avais mis ta vie à cet indigne prix,
Parle, aurais-tu quitté les dieux de ton pays ?

A L V A R E Z.

J'aurais fait ce qu'ici tu me vois faire encore.
J'aurais prié ce Dieu, seul être que j'adore,
De n'abandonner pas un cœur tel que le tien,
Tout aveugle qu'il est, digne d'être chrétien.

Z A M O R E.

Dieux ! quel genre inoui de trouble et de supplice !
Entre quels attentats faut-il que je choisisse ?

(à Alzire.)

Il s'agit de tes jours : il s'agit de mes dieux.
Toi qui m'oses aimer, ose juger entr'eux,
Je m'en remets à toi ; mon cœur se flatte encore
Que tu ne voudras point la honte de Zamore.

A L Z I R E.

Ecoute. Tu fais trop qu'un père infortuné
Disposa de ce cœur, que je t'avais donné ;
Je reconnus son Dieu : tu peux de ma jeunesse
Accuser, si tu veux, l'erreur ou la faiblesse ;
Mais des lois des chrétiens mon esprit enchanté,
Vit chez eux, ou du moins, crut voir la vérité ;
Et ma bouche, abjurant les dieux de ma patrie,
Par mon ame en secret ne fut point démentie.
Mais renoncer aux dieux que l'on croit dans son cœur,
C'est le crime d'un lâche, et non pas une erreur :
C'est trahir à la fois, sous un masque hypocrite,
Et le dieu qu'on préfère, et le dieu que l'on quitte :
C'est mentir au ciel même, à l'univers, à soi.
Mourons, mais en mourant, sois digne encor de moi ;

Et si Dieu ne te donne une clarté nouvelle,
Ta probité te parle, il faut n'écouter qu'elle.

Z A M O R E.

J'ai prévu ta réponse: il vaut mieux expirer
Et mourir avec toi, que se déshonorer.

A L V A R E Z.

Cruels, ainsi tous deux vous voulez votre perte!
Vous bravez ma bonté qui vous était offerte.
Ecoutez, le temps presse, et ces lugubres cris.....

S C E N E V I.

ALVAREZ, ZAMORE, ALZIRE, ALONZE,
Américains, Espagnols.

A L O N Z E.

O N amène à vos yeux votre malheureux fils.
Seigneur, entre vos bras il veut quitter la vie.
Du peuple qui l'aimait une troupe en furie,
S'empresant près de lui, vient se rassasier
Du sang de son épouse et de son meurtrier.

S C E N E V I I et dernière.

ALVAREZ, GUSMAN, ZAMORE, ALZIRE,
Américains, Soldats.

Z A M O R E.

C R U E L S, sauvez Alzire, et pressez mon supplice!

A L Z I R E.

Non, qu'une affreuse mort tous trois nous réunisse.

A L V A R E Z.

Mon fils mourant, mon fils, ô comble de douleur!

Z A M O R E à *Gusman*.

Tu veux donc jusqu'au bout consumer ta fureur?
Viens, vois couler mon sang, puisque tu vis encore;
Viens apprendre à mourir en regardant Zamore.

G U S M A N à *Zamore*.

Il est d'autres vertus que je veux t'enseigner,
Je dois un autre exemple, et je viens le donner.

(à *Alvarez*.)

Le ciel qui veut ma mort, et qui l'a suspendue,
Mon père, en ce moment m'amène à votre vue.
Mon ame fugitive, et prête à me quitter,
S'arrête devant vous... mais pour vous imiter.
Je meurs; le voile tombe, un nouveau jour m'éclaire;
Je ne me suis connu qu'au bout de ma carrière.
J'ai fait jusqu'au moment, qui me plonge au cercueil,
Gémir l'humanité du poids de mon orgueil.
Le ciel venge la terre, il est juste; et ma vie
Ne peut payer le sang dont ma main s'est rougie.
Le bonheur m'aveugla, l'amour m'a détrompé:
Je pardonne à la main par qui Dieu m'a frappé.
J'étais maître en ces lieux; seul j'y commande encore:
Seul je puis faire grâce, et la fais à Zamore.
Vis, superbe ennemi, sois libre, et te souviens
Quel fut, et le devoir, et la mort d'un chrétien.

(à *Montèze qui se jette à ses pieds*.)

Montèze, Américains, qui fûtes mes victimes,
Songez que ma clémence a surpassé mes crimes.
Instruisez l'Amérique, apprenez à ses rois
Que les chrétiens sont nés pour leur donner des lois.

(à Zamore.)

Des dieux que nous servons, connais la différence :
Les tiens t'ont commandé le meurtre et la vengeance ;
Et le mien, quand ton bras vient de m'assassiner,
M'ordonne de te plaindre et de te pardonner. (3)

ALVAREZ.

Ah, mon fils ! tes vertus égalent ton courage.

ALZIRE.

Quel changement, grand Dieu ! quel étonnant langage !

ZAMORE.

Quoi, tu veux me forcer moi-même au repentir !

GUSMAN.

Je veux plus, je te veux forcer à me chérir.
Alzire n'a vécu que trop infortunée,
Et par mes cruautés, et par mon hyménée ;
Que ma mourante main la remette en tes bras :
Vivez sans me haïr, gouvernez vos Etats,
Et de vos murs détruits rétablissant la gloire,
De mon nom, s'il se peut, bénissez la mémoire.

(à Alvarez.)

Daignez servir de père à ces époux heureux :
Que du ciel, par vos soins, le jour luisse sur eux !
Aux clartés des chrétiens si son ame est ouverte,
Zamore est votre fils, et répare ma perte.

ZAMORE.

Je demeure immobile, égaré, confondu ;
Quoi donc, les vrais chrétiens auraient tant de vertu !
Ah ! la loi qui t'oblige à cet effort suprême,
Je commence à le croire, est la loi d'un Dieu même.
J'ai connu l'amitié, la constance, la foi ;
Mais tant de grandeur d'ame est au-dessus de moi :

Tant de vertu m'accable, et son charme m'attire.
Honteux d'être vengé, je t'aime et je t'admire.

(il se jette à ses pieds.)

ALZIRE.

Seigneur, en rougissant je tombe à vos genoux.
Alzire, en ce moment, voudrait mourir pour vous.
Entre Zamore et vous mon ame déchirée
Succombe au repentir dont elle est dévorée.
Je me sens trop coupable, et mes tristes erreurs...

GUSMAN.

Tout vous est pardonné, puisque je vois vos pleurs.
Pour la dernière fois, approchez-vous, mon père,
Vivez long-temps heureux ; qu'Alzire vous soit chère.
Zamore, fois Chrétien ; je suis content, je meurs.

ALVAREZ à Montèze.

Je vois le doigt de Dieu, marqué dans nos malheurs,
Mon cœur désespéré se foumet, s'abandonne
Aux volontés d'un Dieu, qui frappe et qui pardonne.

Fin du cinquième et dernier acte.

V A R I A N T E S

D'ALZIRE

(a) EDITION de 1738.

En chrétiens vertueux change tous ces héros.

(b) *Ibid.*

Méritez, s'il se peut, un amour si fidelle.

(c) *Ibid.*

J'ai promis, il suffit; que t'importe à quel dieu?

N O T E S.

(1) APRES ces mots on lisait dans l'édition de 1738:
„ L'auteur ingénieux et digne de beaucoup de considération, qui vient
„ de travailler sur un sujet à peu près semblable à ma tragédie, et qui s'est
„ exercé à peindre ce contraste des mœurs de l'Europe et de celles du
„ nouveau monde, matière si favorable à la poésie, enrichira peut-être
„ le théâtre de sa pièce nouvelle. Il verra si je ferai le dernier à lui
„ applaudir, et si un indigne amour propre ferme mes yeux aux beautés
„ d'un ouvrage. „

Cet auteur est *M. le Franc de Pompignan*. Voyez dans la partie littéraire
des ouvrages en prose, les pièces relatives aux querelles de *M. de Voltaire*
et de *M. le Franc*.

(2) Ce mouvement est une imitation heureuse de ce vers du IV^e livre
des *Géorgiques* de *Virgile*.

Invalidasque tibi tendens, heu non tua, palmas.

(3) C'est le mot du duc de *Guise*, non à *Polrot* qui l'assassina, mais
à un protestant qui avait formé ce projet pendant le siège de Rouen. Ce
mot n'était qu'un trait d'hypocrisie, dans un homme qui, sous le prétexte
de défendre la religion, avait immolé à son ambition tant de victimes
innocentes.

Fin du Tome second.

KSIEGARNIA

ANTYKWARIAT

DOM
KSIĄZKI
DOM

200,-

Nr 015127 G

